UNIVERSITY
OF FLORIDA
LIBRARIES

RECUEIL

DES

NOTICES ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

CONSTANTINE. — Typographie et Litographie L. Arnolet.

RECUEIL

DES

NOTICES ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

2e VOLUME DE LA DEUXIÈME SÉRIE

1868. — DOUZIÈME VOLUME DE LA COLLECTION

CONSTANTINE

L. ARNOLET, Libraire-Éditeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, Libraire-Éditeur
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL, aîné, Éditeur
30, rue des Boulangers

1868

AVANT-PROPOS

Le *Recueil* que nous offrons aujourd'hui au public est le deuxième de la *nouvelle série* que nous inaugurions l'année dernière. Nous croyons, dans ce second volume, avoir tenu toutes les promesses faites les années précédentes, alors que, pour donner une plus grande impulsion aux études sur notre province, nous élargissions notre cadre et nous admettions, parmi les travaux à publier, tout ce qui peut intéresser l'histoire, l'épigraphie, la linguistique et les sciences de notre pays africain.

Chaque travail inséré dans nos *Notices et Mémoires,* a une valeur incontestable qu'il nous siérait mal d'apprécier ici. C'est au public à nous juger, et à reconnaître que nos efforts n'ont pas été stériles. — Et s'il arrive qu'on retrouve parfois, dans ces travaux, des inscriptions ou

des ébauches d'études déjà publiées dans un de nos précédents *Recueils* ou dans d'autres publications de sociétés savantes, c'est que l'auteur a cru de son droit de les reprendre pour les compléter, ou pour faire entrer les détails dans une œuvre d'ensemble qu'il rend plus complète.

Le volume de cette année, beaucoup plus considérable que les précédents, sous le rapport de l'importance et de la quantité des mémoires et notices, se trouve aussi augmenté d'un plus grand nombre de feuilles d'impression : comme toujours, de belles planches viennent s'ajouter à ces travaux et en rehausser l'éclat et la valeur.

Si la *Société archéologique de Constantine* continue à marcher dans cette voie de progrès et à recueillir, chaque année, une aussi abondante moisson scientifique, elle sera sans doute forcée, et cela peut-être dès l'an prochain, de scinder sa publication en deux livraisons, qui formeraient un beau et fort volume.

Mais si nous avons à nous louer de l'augmentation toujours croissante des travaux à publier, nous avons, hélas ! d'un autre côté, bien des pertes à déplorer : nos rangs s'éclaircissent; nous avons plusieurs pertes à signaler. Membres actifs ou honoraires, les morts que nous enregistrons cette année ont été enlevés dans la fleur de l'âge, et alors que quelques-uns d'entre eux nous promettaient le concours utile et dévoué qu'ils nous avaient déjà prêté.

Nous avons surtout à déplorer le décès de M. Marchand, notre ancien bibliothécaire, dont on trouve la signature dans plus d'un de nos volumes, et celle, non

moins regrettable, de M. le baron Aucapitaine. Les journaux de la localité ont donné une notice assez complète de la vie de M. Marchand : nous publions, à la fin de ce *Recueil,* la *Nécrologie* de M. Aucapitaine, due à un membre de notre Société.

Enfin, la mort de M. Lapaine, ancien préfet de Constantine, de M. le capitaine Pigalle et de M. Cordonnier, ancien adjoint au maire, nous privent de cette bonne sympathie, si chère à tout travailleur qui aime à savoir d'avance qu'il trouvera, dans ses collègues ou dans ses lecteurs, une douce bienveillance et une grande impartialité de jugement.

L'accueil sympathique qui, jusqu'à ce jour, nous a encouragés dans nos travaux et dans nos publications, ne nous fera pas non plus défaut cette année, nous l'espérons du moins; car nous avons mis tous nos efforts à rendre ce volume digne de ses devanciers, ainsi, d'ailleurs, que nos lecteurs le verront par la nomenclature suivante des travaux qu'il contient.

I. — M. Féraud, notre secrétaire, nous donne aujourd'hui la traduction du *Kitab el-Adouani* ou *le Sahara de Constantine et de Tunis*, travail original et rempli de détails curieux et historiques, dans le genre des ouvrages publiés d'Ibn-Khaldoun, Ibn-Haucal et El-Kaïrouani. Notre secrétaire a su rendre ce travail plus intéressant encore par les nombreuses notes qu'il y a ajoutées, et qui sont pleines d'une érudition de bon aloi.

II. — M. le commandant supérieur Dewulf, que les nombreuses occupations d'une nouvelle position (à Bis-

kra) ont empêché de tenir les promesses faites dans la préface de notre dernier *Recueil,* nous a cependant envoyé l'explication de quelques inscriptions recueillies dans le cercle d'Aïn-Beïda, explication qu'il a communiquée à M. Léon Renier, le savant archéologue. M. Dewulf, dans sa modestie, n'oublie pas de nous soumettre les observations que M. Léon Renier a bien voulu lui faire.

III. — M. Justin Pont, un de ces jeunes officiers qui, au milieu des devoirs imposés par les affaires arabes, savent aussi trouver le loisir de s'occuper d'études et de recherches historiques, nous fournit une bonne monographie des tribus formant le kaïdat des Amamra.

IV. — M. Mercier, interprète judiciaire, a rédigé, à son tour, une nouvelle page de l'histoire de l'invasion arabe, en nous racontant la vie, les faits et gestes de la célèbre Kahena, cette Jeanne-d'Arc des Berbères. Nous n'éprouvons qu'un seul regret : c'est de voir M. Mercier priver ses lecteurs de recourir aux sources où il a puisé les détails intéressants qu'il fournit sur cet épisode de l'invasion arabe; mais nous espérons qu'une prochaine notice sur la même période comblera cette lacune.

V. — Nos lecteurs ont pu apprécier, dans notre dernier volume, avec quelle sagacité, nous dirons même avec quelle minutie (fort louable quand il s'agit d'écrire l'histoire), M. Vayssette nous a donné le commencement d'une *Histoire de Constantine sous la domination turque.* Cette fois, il nous a fourni la suite de ce travail, qui em-

brasse la seconde période des fastes de notre ville, depuis *Ferhat Bey* (1647) jusqu'à la mort de *Salah Bey* (1792). Les recherches patientes et les nouvelles découvertes qu'a faites M. Vayssette, l'ont obligé de scinder encore une fois ce travail, aussi attachant par ses détails qu'attrayant par son style. La troisième partie paraîtra dans le volume de l'année prochaine.

VI. — M. Cherbonneau, notre ancien secrétaire, aujourd'hui directeur du collége arabe-français d'Alger, nous a fait parvenir la relation d'une excursion dans les ruines de Mila, Sufevar, Sila et Sigus, pendant l'été de 1863. Citer le nom de M. Cherbonneau, c'est assez dire avec quel soin les inscriptions et les détails historiques sont présentés.

Il nous envoie aussi l'interprétation des nombreuses épigraphes trouvées cette année dans notre province.

VII. — M. Seriziat, commandant supérieur de Tébessa, communique, de son côté, les inscriptions recueillies dans les fouilles de Morsot; il écrit, sur la basilique de Tébessa, une belle notice qu'il fait suivre de dessins charmants, entre autres, les *Planches I, II, III* et *IV,* de la belle mosaïque qu'on y a découverte.

VIII. — M. le colonel Bonvalet, commandant supérieur de Bougie, dans un article fort intéressant, rend compte des résultats qu'il a obtenus en fouillant les ruines de Tiklat, l'ancienne Tubusuptus. Il y a joint 66 épigraphes qui y ont été découvertes.

Si nous avons pu arriver, malgré le nombre restreint

de nos membres participants, à publier un livre aussi complet et un chiffre aussi considérable de planches, c'est grâce à la bienveillance de nos présidents honoraires, M. le général Périgot, commandant la province de Constantine, et M. de Toustain du Manoir, préfet du département; c'est grâce aussi à la libéralité de Son Exc. le Ministre de l'Instruction publique, du Conseil général de la province, et surtout à la subvention que nous accorde gracieusement, chaque année, le Conseil municipal de notre ville. Qu'ils en reçoivent ici nos sincères remerciements.

Constantine, le 15 octobre 1868.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES MEMBRES TITULAIRES

1868

MM. Arnolet, imprimeur-libraire, à Constantine.
Astrié, inspecteur primaire, à Narbonne.
Aubenne, inspecteur primaire, à Constantine.
Battandier, maire.
Belcour ✻, capitaine, chef de bureau arabe, à Guelma.
Brosselard ✻, préfet d'Oran.
Cahen, grand rabbin, à Constantine.
Chabassière, géomètre, à Alger.
Challamel (A.), libraire-éditeur, à Paris.
Cherbonneau ✻, officier de l'Université, directeur du collége arabe-français d'Alger.
Costa, antiquaire.
Coste, professeur au collége arabe.
De Las Cases (Mgr) ✻, évêque de Constantine.
Dunant (Henri), homme de lettres, à Genève.
Faidherbe, C. ✻, général commandant la subdivision de Bône.

MM. Féraud (L.-C.) ✵, interprète militaire de 1re classe, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Ferrié (l'abbé), curé de Bréa, province d'Oran.

Frochner, conservateur adjoint des musées impériaux à Paris.

Gillotte ✵, avocat-défenseur, à Constantine.

Ginsburg, missionnaire évangélique.

Haramboure ✵, attaché au ministère de l'intérieur.

Joffre, juge, à Constantine.

Lamouroux ✵, conseiller de préfecture.

Lannoy (de) O. ✵, ingénieur en chef des ponts et chaussées de la circonscription de Constantine.

Laureau, inspecteur des bâtiments civils, à Guelma.

Lebiez, ✵, ingénieur des ponts et chaussées.

Leclerc (L.) ✵, médecin-major de 1re classe.

Lemoine (Eugène), homme de lettres.

Lichtlin ✵, conservateur des eaux et forêts en retraite.

Luc, propriétaire, à Constantine.

Mercier, interprète judiciaire.

Meurs ✵, architecte en chef du département.

Mœvus ✵, ingénieur en chef des mines du département.

Moll (Charles-Aug.) ✵, commandant du génie, à Paris.

Nicolle, conservateur des hypothèques à Setif.

Oppetit ✵, chef de bureau à la préfecture.

Payen ✵, chef de bataillon, commandant supérieur du cercle de Bordj-bou-Areridj.

Pont, lieutenant, chef du bureau arabe d'Aïn-Beïda.

MM. Réméon Pescheux, correspondant de la *Société historique algérienne.*

Rémond, architecte de l'arrondissement de Constantine.

Sancery ✵, capitaine d'infanterie.

Vayssettes, interprète-traducteur assermenté, à Constantine.

Vicrey, employé du service municipal.

Vital, O. ✵, médecin en chef des hôpitaux militaires.

Viviez ✵, inspecteur des domaines.

Yanville (d') ✵, commandant au 3e lanciers.

MEMBRES HONORAIRES.

Berbrugger (A.) C. ✵, membre correspondant de l'Institut, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, &.

Beulé ✵, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à la bibliothèque impériale.

Creuly, C. ✵, général du génie.

Desvaux, G. O. ✵, général de division, commandant le camp de cavalerie de Lunéville.

Dulaurier (E.) ✵, professeur à l'école impériale des langues orientales.

Duret (le docteur), maire de Nuits.

Judas (le docteur), ✵, ex-secrétaire du comité de santé des armées.

Neveu (de), C. ✵, général commandant la subdivision de Dellis.

MM. Renier (Léon), O. ✵, membre de l'Institut, administrateur de la bibliothèque de la Sorbonne.

Romeguère, homme de lettres, à Toulouse.

Texier ✵, membre de l'Institut.

Zotemberg, membre de la Société asiatique, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

Barnéond, directeur de la maison centrale, à la Maison Carrée, près d'Alger.

Boissonnet (le baron), O. ✵, colonel d'artillerie, membre du conseil général d'Alger.

Bonvalet, O. ✵, colonel, commandant supérieur du cercle de Bougie.

Ceccaldi, C. ✵, ancien inspecteur du service médical en Algérie.

Chabouillet, conservateur des antiques à la bibliothèque impériale.

Creuzat, directeur de l'institution de Ben-Aknoun.

Deloche ✵, chef de bureau au ministère des travaux publics.

Dewulf ✵, capitaine, commandant le cercle de Biskra.

Duveyrier (Henri), ✵, géographe.

Fourtier, homme de lettres.

Gironcourt (de), O. ✵, lieutenant-colonel du génie.

Grellois (le docteur), O. ✵, secrétaire du comité de santé des armées.

LANGLOIS (Victor), secrétaire de la Société Orientale.
LAPASSET C. ✵, général.
MARÉCHAL ✵, capitaine du génie, ancien commandant supérieur de Souq-Ahras.
MÉLIX, sous-lieutenant au 3e tirailleurs.
MILLOCHIN ✵, directeur des domaines, à Blois.
O. MAC-CARTHY ✵, ingénieur géographe, à Alger.
POULLE, vérificateur des domaines, à Constantine.
ROGER (J.), conservateur du musée de Philippeville.
SACHOT (Octave), homme de lettres.
SERIZIAT ✵, commandant supérieur de Tébessa.
WATEBLED (Ernest), chef de bureau à la préfecture d'Oran.

MEMBRES DU BUREAU.

Présidents honoraires:

MM. Le général de division PÉRIGOT, G. O. ✵, commandant la province.
TOUSTAIN (DE) DU MANOIR, O. ✵, préfet du département.

Composition du Bureau pour l'année 1868.

Président: M. BATTANDIER, maire.

1er *Vice-président:* M. LAMOUROUX ✵, conseiller de Préfecture.

2e *Vice-président:* M. MEURS ✵, architecte en chef.

Secrétaire : M. Féraud ✵, interprète de l'armée.

Vice-secrétaire et chargé de la bibliothèque : M. Vayssettes, traducteur assermenté.

Trésorier : M. Rémond, architecte.

Commission chargée de l'examen des manuscrits.

MM. Lamouroux ✵, président.
Cahen.
Féraud ✵.
Vayssettes, suppléant.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Institut archéologique de Rome.
Société impériale des Antiquaires de France.
Société historique d'Alger.
Société archéologique de l'Orléanais.
Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan.

Société impériale d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.
Société archéologique de Cherchel.
Institut égyptien.
Société des Antiquaires de Picardie.
Société impériale d'agriculture, sciences et arts d'Agen.
Académie d'Hippone.
Société archéologique de Sens.
Société des Antiquaires de l'Ouest.
Société des Antiquaires de la Morinie.
Comité flamand de France.
Académie impériale des sciences inscriptions et belles-lettres de Toulouse.
Société d'émulation de Montbéliard.
Société historique et archéologique de Langres.
Académie du Gard.
Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
Société des Antiquaires de Normandie.
Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle.
Société d'etnographie orientale et américaine.
Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
Société d'archéologie et Comité du musée Lorrain.
Société historique de Castres.
Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.
Société d'émulation des Vosges, à Épinal.
Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.

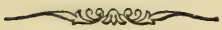
Institut de France.
Société de climatologie algérienne.
Union des Arts, à Marseille.
Revue de l'art chrétien, à Paris.
Société académique du Maine-et-Loire.
Société archéologique, historique et scientifique de Soissons.
Société médicale d'Amiens.
Société archéologique et historique de la Charente.
Société scientifique et littéraire de Castres.
Société des Antiquaires de Londres.
Société archéologique, à Paris.
Société des sciences, belles-lettres et arts du Var, à Toulon.
Société archéologique et historique du Limousin.
Société archéologique de la Touraine.
Société de géographie, à Paris.
Société polymatique du Morbihan.
Société Savoisienne.
Société Eduenne.
Société impériale archéologique de St-Pétersbourg.
Société d'archéologie, sciences et arts de Melun.
Société industrielle de Mulhouse.
Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
Société des arts et d'agriculture de Lille.
Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes (Nord).
Académie impériale de Reims.
Société française de numismatique et d'archéologie, à Paris.
Société impériale de géographie de Vienne (Autriche).

Société d'archéologie du département de Seine-et-Marne, à Melun.

Comité d'archéologie américaine, à Paris.

Société de statistique de Marseille.

Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.



كتاب العدواني

KITAB EL ADOUANI

OU

LE SAHARA

de Constantine et de Tunis

PAR

L. FÉRAUD

Interprète de l'armée d'Afrique

Tout ce qui touche l'Algérie et, en même temps, tout ce qui vise à nous faire connaître le passé de ce pays, excite notre intérêt et commande notre attention. Mais on sait, déjà, combien l'étude de ce passé est entravée par le manque de documents authentiques. A ce sujet, nous n'avons pas hésité à dire, dans une précédente notice, que la période de la domination turque devait être

considérée comme une époque de barbarie intellectuelle se faisant surtout remarquer par la rareté des productions littéraires. Il ne pouvait en être autrement sous des maîtres la plupart ignorants, d'une cupidité insatiable et d'un despotisme sans frein, qui, pendant près de trois siècles, exploitèrent l'Algérie par tous les moyens imaginables plutôt qu'ils ne l'administrèrent. Au milieu de cette désorganisation sociale, la race indigène, sans cesse froissée et trompée, passa par tant de péripéties, qu'elle se ressentit vivement des influences au sein desquelles elle vivait.

Sur la pente des décadences, la chute est inévitablement rapide; aussi, comme l'a très judicieusement exposé un écrivain musulman, bon juge en pareille matière, « le peuple imita naturellement l'exemple de ses gouvernants les Turcs et, quand il vit leur ignorance, il suivit la même voie, repoussa loin de lui la science et laissa les oulema dans l'oubli. » Les dominateurs imprimèrent leur cachet de cupidité, de sensualisme et de dégradation morale sur la multitude, et ce régime avilissant fut surtout funeste à la littérature, car les faits importants dignes de prendre place dans les chroniques du pays, n'étant presque plus enregistrées, s'effaçaient d'une génération à l'autre, sans qu'il en restât aucune trace pour la postérité. Quelques noms, à peine, survivaient un demi siècle au plus; aujourd'hui on n'en tire autre chose que des notions confuses et même contradictoires. Les seuls souvenirs qui soient demeurés dans la mémoire du vulgaire, consistent en des traditions mêlées de traits merveilleux, en un amas de fables puériles et ridicules, dont le récit n'est propre qu'à sé-

duire la crédulité de gens aussi naïfs que le sont généralement les indigènes : c'est la dernière occupation des peuples déchus et désœuvrés. Comme il n'y a rien de si partial que l'imagination, ces traditions nous autorisent à élever des doutes sur leur exactitude, par cela même qu'elles ont perdu tout l'intérêt qu'elles pouvaient avoir avant d'être dénaturées et transformées, suivant le caprice du narrateur. Néanmoins, nous avons du y recourir assez souvent faute d'autres renseignements, en ayant le soin de les contrôler autant que possible les unes par les autres, afin de les harmoniser au point de vue chronologique.

Ce serait cependant se tromper sur cette époque, que de croire à l'absence totale de documents écrits ; et nous ne devons pas perdre l'espoir de nous procurer, tôt ou tard, des ouvrages très rares, il est vrai, mais qui nous fourniront sans doute des données historiques précieuses et autrement fidèles que les traditions orales sur lesquelles on ne peut s'appuyer qn'avec une très grande circonspection et après mûr examen. La découverte du *Kitab el Adouani* est une preuve de l'opinion que j'avance en ce moment, et si les renseignements que je reçois sont exacts, je crois être sur les traces d'autres livres non moins curieux que celui-ci, et que je me hâterai de livrer aussi à la publicité dès qu'ils me seront communiqués.

En effet, malgré l'état d'abandon où se trouvaient les lettres sous le gouvernement qui nous a précédé en Algérie, quelques familles, bien que courbées sous l'oppression flétrissante des Turcs, et végétant dans un état infime, se transmirent de père en fils le goût des sciences littéraires et des œuvres de l'esprit. Divers établissements

religieux, que la sainteté de leur fondateur fit heureusement respecter, restèrent dépositaires de manuscrits conservés avec d'autant plus de soins, que la plupart étaient peu nombreux ou même uniques dans leur genre (1). C'est ainsi qu'en Europe, sous l'anarchie féodale, c'est-à-dire dans des circonstances presque analogues, de zélés bénédictins, alors gardiens naturels de la culture intellectuelle, recueillirent dans leurs monastères, pour les léguer à la postérité, tous ces précieux documents qui ont servi depuis à écrire nos annales.

Si, dès le début de notre occupation en Algérie, nous ne nous étions pas trouvés en présence d'un peuple aussi fanatique que méfiant et ombrageux pour tout ce qui touche à son état social, nous serions déjà parvenus à obtenir communication de chroniques écrites que nous aurions rattachées aux œuvres d'Ibn Khaldoun et de tant d'autres écrivains arabes du moyen-âge. Mais, chez le musulman, la science marche ordinairement de pair avec le sentiment religieux, unis par un lien presque indissoluble, en raison du respect dont sont entourés ceux qui en font profession.

Aussi, dès notre arrivée et à mesure que notre domination s'étendait dans le pays, un étroit et aveugle fanatisme détermina bon nombre de ces familles religieuses et lettrées dont nous avons parlé plus haut à cacher, à

(1) La bibliothèque des cheïkhs el Islam à Constantine passe pour l'une des plus riches, non seulement de l'Algérie, mais même des états musulmans limitrophes. Jusqu'ici personne, pas même les musulmans, n'ont pu parvenir à y fouiller; mais il faut espérer que, tôt ou tard, les ouvrages et les liasses de papiers qui s'y trouvent sortiront de la poussière et viendront jeter quelque lumière sur l'histoire de Constantine sous la domination turque.

faire disparaître, en quelque sorte, tous leurs livres. D'autres, appartenant à cette classe passionnée que le fanatisme fait divaguer, et avec laquelle il est impossible de raisonner, fuyaient le contact du chrétien avant même d'avoir connu et apprécié ses intentions. Plusieurs se retirèrent au loin, dans le Djérid, sur le territoire tunisien, emportant avec elles tous leurs livres et leurs papiers, et nous privant ainsi de précieux documents que nous serions heureux de retrouver aujourd'hui.

J'ai déjà signalé ce fait, il y a quatre ans, en écrivant l'historique de la grande tribu des Oulad Abd-en-Nour (1) dont le personnage le plus marquant, le marabout Si Seddik ben Iahia, avait enlevé tous les papiers historiques en émigrant au Kef.

Les événements qui se sont succédés depuis une trentaine d'années expliquent donc la disparition de ces rares écrits, que des circonstances fortuites remettent au jour de temps en temps. On ne se forme pas la moindre idée des difficultés qu'on rencontre, non seulement pour les découvrir, mais surtout pour qu'il nous soit permis d'en prendre connaissance. Espérons néanmoins que les matériaux s'accumulant peu à peu, il sera possible à la fin d'en tirer des conclusions générales sur le passé de ce pays.

C'est grâce à l'intervention de Si Ali bey ben Ferhat, notre kaïd de Tougourt et du Souf, que je dois aujourd'hui la communication du *Kitab el Adouani;* et encore, l'exemplaire mis à ma disposition n'est-il que l'extrait d'un plus volumineux ouvrage dans lequel est retracé le

(1) Voir *l'Annuaire archéologique* de Constantine de l'année 1864.

curieux et piquant tableau des événements dont le Sahara de Constantine et de Tunis a été le théâtre depuis quatre siècles environ.

Le *Kitab el Adouani* n'est point un livre dont je veuille m'attribuer la découverte. L'honorable Président de la Société historique algérienne, M. Berbrugger, dont le nom se lie à toutes les questions sérieuses intéressant notre pays, a signalé son existence, il y a déjà longues années, ainsi que le constate la note suivante d'une brochure que j'ai sous les yeux, et qui est extraite, je le suppose, *des Nouvelles Annales des voyages :*

« La géographie devra bientôt, il nous est permis de l'espérer, une nouvelle relation de Tuggurt et des autres oasis méridionales du Sahara algérien, à un savant voyageur qui vient de les parcourir tout récemment. Je veux parler de M. Ad. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger. Ce hardi voyageur était à Kouïnine dans l'Oued Souf, à la date du 28 novembre 1850. Il a eu beaucoup à souffrir entre Nefta du bled el Djérid et Kouïnine. Dans la crainte d'être rencontré par la tribu insoumise des Nememcha, qui fuyait devant une colonne française arrivée à Tébessa, il a été obligé de rester à cheval pendant 28 heures, sans prendre ni repos ni nourriture. Mais un dédommagement l'attendait à la première étape de cette fuite rapide. Il obtint d'un cheïkh des Troud, nation guerrière et pillarde, le manuscrit qui contient l'histoire du pays. Ce livre, ajoute-t-il, a été composé de mémoire et *inspiré par la lecture du livre d'El Adouani, que nous ne possédons pas encore.* »

C'est ce livre, jusqu'ici à l'état de *desideratum,* que nous allons faire connaître.

El Adouani raconte dans un style imagé mais très simple, qne nous pourrions presque qualifier de vulgaire, imité autant que possible dans la traduction, et les vieilles traditions sur les premiers habitants du pays, et les faits dont il a été témoin oculaire ou qu'il a pu recueillir de la bouche d'autres individus. Sa manière détaillée d'exposer les événements, démontre que notre auteur est contemporain de la plupart des épisodes qu'il retrace, et prouve en cela sa véracité. On retrouve sur les cartes du sud du dépôt de la guerre presque tous les lieux et les points isolés qu'il mentionne. Le sujet principal qu'il traite est celui de l'entrée en Ifrikïa (1) des Troud, qui, d'étape en étape, et sans cesser d'être fort incommodes à leurs voisins arrivent dans le Souf dont ils arrachent le territoire aux occupants, après une lutte des plus acharnées. Ibn Khaldoun, Ibn Haucal, El Kaïrouani et bien d'autres écrivains musulmans, ont dépeint l'émouvant tableau de ces flots d'émigrants arabes, peuples ravageurs et indisciplinés, aux appétits de la vie nomade, et dévorant tout sur leur passage, comme ces nuées de sauterelles que nous voyons malheureusement s'abattre sur nos campagnes.

El Adouani rappelle une épisode de ces invasions avec des détails qui nous initient aux mœurs de l'époque; c'est une suite pressée d'incidents qui animent le récit. La scène des femmes excitant leurs maris au combat est pleine de mouvement, quoique racontée dans un style sans prétention. De nos jours encore, il existe à Tarzout et à Guemar une coutume qui semblerait établir que, dans

(1) Les Arabes appellent Ifrikïa le pays occupé aujourd'hui, en partie, par la régence de Tunis.

ces contrées tropicales, les femmes jouissent d'une prépondérance que sont loin d'avoir celles du Tell. Ces deux petites villes, qui font partie des oasis du Souf, étaient encore en rivalité il y a quelques années à peine et vivaient en très mauvaise intelligence ; situées fort près l'une de l'autre, le prétexte le plus futile leur faisait prendre les armes. et elles se livraient alors des combats très acharnés. Dans ces guerres, les femmes sortaient le visage et le sein dévoilés, et se plaçaient à la suite des combattants qu'elles animaient et encourageaient par leurs gestes et leurs cris (1). Munies d'un vase contenant du henné délayé, elles couraient au guerrier qu'elles voyaient faiblir et couvraient ses vêtements de cette liqueur, afin qu'il fut reconnu pour *delil* (signe, indice prouvant sa lâcheté). Cet homme était désormais stigmatisé et aucune femme ne consentait à l'épouser : il se trouvait tellement isolé au milieu des siens, qu'il était souvent obligé de s'expatrier. Cette proscription ne cessait que dans le cas où il parvenait à se réhabiliter par quelque acte de valeur, par quelque prouesse chevaleresque qui faisait oublier sa conduite antérieure. La réhabilitation d'un delil était l'occasion d'une cérémonie présidée par les femmes, qui, toutes, lui donnaient l'accolade en signe d'oubli du passé.

Les Troud, d'après une opinion assez répandue, seraient venus de la Perse : nous verrons plus loin qu'elle est leur véritable origine, et nous dirons dans l'appendice la position que, de nos jours, ils occupent encore dans l'Oued Souf.

(1) Chez les Kabiles zouaoua, les femmes suivaient également leurs maris au combat.

Un autre fait caractéristique qui se dégage du livre d'El Adouani, c'est l'indifférence religieuse dans laquelle étaient tombés, vers les IXe ou Xe siècles de l'hégire, les habitants du Sahara, mélange inextricable d'aventuriers des premières invasions arabes répandus ça et là et fondus au milieu des anciennes populations juives, chrétiennes ou même berbères autochthones, refoulées par les nouveaux conquérants. Ils n'avaient plus aucune religion, dit-il, et leur abrutissement était tel, qu'ils ne rougissaient pas de jouer entre eux dans un état de nudité complète et de se livrer à des actes encore plus abominables.

Les marabouts missionnaires qui entreprirent de les convertir à l'islam, d'abord fort mal accueillis, furent mis dans la nécessité de suspendre leur œuvre de prosélytisme et de s'éloigner au plus vite, pour ne pas s'exposer à être massacrés. Ce passage succinct met en lumière une particularité curieuse faisant pressentir les difficultés que dut éprouver l'expansion du nouveau culte. « Les sahariens, gens entêtés, se répandaient en discours violents et en menaces envers ceux qui voulaient les faire renoncer à leurs vieux préjugés. » Du reste, Ibn Khaldoun ne nous dit-il pas que les populations berbères apostasièrent jusqu'à douze fois ?

Les guerres des Chabbia contre les souverains tunisiens, leurs incursions fréquentes en Ifrikïa, où ils semaient l'épouvante et la mort, sont également rapportées avec des détails d'un haut intérêt. La confédération des Chabbia, dont la puissance s'étendit depuis l'Ifrikïa jusqu'aux environs de Constantine et des Ziban, jusqu'au littoral de La Calle, a joué un rôle immense dans la province.

Elle portait le nom de la famille de son chef, douadi, c'est-à-dire noble personnage de la tribu des Dreïd, qui était originaire de Chabba ou Sabia, ville située près de Mohedia, dans un canton appelé Kaboudia (l'ancienne Caput Vada où débarqua Bélisaire).

A la suite de guerres malheureuses et de bouleversements politiques comme il devait souvent s'en produire à cette époque, d'autres familles influentes, lasses sans doute de leur rôle secondaire, se mirent à la tête de partisans qui, sous le nom de Hanencha, Nememcha, Harakta, Segnïa ou simplement de Kherareb (les fractions), réussirent à s'affranchir de la suprématie des Chabbia. Dans un travail spécial nous espérons faire connaître prochainement la monographie de chacune de ces tribus, dont les origines et le rôle politique doivent d'autant plus fixer notre attention, qu'elles occupent encore de nos jours une vaste partie du territoire de la province. C'est, du reste, au sein même des tribus qu'on peut le mieux recueillir les traditions originelles et étudier un passé qui sollicite vivement notre attention.

Quoiqu'il en soit, la grande confédération présidée par les Chabbia se disloqua et se morcela par le fait d'un besoin d'indépendance spontané qui surgit à la fois chez tous les fédérés. Les Chabbia, proprement dits, ont presque disparu de la scène du monde ; les derniers membres de cette famille, qui exerça un si grand ascendant autour d'elle et finit par rivaliser de puissance avec les princes tunisiens et les pachas d'Alger, sont aujourd'hui réduits à la misère, obscurs et dispersés un peu sur tous les points, tant chez nous qu'en Tunisie.

L'existence agitée d'El Hadef, aussi romanesque que

celle de certains personnages imaginaires des *mille et une nuits*, présente aussi des phases très attachantes. Jeune orphelin des environs de Biskra, il arrive à Tunis, à la suite d'aventures multiples, et il ne tarde pas à être appelé au poste éminent de conseiller intime du souverain de cette ville. Mais sa chute est presque aussi rapide que son élévation. Il parvient cependant à ressaisir son ancienne position et se rend ensuite à Touzer, dont il est érigé gouverneur. Ses descendants héritèrent de son pouvoir et occupaient encore ce poste il y a peu d'années.

L'étymologie des différents noms de localités donnés par El Adouani fera enfin l'objet de nombreuses notes explicatives.

Le pays qui a été le théâtre de la plupart des événements que raconte El Adouani n'est autre que la mystérieuse Gétulie des auteurs grecs et romains, c'est-à-dire le Sahara au ciel brûlant, au sol de sable, mais bien moins désert et inculte que son nom ne semble l'indiquer.

Qu'il me soit permis, avant de continuer, d'émettre ici une opinion sur l'étymologie de ce nom de Gétulie. Rien n'est aussi élastique et plus scabreux, je ne l'ignore pas, que les questions de cette nature ; on ne doit les aborder qu'avec une extrême réserve : je n'hésite pas cependant, en attendant mieux, et au risque de la voir traiter *d'absurde,* à formuler une hypothèse qui, de prime abord, peut sembler *plausible.*

Lors de la fondation de Cyrène, c'est-à-dire 630 ans avant J.-C., les Grecs trouvèrent sur les bords du golfe de la Syrte une population à laquelle ils donnèrent le

nom de Libuë. Cette population n'était autre que la tribu berbère des Leouata, portant le nom patronymique de Liouâ son ancêtre, qui devint Libuë dans la bouche des Grecs. Ceux-ci firent alors ce qu'ont fait tous les conquérants de l'Afrique septentrionale : ils appliquèrent à l'ensemble du pays le nom du premier peuple qu'ils y avaient rencontré, et c'est ainsi que s'est introduit dans la géographie africaine le nom classique de Libye.

Cette étymologie, résultant du rapprochement de diverses circonstances historiques, de la similitude du nom grec Libuë et du nom berbère Liouâ, a été présentée par M. Carette et admise comme probable (1).

Ce premier fait exposé, je me suis demandé, à mon tour, si le nom de Gétulie ne proviendrait pas du mot Djalout, qui s'écrit en hébreu et en arabe presque d'une manière identique : *Djalout* et *Djalit*.

Or, d'après les traditions recueilliés par les plus anciens auteurs musulmans, la majeure partie des populations de l'Afrique du nord, et surtout du Sahara, sont d'origine Chananéenne. Ils prétendent que lorsque David eut tué le géant Goliath, les Philistins vaincus s'enfuirent de Palestine et vinrent se réfugier en Afrique, et que cette contrée se peupla de leur postérité. Les historiens et géographes grecs ou latins rapportent des traditions à peu près analogues.

On pourrait admettre, comme dans l'hypothèse relative à l'origine du nom de Libuë, que les Grecs et les Romains, entrant en relations avec les populations du sud, se

(1) Recherches sur l'origine et les migrations des tribus, par M. E. Carette.

disant descendues de Djalout, donnèrent au pays le nom de ses habitants. Si l'on transcrit le mot Djalout جالوت, la similitude est très apparente, et on conçoit que, par suite d'une transposition des deux lettres ل lam et ت ta, chose qui se voit fréquemment dans toutes les langues transcrites en caractères étrangers, ce mot a pu être transformé en Djatoul جاتول, d'où serait venu Djétule ou plus correctement Gétule, et par suite Gétulie. Je livre cette étymologie à la sagacité des savants, déclarant d'avance que je ne la présente que comme hypothèse et sans y attacher plus d'importance (1).

L'histoire du Sahara est féconde et ne le cède guère en intérêt aux événements politiques de la zône du Tell.

Malgré les ouvrages publiés par plusieurs écrivains distingués, beaucoup de gens en Europe, et même en Algérie, n'ont encore sur cette région lointaine, que des idées fort vagues qu'il serait grand temps de rectifier. Elle est encore, pour beaucoup, une terre inconnue.

(1) Notre confrère, M. Cahen, nous communique à ce sujet la note suivante.

« Votre opinion au sujet des Gétules, qui pourraient bien descendre de la famille de *Djelouth*, nom arabe du *Goliath* de la bible, trouve son appui dans ce que certains auteurs juifs du moyen-âge appellent les Berbères ou Maures d'Afrique, du nom de Philistin ou *Pelischtim*. (Voir *Seepher ha-kabala* de Abraham ben Daoud, Ed. Amst. p. 6, 43, 44, etc.). Vous n'ignorez pas, sans doute, que *Goliath*, le *Djelouth* des Arabes, était le célèbre champion provocateur des Philistins, lorsqu'ils luttèrent contre les Hébreux. (V. Samuel, I, ch. XV). Je dois cependant vous dire que dans le Talmud se trouvent plusieurs passages qui indiquent l'origine des peuples de l'Afrique comme des émigrants de la Palestine, à l'époque où Josué, à la tête des Hébreux, s'emparait du pays promis à leurs ancêtres (v. *Talmud Jerus.* Schebiith, ch. VI, et *Talm.* Baby, sanhedrin, p. 91). Cette opinion viendrait à l'appui de celle de Procope.

En même temps que nous chercherons à rendre intelligible le livre d'El-Adouani, nous tâcherons donc de réunir, dans un appendice succinct, quelques renseignement authentiques que nous possédons sur le sud de la province. Ce sera atteindre un double but, et répondre au désir manifesté bien souvent par les nombreux touristes qui viennent le visiter.

Le Recueil de notre Société leur évitera ainsi les laborieuses recherches auxquelles ils seraient obligés de se livrer pour se procurer les ouvrages spéciaux publiés sur ce pays. Nous relaterons ce que disent quelques anciens auteurs en même temps que les traditions conservées par la population actuelle.

La majeure partie des régions mentionnées dans les récits d'El-Adouani est en voie de transformation. Les luttes de tribu à tribu, en un mot, l'anarchie dont il parle, a fait place en peu d'années à un état de choses entièrement opposé.

Comment, se demandera-t-on, un tel phénomène a-t-il pu se produire chez un peuple turbulent par nature et par tradition ? C'est ce qu'il nous semble utile de démontrer dans ce préambule par des faits ayant par eux-mêmes une éloquence qui nous dispensera plus loin de trop longs commentaires.

Au temps des Romains, la Gétulie fut toujours un foyer menaçant de rebellion, d'où se déchaînaient à l'improviste, et à bride abattue, ces hordes innombrables avides de meurtre et de pillage, qui venaient troubler le repos de la Numidie. Les nombreux avant-postes dont nous trouvons encore les vestiges sur les limites du Tell, ne pouvaient les contenir qu'imparfaitement.

Les Sahariens de notre époque avaient conservé intactes ces habitudes séculaires de turbulence et de vagabondage, tant il est vrai que la nature d'un pays influe considérablement sur le caractère de ses habitants. — Qu'on les nomme Libyens, Gétules, ou plus vulgairement Sahariens, la question a été de tout temps la même entre le nomade au brutal instinct de destruction ou convoitant le bien d'autrui, et l'habitant plus paisible et plus sédentaire du Tell. Que le chef de la révolte se nomme Tacfarinas, Jugurtha ou le cherif Mohammed ben Abd-Allah, c'est toujours dans le Sud que les rebelles ont trouvé, à toute époque, le moyen de se relever de leurs défaites en recrutant de nouveaux partisans pour recommencer la lutte.

En 1844, notre drapeau flottait sur l'oasis de Biskra, alors limite extrême de la domination française dans le Sud de la province. Dix ans plus tard, il devint indispensable de reculer ces frontières afin d'abattre les Ben-Djellab, seigneurs de Touggourt, dont l'influence hostile ne cessait de nous causer de très-graves embarras.

Les Ben Djellab, par une politique astucieuse, bien que reconnaissant notre suzeraineté, accordaient aide et protection au premier fanatique venu se disant cherif et inspiré de Dieu. Ces énergumènes, après avoir de temps en temps jeté la perturbation dans nos tribus du Tell, allaient ensuite se réfugier aux environs de Touggourt, attendant une occasion favorable pour recommencer leurs prédications à la guerre sainte.

Les esprits fatalistes, à préjugés enracinés et, par conséquent, trop ignorants pour apprécier le côté philantropique de la civilisation européenne, étaient alors

plus nombreux qu'à présent. Pour eux, notre présence en Algérie n'était qu'une épreuve, une expiation passagère. Ils avaient toujours leurs regards fixés vers le sud, d'où devait apparaître le Messie régénérateur dont la mission serait de nous expulser du territoire musulman. Le moindre bruit, le moindre souffle venant de ce côté, suffisait pour les lancer dans l'intrigue et jeter l'émoi chez ces gens hallucinés, sommeillant en apparence, mais attendant avec résignation l'heure du succès final annoncé par les prophéties.

Un tel état de choses, incontestablement dangereux, ne pouvait être toléré plus longtemps ; c'était surtout pour le repos et la prospérité de la colonie une cause permanente d'inquiétude. Du reste, quand on se trouve en présence de peuples barbares, une loi politique, consacrée par l'expérience, exige que l'on marche toujours en avant, et que l'on fasse de nouvelles conquêtes pour garantir la sécurité des anciennes.

Au mois de novembre 1854, le colonel Desvaux, du 3e Spahis, commandant alors la subdivision de Batna, recevait l'ordre de marcher vers le Sud avec une petite colonne composée de troupes régulières et d'un contingent de cavaliers indigènes. Le brillant combat de Meggarin où Selman, dernier sultan de la dynastie des Ben-Djellab, et son allié, le cherif Mohammed ben Abd-Allah, furent battus de la manière la plus complète, nous ouvrit les portes de Touggourt. Le colonel Desvaux y faisait son entrée le 2 décembre, et en prenait possession au nom de la France.

Ce rapide succès étendait notre domination à 135 lieues du littoral.

Conquérir un pays lointain par les armes est chose difficile; mais une œuvre bien plus importante est la conquête administrative, par laquelle l'ennemi de la veille est initié à tous les bienfaits de la paix et des connaissances des peuples modernes. C'est la seule qui laisse des traces impérissables, en inspirant, au peuple arriéré auquel on tend la main, des idées qui l'habituent et l'attachent pour jamais à sa nouvelle condition ; c'est la seule, enfin, par laquelle le vainqueur fait oublier sa victoire et l'affirme en même temps.

Ce résultat a été obtenu dans cette région au point de dépasser en quelque sorte nos espérances.

Quoi de plus satisfaisant, en effet, que l'attitude des populations du Sud de notre province depuis cette époque ? La grande insurrection de 1864 et 1865, qui a agité tout l'Ouest et le centre de l'Algérie les a même trouvées impassibles, et il a suffi de quelques mesures de vigilance prises à propos et avec énergie, pour tenir les fauteurs de troubles en respect et les empêcher de pénétrer chez nous.

« Un changement aussi absolu dans l'état social et politique de cette partie du Sahara est du à la justice d'une administration surveillée par l'autorité française, et aux bienfaits des sondages artésiens. Restées jusqu'en 1866 en dehors du mouvement de civilisation que la conquête de 1830 fait pénétrer dans l'Algérie entière, les populations de l'Oued-Rir', à qui la force de la France venait de se révéler par la victoire de Meggarin, trouvaient enfin justice et protection. A ces Ben-Djellab, qui tarissaient les sources de la fortune publique, qui ne reculaient devant aucun méfait, aucun crime, succédait

un nouveau pouvoir, occupé sans relâche de la réorganisation administrative et des moyens de faire oublier les maux passés.

Ces soldats français qui, peu de jours avant l'entrée à Touggourt, avaient apparu si terribles dans le combat, maintenant travailleurs pacifiques, rendaient la vie aux oasis en décadence, se mêlaient dans le plus grand ordre à ceux dont ils étaient la veille les ennemis ; avec ce dévouement qui caractérise l'armée d'Afrique, les plus rudes labeurs étaient recherchés, les plus tristes solitudes s'animaient, et à la fin de ces campagnes artésiennes, chaque soldat revenait heureux du bien auquel il avait contribué (1).

« A M. le général Desvaux, commandant, en 1856, la subdivision de Batna, dit M. Jules Duval (2), revient l'honneur d'avoir pris l'initiative d'une entreprise qui offrait d'énormes difficultés à vaincre, car il fallait porter la sonde inerte à Biskra, à cinquante lieues au sud, à travers d'affreux déserts, sans ressource locale de main d'œuvre et de vivres....

Le matériel de sondage avait été débarqué à Philippeville en avril 1856. Le transport présenta des difficultés incroyables, les charrettes s'enfonçant à chaque pas dans le sable, il fallut faire des prodiges pour atteindre Tamerna. Sous la direction de M. Jus, habile ingénieur de la maison Degousée et Laurent, le premier coup de sonde fut donné le 1er mai 1856, par Ali Bey,

(1) Général Desvaux. Rapport sur les forages artésiens.

(2) Mémoire lu par M. Jules Duval, vice-président de la Commission centrale, dans la séance générale de la Société de géographie du 14 décembre 1866.

notre kaïd de Touggourt. Après cinq semaines de travaux, on était parvenu, le 9 juin, à 60 mètres de profondeur; l'espérance et l'appréhension, la confiance et le doute se succédaient d'heure en heure, de minute en minute. Enfin, à une heure de l'après-midi, M. Jus fit remplacer le trépan, dont le tranchant lui parut trop large, par une tige dont le bout était forgé en pointe; on travailla deux heures sans obtenir un résultat sensible, lorsque, tout-à-coup, la sonde, après avoir rencontré la même résistance qu'auparavant, s'enfonça subitement après le coup et fit croire qu'elle était cassée; mais un moment après, on vit aussi couler l'eau avec plus d'abondance dans le petit canal creusé pour recevoir *el-ma fessed*, l'eau gatée, et quelques secondes après de fortes secousses données à la sonde annonçaient que la nappe jaillissante avait été atteinte; l'eau débordait bientôt du tube extérieur, et le drapeau hissé, ainsi que les cris des assistants, annonçaient à la population l'heureux événement. Ce furent des éclats de joie délirante. En moins de deux minutes, raconte un témoin oculaire, (1) tout le monde était accouru, on arrachait les branches de palmier qui entouraient l'équipage; chacun voulait voir cette eau que les Français avaient su faire venir au bout de cinq semaines, tandis que les indigènes auraient eu besoin d'autant d'années et de beaucoup plus de monde. Enfin on vit même les femmes de tout âge accourir, et celles qui ne pouvaient parvenir à la source se faisaient donner de l'eau dans les petits bidons de nos soldats et la buvaient avidement. Bientôt l'eau se présenta en gerbe,

(1) M. le lieutenant Rose.

coula en cascades; à chaque minute le volume et la rapidité de son jet augmentaient. A peine M. Jus avait-il fait retirer l'instrument, que des hommes du pays, se frayant avec force un passage, apportèrent une chèvre qui fut immolée sur le puits même.

Après la première surprise passée, le calme rétabli, un marabout, en présence des notables assemblés, prononça le Fatha, la prière commune, sur l'œuvre des Français, appela sur eux comme sur ses frères les bénédictions du ciel; enfin la prière isolée de chaque assistant finit la cérémonie. Une diffa (festin) générale couronna la journée. Dans les cercles formés par les convives se placèrent les musiques de Touggourt et de Temacin, bientôt les jeunes filles accoururent pour danser; elle ne cédèrent la place qu'au moment où des groupes d'hommes armés firent irruption dans le cercle pour faire une décharge générale de leurs fusils. Aussitôt la salve donnée, les danseuses reparurent et la fête ne se termina que par l'épuisement des forces des musiciens. La fantasia des goums se fit le lendemain brillante et pleine d'enthousiasme.

Dès le lendemain aussi, le mystérieux instrument fut l'objet de pélerinages de tout le pays, et le commandant français fut assailli des demandes des populations, dont chacune sollicitait la faveur prochaine d'un pareil miracle. Du puits de Tamerna coulait une rivière de 4,000 litres à la minute, le double du puits de Grenelle à Paris. Depuis dix ans ces scènes se renouvellent dans le Sahara Algérien, avec moins de surprise peut-être qu'au premier jour, mais non avec moins de joie.

C'est dans le Sahara algérien et français que s'accom-

plissent ces merveilles, qui, en d'autres âges, auraient valu à leurs auteurs l'auréole des héros et des demi-dieux. Se contentant d'une renommée plus modeste, nos ingénieurs conduisent cette œuvre de progrès avec une admirable habileté; ils ont formé, parmi les officiers et les sous-officiers de l'armée, des élèves qui deviennent à leur tour des maîtres dans l'art du forage (1). Ils emploient pour ouvriers des détachements de soldats qui s'associent à la pensée de leurs chefs avec autant d'ardeur que de patriotisme; quelques indigènes salariés leur viennent en aide. Le tableau de la discipline et du travail supportés dans le pays de la soif, non sans quelques privations, mais sans maladie et sans découragement, sous une atmosphère parfois insalubre et une température qui varie entre 30 et 60 degrés, si loin de la mère patrie, — et même de cette seconde patrie du soldat qui est le camp et la garnison; — ce tableau d'une activité productive, organisée au sein du désert, n'est pas le moindre des enseignements que la colonisation française apporte aux populations indigènes. En même temps que la puissance industrielle, se révèlent la puissance et la supériorité morales de la nation qui a enlevé ces contrées à l'anarchie et au brigandage pour y établir l'ordre et la paix. »

La traduction suivante d'une poésie, composée il y a déjà quelques années par le marabout Si Mohammed bel-Kadi, peut donner une idée de l'effet produit par ces

(1) M. Lehaut, sous-lieutenant de spahis, mort sur le champ de travail le 14 mai 1860.

M. le capitaine d'artillerie Zickel.

Le sergent Dhem, du 3e tirailleurs, et les zouaves Flatreau et Gérin.

travaux sur l'esprit des indigènes, et des sentiments de reconnaissance qu'ils ont inspiré envers ceux qui les ont inaugurés :

Louange à Dieu seul, maître de l'univers!

Je vous annonce des choses merveilleuses;
L'eau a jailli du sein des sables!
Dieu a donné l'eau au Sahara
Par l'intermédiaire de celui qui
Gouverne actuellement la province.

Ce pays, jadis désolé,
Va enfin renaître et sera rendu habitable.
Le général Desvaux a accompli cette résurrection.
L'ingénieur Jus l'a secondé pour faire jaillir
L'eau à la surface du sol.

La rapidité avec laquelle cette œuvre s'accomplit
Jette le trouble dans l'esprit.
Chegga si aride est maintenant
Abondamment pourvue.
A Oum et-Tiour l'eau coule d'une
Manière incomparable.
Il en est de même à Sidi Rached,
Et Tamerna s'embellit par les
Nouveaux arrosages dont elle dispose.

Thamelhat, la stérile, est aujourd'hui productive.
La population jouit de l'abondance et de la paix,
Parce que celui qui la gouverne est juste;
Chacun fait son éloge et exalte ses bienfaits.
La justice donne la prospérité,
Tandis que l'iniquité ruine et tue.

Des machines qui marchent
Et tournent sur elles-mêmes
Vont chercher l'eau dans les entrailles de la terre,
Et la font jaillir abondamment.
Cette œuvre est comparable
A celle de l'homme qui plongerait au fond des mers
Pour en retirer des richesses.

Le temps de la guerre est passé;
Les habitants du Sahara sont soumis;
Le guerrier et le pasteur vivent en paix.
Les Zouaoua aussi ont déposé leurs armes.
Randon est l'Émir qui nous gouverne.

Que Dieu très-haut entende ma prière;
Lui, le dispensateur de toutes choses,
Qui fait vivre et mourir ses créatures.
Qu'il maintienne notre bien-être,
Tant que dureront les siècles,
Et nous préserve des calamités.

Cette régénération du Sahara de Constantine, commencée en 1855 par M. le Général Desvaux, est continuée avec la même ardeur par M. le Général Perigot, qui commande la province depuis trois ans. Les résultats obtenus après chaque campagne artésienne sont publiés tous les ans dans des rapports spéciaux qui forment déjà une collection remplie de documents du plus haut intérêt. Le dernier de ces rapports, c'est-à-dire celui de 1866, établit que le volume d'eau fourni par les puits jaillissants s'élevait au chiffre total de 86,994 litres par minute.

A ces résultats remarquables, il faut ajouter ceux de la campagne 1866-67, qui ne seront mentionnés que dans le rapport de l'année prochaine. Nous citerons entre autres le forage de Khabana, dit *fontaine du Prince Impérial,* qui donne un débit de 3,100 litres à la minute, et celui de Berragoub, qui est de 1,080 litres.

Nous terminerons ce préambule en citant un dernier exemple de l'utilité qui résulte des forages artésiens. Dans la tribu des Oulad-Sidi-Hamla, pays sec et sablonneux a été creusé, en 1861, le puits de Guellalïa qui donne un

débit de 810 litres à la minute. La djemâa de la tribu avait divisé en parcelles environ quarante hectares de terres, autour de ce puits, de manière que riches et pauvres pussent jouir de l'eau. Cette année, malgré la grande sécheresse qui nous a été si fatale, les cultivateurs de Guellalïa ont eu une récolte évaluée à 30,000 francs, en comptant le saâ de blé au prix de 30 fr. et celui de l'orge à 15 fr.

Constantine, 12 novembre 1867 (1).

L. FÉRAUD.

(1) M. l'ingénieur Jus, notre ami, nous a quitté hier pour aller commencer une nouvelle campagne artésienne. Nous n'avons pas à lui souhaiter de nouveaux succès; ceux qu'il a obtenus, jusqu'à ce jour, répondent de l'avenir. Mais autant pour lui que dans l'intérêt de l'œuvre civilisatrice qu'il poursuit avec zèle, nous devons faire des vœux pour que sa santé soit respectée par les derniers effets de l'épidémie qui a frappé la province.

TRADUCTION

كتاب العدواني

KITAB EL ADOUANI

Louange à Dieu seul !

Son gouvernement seul est durable !

Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire du pays rapportent que Kaïrouan (1) était aux Beni-Makhzoum, tribu Koraïchite venue de la Mecque (2).

Tripoli était aux Lakhm, dont les alliés étaient juifs. Ces mêmes historiens disent que les Kâb, branche issue des Makhzoum, ayant à leur tête Ben-Rezek (3), eurent pendant un certain temps le pouvoir en Ifrikia. De ces derniers sortit Allac.

(1) Kaïrouan, ville sainte et célèbre dans les annales musulmanes, fondée par Okba à l'époque de l'invasion des Arabes dans le nord de l'Afrique.

(2) Voir, pour l'origine et la généalogie des tribus, l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, par Caussin de Perceval. Les Benou-Makhzoum, les Lakhm, les Hachem et les Kâb appartenaient à des tribus venues de l'Arabie. — Consulter aussi Ibn Khaldoun.

(3) Il existe encore dans la Tunisie une puissante tribu du nom des Oulad-Rezek, qui a toujours joué un grand rôle dans les événements du pays.

Les habitants du pays compris entre Tebessa et la Kala descendent des Riàh, Zerloum et Eïad.

Les gens de Madjena (1) sont des Oulad-Amer-ben-Hilal, desquels est issue la peuplade des Charen (2).

Les Kerfa sont originaires d'une fraction des Beni-Drar-et-Taï.

Les Abbassa descendent de Foudil-ben-Abbas.

Les Alouî sont de la postérité de 'Adi ; ils portèrent ensuite le nom de Beni-Hafès, et après avoir eu le pouvoir en Ifrikïa, ils tombèrent en décadence et s'éteignirent par leur propre faute. La cause en est qu'ils n'eurent parmi eux aucun homme capable de les diriger.

Les gens du Sahara sont de la postérité de Adjoudj-ben-Tikran le Juif (3). Ils habitaient jadis Khaïbar (4) ; c'est un fait qui nous a été transmis par Salem-ben-Adnan.

Quant aux populations qui occupent la campagne qui s'étend entre Constantine et la mer, la majeure partie d'entre elles s'allia aux Koraïchites lorsqu'ils vinrent dans la contrée. Elles étaient originaires de la Perse et des Coptes, et se livraient à l'élève des moutons et des bœufs.

Les habitants des montagnes du Moghreb, tels que

(1) Madjena, ancienne ville située à une trentaine de milles N. E. de Tebessa.

(2) Les Charen, tribu Tunisienne dont le territoire est situé à peu-près en face de notre cercle de Souk'-Ahras.

(3) Le premier qui régna dans le désert fut Biouloutan-ben-Ticlan. (el-Kaïrouani).

(4) Khaïbar, ville juive dans le Hidjaz, conquise par Mahomet et dont la population fut dispersée.

ceux de l'Ahmar Kheddou (1) et du Djebel-el-Malah, sont des Lakhm. Ils épousèrent des femmes du *Fars* et de l'*Adjem*, c'est-à-dire de familles d'origine persane ou romaine dont les aïeux étaient déjà établis dans ces montagnes. Les Lakhm, en venant de l'Orient en Occident, avaient laissé leurs femmes dans leur patrie ; beaucoup d'entre eux arrivèrent, du reste, étant encore adolescents.

Tous ceux d'entre les Juifs, les Coptes et les chrétiens qui embrassèrent la religion musulmane à la venue des nouveaux conquérants, devinrent les alliés des Koraïchites, surtout des Beni-Hachem, parce que ceux-ci avaient des mœurs plus douces que leurs autres compagnons et que leur type était plus beau.

Les ksour de l'Ifrikïa, en long et en large, étaient jadis habités par des Juifs et des chrétiens qui se soumirent aux Beni-Hachem.

Les populations des contrées septentrionales étaient pasteurs et tiraient leur origine des Himyarites.

La force des ksour du Sahara consistait dans leur cavalerie ; les juifs qui habitaient ces ksour descendaient des Beni-Abd-ed-Dar (2).

(1) La grande chaîne qui se détache par le col de Tinougarin du point culminant des Aurès forme la ligne centrale à laquelle se rattachent tous les autres systèmes montagneux entre l'Oued-Abdi, au nord, et la plaine du Zab-Chergui au Sud. Toute cette partie montagneuse porte le nom collectif d'Ahmar-Kheddou, « *la joue rouge*, » à cause de la teinte rougeatre qu'elle prend lorsqu'elle est éclairée par le soleil. Les pentes de l'Ahmar-Kheddou sont couvertes de forêts dont les principales essences sont le genevrier, le pin et le chêne. La superficie boisée peut être évaluée à plus de 20,000 hectares. Les plus belles forêts sont celles des Beni-Melloul et des Beni-bou-Seliman : malheureusement le défaut de routes empêche de les exploiter.

(1) Abd-ed-Dar, fils de Cossay. Voir l'histoire des Arabes, par Caussin de Perceval.

El-Malleka (1) resta occupée par ses anciens habitants, qui descendent des chrétiens. Il en est de même pour Cafsa (2). Les gens de *Gabès* (3) étaient des chrétiens de Syrie, qui apostasièrent entre les mains d'Abou-Beker, et qui accompagnèrent ensuite 'Aoun-ben-Cheddad dans le Moghreb. Ils vinrent avec lui, au nombre de quatre-vingt familles, et s'établirent à Gabès. Près de là se trouve une montagne nommée Ed-Dahara, que vinrent habiter les gens des Beni-Zid-ben-Omeïa (4). Ils amenèrent avec eux cinquante alliés issus des Coptes et des Ambar (5), qui allèrent se fixer dans la montagne des Beni-Barbar (6) et à Lïana (7). Ils bâtirent une ville, nommée Oum-el-'Az; mais cette ville étant tombée en ruines, ils retournèrent dans la montagne.

(1) Malleka est le nom arabe d'un fort qui défendait l'antique Carthage.

(2) Cafsa, en Tunisie, bâtie au pied du Djebel-Beni-Iounès; c'est la Capsa des anciens, prise par Marius dans la guerre de Jugurtha.

(3) Gabès, ville de la régence de Tunis, à six milles de la mer; c'est l'antique Tacape.

(4) La grande tribu des Beni-Zid occupe encore le territoire situé au fond du golfe de Gabès, traversé par la chaîne du Djebel-Dahara.

(5) Ambar, ville située sur l'Euphrate, en Perse.

(6) Les Beni-Barbar occupaient autrefois un territoire beaucoup plus vaste que celui qu'ils occupent aujourd'hui. Ils sont confinés sur la rive ouest du cours supérieur de l'Oued-Biger et du cours inférieur de l'Oued-Ferroudj, dans les montagnes du Djebel-Charchar. Le Djebel-Charchar forme une grande muraille qui se dirige du N. E. au S. O., en bordant l'Oued-el-Arab sur sa rive gauche; il se rattache, vers les sources de l'Oued-Biger aux Djebel-Mahmel et Djebel-Zouï, qui sont la ligne de partage entre les eaux qui coulent vers le Sahara et celles qui parcourent la région des plateaux du nord-est de l'Aurès.

On trouve de nombreuses ruines romaines dans le Djebel-Charchar; mais elles n'ont pas encore été étudiées. Les Beni Barbar ont un millier d'habitants qui habitent cinq villages.

(7) Lïana est un village entouré d'une oasis de palmiers située sur la rive droite de l'Oued-el-Arab, dans le kaïdat de l'Ahmar Kheddou, à 13 lieues est de Biskra. Sa population est d'environ 600 habitants.

Les gens des ksour de Zeriba-es-Ser'ri étaient les alliés des Omeïades. On les laissa là pour qu'ils se livrassent à la culture et à la plantation des arbres.

Badès est encore occupée par les descendants de ses anciens habitants, qui étaient d'origine chrétienne. Il en est de même de Tahouda, Toulga, Bordj-el-'Amri, Biskra, Farfar, Ben-Tïous et Djerbana (1). Les nomades du Zab étaient tous serviteurs des Omeïades.

Les gens de Djerdanïa sont ceux qui se déclarèrent pour Moaouïa dans la lutte qu'il soutint contre Ali, gendre du prophête.

Le Souf n'avait jadis aucun habitant, ni maîtres ni esclaves ; son territoire appartint d'abord à trois cents individus de Kaïrouan, qui avaient l'habitude de le parcourir avec leurs troupeaux et leurs chameaux.

(1) Djerdanïa ou plutôt Sardanïa, petite ville appartenant jadis aux Beni-Obaïd, non loin de Kaïrouan. D'après Ibn-Khaldoun, cette ville était ainsi nommée parce qu'elle fut d'abord peuplée par des Sardes enlevés de leur île par les Arabes.

Badès, village situé sur une colline, sur la rive gauche de l'Oued-el-Arab, à 13 lieues à l'est de Biskra. Sa population actuelle est d'environ 250 individus.

Tahouda est un village situé à 16 kilomètres à l'est de Biskra, sur une colline. Sa population est aujourd'hui réduite à 36 individus. Aux environs de Tahouda on trouve plusieurs ruines romaines.

Toulga, oasis et village situés à 31 kilomètres à l'ouest de Biskra. Sa population est d'environ 1450 individus. On y voit encore les ruines d'une citadelle romaine, d'où l'on peut supposer que Toulga était un point plus fortement occupé que les autres oasis.

El-Bordj, oasis et village à 4 kilomètres au-delà du précédent. Sa population est d'environ 800 habitants.

Farfar, oasis et village à 31 kilomètres à l'ouest de Biskra. Population, environ 550 habitants.

Ben-Tïous, oasis et village à 30 kilomètres au sud-ouest de Biskra. 300 habitants environ.

Les habitants de Constantine étaient d'origine chrétienne. Ceux du Moghreb, depuis Constantine jusqu'à Tlemsen, descendent de Mahalan ben Tarek. Ils étaient pasteurs et nomades, de la descendance de Djalout (Goliath). Quand ils apostasièrent, on les amena en occident au nombre de quatre cents individus, et on les établit entre Constantine et Tlemsen.

Quant à Badja, située sur le bord de la mer (1). (Ici se trouve une lacune).....

Les Ouled-Zeïan, qui habitent les montagnes du Moghreb, sont une peuplade dont personne ne connaît ni l'origine, ni les liens de parenté.

Les familles qui résident dans le Djebel-el-Mahmel, la Sebikha-Garâ et l'Oued-Djedi (2) jusqu'à la montagne des Beni-Barbar, sont des descendants de Djalout. Ceux qui habitent le versant de cette montagne appartenaient à une peuplade du Moghreb qui embrassa la religion musulmane (3).

(1) Badja, à 36 kilomètres au sud de Tabarka; population de 5000 âmes. Il se fait dans cette ville un grand commerce de grains. C'est l'ancienne Vacca de Salluste.

(2) Voir, pour le Djebel-el-Mahmel, la note ci-dessus, page 27. Sebikha-Gara est au sud de Tébessa.

(3) Nous ajouterons quelques mots confirmant les faits énoncés par El-Adouani. C'est qu'il existe encore, de nos jours, beaucoup de populations juives dans les tribus, notamment chez les Hanencha, les Zemoul et en Kabilie. Leur origine doit être la même que celle des Djeraoua de l'Aurès, dont parle Ibn-Khaldoun.

M. Pelissier, dans sa description de la régence de Tunis, signale aussi des israélites dans la tribu des Dreïd, vivant exactement de la même vie que les Arabes, armés et vêtus comme eux, montant à cheval comme eux et faisant au besoin la guerre comme eux. Ces Juifs sont tellement fondus avec le reste de la population, qu'il est impossible de les en distinguer. Ils ont même perdu cet accent nasillard qui, presque partout, caractérise leur race.

Les Oulad-Zeïn, qui se subdivisèrent en Oulad-Zid, Oulad-Saâd, Oulad-Ali, Oulad-Hamed (حامد) et Oulad R'anem, vinrent en Ifrikïa avec Messerouk-ben-Handala, dont nous allons raconter l'histoire.

Messerouk-ben-Handala ayant tué son cousin des Beni-Khed, prit la fuite avec trente de ses parents, et emmena à sa suite les Ouled-Zeïn désignés ci-dessus, qui étaient de race arabe.

Trois ans après leur passage en Egypte, ils arrivèrent à Barka (1). Jusque là, ils n'avaient pu s'établir auprès d'aucune ville, à cause de leur esprit turbulent. De Barka, ils allèrent au Djebel-Lakhdar (2), où il restèrent deux ans.

Mais ils recommencèrent bientôt leurs déprédations, en enlevant les troupeaux du souverain Hafsite. Celui-ci marcha contre eux à la tête de quatre mille cavaliers, et parvint à les expulser de la montagne.

Ils se réfugièrent alors auprès de Tripoli, où ils restèrent six ans ; mais là encore, ayant assassiné l'oncle de Saâdi, celui-ci leur réclama le prix du sang. Ils prirent alors la fuite par une nuit obscure, et se retirèrent aux environs d'une petite ville située sur le bord de la mer et dépendant de la province de Tripoli. Saâdi leur envoya dire : « Payez moi la dïa, sinon éloignez-vous pour vous soustraire à mes coups. »

Nous ne voulons rien payer, répondirent-ils, et nous ne voulons pas non plus nous éloigner du pays. Si tu te sens assez fort, viens nous en chasser !

(1) Barka, pays et ville de l'ancienne Cyrénaïque.

(2) Djebel-Lakhdar, au sud de la régence de Tripoli.

Le chef Tripolitain écrivit aussitôt au seigneur de R'damès (1) et à celui de Ouergla, qui lui amenèrent dix mille cavaliers de renfort.

Cependant, les habitants du pays, fâchés de ce qui arrivait à Messerouk-ben-Handala, se déclarèrent en sa faveur et lui fournirent un contingent de cinq mille cavaliers pour soutenir sa cause : Messerouk disposait déjà, pour son compte de mille chevaux.

La rencontre eut lieu à l'endroit nommé Kerhan, et on combattit de part et d'autre avec acharnement, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Quand on se sépara, le parti de Messerouk avait perdu quatre cents cavaliers et celui du souverain de Tripoli mille.

Messerouk et les siens, se sentant impuissants, prirent la fuite et allèrent s'arrêter sur le bord de la mer, à l'endroit dit el-Fedjeradj, où ils séjournèrent trois mois.

C'est là que le seigneur de Gabès leur envoya souhaiter la bienvenue et leur offrir ses services. Ils allèrent en effet à Gabés, s'y reposèrent et purent améliorer leur situation.

Parmi les gens de Messerouk, se trouvait un individu nommé Karan-ben-Amer, qui avait l'habitude de se promener dans les jardins des environs. Un jour, il prit

(1) R'damès, l'ancienne Cydamus, ville et oasis situés au sud-ouest de la régence de Tripoli. Sa population ne s'élève aujourd'hui qu'à 6 ou 7,000 habitants ; elle possède un grand marché où affluent tous les produits du Soudan. Plusieurs voyageurs européens ont exploré R'damès et l'ont décrite avec soin. Voir les mémoires publiés par Richardson, le docteur Barth, le commandant de Bonnemain, M. Duveyrier et, en dernier lieu, par la mission envoyée à R'damès en 1862, sous la présidence de M. Mircher, chef d'escadron d'état-major.

des raisins et le maître du jardin étant survenu les lui arracha des mains ; il s'en suivit une dispute, puis une lutte, dans laquelle le propriétaire des fruits eut la tête fendue d'un coup de sabre. Karan-ben-Amer emporta le cadavre sur la plage, et le jeta à la mer afin de le faire disparaître.

Les parents de la victime ayant fait des recherches et ne trouvant pas le cadavre, accusèrent de ce meurtre les gens de Messerouk. Le souverain de Gabès leur ordonna alors de quitter le pays. Ils partirent, en effet, dans la direction de Kaïrouan; mais on refusa de les laisser s'y établir.

Parmi eux se trouvait un vieillard brisé déjà par le poids des années, nommé Trad-ben-Dabès, et qui ne marchait qu'en s'appuyant sur un bâton. Voyant Messerouk et les siens dans un grand désespoir, parce que, repoussés de tous côtés, ils ne savaient plus où diriger leurs pas, il vint au milieu d'eux et leur parla en ces termes :

Avez-vous suffisamment délibéré ; ne vous reste-t-il plus aucune résolution à prendre ?

Oui, lui répondit-on, avec abattement, nous avons épuisé tous nos conseils et nous ne savons que devenir.

Eh-bien, ajouta Trad, confiez-moi la conduite de vos affaires, et si vous consentez à m'obéir aveuglément, vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir suivi mes avis.

Ils répondirent tous : Nous te serons soumis; nous ferons ce que tu ordonneras et, s'il plait à Dieu, tu seras notre maître et notre seigneur.

J'exige autre chose, dit encore Trad ; c'est que, désor-

mais, vous renonciez à porter le nom de votre chef Messerouk et que vous adoptiez le mien.

Ils y consentirent également, de sorte qu'à dater de ce moment, toutes les fois qu'en parlant d'eux on demandait : Quel est cet homme ? quels sont ces cavaliers ? on répondait : Ce sont les Troud, c'est-à-dire les gens de Trad-ben-Dabès.

Messerouk-ben-Handala fut vivement mortifié de voir ainsi disparaître son nom. Il était, en effet, de noble race arabe, et descendait des Beni-Makhzoum, tandis que Trad n'était qu'un homme obscur issu de la tourbe du peuple arabe. Il fit le serment de se séparer de ses ingrats compagnons, et joignant l'action à la menace, il partit immédiatement pour Kaïrouan, où on le reçut, lui et les trente cavaliers ses parents qu'il avait amenés d'Orient. Il habita cette ville jusqu'au moment où parvint la nouvelle que Trad et ceux qui l'avaient suivi s'étaient établis définitivement aux ksour-'Adouan, ainsi que nous le raconterons plus loin.

En partant du pays de Gabès, Trad et les siens allèrent faire une première station, qui dura trois ans, auprès d'une ancienne ville nommée el-Mohdia (1), ravagée jadis par les compagnons de Otman-ben-'Affan.

Le souverain de Tarchich (Tunis) ayant eu connaissance de leur situation, expédia vers eux son Hamba-ben-Sâad avec trente cavaliers de sa garde. Les Troud lui firent un brillant accueil, et égorgèrent même une jeune chamelle pour son repas. Après qu'il eut mangé,

(1) El-Mohdia est une ville reconstruite par l'imam El-Mohdi vers l'an 299 de l'hégire sur les ruines de l'antique Aphrodisium. Roger, roi de Sicile, s'en rendit maître en 1147.

le Hamba leur dit : « Le souverain de Tunis, mon maître a juré que vous ne vous établiriez point sur son territoire, et je viens vous notifier, de sa part, d'avoir à vous éloigner. »

Ces paroles ayant été répétées à Trad, celui-ci fit répondre en ces termes :

« Nous sommes des gens vivant indépendants et à l'état nomade ; répondez à votre maître que nous ne lui demandons autre chose que de nous laisser libres ; nous avons besoin d'espace pour vivre comme vivaient nos pères. »

Le Hamba rendit compte de sa mission, puis revint de nouveau auprès des Troud : « Mon souverain, leur dit-il, consent à vous laisser en liberté. »

Safouan raconte : J'étais parmi les Troud ; ayant obtenu la faculté de rester nomades, nous nous mîmes en marche et nous entrâmes dans l'Ifrikia, au nombre de quatre cents cavaliers.

Un homme de ce pays nous reçut et nous accueillit avec grande bienveillance; nous couchâmes chez lui et nos gens y restèrent trois jours :

Après quoi notre hôte nous dit : L'émir de cette contrée est issu des Beni-Abd-ed-Dar ; demain, s'il plaît à Dieu, il viendra vous assigner les parties du territoire que vous pourrez parcourir. Il fera entre vous un partage de terres ; chacune de vos fractions aura ses limites, afin que vous ayez de l'espace pour ne pas vous gêner les uns les autres. Il vous donnera des approvisionnements pour vos chevaux et des effets pour vous couvrir. Celui d'entre vous qui perdra son cheval, on le lui remplacera. Donc, restez avec nous dans l'Ifrikïa; la

population qui l'habite actuellement est tombée dans l'avilissement ; elle n'a aucune énergie et n'est douée d'aucun bon sentiment parce qu'elle a l'habitude de ne se nourrir qne de chair de poule (1).

Les Troud acceptèrent les propositions qui leur étaient faites.

On établira un marché spécial pour vous, ajouta l'orateur, et ce marché s'appellera celui des Oulad-Bou-Zeïd.

Ils levèrent les mains et prononcèrent le Fatha comme gage de leur consentement unanime.

Les Troud vécurent paisiblement pendant quinze années, et purent se refaire des pertes qu'ils avaient éprouvées précédemment. Leurs chameaux, réunis par troupeaux de cent têtes, paissaient à l'endroit nommé El-Aïcha.

Amara et El-Assed-ben-Sariâ, parcourant le pays pour l'examiner, arrivèrent un jour aux ksour 'Adouan. Ils n'y trouvèrent qu'une vieille femme nommée Châhma, un esclave nommé Chouker, ainsi qu'un vieillard impotent âgé de cent-vingt ans, qui avait appris de son père, mort à l'âge de cent cinquante ans, les événements d'autrefois, et qui se plaisait à les raconter à ceux qui l'écoutaient.

La femme tenait devant elle un tambour de cuivre sur lequel elle frappait deux coups quand elle voulait repousser quelqu'un et manifester son mécontentement. Si, au contraire, elle consentait a donner l'hospitalité à un étranger, elle frappait un seul coup sur son tambour.

(1) Plusieurs tribus nomades considèrent comme avilissant d'élever et même de manger des poules.

Les 'Adouan habitants des ksour avaient la coutume d'emmener tous leurs bestiaux aux pâturages vers les premiers jours de printemps. Les gens des montagnes descendaient alors vers eux avec leurs troupeaux, et ils se dirigeaient tous ensemble vers les plateaux de Laghouat et de Ouargla.

Safouan raconte : Quand nos deux voyageurs arrivèrent aux ksour et n'y virent personne, ils demandèrent s'ils étaient ou non habités. Chouker leur répondit qu'il n'y avait personne pour le moment, mais qu'il leur donnerait lui même l'hospitalité en leur apportant du pain, de la viande et de l'eau. Si, au contraire, ajouta-t-il, votre intention est d'avoir des renseignements sur le pays, venez avec moi; je vous conduirai au ksar dit d'El-Medina, où se trouve quelqu'un qui peut satisfaire votre curiosité. Ils acceptèrent, et Chouker les mena auprès du vieillard âgé de cent-vingt ans, qu'ils trouvèrent assis sur un bât de chameau rembourré de paille. Après qu'ils eurent échangé leurs salutations, le vieillard leur dit :

De quelle tribu êtes vous, et que venez-vous chercher ici ?

Nous sommes deux hommes de bien de l'Ifrikïa, et nous parcourons le pays pour notre agrément.

Vous mentez, reprit le vieillard, car je sais, par les prophéties renfermées dans nos anciens livres, que les Troud, auxquels vous appartenez, doivent apparaître à l'époque où nous sommes actuellement pour s'emparer de tout ce qui existe dans cette contrée.

Les deux voyageurs surpris demandèrent : Que savez-vous donc encore à ce sujet ?

Voici, dit-il : Le pays qui est derrière nous s'appelle

le Souf; c'est ici qu'existent les ksour 'Adouan. Il en est d'autres dits ksour Rahban; ce nom leur fut donné parce que des moines chrétiens vinrent jadis s'y installer, et chacun d'eux se construisit un ksar ; tels sont les trois ksour de Ourlana, les deux de Djelâma, celui de Badès et enfin le dernier, situé à Tahouda. Les moines chrétiens élevèrent ces ksour pour y vivre dans l'isolement et se livrer à l'adoration de Dieu.

Quant à 'Adouan, voici quelle est l'origine de cette appellation. Sous le khalifat de Otman-ben-Affan, les musulmans firent la conquête de l'Ifrikïa (1); parmi eux se trouvait un homme des Beni-Makhzoum nommé 'Adouan. L'Émir qui commandait les troupes, après avoir rendu compte des succès qu'il avait obtenus, reçut ensuite l'ordre de faire retourner les Beni-Makhzoum et les Beni-Hachem à Médine, et de ne laisser personne en arrière. Cependant, 'Adouan resta en Ifrikïa, et s'y maria avec une femme indigène, laquelle lui donna vingt enfants en quinze grossesses,

Ses fils grandirent, montèrent à cheval et eurent eux mêmes des enfants du vivant de 'Adouan leur père. Ils possédaient mille chameaux et trois mille chèvres ou moutons. Cette famille prospéra à tel point, que des gens de tous pays accoururent pour vivre à côté d'elle, et c'est ainsi que s'accrut la population des ksour 'Adouan.

Le premier habitant de Souf se nommait Louï-ben-Loukman ; il était issu des Beni-Hilal. Ses descendants l'habitaient depuis quarante ans et se considéraient déjà comme n'ayant jamais eu d'autre patrie, quand survin-

(1) En 647 de l'ère chrétienne.

rent les Beni-Tebout, qui l'habitèrent à leur tour pendant quarante autres années ; mais au bout de ce temps ils en furent chassés par les *Beni-Addas* (1), qui restèrent maîtres du Souf pendant une période de quarante autres années. Les Beni-Merin-ben-Noual, issus de Ben-'Afia, vinrent ensuite ; mais les descendants de 'Adouan, dont nous avons parlé plus haut, étant devenus puissants, chassèrent les anciens habitants du Souf et s'emparèrent du pays. Nos livres prophétiques affirment que les 'Adouan seront anéantis à leur tour par une peuplade arabe dite les Troud, dont le chef se nommera Trad. Les Troud seront très puissants ; il n'y a que Dieu qui sera plus fort qu'eux. Je ne ments point en vous racontant tout cela, et Dieu est témoin de ma sincérité.

Le moment assigné par les prophéties est arrivé : or, il n'y a pas de doute, vous n'êtes autres que des Troud.

Le narrateur ajoute : Les deux voyageurs ayant entendu ces paroles dirent : Ce pays nous convient en effet ; nous allons immédiatement retourner auprès de nos compagnons pour leur rendre compte de ce que nous avons vu et entendu. Ils remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Quand ils eurent rejoint leurs compagnons, ils leur

(1) Les Beni-Addas ou les Addaïssa descendent de Addas, fils de Zahik, et sont comptés parmi les Haouara. La tribu berbère des Haouara occupait jadis presque toutes les plaines qui s'étendent de Tebessa à Constantine. Les Hanencha, Harakta et Nememcha ne sont autres que leurs descendants. (Voir Ibn-Khaldoun.)

Il existe de nos jours plusieurs familles de Addassa sur le territoire tunisien. Ils viennent souvent par groupes dans nos tribus de la province, où ils exercent le métier de maquignons. Ils sont très rusés et surtout très fourbes. Ce sont, en quelque sorte, les *Bohémiens* du pays.

firent le récit de leur voyage. Nous avons visité un pays, leur dirent-ils, qui est bien préférable à celui-ci. Il est vaste ; il convient au pâturage des chameaux et des moutons, et il n'est sous la dépendance d'aucun souverain. Or, les Troud avaient de nombreux troupeaux dont le lait constituait la base de leur nourriture. Du reste, les voyageurs répétèrent ce que le vieillard leur avait dit sur la prédiction annonçant l'arrivée des Troud chez les 'Adouan.

Pourquoi, ajoutèrent-ils, renonceriez-vous à aller habiter un pays riche pour rester dans celui-ci, où il n'y a rien.

Après ces paroles, chacun discuta et émit son avis. Cinq d'entre les principaux des Troud se mirent en marche avec leurs gens, et se dirigèrent vers les ksour 'Adouan. Il ne resta en Ifrikïa que Bou-Zeïd et Ali avec leur suite.

Cette émigration eut lieu vers l'an 800 de l'hégire. (1397-98 de J.-C.)

Quand la caravane émigrante arriva auprès de la ville de Nefta, deux de ses membres se détachèrent pour aller la visiter. Ils y restèrent sept jours et sept nuits, puis rejoignirent leurs compagnons. Cette ville, leur dirent-ils, est habitée par des gens injustes parmi lesquels ne doit point vivre un bon musulman. Mais pendant leur séjour à Nefta, ces deux individus avaient contracté une maladie dont ils moururent subitement, et on les enterra près de la ville. Leurs tombeaux sont encore connus sous les noms de Dahdah et de Rihan.

Les émigrants avançant journellement vers l'ouest, arrivèrent enfin aux ksour 'Adouan, et s'arrêtèrent à

l'endroit nommé Ez-Zâf. De là, ils expédièrent quatre cents cavaliers en reconnaissance, afin de retrouver l'endroit où se tenait Chahma, la femme au tambour de cuivre. Quand celle-ci les aperçut, elle prit la fuite en frappant son tambour à coups redoublés. Ces nombreux étrangers, se disait-elle, ne viennent pas chez nous comme de simples hôtes ; ils doivent dissimuler quelque intention hostile.

Cependant le souverain de Tunis ayant appris que les Troud avaient quitté brusquement le pays d'Ifrikïa, rassembla les membres de son conseil pour leur parler de cet important évènement.

Quelles nouvelles avez-vous des Troud, leur dit-il ?

On assure qu'ils sont partis.

C'est la vérité. Vous pouvez maintenant dormir en paix. Je suis bien aise qu'ils se soient éloignés, car ce sont des envahisseurs et des fauteurs de troubles; avec leur caractère indiscipliné, il est impossible qu'ils puissent vivre dans un pays où existe une autorité.

Safouan, l'auteur du récit, ajoute : A l'époque où nous vivions en Ifrikïa avec notre émir Trad, nous avions en effet commis de grands désordres, violé le harem des femmes de nos voisins et mis la perturbation dans les familles, sans songer à la malédiction divine à laquelle nous nous exposions. Les habitants de l'Ifrikïa avaient déjà porté plainte à leur souverain. Nous voulons, lui avaient-ils dit, que vous chassiez de chez nous cette race de mécréants venue de Syrie pour s'établir dans le Moghreb.

Conseillez-moi, leur répondit le souverain. Décidez vous mêmes quel est le moyen que je dois mettre en

œuvre pour les expulser. Dois-je traiter avec eux ou bien employer la force ?

Chacun émit son avis. L'un des conseillers s'étant levé s'écria : Que la bonté divine soit sur notre souverain ! Puisqu'il m'est permis de parler voici mon opinion : « Les Troud sont des pasteurs de chameaux et de moutons; traitons avec eux en leur offrant cent chameaux noirs ; leur cupidité sera séduite et ils s'éloigneront. » Un autre orateur combattit cette proposition : Si nous leur offrons cent chameaux ou même seulement cinquante, ils considèreront notre don comme un impôt, et ils sont capables d'en exiger autant tous les ans. Les avis étant partagés, on se sépara, renvoyant au lendemain la suite des délibérations. C'est à ce moment que parvint la nouvelle du départ inespéré des Troud; nouvelle qui fut accueillie avec joie par tous les habitants paisibles de l'Ifrikïa.

L'auteur raconte : Les Troud ayant donc rejoint Chahma, la femme au tambour de cuivre, lui dirent : Nous te demandons l'hospitalité.

Mais je n'ai ni pain ni eau pour tant de cavaliers, dit-elle; et elle s'éloigna, comme nous l'avons dit plus haut, en frappant sur son tambour.

Safouan ajoute : Nous ignorions la manière de procéder de cette femme ; nous restâmes donc paisiblement assis auprès de son mari Chouker. Tout à coup, un nuage de poussière obscurcit l'horison, et quarante cavaliers la lance au poing vinrent nous assaillir. Un de nos hommes fut tué à l'improviste. Prenant l'offensive à notre tour, il nous fut facile de les disperser et de les tuer jusqu'au dernier.

Le lendemain, d'autres cavaliers ennemis arrivèrent au nombre de quatre-vingts. Nous les combattîmes encore; mais, dans cette lutte, 'Adi, Amara et Salmi furent blessés; nos tués furent au nombre de cinq : Rafâ-et-Taï, Mansour-ben-Salem, Hilal-ben-Moaouïa, Handala et Khaled-ben-Djaber. Nos ennemis avaient perdu quinze hommes.

Après avoir passé la nuit à nous garder, il fallut encore combattre toute la journée du lendemain. Nous eûmes cinq hommes tués, mais nos adversaires en laissèrent cent sept dans la poussière.

Au point du jour, nous étions de nouveau en présence. Nos adversaires se tenaient à Ksar-el-Bouma ; ils fondirent sur nous au nombre de cinq cents. La rencontre eut lieu à la mezara de Sidi-Redouan ; on se battit toute la journée et toute la nuit, mais au lever du soleil, nos ennemis étaient mis en déroute et poursuivis jusqu'à l'Oued-Rir'. On tua tous ceux que l'aman ne sauva pas.

Le narrateur continue ainsi : Les Troud retournèrent à l'endroit où étaient dressées leurs tentes. A peine y étaient-ils descendus, qu'une nouvelle bande de cinq cents cavaliers, suivis de quatre-vingts hommes à pied et de toutes leurs femmes, assaillit comme la tempête leur campement.

Mâmar-ben-Salem, qui assista à cette attaque, la raconte en ces termes :

« Les 'Adouan se ruèrent sur nos tentes ; il fallut déployer tout notre courage et toute notre énergie pour résister à leur furie.

« Au moment où nous commencions à plier sous leurs

coups, une de nos femmes, qui combattait depuis le début de l'action en se servant d'un montant de tente comme d'une massue, fut frappée à mort. Son mari la voyant tomber, se mit à pousser de grands cris : « O ! fils des nobles Arabes, disait-il, cette race d'esclaves a tué ma compagne qui combattait comme un lion pour vous défendre. Les laisserez-vous emporter le montant de tente comme trophée de leur facile victoire? »

« Les Troud étaient déjà en fuite ; la voix du mari désespéré les rallia. Alors chacun d'eux se couvrant la face avec un linge, pour ne pas voir le danger, ils s'enhardirent mutuellement et se jetèrent de nouveau sur les 'Adouan. « Puisque nous voulons leur pays, disait-on, tâchons de le conquérir par notre valeur ! »

Safouan ajoute : Nos femmes nous suivaient pas à pas, portant leurs enfants dans les bras. Chacune d'elles ne cessait de répéter à son mari : me laisseras-tu devenir la concubine de ces esclaves ?

Ces paroles ranimèrent les courages. Aussitôt les chevaux s'élancèrent contre les chevaux, les hommes contre les hommes. La bataille dura la journée entière.

Chacun des combattants passa la nuit sur l'emplacement qu'il occupait; les morts eux-mêmes ne furent pas relevés, et les femmes veillèrent pendant que les hommes, excédés de fatigue, dormaient afin de reprendre des forces pour la lutte du lendemain.

Dès que brilla l'aurore, tous les guerriers étaient de nouveau sur pied. Les 'Adouan vinrent les premiers se heurter contre les Troud, et le combat recommença comme la veille, avec le même acharnement de part et d'autre.

La nuit nous sépara une seconde fois.

Le troisième jour, les 'Adouan nous assaillaient encore les premiers; ils pensaient que nous ne pourrions pas leur tenir tête, car tandis que nos rangs s'éclaircissaient, les leurs recevaient à chaque instant des renforts qui réparaient leurs pertes.

La victoire, longtemps disputée, resta encore indécise. Le quatrième jour, les Troud firent dire aux 'Adouan qu'il y aurait amnistie, afin de donner la sépulture aux morts. Cette proposition fut acceptée. Les 'Adouan avaient perdu 370 hommes et 180 chevaux ; les Troud 260 hommes et 40 chevaux.

Les 'Adouan ayant reconnu, pendant cette suspension d'armes, notre faiblesse numérique, résolurent de fondre sur nous à l'improviste, malgré les promesses échangées.

Safouan le chroniqueur ajoute : Nous nous reposions sous nos tentes, quant tout à coup le galop des chevaux se fit entendre autour de nous. Avec l'aide de Dieu, nous pûmes résister à ce choc instantané. Pendant que nous nous défendions, on aperçut d'épais nuages de poussière surgissant comme un signal du côté de Nefta.

Au bout d'un instant, la poussière s'étant dissipée, on vit deux cents cavaliers et trois cents fantassins qui accouraient sur le lieu du combat. C'étaient nos amis les Hamama, descendants de la famille de Hamam l'Himyarite. Ils nous rejoignirent, se mêlèrent à nos rangs et nous aidèrent à repousser les 'Adouan.

Pour faire supposer à nos ennemis que le renfort que nous avions reçu était encore plus considérable qu'il ne l'était réellement, nos femmes se couvrirent de vête-

ments blancs, s'armèrent de lances, et le lendemain se mirent en ligne derrière nos guerriers. Les 'Adouan, culbutés au premier choc, prirent la fuite. Cent femmes dans leurs palanquins furent capturées. Nos ennemis, après avoir laissé sept cents cadavres dans la poussière, profitèrent de la nuit pour se disperser à travers un bois de palmiers (oasis), où on se mit à les poursuivre encore à la clarté de torches enflammées.

Nos guerriers passèrent le restant de la nuit auprès de la demeure de la vertueuse maraboute Lalla-Zeïneb-bent-Tendla. Nous entrâmes chez elle, et nous mangeâmes toutes les provisions qui s'y trouvaient.

Irritée du pillage que nous commettions dans son habitation, elle nous dit :

« Si quelqu'un d'entre vous m'a pris autre chose que des vivres, il faut qu'il en fasse la restitution immédiate, s'il ne veut encourir ma colère. — Par Dieu ! celui qui sera coupable perdra le centuple de ce qu'il aura pris et ne jouira pas du pays qu'il a conquis. » Les Troud déposèrent aussitôt tout ce qu'ils lui avaient enlevé.

Safouan ajoute : Au moment où nous allions prendre congé de Notre Dame Zeïneb, elle nous dit :

« Retournez maintenant sur vos pas ; accordez le pardon aux 'Adouan survivants. Emmenez avec vous leurs femmes, leurs vieillards et leurs enfants. Ceux-ci deviendront plus tard vos auxiliaires si vous avez à combattre d'autres ennemis. Ils grandiront près de vous, ne connaîtront que vous, et ils épouseront vos filles.

« O ! Troud, soyez bons pour les vaincus, si vous voulez que Dieu soit bon pour vous ! Ils sont aujourd'hui placés sous votre protection et sous la mienne. Si vous

m'écoutez, je prierai Dieu pour que l'Oued-Rir' tout entier reste entre vos mains; que vous n'ayez jamais à votre tête un chef injuste; enfin, que vous prospériez par mon intermédiaire auprès du souverain maître des deux mondes. »

Les Troud s'engagèrent par serment à suivre les conseils de la sainte maraboute; puis, ayant rassemblé les sept cent chameaux qu'ils avaient capturés, ils les chargèrent de butin et reprirent la route des ksour 'Adouan, dans lesquels ils entrèrent avec les femmes et les enfants de leurs ennemis vaincus.

Les évènements que nous venons de raconter se passaient dans le courant du mois sacré de moharrem de l'an 800 de l'hégire (1397-98 de J.-C.)

Les Troud se partagèrent les ksour 'Adouan et y vécurent pendant quinze années, sans qu'aucun évènement important vint troubler le repos du pays.

Les 'Adouan survivants restèrent désormais avec eux comme s'ils faisaient partie de leurs familles.

Quinze ans après la prise des ksour, vers le mois de rebïa-et-tani (1411-12 de J.-C.) arriva un membre de la famille des 'Adouan qui voyageait depuis longtemps dans les pays arabes.

En apprenant que les siens avaient obtenu l'aman des Troud et qu'ils vivaient amicalement ensemble, il n'hésita pas à aller les rejoindre, d'autant plus qu'il avait des nouvelles importantes à leur communiquer.

« Toutes les tribus arabes, leur dit-il, tant celles de la plaine que celles de la montagne, sont jalouses de votre situation prospère et ont résolu de vous attaquer. Les Beraber (Berbères) sont entrés, eux aussi, dans la ligue. »

Les Troud, ainsi avertis, firent immédiatement des préparatifs de défense et envoyèrent même demander du secours à leurs frères restés en Ifrikïa, et à Amer-ben-Handala, qui s'était fixé à Kaïrouan. Tous répondirent à leur appel. Amer-ben-Handala envoya ses fils Abd-Allah, Ahmed et Mezied ; ils passèrent par Touzer, où ils séjournèrent quelque temps ; Abd-Allah et Mezied s'établirent même dans cette ville, renonçant à pousser plus loin.

Ahmed et ses gens continuèrent seuls leur route et rejoignirent les Troud et les 'Adouan.

Les descendants d'Abd-Allah, qui s'arrêta à Touzer, vivent encore de nos jours et habitent auprès de Sidi-Ahmed-R'outs. Les fils de Mezied, les Mzaïed, sont également connus dans cette contrée.

Le narrateur continue : Quand Ahmed arriva auprès des Troud, il leur dit :

— « O ! frères, où sont donc les ennemis que nous avons à combattre ? »

Ils répondirent : « L'ennemi n'a pas paru encore, mais nous étions déjà en proie à la plus vive angoisse. »

Ahmed ajouta : « Si le territoire que vous possédez ne vous suffit pas, je viens ici pour vous aider à satisfaire tous vos désirs. »

— « Notre ambition, dirent les Troud, est de jouir de l'espace qui s'étend depuis Gueber-Mouça jusqu'à Sebitla, que nous voudrions pour le parcours de nos troupeaux. »

Cependant les ennemis firent leur apparition : ils étaient au nombre de trois mille cavaliers.

Safouan raconte : — Nous allâmes à leur rencontre jusqu'au pied de la montagne ; mais ils nous culbutèrent

et nous mirent en fuite. Désespérés de ce premier échec, nous envoyâmes implorer la sainte maraboute Lalla-Zeïneb-bent-Tendla, notre protectrice. Elle nous adressa immédiatement un morceau d'étoffe de ses vêtements que nous attachâmes au bout d'une lance, et, confiants dans la vertu de cette amulette bénie, nous marchâmes de nouveau contre l'ennemi.

L'un des nôtres, Zouzran-ben-Salem, des Beni-Moaouïa, fut tué le premier ; son tombeau est encore connu de nos jours. Nous combattîmes les uns contre les autres jusqu'à l'heure de l'acer (de 3 à 4 heures du soir) ; mais à ce moment, nos ennemis se débandèrent et on les poursuivit jusqu'à la nuit. Nous retrogradâmes ensuite pour rentrer dans nos tentes.

Les ennemis s'étant reformés, reparurent encore le lendemain dans l'arène meurtrière, et on se battit de nouveau sur l'emplacement où, la veille, nous avions enterré notre compagnon Zouzran. En nous abordant, ils ne cessaient de crier : Certes, par Dieu ! nous faisons serment de vous expulser du pays !

A la fin de cette journée de combat, nous avions perdu 70 hommes et 120 chevaux, et nos ennemis 160 hommes et 10 chevaux.

Le lendemain matin, la lutte reprit avec acharnement. Nos ennemis s'avancèrent vers nous vêtus de noir. — Ayant enfoncé leur ligne, ils se mirent en fuite; mais pendant la poursuite, ils firent brusquement volte face et, dans un retour offensif, ils nous tuèrent sept hommes : El 'Araour, Mâmar-ben-Mouça, Amer-el-Irbouh, Gabès-ben-Sariâ, Saâd-ben-Amara, Djaber-ben-Kaouân et Bachir-Salmi.

Accompagnés de nos femmes et de nos enfants, nous marchâmes sur leurs traces jusqu'à la bourgade où ils s'étaient réfugiés. Pendant trois jours, nous les tînmes dans ce réduit ; enfin, épuisés, ils se mirent à crier : — « Accordez-nous l'aman ; la vie des hommes appartient à Dieu seul ; l'aman ! l'aman ! »

Safouan ajoute : — Ayant entendu nos ennemis pousser ces cris de lamentation, il fut décidé qu'on les abandonnerait à leur sort, et tous les Troud reprirent le chemin des ksour, où nous vécûmes en paix tant que Dieu le permit.

Un jour, les Troud manquant de vêtements et de vivres, se décidèrent à en demander au prince Hafsite qui résidait à Malleka et, à cet effet, lui envoyèrent un des leurs en députation.

Le Hafsite répondit : Je ne donnerai rien aux Troud, et je vous engage à respecter mon territoire.

L'émissaire étant revenu, rendit compte de cette réponse.

L'émir Trad, consulté alors sur ce qu'il convenait de faire, prescrivit aux Troud d'aller dévaster le pays de l'Ifrikïa. Chaque jour, en effet, cinquante de nos cavaliers allèrent en course en Ifrikïa.

A cette même époque, le Chabbi apparut dans le pays, et demanda à jouir de sa part de territoire. Il affligea les populations par ses injustices, ce qui provoqua de graves conflits entre lui et le souverain de Mâlleka, ainsi que nous le raconterons plus loin.

L'auteur raconte : — Fatigué de vos excursions dévastatrices, le souverain de Mâlleka écrivit au seigneur de Tamerna une lettre ainsi conçue :

— « Au reçu de ma missive, vous remettrez aux Troud la moitié des troupeaux m'appartenant que vous avez entre les mains. Je suis réduit à leur faire ce don afin qu'ils ne viennent plus piller mes sujets. »

Safouan ajoute : Munis de cette lettre, nous allâmes la porter au seigneur de Tamerna, qui, après nous avoir bien accueillis, nous livra tout ce que nous désirions. Nous retournâmes dans notre pays où nous vécûmes paisiblement dans nos ksours sans avoir de nouvelles contestations avec nos voisins.

Nous étions installés à Nazia, passant régulièrement la saison du printemps dans l'Oued-Rir', l'été dans le Zab et l'automne dans le Djérid.

Le seigneur de Tamerna étant mort, les gens de l'Oued-Rir', après avoir délibéré, choisirent Brahim-ben-Abd-el-Kader pour lui succéder. Celui-ci resta au pouvoir jusqu'à la mort de notre émir Trad.

La mort de l'émir Trad eut lieu vingt ans après notre installation à Nazia.

Au moment où Dieu allait reprendre son âme, il nous fit appeler et nous réunit autour de lui. Il nous dit :

« O ! gens, je vais mourir ; mais écoutez bien mes dernières recommandations, et surtout ne vous écartez d'aucune d'elles :

— « Quand l'un de vous succombera, ne l'enterrez pas en le couchant sur le dos, dans la position de l'homme qui dort, allongez-le sur le flanc.

« Si vous faisiez autrement, le respect que l'on a pour votre race décroîtrait sensiblement (1).

(1) Comme nous le verrons plus loin, les populations du Sahara avaient

« Si des revers de la fortune vous atteignent jamais, retirez-vous au Souf ; c'est là que sera désormais votre patrie ;

« Si vous n'étiez pas d'accord pour l'administration de vos affaires, je vous engage à faire choix d'un homme intelligent et de bon conseil ;

« Ne donnez jamais le commandement de l'Oued-Rir' à l'un des miens ou à l'un des vôtres ; l'ambition et la jalousie susciteraient inévitablement la désunion dans vos assemblées, votre force s'amoindrirait par la haine des différents partis. Soyez bienveillants pour ce qui reste de la population des 'Adouan, afin que, liés à vous par la reconnaissance, ils soient toujours vos auxiliaires inséparables. Si vous sortez de Nazia, emmenez avec vous tous les habitants des ksour, de peur que la guerre n'éclate un jour entre ceux qui y seraient restés et ceux qui s'en seraient éloignés. — Si cela advenait, vous n'auriez alors pour guide que vos propres inspirations. »

Le narrateur continue en ces termes : Quand les Troud allèrent s'établir au Souf, ils y trouvèrent une population qui descendait de David, que sur lui soit le salut. Il existait dans ce pays des r'edir (cavités pleines d'eau) provenant du Nil ; chacun des Troud s'empara d'un r'edir et s'installa auprès, avec sa famille et les 'Adouan qui le suivaient ; de cette manière, ils s'approprièrent les terres du Souf et en jouirent pendant quinze ans.

Safouan ajoute : Un jour, nous aperçumes nos jeunes

des mœurs très relachées et ne suivaient les préceptes d'aucune religion. Nous supposons que le but de Trad, en faisant cette recommandation, était de maintenir ses gens dans la religion de l'islam.

gens, ayant déjà atteint l'âge nubile, dans une nudité complète, jouant sans pudeur au jeu du mouton (1). Ils osaient même manger pendant le mois de jeûne du ramad'an. A cette époque, notre population s'était considérablement accrue, et les mœurs étaient très libres ; le saint marabout Cheïkh Mohammed-el-Mçaoud-Chabbi ayant eu connaissance du relâchement qui existait chez nous, monta à cheval et arriva dans le Souf. Il trouva que les habitants étaient sans religion, qu'ils n'étaient ni musulmans ni païens.

Que viens-tu chercher dans notre pays, lui demanda-t-on ?

Je suis marabout, et je viens pour vous ramener dans la religion de l'islam et vous inspirer la crainte de Dieu.

Pars, va-t-en, car personne ne t'écoutera !

D'autres paroles plus violentes furent prononcées

(1) *Le lâb-châ*, jeu du mouton, est encore fort répandu dans les tribus arabes; seulement ceux qui s'y livrent, restent vêtus autant que la décence l'exige.

Voici en quoi il consiste :

Un des joueurs, celui qui remplit le rôle du mouton, est accroupi au centre et a le soin de se couvrir d'effets pour se garantir des horions auxquels il va être exposé. Près de lui, vient se placer le principal acteur de la scène, c'est le *kelb*, le chien, qui doit défendre le mouton contre les chacals qui vont l'attaquer. Le kelb est toujours l'individu le plus agile de la bande ; la main posée sur la tête ou sur le dos du mouton, il voltige, gambade d'une manière diabolique autour de lui en lançant des ruades à tous les chacals qui s'approchent. Ceux-ci forment le cercle à quelques pas, cherchent à profiter de toutes les occasions pour s'avancer et porter un coup de poing ou de pied au mouton. Le jeu s'animant, les ruades et les coups deviennent de plus en plus pressés et de plus en plus violents ; aussi arrive-t-il souvent qu'il y a des dents cassées et des individus éborgnés par les talons du kelb sans cesse en mouvement.

auxquelles le marabout se bornait à répondre :

Mon maître, c'est Dieu, et son prophète Mahomet, qu'il soit béni !

Un nommé Rekit s'écria : Vous voyez bien que cet homme n'est autre qu'un mendiant, qui, n'ayant rien à manger dans sa tente, ne vient chez nous que pour avoir des vivres.

Non, nous ne te donnerons rien, éloigne toi, vilaine figure !

Le marabout se mit à rire ; le serviteur qui l'accompagnait lui dit : « Demande donc à Dieu qu'il les anéantisse sur l'heure ! »

— « Prends patience, car celui qui m'a inspiré de venir au milieu de ce peuple est seul véridique et sincère. »

Pendant cinq heures, le marabout resta à cheval, exposé aux sarcasmes de ceux qui l'entouraient. Enfin un nommé El-Heuch-ben-Amar-ben-Seliman l'emmena chez lui et lui donna l'hospitalité.

En entrant chez son hôte, le marabout lui demanda : Qui es-tu donc, toi qui as de meilleurs sentiments que tes compatriotes ?

Je suis un pauvre homme dont l'existence a été un enchaînement d'événements extraordinaires qu'il serait trop long de vous raconter.

Parle, je t'écoute ?

Il existe dans le pays du Nefzaoua une ville nommée Telmim-el-Kebri, dont le chef était Brahim-ben-Kanaân el-Kerbi ; j'étais son ministre. Un jour, mon maître m'envoya pour traiter ses affaires auprès de l'émir Saïd-Chérif, souverain de Tunis. Dans l'entrevue que j'eus

avec ce prince, je lui dis que la population du Nefzaoua n'était point satisfaite de l'administration de son chef Brahim, et que s'il voulait bien me choisir pour le remplacer, ma nomination serait accueillie avec reconnaissance.

Le prince me répondit : Retourne parmi les tiens ; dis-leur de m'écrire à ce sujet et rapporte moi leur lettre. Je désire même que tu me présente quelques notables du pays, devant lesquels je t'investirai du pouvoir.

Quand je rentrai dans mon pays, Brahim-ben-Kanâan avait déjà été averti des démarches que j'avais faites pour le supplanter ; il m'envoya chercher aussitôt mon arrivée.

Sois le bien venu, dit-il en me revoyant, ô toi qui causes la joie de mon âme et de mes yeux ; hate toi de me rendre compte de ta mission auprès du souverain hafsite.

Le prince, lui répondis-je, m'a fait à cause de vous l'accueil le plus flatteur, et m'a recommandé de toujours vous servir avec fidélité.

Il m'a, en outre, remis pour vous un caftan d'honneur estimé douze mille dinars, comme marque du renouvellement de votre investiture.

Envoie immédiatement quelqu'un pour me l'apporter.

O ! non, mon maître ; il est préférable que j'aille le chercher moi-même, puisqu'il est déposé dans ma maison.

Eh bien ! pars et reviens promptement. En même temps, Brahim se tourna vers son chambellan Harat, et lui dit, en clignant de l'œil : Surveille-le, de peur qu'il ne s'échappe.

Dès que je fus rentré dans ma maison, je fis charger tous mes effets sur quatorze chameaux, et j'ordonnai à mes enfants de se diriger promptement vers le Souf.

Mes fils partirent sur l'heure ; ils étaient à cheval au nombre de six : El-Fekit, Saâd, Mordjan, Khalifa, Djaber et Sofian.

Je ne me dissimulais pas que l'intention de Brahim-ben-Kanaân était de se débarrasser de moi. Il fallait donc que j'emploie la ruse pour me soustraire à l'œil vigilant de son chambellan. Celui-ci était resté à l'une des portes de mon habitation pendant que je faisais rassembler mes effets. Dès que mes fils eurent reçu mes dernières instructions et que je les vis s'éloigner dans la direction du Souf, j'allai chercher Harat à la porte où il m'attendait toujours, et je le conduisis dans un jardin situé au milieu de mon habitation. Là, existait un puits profond dont j'avais eu soin de dissimuler l'orifice en y étendant un tapis ; j'y amenai Harat et l'engageai à s'y asseoir en lui disant : Nous allons faire ensemble une légère collation, puis nous retournerons auprès de notre maitre.

Harat s'avança en effet sans méfiance ; mais à peine mettait-il les pieds sur le tapis, qu'il roulait au fond du puits.

N'étant plus géné par cet homme, je montai aussitôt à cheval pour rejoindre mes enfants dont je suivis les traces.

Cependant, Brahim impatienté de nos lenteurs, ordonna à son esclave El-Aced d'aller voir quelle pouvait en être la cause. Celui-ci ne trouvant personne dans l'habitation, entra dans le jardin et entendit les cris que Harat poussait du fond du puits ; il l'aida à en sortir, et ils allèrent ensemble raconter à Brahim ce qui était advenu.

Brahim, furieux, expédia à nos trousses quatre cents cavaliers pour nous ramener morts ou vifs.

De mon côté, ayant rejoint mes fils, nous arrivâmes dans une bourgade nommée 'Aouïna, dépendant de Talmin, dont les habitants étaient partis pour les pâturages depuis le printemps. Ma caravane, qui se composait de mes enfants et de douze femmes, se reposa dans ce village abandonné.

Pendant ce temps, les cavaliers mis à notre poursuite perdaient nos traces et allaient nous chercher dans le Djerid, où, n'ayant rien appris sur notre compte, ils retournèrent désappointés auprès de Brahim-ben-Kanâan.

Quant la nuit fut venue, je me remis en marche, gagnant les bords du Chot, jusqu'à l'endroit où résidait le saint, l'ouali Sidi-Hassen-Aïat.

En nous voyant, ce marabout nous dit : Que vous arrive-t-il, ô cavaliers ?

Nous fuyons pour sauver notre vie, et nous implorons Dieu pour qu'il nous protége.

Couchez chez moi, nous dit-il alors, vous n'aurez rien à craindre des hommes.

Le lendemain, en nous remettant en route, l'ouali Sidi-Hassen nous dit :

— « Allez dans le pays de Safouan, dont les habitants sont les *Diab* et les *R'orab,* vous y serez en sûreté. »

Je lui répondis que nous suivrions ses conseils. Avant de partir, il nous pourvut de provisions, puis nous donna sa sainte bénédiction.

En avançant dans le Sahara, un de mes fils, qui allait en avant pour éclairer notre marche, vint me prévenir qu'il y avait du monde devant nous. — Va voir ce que c'est, lui-dis-je ; si ce sont des amis ou des ennemis.

Mon fils était monté sur un cheval alezan ardent

comme le feu ; il courut dans cette direction et trouva le saint marabout Mohammed-ben-Ali-bou-Nab en train de creuser un puits pour les voyageurs qui traversaient ces contrées désertes.

« Que Dieu t'aide à achever ce puits, lui dit mon fils en l'abordant. » Puis, il revint sur ses pas nous annoncer ce qu'il avait vu. Nous avions déja pris nos dispositions pour nous défendre en cas d'attaque.

Notre troupe se reposa chez sidi bou-Nab, à qui je donnai en offrande de l'huile et un boisseau de dattes. Il fit des vœux pour notre prospérité et, après l'avoir quitté, nous allâmes faire une nouvelle station à sidi Braham-ben-el-Bendrès et de là au keber Hamich-ez-Zenati, où nous restâmes sept jours.

Dès notre arrivée, Ahmed-ben-Amer-ben-Handala-el-Koraïchi demanda à épouser Maïssa, fille de mon fils El-Fekit. Il la lui donna.

Au bout d'un mois, Ahmed me dit : Oh ! El-Heuch, tu es un homme de la ville ; l'habitation des Bedouins nomades ne saurait te convenir. Je te conseille donc de t'installer dans la bourgade de Bent-Sebti ; j'ai des amis parmi les Beni-Kaïd à qui je te recommanderai.

Je fis cadeau du cheval d'un de mes fils à Ahmed, et nous allâmes ensemble à cette bourgade. Je reconnus que les gens au milieu desquels je venais de fixer ma résidence n'avaient aucune religion. Depuis cette époque je suis ici parmi eux.

Tel est le récit que El-Heuch fit au marabout sidi Mçaoud.

Après s'être reposé pendant sept jours chez son hôte, le marabout n'ayant pu faire aucun prosélyte parmi cette

population ignorante, quitta la famille d'El-Heuch et alla se présenter au village de R'enam, habité également par des gens sans religion.

Leur ayant dit qu'il venait les convertir à la religion de l'islam, leur chef s'avança brusquement vers lui : « Va-t'en, lui cria-t-il, si tu ne préfères que nous fassions couler ton sang. »

Comment te nommes-tu, toi qui est le chef de cette population ?

Je me nomme « R'enam-ben-Moubarek-ben-Farah (1).

O Dieu ! dit le marabout, ne l'enrichis point, ne le bénis pas et ne lui donne pas la joie.

Le saint homme resta une heure sur son cheval et commençait à être tourmenté par le besoin de manger. Il se dirigea vers un puits pour y faire ses ablutions et ses prières. Khalifa, fils d'El-Heuch, alla le rejoindre avec des dattes, du pain dans un mouchoir et une jatte de bouillon.

« Que Dieu te le rende lui dit-il! » Et après qu'il se fut rassasié de nourriture, il partit pour Tar'zout. Il n'y a pas de vallée plus agréable à habiter que celle-là. Sidi Mçaoud envoya chercher El-Heuch.

« Fixe ta résidence dans cette vallée, lui dit-il; d'autres dont tu seras le chef viendront te trouver. »

« Mais comment puis-je venir dans ce quartier isolé, où l'on ne voit ni homme ni bestiaux. »

« Viens t'y installer, te dis-je, allumes-y ton foyer (kanoun). La fumée attirera des hommes et des femmes qui deviendront tes voisins. »

(1) Ces trois noms arabes signifient : l'enrichi fils du béni fils du joyeux.

Safouan ajoute : Le marabout continua sa marche jusqu'au village de Djelâma, dont la population était autrefois chrétienne ; c'est un fait attesté par des gens bien informés (1). Il y trouva une réunion de quarante individus entièrement nus, et qui se livraient sans pudeur au jeu du mouton. Pendant trois heures, sidi Mçaoud tenta de vains efforts pour se faire écouter, aucun ne tenait compte de ses paroles ; c'était au printemps, et l'ardeur du soleil ne tarda pas à le fatiguer.

« J'étais au milieu d'eux, dit sidi Mçaoud, attendant impatiemment que quelqu'un m'offrit l'hospitalité. »

« Enfin deux individus, Mahboub et Amran, originaires de Tar'zout, qui étaient allés en pélerinage auprès du cheïkh vénérable, sidi Abbas-el-R'erib, vinrent prendre mon cheval par la bride et me menèrent dans une chaumière où ils avaient coutume de lire le Koran en secret, de peur d'être vus par la population impie de Djelâma. Ces deux bons musulmans me donnèrent l'hospitalité, restèrent constamment près de moi pour me tenir compagnie, et le soir encore me firent coucher chez eux. Le lendemain, mes hôtes reçurent la visite du cheïkh sidi Abbas, qui, selon son habitude, venait dans leur chaumière

(1) Ibn-Khaldoun dit à ce sujet :

Depuis le Moghreb jusqu'à Alexandrie, et depuis la Méditerranée jusqu'au pays des noirs, toute cette région a été habitée par la race berbère, et cela, depuis une époque dont on ne connaît ni les évènements antérieurs ni même le commencement. La religion de ce peuple, comme celle de toutes les nations étrangères de l'Orient et de l'Occident, était le paganisme. Il arriva cependant, de temps à autres, que les Berbères professaient la religion des vainqueurs (le judaïsme et le christianisme). Voir Ibn-Khaldoun, t. I, page 206 et suivantes.

leur lire en cachette quelques passages du Koran. Quand il me vit, il m'embrassa avec effusion et me demanda ce que je venais faire dans cette contrée inhospitalière.

« Le grand saint sidi Arafa (1), lui dis-je, m'a apparu en songe et m'a prescrit de me rendre ici pour diriger ces populations païennes dans la voie de Dieu.

« O Mçaoud! me dit sidi Abbas, j'ai déjà épuisé tous mes efforts dans ce but louable ; ils ont été impuissants !

« Il faut cependant que j'accomplisse ma mission, répliquai-je ; demain j'irai les haranguer à mon tour. »

Ainsi qu'il l'avait annoncé, sidi Mçaoud parla aux gens de Djelâma ; mais au lieu d'écouter la parole sacrée de cet apôtre de l'islam, ils le rouèrent de coups et ils ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. Il se réfugia à El-Ledja, où on l'invita à s'arrêter. Sidi Mçaoud consentit, en effet, à se fixer sur ce point avec onze individus qu'il avait convertis à la religion musulmane. D'autres familles se joignirent à eux, et créèrent une bourgade qui prit le nom de Kanoun-nar-Hamia (2).

Le marabout s'étant bien assuré de la sincère conversion de cette population, résolut d'aller plus loin faire de nouveaux prosélytes. Avant son départ, il reçut la visite de sidi Ahmed-ben-Aziz, qui venait lui demander à être instruit dans la religion musulmane : il lui laissa Bellil, l'un de ses meilleurs disciples. Les gens d'El-Ledja, de leur côté, lui dirent : « Si vous vous séparez de nous, les Oulad-Yakoub nous maltraiteront, pilleront nos biens.

(1) Sidi 'Arafa, de Kaïrouan, marabout qui descendait de sidi Mamoun, lequel descendait lui-même des Châbbini, vivait en 932 de l'hégire.

(2) Cette bourgade est devenue plus tard la ville de Kouïnine.

Les Oulad-Ogab, les descendants de Yazid-ben-Moaouïa et les Beni-Ali lui firent la même objection.

« Soyez sans inquiétude, répondit le marabout ; j'amènerai au milieu de vous une partie de la population des Oulad-ben-el-Ahmer, originaire de la Syrie. Ils vous protégeront contre vos ennemis. »

En effet, il expédia immédiatement un homme d'El-Ledja, nommé Douï, lequel leur amena cent quarante Oulad-ben-el-Ahmer, qui s'installèrent auprès d'eux et les firent respecter de leurs voisins, en été comme en hiver.

De ce point, sidi Mçaoud se rendit chez les beni-Fend-ben-Braham.

Saïd-el-Fassi, d'après Nacer-el-Mçâad, lequel le tient de Bellil dont la sincérité est proverbiale, raconte ce qui suit :

Nous allâmes ensuite à Haci-Khalifa-ez-Zenati, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, nous nous arrêtions au Keber-Ouïch-el-Khamsi, puis à Zerrig, et enfin nous arrivâmes au village de Ferkan-el-Ihoudi (1), près duquel est une zaouïa. Sidi Mçaoud, invité à s'y arrêter refusa ; sidi Ali son fils lui demanda la cause de ce refus : Ces gens là, lui répondit-il, sont des païens de la pire espèce ; non seulement ils mangent pendant le mois de ramad'an, mais encore ils se tiennent constamment nus ; ils jouent le jeu de

(1) Ferkan est une oasis située non loin de celle de Negrin, à 300 kilomètres S. E. de Constantine. Près de là se trouvent les ruines d'un ancien poste romain que les Arabes nomment Besseriani. Ferkan, ainsi que Negrin, appartiennent en quelque sorte à la grande tribu des Nememcha.

mouton dans cet état de nudité, et, de plus, ils ont l'impudeur de se raser réciproquement le poil des parties génitales.

« Envoyez moi donc parmi eux pour les convertir, répliqua sidi Ali. »

« O mon fils ! le moment n'est pas propice pour accomplir cette mission, il faut attendre la saison d'été ou d'automne pour les trouver tous réunis ; tandis qu'en hiver et au printemps ils se dispersent avec leurs troupeaux dans différentes directions, à la recherche de pâturages.

Au bout de quelque temps, sidi Ali s'adressant à son père lui dit :

« J'ai eu un songe fort extraordinaire ; j'ai rêvé que je me trouvais avec mon esclave Nacer dans un désert de sable. J'étais assis, et tout à coup une nuée d'oiseaux s'est mise à voltiger autour de moi. M'étant approché, ces oiseaux se sont effarouchés et envolés vers le ciel ; puis ils sont redescendus, et je les ai tous attrapés, sans exception, les uns après les autres. »

Le marabout sidi Mçaoud lui répondit : « O mon fils ! Dieu est celui qui connaît le mieux l'avenir ; mais ce que tu as vu en songe n'est autre que la destinée du pays du Souf, dont la population embrassera en totalité la religion de l'islam par ton intervention. »

Sidi Ali ayant résolu dès lors de se rendre au Souf pour y faire de la propagande religieuse, se mit en route avec Bellil, dont le véritable nom était Sâad-el-Kebir-ben-Amer-ben-Nacer-el-Adouani, natif de Ledja.

Au moment de se séparer, sidi Ali dit à son père : Tu seras toujours mon protecteur, et au moment du danger

je désire que tu viennes à mon aide, je t'appelerai à mon secours !

Oui, j'accourrai à ta voix, s'il plait à Dieu; je te le promets.

L'endroit où sidi Mçaoud fit cette promesse s'appelle encore Aïat *(les cris)*.

Sidi Ali se rendit donc au Souf. Nous arrivâmes dans les ksour ; d'abord à celui de Ledja, où nous fûmes salués et accueillis avec joie. Nous passâmes sept nuits au milieu des gens de Ledja, parmi lesquels se trouvait Si-Ahmed-ben-bou-Aziz; ils écoutèrent tous les paroles de sidi Ali avec soumission. Nous nous rendîmes ensuite au ksar de Teka-bent-Sebti. El-Heuch nous reçut, nous donna du pain et du bouillon, et offrit l'hospitalité à sidi Ali et à toute sa suite.

El-Heuch envoya chercher Ahmed et ses enfants pour les présenter à ses hôtes.

« Que puis-je faire pour vous être agréable? leur dit sidi Ali ? »

Nous n'avons qu'un désir; c'est que vous réussissiez dans votre mission, lui répondit El-Heuch. Faites rentrer le plus tôt possible toute cette population dans la religion de Dieu et de son prophète.

En effet, les habitants de cette bourgade devinrent musulmans en totalité.

De là, sidi Ali se rendit au village de R'enam. Les uns adoptèrent la vrai religion et les autres persévérèrent dans leur erreur.

Puis il alla à Kanoun, dont les habitants se soumirent également.

Il descendit ensuite à la chaumière située près de Tar'-

zout; mais un parti qui refusait de le recevoir se déclara, et il dut se tenir à l'écart. Alors le marabout sidi Abbas-el-R'erib et ses disciples, dont nous avons parlé plus haut, accoururent pour l'assister. Quelques gens de Tar'zout se firent musulmans; mais les autres restèrent ce qu'ils étaient.

L'auteur du récit ajoute : Ceux qui sont bien renseignés sur le passé de la contrée, m'ont affirmé que le pays de Souf ne fut jamais occupé par les chrétiens ; ils n'habitèrent que Djelâma près de Tar'zout.

Sidi Ali se transporta ensuite du Souf dans l'Oued-Rir', prêchant sans cesse la religion musulmane.

Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, s'il plait à Dieu.

Safouan raconte: Me trouvant dans la ville de Biskra, j'assistai un jour à l'audience publique que donnait le saint, l'ouali sidi Zakarïa-el-Biskri. Il se mit à parler des personnages qui s'étaient distingués entre tous par leurs vertus, et cita, entre autres, sidi Hassen-Aïa, de Nefta. Sidi Zakarïa était assis au milieu des principaux notables du pays, avec lesquels il s'entretenait. Quand il eût fini de causer avec son entourage, je m'approchai et je lui remis mon offrande.

Ensuite je dirigeai mes pas vers la mosquée de sidi Zakarïa. Là, je trouvai un vieillard d'un aspect vénérable, assis au milieu d'une foule nombreuse et parlant du pays de Souf. Je m'approchai et lui dis :

O ! Cheïkh respectable, savez-vous quelque chose sur le pays de Souf ?

Il me regarda et me répondit affirmativement.

Eh bien! je serais désireux de connaître ce que vous savez à ce sujet.

Le Souf, dit-il, était jadis inhabité, et cela dura jusqu'au temps d'Abraham. A cette époque, une population s'y établit et y séjourna quarante ans. Du temps de David, il y avait un nombre considérable d'habitants. Les eaux du Nil coulaient alors à travers le Souf. (1) Puis, ce pays fut ruiné et resta dans cet état jusqu'au siècle de *Louï*, qui le repeupla. Sa prospérité dura encore une quarantaine d'année. Puis vinrent les Beni-Merin, qui chassèrent ceux qui l'occupaient et s'y maintinrent à leur tour quarante autres années. Les Beni-Addas s'en emparèrent et le gardèrent quarante ans. Les Zenata en restèrent les maîtres pendant quarante ans. Les 'Adouan chassèrent les précédents et y restèrent quarante ans. Enfin, les derniers envahisseurs sont les Troud-Klab, qui massacrèrent les 'Adouan. Voilà qu'elle est l'histoire du Souf; tâche de comprendre si tu es intelligent!

Ce sont donc les Troud qui sont actuellement les maîtres du pays ?

Oui; ces derniers descendent de Ahmed, Kaïd, R'enam, et Zeïd.

Ahmed était à Ledja. Il eut trois fils: Nacer, El-Bekri et Mouça. Leur mère était de Nefta. Quand elle mourut, Ahmed se remaria avec Reguïa-el-Mâhdjourïa, qui enfanta Mohammed.

Gueber-Teka-ben-Sebti était habité par Kaïd, qui eut deux fils : Moubarek et Brahim.

(1) Nous relaterons plus loin, dans l'appendice, la légende qui se rapporte au fleuve qui, jadis, aurait coulé à travers le pays du Souf.

R'edira-el-Ouesta était habité par R'enam; ses enfants sont au nombre de trois : Mouça, Farah et El-Bekri.

R'edira-es-Sefli était à Zeïd; ses enfants sont Hameïda, Bou-Diaf et El-Haïch.

Le cinquième de la population du Souf se compose de Troud; le reste est un mélange d'Arabes d'origines diverses.

Les Hamed sont des Oulad-Amer-ben-Handala le koraïchite, qui s'était réfugié à Kaïrouan après le meurtre de son cousin, ainsi que nous l'avons exposé au commencement du récit.

El-Heuch est originaire de la montagne, et alla ensuite s'établir au Nefzaoua.

Bellil est des Oulad-Hamam ; il était esclave de sidi Ahmed-ben-Aziz.

Kçab est originaire de la montagne de Bou-Sâda.

Les Mçaâb étaient au nombre de deux :

L'un était surnommé El-Aouèr, le *borgne*, et l'autre Et-Tadjer, le *négociant*.

El-Aouèr est originaire des Oulad-Hamam-ben-Fetnassi-el-Bedouï, tandis que le Tadjer est des Oulad-Amer-ben-Bakir-ben-Saâd-ben-Louï-ben-Mçaoud-ben-Harmela-ben-Djazïa-ben-Klab-ben-Koutir-ben-Aoudj-ben-Mçaâb-es-Saïeh.

Quand le vieillard eut fini de parler, je lui dis : Qu'est-ce qui me prouve que ce que vous venez de me raconter est la vérité ?

J'ai deux témoins qui ne peuvent mentir, répondit-il; ce sont m barbe et mes cheveux que le temps a blanchis.

A ces mots, je me levai et baisai la main et la tête du vieillard.

Avant de nous séparer, ajoutai-je, donnez moi quelques renseignement sur l'Oued-Rir'.

Le premier qui a habité l'Oued-Rir' se nommait Kaâb-ben-Rouaïa des Oulad-Andalès-ben-Djafet, fils de Noé, que sur lui soit le salut.

Tamerna dépendait de Tunis avant que les Turcs occupassent Constantine. Antérieurement à cette époque, cette ville fut gouvernée par quarante émirs des Addassa. Puis, les Turcs de Constantine l'ayant enlevée aux Tunisiens, elle resta désormais sous leur autorité.

Un homme des Beni-Merin habitait la ville de Fès. Je te dirai en passant qu'un prince voulant fonder cette ville, trouva, en faisant creuser les fondations, un *fès* antique (une pioche), et que le nom de Fès resta à la nouvelle cité. Cet homme des Beni-Merin avait l'habitude de faire tous les ans le pélerinage de la Mecque. Il passait par l'Oued-Rir', où il vendait le surplus de ses marchandises. Des gens de ce pays l'engagèrent à se fixer parmi eux ; il accepta leur proposition, et peu de temps après, en effet, il venait s'établir à El- Oued avec sa famille et ses richesses.

Ce pélerin avait deux femmes : il en installa une à Touggourt, lieu où existaient de vieilles ruines, et l'autre à Temacin, où se trouvaient également des substructions antiques. Il construisit sur ces deux points un ksar, pour y installer séparément chacune de ses femmes, et il leur donna quatre-vingts esclaves pour les servir et les garder. Afin d'éviter les discussions, il avait expressément défendu aux habitants d'un ksar d'avoir des relations avec ceux

de l'autre. Bedra était le nom de la première de ces femmes; elle était fille de Moulaï-Saïd (ou Yazid), chérif du R'arb que Ben-'Afia avait mis à mort (1). La seconde, nommée Bedrïa, était issue de Felias, seigneur de Meknas (Mequinez).

Mais, dis-je au vieillard, je voudrais bien connaître la signification des noms de Touggourt et de Temacin ?

Ce sont des noms appartenant à des langues étrangères; j'ignore donc leur signification.

Continuez votre récit, lui dis-je alors.

Le pélerin ayant installé ses femmes et ses esclaves à Touggourt et à Temacin, vécut paisiblement jusqu'à l'année 735 (1334-35 de J.-C.). Alors survint une sécheresse excessive dans la contrée, au point que les habitants, ne pouvant plus nourrir leurs familles, se virent dans la nécessité de vendre comme esclaves leurs fils et leurs filles. Le pélerin leurs acheta quinze cents enfants.

Mais la misère devenant encore plus grande, les maris durent vendre leurs femmes. Cette calamité suspendit pendant quelque temps la reproduction de l'espèce humaine. Il leur acheta aussi leurs chevaux, leurs ustensiles, leurs jardins Les gens d'El-Oued ne possédant plus que leurs corps et la disette continuant, ils finirent par se vendre eux-mêmes.

Quand le pélerin se trouva propriétaire de tout ce qui existait autour de lui, il dit à ses esclaves : Faites vos préparatifs, je vais entreprendre un long voyage : nous partirons demain, et je vous emmène tous avec moi.

(1) Voir Ibn-Khaldoun au sujet des guerres de Ben-'Afia contre les chérifs Idricites.

Cette nouvelle fut accueillie avec résignation, et aucun ne chercha à se soustraire à l'autorité de son nouveau maître.

Le lendemain, cependant, le pélerin au lieu de se mettre en route, réunit tout son monde et annonça qu'avant de partir, il fallait qu'on lui construisit une mosquée. Chacun se mit à l'œuvre, et une magnifique mosquée s'éleva en effet; il attribua des revenus considérables à son entretien, et y plaça des lecteurs du livre sacré (le (Koran).

Lorsque tout fut terminé, le pélerin convoqua ses esclaves à une grande réunion; puis, arrivant au milieu d'eux, il proclama à haute voix :

« Je témoigne devant Dieu et devant les anges que, par amour pour eux, je vous rends à tous la liberté ! »

Les esclaves acceptèrent leur affranchissement avec une joie extrême; mais pour exprimer leur reconnaissance au généreux pélerin, ils lui déclarèrent qu'ils resteraient toujours ses serviteurs dévoués, et firent la promesse d'être fidèles à lui et à sa religion.

Depuis cette époque, en effet, les habitants de cette contrée ont suivi cette voie religieuse et sont restés sous la dépendance de la famille du pélerin des Beni-Merin.

Savez-vous quelque chose sur Feliach-el-Djebli (1)?

Non, je n'ai rien à vous dire sur ce point; mais à R'orfa existait une population qui labourait des terres arrosées par les eaux courantes de la rivière. Cette popu-

(1) Feliach, oasis et village situés à 2 kil., à l'est de Biskra, dont ils ne sont séparés que par la rivière. Sa population est d'environ 350 habit.

lation passait l'été à R'orfa et l'hiver à Nazïa ; mais les Troud vinrent nous envahir, au nombre de quinze cents cavaliers. Ces chiens de Troud dévastèrent R'orfa, arrachèrent nos arbres et incendièrent nos cultures.

Pourquoi, lui dis-je, qualifiez-vous les Troud de l'épithète de *chien ?*

Ah! me répondit-il, les chiens leur sont bien préférables, en effet; car le chien s'habitue à une nourriture qui lui suffit, mais les Troud sont insatiables.

Il me semble que vous avez une haine profonde contre les Troud?

Comment veux-tu qu'il en soit autrement. Est-ce que l'amant peut oublier celle qu'il aime ? Celui qui n'a pas de haine ne saurait avoir d'affection!

Pourquoi, alors, épousez-vous les filles des Troud et leur donnez-vous vos filles en mariage? — Il faut oublier les inimitiés du passé.

C'est impossible, répliqua-t-il; ils ont tué mon fils Amran et je ne leur pardonnerai jamais. Ils avaient quinze cents chevaux, et nous n'en avions que quatre cents pour résister à leur envahissement. Notre nation se composait de vingt-cinq fractions; mais aucune de ces fractions ne vint en aide à sa voisine. Nous possédions aussi cinq ksour nommés : El-Medina, Ksar-el-Maouï, Ksar-el-Bahour, Ksar Fellat et Oum-el-'Az.

Oum-el-'Az tirait son nom d'une femme chrétienne qui vint s'y établir après avoir fui devant l'invasion des troupes d'Okba en Afrique.

Le premier qui s'établit au village de Sebti était un homme des Touareg; il était originaire du Soudan, et, après avoir racheté sa liberté, il vint s'installer au milieu

de ces sables; les palmiers qui s'y trouvent avaient été plantés par Amar-el-Bar'dadi.

Les gens du village de Sebti, hommes et femmes, ont l'infâme habitude de se réunir et de se mêler pendant l'obscurité de la nuit, pour se livrer à d'abominables obscénités. Cet usage existe chez les Klab ennemis de Dieu, qui mériteraient d'être détruits. Ils sont les descendants de sept familles venues du Yemen, à l'époque de la lutte d'Ali contre Moaouïa ; d'une autre famille originaire de l'Irak, du ksar Moussa-ben-Amran ; d'une autre aussi, venue de Syrie, et enfin d'une dernière venue de Jérusalem, d'où elle fut chassée par les Juifs après le meurtre de leur Rabbin Roubil-el-Ihoudi. Il n'y a aucun lien d'amitié entre eux et nous.

De quel pays êtes vous, dis-je au vieillard?

Je suis de Ledja, village habité par les 'Adouan-Rahmani. Les Lakhdar sont des 'Adouan-Selami. Les 'Adouan se composaient de vingt-cinq fractions réunies en : Oulad-Abd-er-Rahman, Oulad-Saïb, Oulad-Sari, Oulad-Hamed et Oulad-Mahboub.

— Après que le vieillard m'eut raconté tout ce qui précède, je lui dis : Je vous ai longtemps retenu à causer; venez chez moi prendre quelque nourriture ; je m'acquiterai envers vous du devoir de l'hospitalité.

Non, me répondit-il ; je n'ai plus faim, car j'ai pu exhaler tout le fiel que j'avais dans mon cœur, et cela me tient lieu de boire et de manger.

— Quand retournerez- vous dans votre pays?

Je suis venu chercher une charge de jeunes palmiers que j'ai l'intention de replanter chez moi.

— Ne s'élève-t-il pas quelquefois des discussions entre vous et les Troud?

Non, par la raison que nous sommes doués de plus de bon sens qu'eux.

— Y a-t-il un sultan à qui vous payiez la capitation (djazia)?

La capitation n'est exigée que des juifs; quant à nous, nous sommes établis sur un terrain qui était jadis dépourvu d'habitants. Nous nous trouvons au centre de trois contrées : le Zab, qui nous fournit des grains, le Djerid, d'où nous viennent les dattes, et l'Oued-Rir', d'où nous tirons la laine que nos femmes tissent pour nous vêtir.

— Tenez, dis-je au vieillard, voilà sept dinars; achetez-moi une pièce d'étoffe de votre pays.

— Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur les Chorfa?

Les Chorfa sont de la postérité de Hoceïn, lequel était fils de Fat'ma, fille du prophète Mahomet, que le salut soit sur lui. Leur descendant Idris ayant pris la fuite, passa de l'Orient en Occident et arriva à Tlemsen. Il alla ensuite à ksar Farâoun, gouverné par Abd-el-Medjid-ez-Zahari, qui lui donna sa fille en mariage. Cette femme, d'une grande beauté, était en outre douée d'une intelligence supérieure, au point que son mari n'agissait jamais sans la consulter. Mais bientôt Idris mourut dans les circonstances que voici : Soleïman-ben-Djebir (1) se présenta à Idris, lui annonçant que son maître, Haroun-

(1) Dans Ibn-Khaldoun, il est nommé Soliman-ben-Horeïz; El-Kaïrouani le désigne sous le nom de Soleïman-Chemma.

er-Rachid, l'avait envoyé pour lui témoigner son amitié et lui remettre en cadeau un flacon contenant du musc. Idris accepta le flacon ; mais dès qu'il l'eut porté au nez, il tomba mort, empoisonné. Cependant la veuve d'Idris était enceinte de six mois ; elle accoucha d'un fils, auquel elle donna le même nom que son père : on l'appela Idris le jeune. Cet enfant grandit, et, à l'âge de douze ans, il avait déjà une instruction très developpée ; il se fit remarquer par une sagesse et une raison bien supérieure à son âge. Protégé par les Berbères, il devint souverain de Fez. Sa mère le maria à la fille de Soleïman ; mais il mourut comme son père en mangeant une grappe de raisin empoisonnée.

Ils laissa douze enfants mâles qui étaient :

Ahmed, Mohammed, Abd-Allah, Amran, Aïça, Daoud, Yahïa, Brahim, Hamza, Koutir, Ali et Amer.

Mohammed, le cadet, succéda à son père ; mais craignant des discussions dans sa propre famille, il partagea son royaume avec ses frères.

Il donna Badès à Amer, Tanger à Amran, et ainsi de suite, de manière que tous furent satisfaits du gouvernement qui leur échut en partage (1).

— Mais le maudit Ben-Afia leva l'étendard de la révolte, réunit sous ses ordres un corps d'armée de quatre-vingt mille hommes de cavalerie, poursuivit tous les Chorfa et les massacra partout où il les rencontra. Il en tua trois cents dans une seule journée et, en résumé, fit disparaître tous les chérifs qui habitaient le Moghreb.

(1) Voir, sur l'origine et la chute de la dynastie des Idricides, Ibn-Khaldoun, traduction de M. de Slane, 2e vol., page 559.

Appprenant que deux jeunes chérifs, orphelins, vivaient dans le Zab, au village de Ben-Tious, chez le nommé Salem, Ben-Afia se porta immédiatement sur ce point. Il bloqua ce village pendant sept jours, ne cessant de demander qu'on lui livrât les deux enfants pour les mettre à mort. La population de Ben-Tious conseillait à Salem de les donner, pour abréger les calamités du blocus. Salem avait deux fils, également en bas âge; du consentement de sa femme, il les remit entre les mains de Ben-Afia; de sorte, qu'en faisant le sacrifice de ses propres enfants, il sauva la vie à ces deux survivants de la lignée du prophète Mahomet. Les jeunes chérifs se nommaient Brahim et Smaïl; ils allèrent se réfugier dans le Mezab, pour éviter les poursuites acharnées de Ben-Afia. Ils y achetèrent des propriétés, et ne tardèrent pas à être considérés comme originaires de ce pays. Ayant appris que deux autres descendants du prophète, nommés Megueddem et Ali, s'étaient, de leur côté, réfugiés à Nefta, les deux orphelins abandonnèrent le Mezab, où ils s'étaient d'abord fixés, et allèrent les rejoindre à Nefta, où ils vécurent en paix pendant douze ans. C'est là que vint les retrouver Aïça, frère puiné de Brahim et de Smaïl, venant des montagnes des Oulad-Naïl.

Ben-Afia avait précédemment massacré le chérif Aïça, qui était marié chez les Oulad-Naïl; sa femme, nommée Zahira, était en ce moment enceinte; elle alla faire ses couches à Lar'ouat, chez sa mère, Reguia-bent-el-Arbi, et donna le jour à un fils qui reçut le nom d'Aïça, que portait son malheureux père.

Quand le jeune Aïça fut devenu grand, il interrogea sa mère sur ce qu'était son père.— Garde-toi bien, mon en-

fant, lui dit-elle, de t'enorgueillir de ta noble origine, car tu serais en butte aux poursuites des ennemis de ta famille, qui habitent non loin de nous.

Tu as deux frères aînés, Brahim et Smaïl, qui vivent dans l'obscurité, à Nefta.

Aïça, alors âgé de douze ans, alla trouver ses frères à Nefta et s'établit auprès d'eux. Au bout de quelques années, il apprit que sa mère, étant sur le point de mourir, réclamait sa présence.

Aïça se mit immédiatement en route, emmenant sa femme et ses enfants; mais en arrivant à Laghouat, il trouva les gens de la ville revenant des funérailles de sa mère : à cette vue, il versa beaucoup de larmes.

Aïça habita Lar'ouat jusqu'à sa mort ; son tombeau est bien connu de tous. Au moment de rendre l'âme à Dieu, il réunit ses enfants et leur dit : « Rejoignez vos oncles qui résident à Nefta; mais, je vous conseille de ne jamais aller habiter l'Occident (Maroc actuel) (1). »

Quand le vieillard m'eût raconté l'histoire des Chorfa, je lui demandai s'il connaissait les causes de la guerre qui avait éclaté entre les Zenata et les Beni-Hilal.

— Écoute, ô mon fils ; étant un jour assis dans ma cellule, une inspiration du ciel me conseilla d'aller en Syrie faire une visite au cheïkh El-Bekri ; je pris donc mon bâton et me mis aussitôt en route. Arrivé à un endroit nommé Bou-Kerhan, près de Tripoli, je rencontrai un groupe de cavaliers. Dès qu'ils m'aperçurent, ils arrivèrent sur moi au galop de leurs chevaux ; mais

(1) Nous avons trouvé la même légende dans nos recherches sur l'origine religieuse de la famille des Oulad-Mokran, seigneurs de la Medjana.

quelques-uns d'entre eux s'écrièrent : « Ne faites aucun mal à cet étranger, c'est un marabout ; il porte sur lui les signes de sa sainteté. » Je ne voyais rien en moi, cependant, qui révélât ma qualité de marabout.

Les cavaliers me retinrent parmi eux ; j'en voyais à chaque instant arriver d'autres de directions différentes, au point, que j'en comptai plus d'un millier. Puis vinrent encore des esclaves, des nègres et des femmes qui les suivaient. Ils me donnèrent l'hospitalité ; mais je ne touchai à aucun de leurs mets, parce que mes hôtes étaient Bédouins et que leur nourriture n'était pas exempte de choses défendues par la religion.

Le lendemain matin, je mangeai un peu de mes provisions de route. A ce même moment, sortirent de nombreux cavaliers du village de Zaouïa, situé dans la province de Tripoli.

Dès que les Zenata les aperçurent, ils coururent sur eux.

J'interrogeai alors sur ce que je voyais ceux d'entre les Zenata qui me parurent les plus sensés, et je leur demandai ce qu'étaient ces cavaliers.

— Ces cavaliers, me dirent-ils, sont les Beni-Hilal, nos ennemis. Nous sommes, nous, de la nation des Zenata.

— Pourquoi donc vous faites-vous ainsi la guerre ; existe-t-il un motif de haine entre vous ?

— O cheïkh ! ce sont eux qui nous font la guerre sans raison.

— C'est impossible, répliquai-je ; il doit y avoir une cause dont je serais curieux de connaître les détails.

Alors un vieillard me raconta ce qui suit :

Djazia, l'Hilalienne, était une femme d'une extrême

beauté; le riche, comme le pauvre, l'avait demandée en mariage ; mais elle désespérait tous ses adorateurs en repoussant leur amour. Chez nous, les Zenata, il y avait également un jeune guerrier du nom de Khalifa-ben-Amara. Il était beau et d'un brillant courage; il avait le talent de s'exprimer avec élégance et possédait, en outre, le don de la poésie.

Khalifa, le Zénatien, étant un jour à la recherche de chamelles qu'une tempête de sable avait séparées du troupeau, fit la rencontre de Djazia, accompagnée de vingt belles jeunes filles de sa tribu. Khalifa nous raconta son aventure en ces termes :

— Je m'approchai de ce groupe de femmes.

En m'apercevant, elles me dirent :

— Où vas-tu, ô cavalier ?

— Je suis à la recherche de chamelles égarées. Jusqu'à ce jour, celles qui marchent sur quatre jambes causaient tous mes soucis ; mais, à l'avenir, mon âme sera bien autrement inquiète en songeant à celles qui marchent sur deux jambes seulement (1) !

— Tu ne mérites pas de posséder celles-ci, puisque tu ne sais pas retrouver celles qui en ont quatre ! dit Djazia.

— Rien ne m'est impossible avec l'aide de Dieu ! Ne sais-tu pas, ô belle fille, que je suis Khalifa le Zénatien, dont la réputation de bravoure est répandue dans toute la contrée.

— Ah ! c'est toi Khalifa ! Eh bien ! je désire te revoir ; retourne maintenant sur tes pas, mais reviens demain ; tu me retrouveras ici, près de cet arbre. »

(1) Compliment trivial peut-être pour des Européens, mais qui peut donner une idée de l'esprit poétique des Arabes de nos tribus sahariennes.

En rentrant chez elles, les jeunes filles racontèrent ce qui s'était passé.

Tous les prétendants à la main de Djazia prirent leurs armes et allèrent se placer en embuscade auprès de l'arbre où devait avoir lieu le rendez-vous.

Le lendemain reparut Khalifa; il était vêtu d'un costume évalué mille dinars; il montait un cheval blanc comme le lait, sa main tenait un cimeterre semblable à ceux que portent les gardes des sultans, sa cuirasse *daoudia* valait cent dinars.

Il s'approcha de l'arbre et ne tarda pas à voir arriver Djazia, vêtue avec luxe et repandant autour d'elle un parfum plus suave et plus pénétrant que le musc. Sa figure était aussi resplendissante que la lune dans son plein.

— Salut sur toi, ô beau guerrier ! Sois le bien-venu au rendez-vous, dit-elle; maintenant, descends de cheval.

— Je ne descendrai point, car tu connais la maxime des hommes prudents : « Le dos du cheval est un trésor inappréciable qu'il ne faut jamais abandonner. » Si ce n'était pour le plaisir de revoir une femme telle que toi, qui m'a ébloui par ses charmes, certes, je ne serais point venu à ce rendez-vous, parce qu'ici les ennemis sont nombreux : c'est pour cela que je reste à cheval.

— Mais, ô beau jeune homme, répondit-elle, personne n'a connaissance de notre rendez-vous : sois sans crainte. Du reste, suis ton inspiration.

A peine venait-elle d'achever ces paroles, que des cavaliers se montrèrent de tous côtés; ils étaient une centaine au moins, armés de sabres et de lances.

— Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, m'écriais-je! — Et, là-dessus, je me portai au galop à la rencontre de mes agresseurs.

Pendant ce temps, Djazia, spectatrice du combat, me disait : « Tous ceux qui t'attaquent sont les amoureux que j'ai repoussés : jaloux et furieux de la préférence marquée que j'ai pour toi, ils veulent te disputer ma main ; mais n'oublie pas que la vie de l'homme dépend de Dieu et qu'elle a un terme fixé par ses décrets. Celui qui vient à toi, vêtu de rouge, est mon cousin ; il m'a demandée en mariage en offrant pour dot mille dinars. C'est, d'entre les nôtres, le guerrier le plus redoutable. Si tu parviens à le tuer ou seulement à le blesser, il sera déconsidéré comme un seau de puits qui n'a plus de corde. »

Le cœur enflammé d'ardeur, je fondis sur mon adversaire ; ma lance en arrêt lui traversa la poitrine et sortit derrière le dos. A peine était-il terrassé, que ses compagnons vinrent, l'un après l'autre, me presser vivement à leur tour. J'en tuai sept. S'apercevant qu'ils ne pouvaient rien contre moi en m'attaquant individuellement, ils m'assaillirent tous à la fois, mais j'en abattis encore douze. Alors Djazia, montant le cheval d'un ennemi tué, se mit à mes côtés et m'aida à me défendre jusqu'à l'heure de l'acer (3 à 4 heures du soir). Nos ennemis prirent la fuite éperdus et, en les poursuivant, je pourfendis encore un des derniers.

Je retournai chez les miens, tandis que Djazia rentrait sous la tente de son père. De tous côtés on se demandait : Quel est donc le combat qui a eu lieu? Un tel est blessé et tel autre est mort? Mais les cavaliers hilaliens survivants se gardaient bien de raconter leur défaite honteuse.

C'est au point que l'on ne sut ce qui s'était passé que par le récit des bergers spectateurs de la lutte.

Le lendemain, les Beni-Hilal étaient à cheval et venaient en troupe nous attaquer à l'improviste. Nous les repoussâmes dans un combat qui eut pour théâtre le lieu nommé El-Ber'al, non loin de Barka, et nous les poursuivîmes jusqu'à l'endroit où vous nous voyez en ce moment (1).

Quand l'homme qui me racontait l'histoire de Khalifa-ez-Zenati et d'El-Djazia eut fini de parler, je lui demandai qui il était.

— Je suis des Beni-Tareg, me répondit-il. J'ai eu des relations avec les Zenata, et je les ai suivis comme faisant partie de leur nation.

(1) Ibn-Khaldoun donne de très longs détails sur les amours d'El-Djazia l'Hilalienne. Voir à la page 41 du 1er volume de la traduction de M. le baron de Slane.

Une édition autographiée des aventures d'El-Djazia avec Khalifa-Zenati et l'émir Diab a été publiée en arabe à Alexandrie; ce roman est fort répandu dans la province de Constantine.

Pendant l'expédition faite aux Babors, en 1865, les Kabiles m'ont montré un endroit qu'ils nomment Gueber-Djazia. Ils ne s'y trouve aucune construction; l'emplacement qui porte ce nom n'est autre qu'une vaste clairière, entourée de cèdres et de pins, située sur la croupe orientale du Djebel-Babor.

Une légende conservée dans le pays rapporte que Djazia l'Hilalienne, après avoir été l'amante de Khalifa le Zénatien, devint ensuite son ennemie acharnée. Battus dans les plaines, Khalifa et ses frères les Zénatiens se réfugièrent dans les bois qui couronnent le sommet du Babor. Là fut enterré Khalifa, mort des suites d'une blessure. Djazia, apprenant sa mort, jura qu'elle irait faire uriner sa chamelle sur la tombe de son ennemi. Malgré la résistance des Zénatiens, Djazia gravit les hauteurs du Babor et tint son serment; mais elle mourut elle-même subitement, et ses compagnons l'enterrèrent auprès de Khalifa.

Cette légende, dont je ne dis ici que quelques mots, trouvera sa place dans un autre travail sur la Kabilie orientale.

D'après le roman arabe publié à Alexandrie, Khalifa Zenati aurait été tué en Ifrikïa et non au Babor, dans un combat singulier qu'il soutint contre l'émir Diab.

Si tu suivais mes conseils, lui dis-je, tu abandonnerais ces gens là ; tu me suivrais auprès du cheïkh El-Bekri, qui nous accordera sa bénédiction et nous placera au rang des gens de bien. N'oublie pas que la mort peut nous surprendre d'un moment à l'autre.

Ce que tu me conseille est juste, me dit-il ; mais nous serons infailliblement tués par ceux qui nous entourent s'ils nous voient nous éloigner.

Si tu as la ferme volonté d'aller en pélerinage auprès du cheïkh El-Bekri, tu n'as plus rien à craindre.

Par Dieu, la foi est dans mon cœur, me répondit-il, rien ne me retient plus.

Nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Samarkand (1) où le cheïkh El-Bekri était allé rendre visite au cheïkh Daoud. Le cheïkh ayant répondu à nos salutations, me demanda ce qu'était mon compagnon de route.

C'est un Targui dont la nation est actuellement en guerre avec une autre peuplade. — Nous passâmes sept jours chez le marabout, qui ne cessait de nous adresser des recommandations. « Pour devenir un homme vertueux, nous disait-il, il faut peu manger, peu boire, peu dormir, peu se reposer. »

Au moment de notre départ, nous priâmes le marabout de nous fournir quelques provisions de route.

Gens de peu de foi, nous dit-il, c'est inutile ; mangez devant moi avant de partir, ce repas vous suffira.

A peine étions-nous en route, que mon compagnon me demanda à quelle distance nous nous trouvions du Caire.

(1) Samarkand ville de Tartarie.

A un mois et demi de marche, lui dis-je.

Quand y arriverons nous ajouta-t-il?

Nous l'avons déjà dépassé; nous voici maintenant à Tripoli. Tripoli est même derrière nous; nous avançons vers Touzer.

Je crois, me dit mon compagnon, que tu te moques de moi.

Du tout; c'est grâce à la protection du cheïkh El-Bekri que notre marche est si rapide et que nous ne ressentons aucune fatigue.

Nous étions partis de Samarkand dans la matinée, et nous faisions notre prière du dohor (de midi à 1 heure) à Touzer.

A ce moment, je dis au Targui: Je crois que tu n'a pas encore confiance dans les vertus surnaturelles du cheïkh El-Bekri.

Au contraire, j'ai maintenant en lui la foi la plus entière.

Arriverons-nous aujourd'hui à Nefta?

Nous irons même jusqu'au Souf, lui dis-je.

A l'heure de l'acer, (3 heures), en effet, nous faisions notre prière à El-Ledja, derrière Si-Mohammed-ben-Amor-el-Tifetzani, imam de cette ville.

On nous demanda pour quel motif nous ne nous étions pas montrés depuis trois jours. C'était le temps qui s'était écoulé pendant notre pélerinage auprès du cheïkh.

Quand le vieillard eut achevé son récit, je lui demandai comment il s'appelait:

Je me nomme 'Azaz-ben-Salem-ben-Maouïa-ben-Moubarek-ben-Amar-ben-Khalifa-el-'Adouani.

Il resta chez nous une quinzaine de jours, au bout desquels il manifesta l'intention de rentrer dans son pays. Il faut, dit-il, que je passe à Tar'zout chez Mohammed-es-Siad; il a une jolie fille nommée Zeïneb que je veux demander en mariage. Il épousa en effet Zeïneb, et en eut des enfants.

Mais avant son départ, je lui demandai encore qui était à la tête de l'administration du Souf et de chacune des différentes villes.

— O cheïkh Safouan, me répondit-il, nous avons sept ksour dans le Souf, et chacun d'eux est gouverné par un homme de bien ; à El-Ledja se trouvent : Amara-es-Sacy et El-Aïat-Abou-Baker; à Tar'zout, Moubarek-bou-Cherit et El-Bachir, mais le chef de la population est sidi Bou-Aziz; à Kouïnin, (Djeboun-ben-Salem-ben-Mouça; à R'edira-el-Ouesta, il n'y a personne qui commande; au Ksar-Kaïd, il y a sidi Kacem-ben-Amara-ben-Salah le Zénatien; à Ksar-Ahmed, sidi Abd-Allah-ben-Khalifa-ben-Meslem-el-'Arbadi.

Le chef suprême est sidi Abd-Allah, que nous venons de nommer.

Il me reste à vous demander quelque renseignements sur des choses que j'ignore encore.

Interroge-moi me dit le vieillard?

D'où vient le nom de Mâ-et-Tadjer? (l'eau du marchand.)

Un commerçant, appartenant aux tribus arabes voisines, voyageait un jour avec un guide. Ils arrivèrent dans le canton où existe actuellement la source de Mâ-et-Tadjer, mais le guide s'égara. C'était en été; aussi le marchand, épuisé par la chaleur et la fatigue, s'arrêta en

disant à son guide de se hater de lui apporter à boire, parce que la soif le rendait fou et lui ôtait les forces. Le guide, faisant semblant de chercher, s'en alla à l'écart; mais son projet était d'attendre la mort du marchand et de s'emparer de ses marchandises. Cependant, ce dernier s'étant mis à creuser le sol avec son bâton, avait trouvé de l'eau, s'était désaltéré et avait même rempli son outre de voyage.

Vers le premier tiers de la nuit suivante, le guide, pensant le retrouver mort, s'approcha pour s'approprier son bien. Grande fut sa surprise de le revoir en vie et avec de l'eau devant lui. Cette eau continua à jaillir, et depuis on a donné à la source artésienne le nom de Mâ-et-Tadjer l'eau du marchand.

Oum-Zârour doit aussi son nom à une circonstance particulière. Le jour qu'eut lieu le grand combat entre les Troud et les Arabes voisins, qni s'étaient ligués contre eux, Zàrour le Troudi fut tué; la nouvelle de sa mort ayant été portée à sa mère, celle-ci, au désespoir, se précipita du haut d'une montagne. Le nom de Oum-Zàrour, la *mère de Zârour,* est resté à cet endroit.

Bou-Doukhan. Un Berbère, nommé 'Arhama, apprit qu'un saint marabout, vivant en cénobite auprès de la montagne, donnait l'hospitalité aux malheureux. Il faut, se dit-il, que j'aille le visiter, afin qu'il m'accorde sa bénédiction dans ce monde et le paradis dans l'autre.

Sois le bienvenu, lui dit le marabout en le voyant arriver. 'Arhama resta cinq ans auprès de lui; au bout de ce temps, il voulut partir et pria le saint homme de lui donner sa bénédiction.

Qu'elle soit sur ta tête, lui répondit-il!

Donne moi, en outre, quelque chose venant de toi.

Il lui fit cadeau d'un âne, que 'Arhama poussa devant lui jusqu'à l'endroit nommé aujourd'hui Bou-Doukhan. L'âne mourut là, et son nouveau maître l'y enterra ; puis il planta des arbres autour de cette fosse.

Bientôt on vit sortir de la fumée de la fosse de l'âne. Chacun venait voir le prodige et apportait une offrande à 'Arhama. Le bruit en parvint au marabout cénobite ; il se mit immédiatement en route et vint à Bou-Doukhan. Comment se fait-il, dit-il à 'Arhama, que l'on accoure de tous côtés pour te visiter et t'apporter des offrandes?

C'est grâce à votre bénédiction, répondit-il ; car ce prodige provient exclusivement du trou dans lequel j'ai enterré l'âne que vous m'aviez donné, et près duquel j'ai établi ma résidence.

Sefria. Ce nom est celui d'une femme des Troud-Klab nommée Sefria qui excitait au combat les hommes de sa nation, le jour qu'eut lieu la rencontre dans laquelle fut tué 'Asseloudj-ben-Sarïa.

El-Klabia, est le nom d'une mare d'eau située près du campement des Zenatia, et dans laquelle les chiens allaient se désaltérer. C'est de là que vient l'épithète de Klabia, la *mare aux chiens.*

El-Abirès était un homme vertueux de la nation des 'Adouan. Lorsque les Troud-Klab vinrent s'emparer de la contrée, il y eut des 'Adouan qui consentirent à vivre avec leurs nouveaux maîtres, et quelques autres qui s'en éloignèrent en prenant la fuite avec leurs troupeaux. De ce nombre étaient sept familles, dont celle d'El-Abirès. Celui-ci alla s'établir pour son compte sur l'emplacement qui, depuis, a porté son nom. Il dressa la tente de

sa mère auprès d'une source où les voyageurs pouvaient s'arrêter pour boire et manger. Quant à lui, il avait l'habitude de parcourir les pâturages environnants avec ses troupeaux, passant la journée à égrener son chapelet. Le soir, à l'heure de la prière, il revenait au puits, près de la tente de sa mère, où il faisait ses ablutions et ses prières. Son frère Saoudi était allé s'établir isolément sur un autre point, dans la crainte d'être surpris par les Troud. En effet, les Troud ayant atteint le nommé Sahaban, l'avaient dépouillé et tué ensuite.

La mère d'El-Abirès se nommait R'endira, et son mari Alendaoui-Kachni. Ils eurent trois enfants. L'endroit où ils avaient l'habitude de dresser leurs tentes fut désigné depuis par Mouïa-R'enadra les *eaux des enfants de R'endira.*

Hazoua est le nom d'une femme des derniers Zenata qui mourut et fut enterrée là.

Je voudrais bien savoir, dis-je au vieillard, ce que sont les Oulad-Mezerouh. Sont-ils Troud ou d'une autre nation?

Non; ils ne sont point Troud, et je vais vous raconter leur histoire:

Mezerouh était chrétien; il était originaire d'une ville nommée Gouma ou Kouma? قومة; c'était un enfant beau et intelligent. Un jour, pendant qu'il s'amusait hors la ville avec d'autres jeunes gens de son âge, un bâtiment corsaire de Tunis s'approcha de la côte, et les marins l'enlevèrent lui et ses camarades. On les amena à Tunis, où le souverain se les fit présenter; Mezerouh lui plut et il le garda pour lui-même. Il y avait quelques années déjà que le jeune esclave vivait dans la maison du prince

Tunisien, quand celui-ci mourut. Avant de rendre le dernier soupir, il appela son fils et lui recommanda de traiter toujours avec considération le jeune chrétien, de suivre ses conseils, même dans le cas où il l'engagerait à renoncer au pouvoir suprême.

Le prince héritier du trône rendit les honneurs funèbres à son père et se conforma à ses dernières volontés à l'égard du chrétien; mais un jour, revenant de se promener dans les jardins, il rentra subitement à son palais et surprit Mezerouh en conversation criminelle avec la princesse sa femme. Il ordonna d'aller les noyer immédiatement en pleine mer. On les enferma, à cet effet, dans un sac que l'on transporta sur la plage; mais les deux victimes gagnèrent les serviteurs qui avaient ordre de les mettre à mort, en leur faisant cadeau de mille dinars. Rendus à la liberté, ils prirent immédiatement la fuite et allèrent se réfugier sous la tente de Mançour-ben-Saâd, homme vertueux des Beni-Hamam, qui les accueillit en apprenant leurs malheurs. Mezerouh épousa son amante, acheta une chamelle et une tente, et vécut au milieu des Hamam jusqu'au moment où ceux-ci allèrent s'établir auprès de Cafça. Cette ville leur plut; car lui et sa compagne, habitués à résider dans des villes, ne pouvaient se se résigner à l'existence nomade des Bédouins. Il divorça donc une autre femme bédouine qu'il avait également épousée, et ne garda que la favorite du prince, qui ne le quitta plus jusqu'à sa mort.

Mezerouh laissa une immense fortune et dix enfants mâles. Ceux-ci s'accoutumèrent au pays et s'y fixèrent; ils devinrent puissants et acquirent une grande influence sur l'esprit des populations, au point que Mourad, souve-

rain de Tunis, leur confia plus tard la garde de Cafça pour la protéger contre les incursions des maraudeurs. Cette charge leurs procurait, sur les droits de commerce de la ville, un revenu de cinq cents dinars, de 96 kefiz d'orge, et 100 kefiz de blé. La garde placée autour de Cafça était forte de quatre cents chevaux.

Les Troud-Klab étant venus dévaster l'Ifrikïa, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le souverain de Tunis dut les en expulser. Quelques-uns d'entre eux, cependant, se maintinrent dans le pays, et vinrent un jour razier les bœufs et les moutons des habitants de Cafça.

Aussitôt ceux-ci donnèrent avis de cette agression aux Beni-Mezerouh, qui, ayant réuni leurs meilleurs cavaliers, se mirent à la poursuite des ravisseurs. Les Troud venaient de camper avec leurs familles à Ber-Madjena, non loin de Zouarin. En voyant avancer les Beni-Mezerouh, ils montèrent à cheval au nombre de mille cavaliers. Le premier d'entre'eux qui se présenta dans l'arène fut Nacer-ben-Ahmed. Amran-el-Kebir-el-Mezerouhi alla à sa rencontre, le tua et s'empara de son cheval et de ses armes. Il attendit ensuite qu'un nouveau combattant s'avançât. Salem-Ben-Bakir-Troudi prit la place du premier; mais lui aussi roula sanglant dans la poussière à la première passe. Personne ne pouvait résister à la vigueur de ce cavalier des Beni-Mezerouh. Les Troud, voyant que sept de leurs compagnons gisaient déjà sur le sol, se mirent à pousser de hauts cris, et à appeler El-'Ambri : « Accours ô El-'Ambri, disaient-ils ; ces mangeurs de figues de Barbarie vont bientôt nous exterminer ! » El-Ambri s'avança, le cimeterre à la main : c'était un cavalier puissant et de haute taille.

— O gens de désordre, lui dit le mezerouhi en l'abordant; ô gens sans religion, vous venez porter le trouble jusqu'ici. Vous êtes sur notre territoire; sortez-en, chiens que vous êtes, car autrement nous vous exterminerons jusqu'au dernier!

— Sois donc moins prodigue d'injures, ô mangeur de figues de Barbarie, répondit El-'Ambri; à toi! Et, aussitôt, les deux guerriers se ruèrent l'un contre l'autre comme deux chameaux en fureur, deux lions affamés, ou deux montagnes lancées l'une contre l'autre par un bouleversement terrestre. Le combat dura depuis le lever de l'aurore jusqu'à l'heure de la prière de l'acer (3 heures du soir.)

Le cheval de Amran-Mezerouhi était épuisé de fatigue: Attendez, dit-il, que j'en prenne un autre. Cette suspension d'armes fut acceptée; mais au moment où, ayant mis pied à terre, il renvoyait son cheval, El-'Ambri s'élança au galop sur Amran, et d'un violent coup de cimeterre le fendit en deux traitreusement.

Les Beni-Mezerouh, voyant leur champion abattu, se débandèrent et prirent la fuite. Les Troud, marchant sur leur traces, entrèrent en même temps qu'eux dans leurs bourgades, tuèrent quatre cents hommes, s'emparèrent d'un butin immense en effets et en troupeaux, et abandonnèrent les femmes dans la montagne où elles s'étaient réfugiées. Poussant plus loin leurs ravages, ils pénétrèrent dans la ville de Cafça, qu'ils pillèrent. Ils enlevèrent en même temps la caisse qui contenait le trésor de l'état.

Le souverain de Tunis apprenant tous ces désastres, écrivit au chef des Chabbia pour lui prescrire de marcher contre les Troud.

Le Chabbi lui répondit : « Loin de t'obéir, je déclare devant Dieu que si les chrétiens te faisaient la guerre, j'irais me mettre de leur côté pour te combattre aussi. »

Le prince tunisien fut très irrité de cette réponse insolente; mais il dut attendre trois ans avant de pouvoir s'en venger en se portant sur le Chabbi. Quand ce moment arriva, il expédia deux mille cavaliers qui se dirigèrent vers l'endroit nommé 'Aïn-*Chabrou* (1), où se trouvaient les campements des Chabbia. Pendant leur marche, ils rencontrèrent un chasseur de la tribu des Hanencha, et le questionnèrent sur la position occupée par le Chabbi. Il leur répondit : Le Chabbi était à 'Aïn-Chabrou ; mais je crois qu'il s'est dirigé depuis vers l'Oued-Roumel (2). Si vous le désirez, j'irai à la découverte, et, je le jure par vos têtes, je vous rapporterai des renseignements précis sur la position qu'il occupe et sur les gens qui sont autour de lui.

Le chasseur Hannachi partit en effet et rejoignit le Chabbi, auquel il dit :

Alerte ! Voici venir deux mille cavaliers qui marchent sur mes traces pour t'attaquer !

Le Chabbi, sans perdre de temps, fit charger sur le dos des chameaux tout ce qu'il avait, et ordonna à ses serviteurs de gagner la montagne au plus tôt.

A peine cette opération était-elle terminée, que les

(1) 'Aïn-Chabrou, fontaine située sur la route de Constantine à Tebessa, à 20 kilomètres environ au nord de cette dernière ville.

(2) Oued-Roumel, l'ancien Ampsaga, qui coule au pied de Constantine. Il existe un autre Oued-Roumel non loin du Kef; mais la tradition locale semble indiquer qu'il s'agit de la rivière de Constantine, auprès de laquelle les Chabbia campaient habituellement.

cavaliers d'Ifrikïa, massés comme un seul homme, firent leur apparition.

Le Chabbi ayant rassemblé ses guerriers, se porta à leur rencontre ; hommes et chevaux se heurtèrent vigoureusement les uns contre les autres. Le combat durait depuis quatre heures environ, quand les gens d'Ifrikïa se mirent à fuir en désordre. Le Chabbi les poursuivit, leur tua cent cinquante cavaliers, dont il prit les chevaux et les cuirasses. Il les pourchassa ainsi jusqu'à Badja, et ce n'est que des environs de cette ville qu'il se mit en retraite pour retourner à son campement de l'Oued-Roumel.

Les cavaliers d'Ifrikïa rentrèrent à Tunis. Le prince tunisien, au désespoir, déchira ses vêtements et jeta de la terre sur sa tête en s'écriant: Comment! vous vous êtes laissés battre par ces buveurs de lait de chamelle !

— C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, lui dit-on pour toute réponse. Mais il n'en conserva pas moins rancune au Chabbi. En effet, ayant appris qu'une caravane des Chabbia se dirigeait vers les ksour d'Ifrikïa afin d'y chercher des grains, il expédia sur leurs traces, pour les enlever, un millier de ses cavaliers. Ceux-ci les atteignirent à l'endroit nommé Abida, près du Kef (1), et s'emparèrent de quatre cents chameaux avec leurs charges. Les conducteurs de la caravane, dépouillés, allèrent porter à Chabbi la nouvelle de leur malheur.

Le Chabbi écrivit au souverain de Tunis une lettre conçue en ces termes :

(1) Le Kef, l'ancienne *Sicca Veneria*, sur le territoire tunisien, presque à hauteur de notre ville de Souq-Ahras.

« Rendez immédiatement et en totalité ce que vous avez pris à mes gens; si vous ne vous exécutez pas, j'irai vous trouver avec mes cavaliers et mes fantassins. »

« Fais ce que tu voudras, répondit-on de Tunis; nous ne sommes point de ceux qui ont peur. »

Le Chabbi, furieux de cette solution négative, écrivit alors au chef des Hanencha, aux Beni-Moumen, aux Feradja, aux Beni-Salah-Harar (1), aux Beni-Aouassi et à leurs voisins, aux Beni-Seliman et aux Saâdia. La totalité des contingents réunis éleva leurs forces à l'effectif de quinze cents cavaliers, avec lesquels le Chabbi entra en Ifrikïa. Toutes les populations épouvantées prenaient la fuite à son approche. Le Chabbi surprit les troupeaux de chameaux de l'émir de Tunis, à l'endroit nommé Selouguïa, et s'en empara: il y avait six cents chamelles sans compter les chameaux.

Après avoir effectué cette capture, le Chabbi retourna à son campement de l'Oued-Roumel.

Mais le prince tunisien, en apprenant la perte qu'il venait d'éprouver, se mordit les doigts de colère. — Voyons, dit-il, il n'y a donc personne parmi vous, qui soit capable de nous conseiller sur le parti à prendre?

— Vous avez des chevaux et des hommes à votre disposition; ordonnez, seigneur, on obéira!..

— Nos propres forces sont insuffisantes, dit le prince.

Il faut convoquer les gens d'Ifrikïa, de Gabès, les

(1) La famille des Harar est celle qui a eu longtemps la suprématie sur tout le territoire de la frontière tunisienne, dans le pays des Hanencha. Elle compte, parmi ses membres illustres, les Khaled, Nacer, Soultan Bou-Aziz et Brahim. Cette famille a été supplantée vers 1830, par suite d'intrigues, par celle des Resgui, qui est encore à la tête de la tribu.

populations du Sud, du Djerid, du Nefzaoua, les habitants de la montagne de Bekour.

En effet, tous ces pays envoyèrent leurs guerriers ; on rassembla quatre mille chevaux et six mille fantassins. Pendant dix jours on s'organisa ; le onzième on se mit en marche vers l'endroit dit El-Medjaz, que l'on nomme également Serat (1). Tous les contingents que nous venons d'énumérer marchaient à la suite de leur chef maudit.

Cependant le ministre du souverain de Tunis écrivit au Chabbi une missive conçue en ces termes : « O Chabbi ! nous sommes en route pour aller te combattre ; nous emmenons avec nous quatre mille cavaliers et six mille fantassins, afin de nous emparer de ce que vous possédez, avilir vos arrogantes personnes, vous évincer du territoire que vous occupez, et donner enfin votre chair en pature aux chacals. »

Ce ministre était l'ami du Chabbi, et s'il lui écrivait ainsi, c'était pour lui éviter d'être surpris et d'éprouver un désastre.

Dès que la lettre parvint au Chabbi, il dit à ses gens : Le souverain de Tunis marche contre nous ; que proposez vous de faire ?

— Il conviendrait de le combattre loin d'ici, c'est-à-dire avant qu'il ne pénètre sur notre territoire. — Celui qui venait d'émettre cet avis était issu des Himyarites. Tous les auditeurs se rangèrent à son avis, en assurant que c'était le meilleur parti à prendre.

(1) Le Medjaz, ou gué de l'Oued-Serat, affluent du Mellag, est situé sur la frontière tunisienne, non loin de notre zemala de spahis du Meridj. Il s'y est livré de fréquents combats entre les Algériens et les Tunisiens.

Alors Chabbi et tous les siens se mirent en mouvement, et ils franchirent les limites de l'Ifrikïa. Ils arrivèrent à un endroit où le même Himyarite leur dit de s'arrêter. Cet endroit, ajouta-t-il, est vaste et découvert, c'est ce qu'il nous faut pour faire manœuvrer la cavalerie.

Tous les Chabbia lui dirent: C'est toi qui nous donnes les meilleurs avis; c'est donc toi qui vas diriger nos actions.

Il y avait trois jours qu'ils se trouvaient en ce lieu, quand l'armée tunisienne se montra et vint dresser ses tentes devant eux. Cette première journée se passa sans qu'on en vint aux mains. Le lendemain matin, les Tunisiens déployèrent leurs étendards et montèrent à cheval. Dès que le Chabbi les vit dans cette disposition, il monta également à cheval et fit déployer ses enseignes.

Le premier qui s'avança dans l'arène était Saïd, des Oulad-Said, troupe auxiliaire du prince tunisien. C'était un cavalier renommé par son courage et sa vigueur dans les combats. R'enam-ben-Mender, des Hanencha, alla au-devant de lui; il était monté sur une jument blanche, et son costume était couvert d'or; il tenait en main un cimeterre de trempe recherchée.

Quand le premier le vit approcher, il lui dit: Qui es tu donc toi?

— Je suis des Beni-Hannach!

— Que me veux-tu?

— Je veux te tuer, avec l'aide de Dieu très-haut.

— Eh bien, je suis, moi, le premier cavalier de l'Ifrikïa. En long et en large dans cette région on connaît ma valeur.

— O gens injustes! pourquoi venez-vous dans notre pays? dit le Hannachi.

— C'est vous, au contraire, qui vous êtes emparés des biens de l'émir, et qui avez encore l'audace de lui adresser des paroles injurieuses.

— De quel émir parlez-vous donc? Nous n'en reconnaissons point; il existe un émir en Ifrikïa; mais nous lui sommes préférables par notre origine religieuse; car nous sommes issus des Oulad-Abd-Allah-ben-Mçaoud, porte étendard du Prophète, que le salut soit sur lui (1).

— En effet, vous ne reconnaissez d'autre émir que l'émir des bœufs, dit R'enam. Nous ne tenons aucun compte de vos discours, et le dernier des nôtres vaut mieux que vous tous réunis. Quant à toi, tu n'es qu'un Bédouin, un buveur de lait de vache; tu n'as d'autre lit que des bottes d'halfa, d'autre coussin qu'une branche de genévrier: donc, tais-toi, chien sans maître!

En entendant ces paroles, la figure du Hannachi changea de couleur, la colère enflamma son cerveau. Les deux cavaliers s'élancèrent l'un contre l'autre; leurs cimeterres s'entrechoquèrent; mais le Hannachi tomba dans la poussière, l'épaule coupée en deux. Aussitôt tous les guerriers des tribus alliées s'avancèrent de part et d'autre, chevaux contre chevaux, hommes contre hommes, et combattirent depuis le matin jusqu'à midi. Ils se séparèrent alors, laissant les morts sans les relever. Le lendemain, la lutte recommença depuis le lever de l'au-

(1) Nous avons déjà dit que la population des Hanencha était d'origine Haouaride. La tribu arabe des Soleïm vint se mêler à elle, et les chefs féodaux du pays faisaient remonter leur généalogie aux compagnons du prophète Mahomet.

rore jusqu'à trois heures du soir. Ils se séparèrent encore une fois.

Le prince d'Ifrikïa envoya le cheïkh Doufan et le cheïkh Salah-Zer'loum pour faire suspendre les hostilités et employer cette journée à donner la sépulture aux guerriers abattus de part et d'autre.

La proposition fut acceptée.

Les gens d'Ifrikia avaient perdu cent cinquante cavaliers et cent chevaux.

Du côté des Chabbia, il était mort cent soixante cavaliers et cent chevaux.

Parmi ceux d'Ifrikïa, vingt-cinq personnes de la cour du prince avaient succombé, tels que: Zâlan, Saâd-el-Blat, Amran-es-Sacy, et autres de la même noblesse.

Le lendemain encore, le souverain tunisien fit annoncer qu'il y aurait armistice pour laisser reposer les blessés. Mais Chabbi se dit : Quelle est donc la raison qui peut ainsi arrêter ce maudit? C'est une ruse de sa part, et il doit attendre les nouveaux renforts qu'il a sans doute appelés!

En effet, le chef tunisien avait écrit aux Oulad-Mezerouh d'accourir à son aide. Mais ceux-ci lui répondirent: Les Troud nous ont massacrés. et il ne nous reste plus que quarante hommes valides.

Il fit appel alors aux gens de Nefta et de Touzer. Mais à Aïn-el-Ahmri se trouvaient quelques Troud; l'un d'eux surprit l'émissaire tunisien, nommé El-Hadam, et le tua. Son tombeau est encore bien connu de nos jours.

De son côté, le Chabbi écrivit aux Troud, et ceux-ci lui amenèrent un renfort de cinq cents cavaliers qui le rejoignirent à 'Abida, en Ifrikïa. Dès qu'ils furent arrivés,

le Chabbi dit qu'il fallait attaquer de nouveau l'ennemi; mais ses gens lui répondirent: Il convient que nous consultions d'abord notre conseiller l'himyarite, qui nous dira si nous devons ou non combattre.

On fit appeler l'himyarite, et son avis fut qu'il fallait combattre. Aussitôt les tambours retentirent, les trompettes sonnèrent, les chevaux s'élancèrent en avant, renversèrent par leur choc les troupes d'Ifrikïa, et les Chabbia pourchassèrent l'ennemi jusqu'à Selouguïa, en lui tuant encore cent quatre cavaliers et soixante chevaux.

Le Chabbi perdit douze cavaliers, dont trois des Hanencha, trois du Zab: El-Megdad, Salem-el-Bahari et Ketir-ben-Amer, deux des Guerfa, un des Chabbia, et le cousin d'El-Bekri.

Les troupes victorieuses poussèrent jusqu'à Badja, faisant manger à leurs chevaux les cultures vertes des populations.

Les Troud Klab étaient les gens les plus redoutables à la guerre; pour les attirer à lui, le Chabbi leur avait dit: « Je suis des vôtres et vous êtes des miens, par le sang, par la chair et par les os, jusqu'à la fin des siècles. »

Cependant Mourad, souverain de Tunis, écrivit à Sefakès, à Soussa, à Gabès, à Tripoli: « Accourez avec vos cavaliers le plus rapidement possible; les Troud Klab dévastent le pays; ils n'ont aucun sentiment honnête dans leur cœur; ne les laissons pas nous envahir. Je suis le souverain d'Ifrikïa, et j'ai besoin de tous mes vassaux pour les repousser. »

Le Seigneur de Tripoli lui répondit: « Vous avez affaire à des gens qui ont quitté le riche pays de l'Yemen pour

passer en Egypte; ils sont venus de là à Tripoli, puis à Gabès; maintenant ils ravagent vos contrées; ils ne peuvent vivre sous aucune autorité; ils sont enclins au pillage et ne se plaisent qu'avec les chacals et les corbeaux. Donc, je vous conseille de leurs envoyer mille dinars; alors ils vous laisseront en repos au lieu de vous combattre. »

L'émissaire tripolitain porta cette missive à Tunis, et reconnut que l'Ifrikïa était dépourvue d'hommes de bon conseil.

Le souverain de Tunis lut la lettre du tripolitain, et dit aux grands de sa cour: Que pensez-vous du contenu de cette réponse?

— Nous n'avons qu'à écouter et obéir, lui répondit-on; c'est donc à vous d'ordonner.

— J'ai envie, dit le Prince, de monter moi-même à cheval, d'aller combattre le Chabbi, de m'emparer de sa personne, de faire bouillir sa chair dans un chaudron et de la manger ensuite.

— Non, ce n'est point ainsi qu'il faut s'y prendre, ripostèrent ses conseillers; il vaut mieux inviter les principaux d'entre les Troud à venir traiter verbalement avec nous; nous leur ferons quelque riche offrande, et ils s'éloigneront de la contrée sans nous causer de nouveaux dommages.

Bou-'Akkas, prenant la parole à son tour, s'écria: Non, il ne faut rien donner aux Troud et rien leur abandonner. Je suis d'avis de mander le Chabbi lui-même pour traiter; dès qu'il sera entre nos mains, nous ferons de lui ce que nous voudrons.

Il ne viendra pas, répondit-on, il est trop rusé; il

se doute et se méfie de tous les stratagèmes que nous pourrions employer pour lui nuire.

L'oukil Amran-el-Testouri objecta: Tout ce que vous dites est sans valeur; il faut que nous montions à cheval nous mêmes. Nous rassemblerons tous nos vassaux de l'Ifrikïa; nous avancerons la nuit et nous nous tiendrons en embuscade le jour; nous arriverons ainsi inopinément à Badja, où nous surprendrons l'ennemi à l'improviste.

Ce projet est le meilleur, s'écria-t-on de toutes parts; il faut l'exécuter. Alors on convoqua tous les clans de l'Ifrikïa, et on rassembla neuf mille cavaliers et quatre mille fantassins. Pendant leur marche, ils opérèrent de la manière convenue, c'est-à-dire avançant la nuit et s'arrêtant le jour; et ils arrivèrent ainsi auprès de Badja. La nuit étant venue, ils prirent leurs sabres, allèrent tourner la position des ennemis, et leur tuèrent à l'improviste quarante hommes et soixante chevaux. Le Chabbi, surpris, s'enfuit et disparut jusqu'au matin; mais au lever de l'aurore, il revint sur ses pas et engagea un combat qui dura jusqu'au moment où le soleil atteignit le zénith. Alors le souverain d'Ifrikïa alla trouver sidi Doufan, Zer'loum, Djaber, Aoûn-ben-Ali et sidi Zer'ouan, et leur dit: Si le Chabbi veut s'entendre avec moi, nous nous partagerons amicalement le territoire. — Ces saints personnages se rendirent auprès du Chabbi, et lui communiquèrent la proposition du Prince d'Ifrikïa.

— Le Chabbi répondit: J'accepte; mais à condition que je ferai moi-même le partage et que je choisirai mon lot.

Faites comme vous l'entendrez, lui répondit-on.

Le Chabbi ajouta: Vous, ô Zer'loum, et vous, ô Doufan,

vous allez régler cette affaire entre vous deux, car le prince d'Ifrikïa n'est qu'un perfide en qui je n'ai aucune confiance.

C'est ainsi, en effet, que s'arrangea le partage.

Le Chabbi et son monde s'en retournèrent sur les bords de l'Oued-Roumel; mais alors les Troud lui dirent: O Chabbi! te voilà rentré chez toi; quant à nous, nous ne sommes même pas salariés de la fatigue de nos chevaux, ni par toi, ni par ton ennemi!

— Mais je n'ai rien à vous donner, leur répondit le Chabbi.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, saches que nous n'épousons la querelle ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il nous faut, c'est de l'argent et des dinars. Donnes-nous-en, car autrement nous allons t'abandonner pour passer du côté de ton rival. N'oublies point que c'est grâce à nous que tu as eu la victoire.

— Allez le trouver si vous voulez, répondit le Chabbi.

— Eh bien! par Dieu, nous te déclarons que nous n'avons peur ni de toi ni de lui, lui dirent les Troud: sachez que nous sommes des créatures divines, vivant d'habitude sur le dos de nos chevaux; nous possédons des chamelles au long cou et à l'allure rapide; rien ne retarde notre marche, comme vous l'êtes dans la vôtre par vos bœufs et vos moutons.

Les Troud écrivirent, en effet, au prince tunisien: « Donnez-nous de l'argent, lui disaient-ils, et nous laisserons votre pays jouir de la paix. »

Le chef tunisien répondit: « Je ne vous donnerai jamais quoique ce soit; faites ce que vous voudrez. »

L'émissaire rapporta cette réponse. Alors cent cava-

liers des Troud apprêtèrent immédiatement leurs cimeterres et se disposèrent au combat et au pillage. Ils s'embusquèrent auprès des puits, enlevèrent une caravane composée de cent cinquante chameaux et s'en retournèrent ensuite à Badja.

Quand le bruit de cette nouvelle capture parvint au prince tunisien, sa raison s'envola.

— Voyez donc, s'écriait-il dans son délire, les méfaits que viennent de commettre encore ces chiens de Troud; et ils en feront bien d'autres, si nous ne les arrêtons, car c'est la fatalité qui les déchaîne contre nous !

Les grands de sa cour entreprirent de le calmer par le raisonnement : Ce sont de mauvaises gens, en effet; cependant un peu d'argent donné aujourd'hui à l'amiable, serait plus avantageux que cent mille dinars soustraits par la rapine.

Cette opinion prévalut, et on envoya aux Troud un cadeau composé de cinq cents dinars, dix vêtements de luxe et vingt-cinq chevaux. Les Troud se partagèrent le don du prince, puis s'éloignèrent vers Ber-Madjena, et de là allèrent à Cafça. Ils y trouvèrent les survivants des Oulad-Mezerouh, dont ils s'emparèrent. Ces derniers n'avaient plus parmi eux que des blessés. Les femmes des Oulad-Mezerouh se jetèrent dans les bras des Troud, les embrassant pour implorer leurs pitié; la haine et la rancune qui existait entre les deux races fit place à l'amitié. Les Troud restèrent donc paisiblement parmi eux pendant trois jours, puis ils allèrent au Hamma, ensuite à Touzer; mais là, ils trouvèrent Zâhna ainsi que les Oulad-el-Hadef prêts à les combattre. Ils se rendirent alors auprès du saint personnage sidi Ali-ben-Ahmed-

R'outs, le Nefzaoui, à qui ils demandèrent conseil sur ce qu'ils devaient faire.

— Ne combattez point les Oulad-el-Hadef, leur répondit le marabout, car vous pourriez quelque jour avoir besoin de leur appui. Il a été prédit que la contrée resterait sous leur dépendance, et Dieu, mieux que personne, connaît l'avenir!

— Nous écouterons avec respect et soumission vos conseils, lui dirent les Troud.

Le marabout remplit envers eux les devoirs de l'hospitalité, et Zâhna leur offrit mille dinars; mais ils refusèrent en disant: Les conseils du saint homme valent mieux que tous les biens de ce monde.

Ensuite ils repartirent et allèrent à Nefta, où se trouvaient déjà les autres membres de leur nation. On les accueillit avec des transports de joie. Qui sont donc ces gens que vous traînez à votre suite, leur dit-on? — Ce sont les survivants des Oulad-Mezerouh.

Enfin ils repartirent tous ensemble et ils rentrèrent dans le pays du Souf.

Quand le vieillard eut achevé le récit qui précède, je lui demandai:

Les Troud sont-ils retournés depuis en Ifrikïa?

Oui. Après que les Troud furent revenus de l'expédition faite de concert avec le Chabbi, nous eûmes à nous plaindre des gens d'Ifrikïa, qui lâchaient leurs bestiaux dans nos pâturages. Mamer-ben-Saria, Amar-es-Serab, Kacem-ben-bou-Beker, réunirent à eux cinquante cavaliers, dont dix des Oulad-Zaïd, parmi lesquels Bou-Diaf-ben-Amar, El-'Ambri et Bou-Drâ; les autres étaient des Oulad-Mançour, tels que Amar-ben-Salem et Ahmed-ben-

Mançour; neuf des Oulad-K'aïd, tels que 'Aridja, Kacem-ben-Mohammed, Aiça-ben-Mohammed, El-Bekri, Seliman-ben-'Aoun et 'Ar-'Ar-ben-Khaled, enfin les derniers étaient des Oulad-Hamed.

Ils se mirent donc en marche et arrivèrent aux environs de Nefta. Mançour et Djafer-ben-Hassen, à la tête de cent chevaux, marchèrent contre eux et les battirent non loin de Es-Senan.

Du côté des Tunisiens, il mourut Djâfer, El-Ouatek'-ben-Soussa et cinq autres cavaliers. Les Troud perdirent Meguetab, Hazam et Beloum ; puis, ils retournèrent dans le Souf, et depuis cette affaire ils n'ont plus remis les pieds en Ifrikïa. Ce dernier combat eut lieu sur l'emplacement dit Charâ-el-Ahmari.

Le vieillard ayant fini de parler, je lui dis: Puisque vous êtes un homme de bon sens et d'expérience, je voudrais que vous me donniez un conseil. Je me trouve à l'étroit dans ce pays, et je désirerais aller habiter ailleurs. Dites-moi quelle est la ville qui offre le plus d'avantages?

—Il y a trois villes: Touzer, Sefakès et Tunis, que je t'engage à ne pas habiter. — Tunis vaut mieux que les deux autres; mais ses émirs sont Turcs, et ils ont des relations d'amitié avec les chrétiens, que Dieu extermine; ils témoignent même plus d'affection à ceux-ci qu'aux musulmans. Leurs conseillers sont des chrétiens ou des renégats.

Mais ils vont donc détruire la religion de l'islam, lui dis-je.

Oh! non, répliqua-t-il; la religion de Dieu et de son prophète Mahomet subsistera toujours!

Mais pourquoi alors les hauts personnages du gouvernement ne massacrent-ils pas un émir qui a des relations avec les chrétiens?

Il garda le silence et ne répondit rien à mon observation. J'insistai; alors il me dit: C'est que les chrétiens pénétreront un jour chez lui et causeront sa ruine!

Que pensez-vous de Touzer, lui dis-je?

C'est une ville où il n'y avait que le bien; mais ce bien a disparu depuis que El-Hadef-ben-bel-Kacem s'y est établi. Il est le chef du pays, nommé par le gouvernement qui le soutient, tant de nuit que de jour; mais il ne traite point la population avec justice, aussi est-il détesté.

Est-ce donc par la puissance de l'argent, ou bien à l'aide de troupes, qu'il se maintient au pouvoir?

Non; ni par l'un ni par l'autre, mais en souvenir d'une prédiction qui est respectée religieusement dans le pays.

Quelle est l'origine des Oulad-el-Hadef?

Ils viennent de Fetenassa, dans le Zab.

Fetenassa était une ville située entre Oum-el-'Az et Khanga, qui fut détruite par Saoula. — Je vais te raconter leur histoire.

El-Hadef était un pauvre orphelin; il était encore en bas âge quand son père mourut.

Devenu homme, il demanda à sa mère quelle fortune avait laissé son père. Ton père, lui dit-elle, était un pauvre maître d'école qui enseignait à lire aux enfants; ce qu'il a laissé d'argent a suffi à peine à lui acheter un linceuil.

El-Adef fit, pendant plusieurs années, le commerce avec des fonds qui lui étaient confiés par d'autres personnes; il acquit ainsi une grande fortune. Dès qu'il se vit riche,

il retourna auprès de ses compatriotes à Fetenassa, et les engagea à le choisir pour chef. — Non répondirent-ils, car nous t'avons connu enfant et dans la misère ; nous ne saurions t'obéir. El-Hadef, irrité, jura qu'il deviendrait leur maître malgré eux. Il acheta vingt esclaves nègres, les amena dans la ville, et avec leur aide, se mit à battre les habitants et à entraver tout leur commerce.

Les gens de Fetenassa se plaignirent de cette oppression aux Oulad-Saoula (1).

Saoula déclara qu'il marcherait contre ce maudit tyran, et qu'il le chasserait de la ville. Il monta, en effet, à cheval avec quarante de ses meilleurs cavaliers, et se porta sur Fetenassa. En approchant de la ville il trouva quelques-uns des esclaves.

Qui êtes-vous leur dit-il?

Nous sommes les serviteurs de l'émir-El-Hadef-ben-bel-Kacem-ben-Ali-ben-Mohammed-ben-Nacer-ben-Kaâb.

Que faites-vous ici?

Nous sommes apostés, guettant quiconque voudrait pénétrer dans la ville pour nuire à notre maître.

Et les gens de la ville sont-ils pour vous?

Non; mais nous les maintenons dans l'obéissance.

Saoula fit saisir sept de ces esclaves, et ordonna de leur couper le nez. Ces malheureux, encore ensanglantés, allèrent rejoindre leur maître.

Qui donc a osé vous maltraiter de la sorte, leur demanda-t-il?

(1) La tradition fait descendre les Oulad-Saoula d'une race de géants, contre lesquels les Zenata, ancêtres des Chaouïa d'aujourd'hui, eurent à soutenir des guerres nombreuses. Les Oulad-Saoula, vaincus en définitive, se réfugièrent dans le Sahara. (Voyage d'El-Aïachi, traduction Berbrugger. — Exploration scientifique de l'Algérie, page 134).

C'est Saoula, qui a pris la fuite après nous avoir mutilés.

El-Hadef, avec une partie de ses esclaves et quelques-uns des Fetenassiens attachés à sa fortune, montèrent à cheval à la poursuite de Saoula. Ils le rattrapèrent auprès d'une rivière dite Oued-Braz.

« O vils esclaves ! leur cria El-Hadef, vous avez mutilé mes nègres, pensant sans doute qu'il n'y avait plus sur terre d'autres guerriers que les vôtres !

Là dessus, il lança son cheval au galop et tua Amran-el-Kebir.

Les Oulad-Saoula perdirent sept hommes ; il mourut aussi trois nègres esclaves et deux individus de Fetenassa.

Le combat dura jusqu'au coucher du soleil. El-Hadef ne cessait de crier : Qu'est devenue votre valeur tant reputée, ô descendants d'El-'Abrani ? — Il revint ensuite sur ses pas, rapportant les dépouilles des cavaliers qu'il avait tués.

Les habitants de la ville le voyant reparaître joyeux et chargé de dépouilles, éprouvèrent un grand désappointement, car ils s'étaient déjà réunis en armes dans l'espoir de contribuer à sa ruine. En les retrouvant dans de telles dispositions, il leur dit :

— J'en jure par vos têtes, aucun de vous n'obtiendra mon pardon, à moins que vous ne me promettiez tous d'accepter ma domination.

— Ils répondirent : Nous écouterons vos volontés et nous obéirons. Ils se soumirent à lui, en effet, et il devint leur émir. A dater de ce moment, il prononça des sentences de mort et dépouilla de leurs biens tous ceux qui tentèrent de se soustraire à son autorité. Cette situation

durait depuis quinze années, quand survinrent les événements dont Biskra fut le théâtre (1). Les habitants de cette ville furent attaqués par les Turcs, venus au nombre de cent quatre-vingts soldats et de cinq cents cavaliers auxiliaires.

Les gens de Biskra se défendirent et tuèrent quelques-uns des agresseurs. Alors El-Hadef dit aux Fetenassiens: Venez avec moi combattre les Turcs, si vous ne voulez que je commence par vous combattre vous-mêmes.

Mais, dans cet intervalle, les Turcs écrivirent en ces termes aux Fetenassiens: « Venez vous joindre à nous, autrement nous vous traiterons aussi en ennemis.

Les habitants de Fetenassa se dirent: Soyons du côté des Turcs, car notre tyran n'a pas de partisans. Et ils allèrent effectivement rejoindre les Turcs, de sorte qu'El-Hadef resta seul avec ses esclaves pour défendre sa cause. On se battit contre lui depuis le matin jusqu'à l'heure de l'acer; il perdit vingt esclaves, et lui-même, blessé à la cuisse, eut son cheval tué. Au moment où il se trouva démonté, il se jetta sur un cavalier des Oulad-Saoula, et le tua pour s'emparer de sa monture. De nouveau à cheval, il combattit encore avec le même acharnement, allant toujours de l'avant sans jamais reculer, au point que ses ennemis eux-mêmes disaient: Que cet homme est courageux ! Voyant qu'il ne pouvait plus résister, El-Hadef fit dire à sa mère de charger tout ce qu'il possédait sur des mulets, et de prendre rapidement la fuite parce qu'il avait les Turcs à ses trousses. Sa mère exécuta ses

(1) La première expédition des Turcs contre Biskra eut lieu sous le gouvernement du pacha Hassan-Agha, en 941 de l'hégire (1534 de J.-C).

ordres; mais au moment où elle allait franchir la porte de la ville, un Saouli la frappa mortellement et s'empara de toutes les richesses qu'elle emportait. El-Hadef ne sauva que son cheval et un de ses esclaves; il prit la fuite vers l'Oued-Biger chez les Beraber (Beni-Barbar). Il resta parmi eux pendant quatre années, et se guérit parfaitement de sa blessure à la cuisse.

Les Beraber étant allés faire la récolte de leurs olives, El-Hadef se trouvait un jour seul dans leurs bourgades, quand arriva un groupe de cavaliers. Ils s'approchèrent et lui demandèrent ce qu'étaient devenus les autres habitants.

Qui êtes-vous, leur dit-il.

Nous sommes des Beni-Hannach, et nous voudrions bien savoir aussi qui tu es, toi dont la parole nous semble agréable?

Je suis de Fetenassa.

Serais-tu El-Hadef, qui s'est révolté contre ses compatriotes?

C'est moi-même.

Tu es, en effet, un homme énergique; nous avons entendu parler de toi: vis en paix dans ce pays et loin de tes ennemis; nous promettons de te fournir le blé et l'orge dont tu auras besoin, tant que tu séjourneras ici.

Je préférerais cependant m'en aller avec vous partout où vous dirigerez vos pas.

O! homme à la parole élégante, nous le voulons bien.

El-Hadef s'acquitta envers eux des devoirs de l'hospitalité, et quand les Beraber revinrent dans leurs bourgades, ils dirent aux cavaliers: Qui donc vous a reçus pendant notre absence?

— C'est El-Hadef, et il nous a bien traités.

Les cavaliers Hanencha restèrent dans le pays jusqu'à ce qu'ils eussent perçu tout ce qu'ils avaient à demander aux Beraber. Au moment de leur départ, ils dirent: Cet étranger va monter à cheval et partir avec nous. — Oh! non, répondirent les Beraber; c'est un homme bon, vertueux, d'une grande expérience, que nous tenons à garder toujours parmi nous.

Il fera ce qu'il voudra, dirent les Beni-Hannach; il est libre de rester ou de partir. El-Hadef déclara alors qu'étant fatigué, il voulait continuer à se reposer chez ses hôtes.

On se décida à le laisser. Mais alors un vieillard d'entre les cavaliers des Beni-Hannach prit la paroles en ces termes: O! gens, tant que cet homme vivra, il accomplira des choses extraordinaires. Croyez-en ma vieille expérience; je suis âgé de quatre-vingts ans, j'ai été en relation avec les émirs, les princes et tous les grands de la terre; mais jamais je n'avais rencontré un homme du caractère d'El-Hadef.

Tu radotes, lui répondirent ses compagnons, et on voit bien que ton intelligence baisse!

Non, certainement, je ne me trompe pas, répliqua-t-il; et je vous dirai même plus, c'est que je prévois que si cet homme reste ici, aucun de nous ne touchera plus, à l'avenir, à l'argent et aux dinars des Berbères.

Tu as perdu la tête, vieillard, lui répéta-t-on encore une fois.

Les Beni-Hannach s'en retournèrent donc seuls auprès de leur seigneur, nommé Otman-ben-Ali-ben-bou-Beker-ben-Mohammed-ben-Saâd-ben-Djaber-ben-Braham-ben-

Amer-ben-Bara-ben-Mohammed-ben-Djaber-ben-Nacer-es-Ser'ir-ben-Amer-ben-Abd-Allah-ben-Amer-ben-Khattab, que Dieu l'admette dans son paradis (1).

Quelle nouvelle apportez-vous, leur dit ce chef?

Le bien, s'il plait à Dieu ; mais nous avons fait la rencontre d'un homme beau de figure, doué d'une parole élégante, cavalier accompli, et qui est digne de marcher à la tête de ses compagnons.

Comment se nomme-t-il?

El-Fetenassi.

Ce doit être alors El-Hadef, l'infâme que ses compatriotes ont chassé de son pays natal?

C'est lui-même.

Vous auriez du vous saisir de sa personne et me l'amener pour que je le mette à mort, car il est capable, en

Cette généalogie a quelque similitude avec celle donnée par Ibn-Khaldoun. Il dit, à ce sujet : « C'est à côté de Tebessa que l'on rencontre la première peuplade Haouaride; elle s'appelle les Beni-Oumifen et obéit à la famille de Soleïm, fils d'Abd-el-Ouahed, fils d'Asker, fils de Mohammed, fils de Bara, fils de Hannach. » Ce Hannach, dit M. de Slane, dans sa traduction d'Ibn-Khaldoun, doit être l'ancêtre des Hanencha, peuple qui habite encore la région indiquée ici par notre auteur. Hanencha est le pluriel de Hannach. Cette grande tribu était autrefois maîtresse de tout le territoire qui s'étend depuis La Calle, sur le littoral, jusqu'aux plaines sahariennes au sud de Tebessa.

Khaled-ben-Nacer-ben-Otman (le petit fils du chef des Hanencha dont il est question ci-dessus) a joué un rôle important en Algérie. En l'année 1637, il s'allia au cheïkh El-Arab-Sakheri, et à eux deux ils organisèrent la formidable insurrection qui renversa la puissance Ottomane dans la province de Constantine. Nous avons déjà raconté une partie de cet épisode dans la *Revue africaine* (tome X), complété par les documents inédits de M. Berbrugger. Nous espérons entrer dans de plus grands détails historiques en publiant prochainement une étude à laquelle nous avons donné le titre de *La Féodalité sous la domination Turque, dans la province de Constantine*.

suscitant le trouble entre nous et nos sujets, d'allumer la guerre.

Si vous l'aviez vu vous même, vous ne l'auriez point tué, tant il paraît digne de respect, tant sa conversation est agréable.

Vous verrez, leur répondit alors le chef, si ce que je crains ne se réalise pas un jour.

— Après que les cavaliers du seigneur des Hanencha furent rentrés dans leur pays, El-Hadef, s'adressant à ses hôtes, leur tint ce discours :

Les gens qui vous dominent ne sont autres que des pasteurs de bœufs; je connais bien leur origine; et leur manière de faire (1). Leur seul but est de prendre tous les ans de l'argent aux populations. Vous leurs payez habituellement un impôt que vous croyez être la zekkat

(1) Dans la note qui précède, nous avons dit que le fond de la population du pays des Hanencha était d'origine Haouaride, et qu'elle obéissait à la famille arabe des Soleïm. Nous avons dit aussi ailleurs que, de nos jours, il existait encore des juifs dans cette tribu, vivant absolument de la même manière que le reste de la population. D'après une opinion généralement répandue dans la contrée, tous les Hanencha, sans exception, professaient, avant l'invasion arabe, la religion de Moïse. Quand aujourd'hui les indigènes veulent injurier un homme des Hanencha, ils lui rappellent son origine en lui jetant à la face ces mots: Hannach-ben-Fennach-ben-Fellach-ben-Habach-ben-Chaloum-el-Yahoudi ; c'est-à-dire Hannach, fils de Fennach, fils de Fellach, fils de l'Abyssin, fils de Salomon le juif. Je ne crois pas que tous ces mots se terminant par la syllabe *ach* aient été accidentellement assemblés pour le seul agrément de l'euphonie, et cela avec d'autant plus de raison, que les deux noms de Fellach et de Habach ont une signification qui a ici une certaine importance. Le mot Habach signifie, en arabe, Abyssin; quant à Fellach, que L. Marcus écrit Felas-Felassyan, il signifie *exilés*, synonyme de *Felistim;* c'est le nom donné encore aujourd'hui à la peuplade juive établie en Abyssinie de temps immémorial, on dit même depuis le siècle d'Alexandre le grand. Nous reviendrons sur ce sujet important pour l'ethnographie, dans un travail spécial sur les Hanencha.

(l'impôt légal) tandis qu'eux l'appellent la Djezia, qui n'est autre que la capitation exigée des juifs et des chrétiens. Aucune de vos femmes n'a donc enfanté d'homme énergique et capable de soustraire sa patrie à cette infamie!

Conseillez-nous : que devons-nous faire, lui répondirent-ils?

Je suis un pauvre étranger, et ils ne m'appartient point de vous donner des conseils.

Nous voulons cependant qu'il en soit ainsi, dirent-ils; et ils insistèrent si fortement et à tant de reprises, qu'il finit par leur répondre ceci :

— Lorsque les Beni-Hannach reviendront chez vous, dites leur : « Chaque année vous venez ici ; vous nous trouvez absents et dispersés ; afin de vous éviter des fatigues si souvent répétées, nous allons vous donner en une seule fois notre impôt de deux années, afin que vous ayez moins à vous déplacer. » Puis, quand les Beni-Hannach seront repartis, vous acheterez des chevaux, des fusils ; vous ferez rentrer dans le pays tous vos frères qui en sont éloignés, tant ceux qui habitent les villes que ceux qui voyagent dans le Tell. Voilà ce qu'il convient de faire. Quant à moi, je vous donnerai tout ce que je possède, je marcherai avec vous, dans la même voie, mon sang sera votre sang, ma chair votre chair!

Tous les Beraber répondirent : Nous ferons cela.

Quand les Beni-Hannach se représentèrent l'année suivante, les montagnards, ainsi qu'ils en étaient convenus, leur donnèrent l'impôt de deux années en une seule fois.

Le vieillard qui avait pris la parole l'année précédente dit à ses compagnons : Cette manière de procéder

de la part des Beni-Barbar est le commencement de ce que je vous ai prédit. L'avenir justifiera l'exactitude de mes paroles.

En arrivant auprès de leur seigneur, celui-ci leur dit: Quel est donc tout cet argent que vous m'apportez?

C'est l'impôt de deux années; répondirent-ils, et ils lui racontèrent ce qui s'était passé.

Quelle est la situation des Beni-Barbar?

Ils vivent en paix et dans le bien.

Cependant, les habitants de la vallée de l'Oued-Biger prenaient leurs dispositions pour se soustraire à l'autorité des Beni-Hannach. Ils achetèrent des chevaux et prièrent El-Hadef de les payer. Mais répondit-il, vous savez bien que je suis étranger et sans fortune ; n'étant pas votre seigneur non plus, je ne peux vous faire un don semblable. Vendez-moi plutôt vos jardins, et employez-en le prix à payer ce qui est nécessaire à votre armement. Le marché fut débattu et convenu. Alors El-Hadef ajouta: Ma fortune est cachée au sommet de la montagne ; il faut que j'aille la chercher pour vous payer.

Le lendemain, avant le lever de l'aurore, il monta à cheval; lui et son esclave se dirigèrent vers la montagne. Il ne savait où il devait porter ses pas, quand il fit tout à coup la rencontre d'un chasseur Hannachi qui lui dit:

— Où vas-tu donc ainsi, toi et ton esclave?

Je me suis trouvé indisposé, répondit-il; la tête m'a tourné, et, ne connaissant pas le pays, je me suis égaré. Mais d'où es-tu toi même?

Je suis un chasseur Hannachi.

Où se trouve votre seigneur?

Il est campé sur le versant de la montagne non loin d'ici.

Conduis moi jusqu'à lui ; je te donnerai un demi dinar de récompense.

Ils se mirent en marche et arrivèrent bientôt à l'endroit où se tenait le seigneur des Hanencha, qui était assis, ayant plusieurs des siens autour de lui. Après avoir échangé les salutations, El-Hadef lui dit : Quel est donc, ô seigneur, la cause de l'air sombre que je vois sur votre figure ?

Dis moi plutôt ce qui t'amène, lui répondit le Hannachi ?

Ce qui m'amène, c'est le bien et la paix. J'ai abandonné les Beni-Barbar parce que la disposition de leur esprit ne vous est point favorable. J'ai voulu les ramener à de meilleurs sentiments ; mais ils m'ont battu et m'ont ensuite expulsé de leur vallée.

— Les Beraber prétendent, au contraire, que c'est toi qui leur as inspiré des idées de rebellion.

J'en jure par ta tête, dit El-Hadef, c'est un rapport mensonger. Du reste, plusieurs des vôtres ont été témoins des avis salutaires que je leur ai donnés précédemment.

Tu n'es qu'un imposteur, je n'admets point tes raisons. Faites de suite disparaître cet homme de ma présence et mettez-le à mort! s'écria-t-il; n'ayez aucune pitié pour lui!

On emmena El-Hadef; mais il ne cessait de sourire en marchant au supplice. Pourquoi souris-tu ainsi au moment où tu vas mourir, lui demanda Zaïd-ben-Amer.

Je le certifie par Dieu, lui répondit El-Hadef, que ton maître ne me fera point tuer.

On l'entraîna néanmoins à une grande distance, et il dit alors à ceux qui l'entouraient :

Pour quel motif allez-vous me tuer?

Parce que tu as inspiré la révolte à nos tributaires et que tu es un homme pervers.

Eh bien! retournez auprès de votre seigneur, et allez lui dire qu'en me laissant la vie il a tout à gagner, tandis que ma mort va lui causer d'affreux malheurs.

Les serviteurs du Hannachi ayant réfléchi, se dirent : Il faut que nous allions rapporter ces paroles à notre chef avant d'exécuter sa sentence. Et ils le reconduisirent devant lui.

Oh ! enfants de prostituées! Je vous avais ordonné de tuer cet homme : pourquoi me le ramenez-vous en vie?

C'est qu'il nous a dit telle et telle choses.

Voyons, amenez-le alors en ma présence.

Qu'as-tu de si important à me communiquer?

Je suis un homme de bons conseils, lui dit El-Hadef; je sais diriger les actions des princes ; mon intelligence est supérieure. Laisse-moi vivre à tes côtés et te conseiller; ce sera pour toi bien plus profitable que si tu me faisais périr.

Quel conseil peux-tu donc me donner pour sauver ta tête.

La première occasion qui se présentera me vaudra la vie que tu m'accordes aujourd'hui.

Il resta donc auprès du seigneur des Hanencha, assistant journellement aux délibérations de toutes les affaires.

Au bout de quelque temps, le souverain de Constantine écrivit à ce dernier pour lui demander de l'argent. Le Hannachi communiqua aussitôt la lettre à son entou-

rage, et El-Hadef, consulté à son tour sur ce qu'il convenait de faire, émit son opinion en ces termes:

A ta place, je vêtirais un de mes serviteurs d'un costume splendide; je lui donnerais pour monture un cheval magnifique. Ce serviteur emporterait un riche cadeau et une lettre de compliments, dans laquelle tu dirais qu'empêché par une maladie douloureuse, tu envoies l'un de tes fils à ta place pour présenter tes hommages au souverain de Constantine. Quant à aller toi-même faire cette démarche, ce n'est point prudent; le commerce des princes est souvent dangereux, et un homme prévoyant doit s'en abstenir.

L'émir Hannachi résolut de suivre son conseil. Mais, dit-il, si mon émissaire, est présenté au souverain et interrogé par lui que devra-t-il répondre?

Il se tiendra d'abord dans une attitude convenable, afin que l'on ait bonne opinion de vous. S'il est invité à un repas, il mangera peu et laissera le reste des mets aux serviteurs. Toutes ses actions étant rapportées au souverain, il convient qu'il soit toujours d'une politesse exemplaire; s'il est présenté au prince, qu'il ne fasse pas une trop longue station devant lui, et se hate d'offrir les cadeaux. L'argent est le maître de tout : c'est par sa puissance que l'on fait couper les têtes et que l'on rapproche les choses éloignées. Si le prince l'interroge sur son maître, qu'il fasse son éloge et vante la sollicitude paternelle avec laquelle il traite ses administrés. C'est par ce moyen que l'on aura bonne opinion de vous tous, et que vous serez considérés comme les meilleurs sujets de la contrée.

El-Ouzaï, chargé d'accomplir cette mission de confian-

ce, se mit donc en route avec plusieurs autres serviteurs. Il trouva le souverain dans son château de Ksar-Tina (1), au milieu de ses soldats.

El-Ouzaï étant de retour, nous raconta ainsi son voyage: Je fus introduit auprès du prince; sa figure exprimait la colère, mais me souvenant des recommandations d'El-Hadef, je montrai immédiatement mes cadeaux. A la vue de ces richesses, il changea d'aspect et parut satisfait. Je répondis convenablement à toutes les questions qu'il m'adressa sur l'émir des Hanencha, et il m'invita à rester sept jours dans sa ville. Au moment de notre départ, le prince nous dit: Vous êtes mes sujets fidèles; retournez maintenant auprès de mon ami le Hannachi, à qui vous remettrez ce caftan d'honneur. Il nous fit ensuite quelques cadeaux, et nous quittâmes Constantine.

El-Ouzaï ajouta: J'ai appris que le souverain de Constantine voulait tuer notre émir; il eut été perdu certainement, s'il n'avait pas suivi les conseils d'El-Hadef.

Quand le Hannachi entendit ces paroles, il s'écria: El-Hadef m'a donné, en effet, un avis salutaire. Puis, par reconnaissance, il le maria à Teber, fille d'El-Ouzaï, dont il paya lui-même la dot. Il lui fit, en outre, cadeau d'une belle tente, de plusieurs esclaves et le traita depuis avec une excessive générosité.

El-Hadef ne tarda pas à avoir un fils, auquel il donna le nom de Bel-Kacem. La situation du pays devint pros-

(1) Les indigènes, dans leurs légendes capricieuses, ont interverti le nom de *Constantina* en *Ksar-Tina*, — c'est-à-dire le *château de la reine Tina*. — Il est inutile de démontrer combien cette interprétation est inexacte.

père grâce à ses bons conseils; chacun allait le consulter pour toutes les affaires qui présentaient quelques difficultés, et il acquit ainsi une grande considération. Il dit un jour au Hannachi: Tu es le maître de la moitié du territoire tunisien et de la moitié de celui de Constantine; en outre, l'organisation de ton pays repose sur des bases plus solides que celles des souverains de ces contrées; mais il est prudent d'entretenir toujours de bonnes relations avec tes deux voisins.

L'émir Hannachi répondit: Il convient alors de faire un cadeau au prince tunisien; je lui enverrai du miel, des moutons et un cheval de Fez. Mon serviteur El-Ouzaï sera encore chargé de cette mission.

— Mais El-Ouzaï est malade; il faudrait faire choix d'un autre agent fidèle.

C'est moi qui partirai, dit avec empressement El-Hadef.

Je ne veux pas t'envoyer toi même; il m'est impossible de me séparer de toi.

Il s'apercevait, depuis quelque temps, que El-Hadef avait acquis une grande influence dans le conseil; ses avis étaient toujours préférés et exécutés; il craignait donc les intrigues d'un rival ambitieux. — Amara-ben-el-Addassi fut mis en route avec les cadeaux, et alla les offrir au prince tunisien, qui les accueillit avec grande satisfaction.

Cependant, l'émir Hannachi se dit un jour: J'écoute constamment les conseils de cet étranger, tandis que ceux qui composent mon entourage, gardant le silence, ne prennent plus part aux délibérations. Abed-ben-Saïd exprimant son opinion sur El-Hadef, lui avait dit précédemment: Cet homme est très rusé; il a le cœur noir, ses opinions sont versatiles; il ne faut pas s'y fier.

L'émir se souvenant de ces paroles, fit appeler Abed et lui dit : Tu es un vieillard expérimenté ; tu as vécu dans l'intimité avec mon père et mon aïeul ; tu as assisté à toutes leurs affaires. A ce titre, tu dois m'exposer franchement ce que tu penses d'El-Hadef.

A quoi bon, répondit le vieillard, vous parlerai-je de cet homme ? Vous ne faites plus rien sans lui ; vous ne tiendriez pas compte, du reste, de mes observations.

Malheureux, si je te questionne, c'est afin que tu me répondes ; j'exige que tu exprimes toute ta pensée, ne crains aucun reproche ; parle.

Eh bien ! puisque vous le voulez, répliqua le vieillard, sachez que El-Hadef vise à substituer son influence à la vôtre et à s'emparer du pouvoir. J'ai été témoin des adroites menées qu'il a mises en pratique pour s'attacher l'affection de nos gens. Cet homme a deux cœurs : un blanc et l'autre noir.

Que me conseilles-tu, alors ? Quant à moi, je ne vois qu'un moyen à employer ; c'est de l'éloigner immédiatement de notre pays.

Ne vous arrêtez pas à cette malencontreuse idée, reprit le vieillard, car elle serait impraticable. Aujourd'hui qu'il est puissant par l'affection de vos sujets, qui donc oserait le forcer à s'éloigner ?

Que faut-il faire, alors ?

Le tuer, c'est le moyen le plus sur.

Comment devons-nous nous y prendre ?

Quand tout le monde dormira, que nul, autre que Dieu, restera éveillé, allez vous-même le tuer, et enterrez le dans un lieu secret. Puis, le lendemain du meurtre, faites demander El-Hadef comme si vous aviez besoin

de ses conseils. On ne le trouvera pas, et alors vous vous écrierez devant votre entourage: C'est vous qui avez fait disparaître cet homme ! C'est vous qui avez tué mon conseiller !

Chacun niera sa participation au crime, et, de cette manière, les soupçons ne se porteront pas sur vous.

L'émir El-Hannachi répondit : Ton idée est bonne; la nuit prochaine, je la mettrai à exécution.

Mais cette conversation venait d'être entendue par le nommé Amer-ben-Merdas. C'était un de ceux qui étaient attachés à El-Hadef, parce qu'il en avait reçu des marques de générosité. Il s'empressa donc d'aller répéter à El-Hadef, sans en rien oublier, tout ce qu'il avait entendu.

El-Hadef répondit : Sois tranquille ; je me charge de faire avorter le complot tramé contre moi.

Après la prière de l'acer (3 heures du soir), El-Hadef envoya chercher le fils de l'émir Hannachi et lui dit : J'ai de la viande bien grasse et bien fraîche et du beurre excellent pour mon dîner de ce soir, je désire que tu viennes le partager avec moi. Si tu refuses, je te jure par Dieu que je ne boirai ni ne mangerai. Le jeune homme remercia et accepta.

Quand la nuit fut venue, ils burent et mangèrent ensemble. Puis le jeune homme dit : Il faut que je retourne maintenant auprès de ma mère, car elle ne dormirait pas si elle ne me voyait point couché à ses côtés sous la tente.

Non, répliqua El-Hadef; je suis l'ami de ta famille, ta mère n'aura donc aucune inquiétude ; reste avec moi, je t'enseignerai l'art de gouverner les populations. Si ton père mourait, un compétiteur pourrait te ravir le

pouvoir; il est bon que tu saches d'avance ce qu'il faut faire.

El-Hadef se mit à parler, et comme la nuit avançait, le jeune homme sommeillait en l'écoutant. Dès qu'il le vit profondément endormi, il le porta sur son lit et le couvrit de ses propres vêtements.

El-Hadef, après avoir accompli cette opération, emporta son fils Bel-Kacem, alors âgé de trois ans, et partit accompagné de son esclave nègre. Il laissa sa femme, parce qu'elle était malade, et profitant des ténèbres de la nuit, il dirigea ses pas vers la ville du Kef, où il arriva au lever de l'aurore.

Revenons à l'émir Hannachi.

Vers le milieu de la nuit, alors que tout le monde était plongé dans un profond sommeil, il s'arma de son cimeterre et, suivi de son esclave, il entra dans la tente d'El-Hadef. Voyant quelqu'un endormi sur un lit, il se dit : C'est lui, le voilà ; et il le coupa en morceaux avec son sabre. Il s'en retourna ensuite, satisfait, vers sa demeure.

Dès que le jour fut venu, il réunit son entourage. Il manque encore celui qui dirige nos conseils, observa-t-il. Comment se fait-il qu'il ne soit pas déjà parmi nous? Lui serait-il arrivé quelque chose ? Allez l'appeler.

On alla dans la tente d'El-Hadef, où l'on ne trouva qu'un cadavre coupé en morceaux. Plusieurs personnes de l'entourage, effrayées, prirent la fuite sur le champ. El-Ouzaï apparut et s'écria : Mon gendre est mort.

Apportez-le ici, dit El-Hannachi, que je le voie. On l'apporta, en effet, tout enveloppé dans ses effets; mais le découvrant, l'émir reconnut que c'était le cadavre de son propre fils, et aussitôt il fut saisi du plus grand déses-

poir. Déchirant ses vêtements, il ne cessait de s'écrier O ! mon fils, consolation de mon âme, c'est moi-même qui t'ai assassiné !

Tous les assistants, cependant, supposaient que le meurtrier ne pouvait être qu'El-Hadef, puisqu'il avait pris la fuite.

La mère, inconsolable, poussait aussi des gémissements plaintifs.

Cependant, lorsque la douleur de l'émir se fut calmée, il déclara de nouveau qu'il était lui-même l'auteur du crime. Ce n'est pas possible, lui objecta-t-on ?

Oui, c'est bien moi ; j'ai voulu nuire à El-Hadef, et Dieu m'a puni en faisant retomber ma mauvaise action sur mon propre sang. Allez à la recherche d'El-Hadef ; courez sur ses traces : si vous ne le ramenez, je vous tranche la tête !

Ses gens cherchèrent partout, mais ne le découvrirent point ; et ils revinrent sur leurs pas désappointés et larmoyants. L'émir Hannachi tournait son chapelet dans ses doigts, en répétant : O Dieu ! tu m'as puni en me privant du même coup de mon enfant et de mon conseiller !

Quand à El-Hadef, il entra dans le Kef et alla se présenter au kaïd de cette ville, en lui disant : Je viens ici pour rester près de vous, car je sais me rendre utile en donnant de bons conseils à ceux qui gouvernent les populations. — Sois le bienvenu, lui répondit celui-ci.

El-Hadef séjourna au Kef pendant six mois environ ; mais, au bout de ce temps, il reconnut que cette ville n'avait pas une importance proportionnée à son ambition, et il la quitta pour se rendre à Badja.

Il était là encore depuis six mois, quand son fils Bel-

Kassem et son esclave tombèrent malades. Cette localité ne lui convint pas non plus, et il partit pour Kaïrouan. Il entra dans cette ville au lever de l'aurore, et, ne trouvant personne qui lui offrit l'hospitalité, il se rendit tout droit chez le kaïd.

Qui es-tu et que veux-tu, ô vieillard, lui dit celui-ci?

— Je suis le conseiller de ceux qui gouvernent, et je cherche à utiliser mes connaissances, répondit El-Hadef.

Je suis pourvu de conseillers, et n'ai nullement besoin de tes services.

El-Hadef, ainsi congédié, s'en alla sur la place du marché. Or, comme il connaissait parfaitement l'art de la divination, un individu s'approcha de lui et le pria de tirer son horoscope. El-Hadef fit ses calculs et lui répondit qu'il serait bientôt le chef de cette ville; mais l'individu se mit à rire, en ajoutant que sa prédiction était mensongère. Mon calcul est infaillible, répliqua El-Hadef; et il renouvela son opération, qui amena une seconde fois le même résultat. Cet homme lui remit un dinar d'or et s'en alla; mais le lendemain il revint à l'endroit où se trouvait El-Hadef : Je crois, lui dit-il, que ton calcul est irréalisable, car rien ne me fait pressentir la nouvelle fortune que tu m'as prédite hier. El-Hadef recommença encore ses calculs et s'écria tout à coup : J'en prends Dieu à témoin, tu ne sortiras pas de ta maison, et tu ne mangeras pas d'aujourd'hui, que ce ne soit de la nourriture du maghzen! Si Dieu veut, tu verras bientôt ce que j'annonce!

El-Hadef était occupé à prédire l'avenir à un autre individu, quand apparurent de nombreux cavaliers apportant la nouvelle de la nomination du nouveau kaïd. Celui-ci entra dans la maison du commandement, et, ainsi que

la chose lui avait été prédite, mangea ce jour même le pain du gouvernement.

Cependant le nouveau fonctionnaire, nommé Kâab-ben-Saria, envoya chercher El-Hadef et lui parla ainsi : O ! toi qui prévois l'avenir, je désire que tu restes auprès de moi comme si tu étais mon frère.

J'accepte, lui répondit El-Hadef; mais à une condition.

Laquelle ?

C'est que tu n'écouteras pas d'autres conseils que les miens.

Ce que tu me proposeras sera accepté d'avance.

Bien sûr ? C'est que, vois-tu, ce monde n'est qu'une lutte permanente; moi j'aime à diriger les actions des grands; ceux-ci en profitent; mais, je devrai avoir inévitablement des envieux et soulever des mécontentements; il faut donc que nous soyons, toi et moi, comme deux corps dans un corps.

J'accepte cette règle de conduite, lui répondit Kaâb.

— Un jour, El-Hadef s'approcha du kaïd Kaâb et le trouva très inquiet. Quelle est la cause de tes soucis, dit-il ?

Le souverain de Tunis me demande quatre cents dinars d'or, et je n'ai pas cette somme dans mon coffre.

Mais c'est chose facile à se procurer.

Comment s'y prendre ?

Tu as dans ta ville plus de quatre cents individus qui mangent du pain sous ta protection. Chacun d'eux va te remettre un dinar, et tu réuniras ainsi la somme nécessaire.

Kaâb lui dit : Tu es décidément un homme merveilleux; ton conseil est des meilleurs.

— El-Hadef resta dans cette situation jusqu'à l'époque où le souverain de Tunis ayant été tué, fut remplacé par

El-Acheraf. A son avènement, le nouveau prince convoqua tous les grands dignitaires de son royame. Kaâb, kaïd de Kaïrouan, fut également invité à se présenter pour recevoir la confirmation de son emploi : celui-ci envoya El-Hadef à la cour de Tunis.

Tous les grands fonctionnaires allèrent saluer le Prince et le complimenter. Les kahia et kaïds qui ne m'ont pas apporté leur cadeau de joyeux avènement, dit El-Acheraf, peuvent se retirer. Chacun baissa la tête. El-Hadef seul s'avança en disant : Je suis envoyé par le kaïd Kaâb pour vous offrir, de sa part, quatre cents dinars d'or.

Le prince, très-satisfait, complimenta El-Hadef et lui confirma l'investiture du pouvoir dont jouissait son maître. A son retour à Kaïrouan, El-Hadef raconta à Kaâb ce qui s'était passé, et fit l'éloge de la place honorable qu'il occupait désormais dans l'estime du nouveau prince. Il lui parla aussi des 400 dinars empruntés à un juif, et qu'il avait remis en cadeau en son nom. — Mais comment remboursera-je cette somme au juif, lui dit Kaâb ?

Charge moi de la surveillance des bouchers, des vendeurs du marché public et des boulangers, et je te procurerai cette somme avant peu.

Mais ce que tu me proposes va faire murmurer le peuple, objecta Kaâb.

La femme a enfanté l'homme, lui dit El-Hadef ; et si l'homme ne fait pas à son tour preuve d'énergie, ceux qui l'entourent n'ont aucune déférence pour lui.

Agis alors comme tu l'entendras.

El-Hadef, le premier, établit la taxe des droits à percevoir sur les marchés, les ventes et les achats de la population ; cet usage, consacré par, lui servit de règle et

constitua les revenus permanents des gouverneurs de Kaïrouan.

Au bout de quelque temps, le prince tunisien convoqua de nouveau ses grands dignitaires. El-Hadef se présenta encore au nom de son maître.

J'ai besoin de vingt mille dinars, annonça le prince ; vous allez répartir entre vous cette somme et me l'apporter.

Tous les dignitaires se regardèrent consternés; mais El-Hadef, s'avançant, s'écria : O prince, que votre volonté soit faite ! Au nom de tous les hauts fonctionnaires ici présents, je m'engage à vous fournir aujourd'hui, sans plus tarder, ce que vous demandez !

A la fin de la séance, tous les kahia et les kaïds réunis ne cessaient de répéter : El-Hadef est un homme qui ne peut rester plus longtemps parmi nous. Ce sera bientôt lui qui mènera nos actions, et cependant, il n'est pas des nôtres. El-Hadef, survenant, leur dit : Il faut que chacun de vous se cotise pour réunir la somme exigée par le prince ; je vais faire la répartition de ce que chacun doit me donner. Si vous n'y consentez pas, retirez vous ; je me charge de compléter la somme à moi seul.

Tous les dignitaires se mirent en colère, ajoutant qu'il fallait tuer un homme si embarrassant. Alors El-Hadef alla trouver un juif et lui emprunta les vingt mille dinars. Quand les dignitaires lui virent cet argent entre les mains, ils reconnurent la supériorité de leur rival, et s'en retournèrent furieux dans leurs pays en répétant : Quelle est donc la calamité que Dieu a envoyée parmi nous ?

Cependant El-Hadef porta les vingt mille dinars au

souverain: Prenez, lui dit-il, je tiens la promesse que je vous ai faite et devant laquelle vos hauts fonctionnaires ont reculé. Maintenant, je vous demande à devenir leur chef, pour leur apprendre à mieux administrer leur pays.

Personne, en effet, répondit le prince, n'est plus digne que toi d'occuper cet emploi. Tu seras leur chef et mon ministre en même temps.

Dès que El-Hadef eut entre les mains les clés du trésor, il restitua au juif les vingt mille dinars qu'il lui avait empruntés. Puis il écrivit à l'émir de Badja, à ceux de Sefakès, de Cafça, du Kef, de Kaïrouan et du Nefzaoua de lui envoyer chacun cinq mille dinars. Le prince apposa son cachet en tête de chacune des lettres, et au bout d'un mois, la somme totale était rentrée au trésor. Il donna une partie de cet argent au souverain et mit le reste en réserve.

Quelque temps après, il annonça à son maître qu'il allait lui procurer un revenu de dix mille dinars. Il y a à Tunis, lui dit-il, dix marchés et des bains publics qui ne payent aucun impôt. Il faut envoyer des agents sur ces lieux, et exiger de chacun d'eux un droit de mille dinars.

Un autre jour, il ajouta : Prince vous n'avez pas de chevaux, il faut que vous en ayez quatre. Séance tenante il écrivit :

O Oulad-Rezek, vous mangez mon pain, donc il faut que vous m'envoyiez un cheval.

Il expédia d'autres missives conçues dans les mêmes termes aux Oulad-Manâ, aux Beni-Aïar et aux Beni-Djouïn.

Quand les chevaux arrivèrent, il dit encore : Il faut qu'ils soient nourris avec l'orge de la zekkat d'Ifrikïa.

— Nous allons demander aussi à l'émir des Chabbia de nous envoyer les dattes du Djerid, qu'il n'a pas le droit d'exiger des populations de cette contrée.

Reprenant la plume, il écrivit : « O Chabbi, tu perçois les revenus du Djerid d'une manière irrégulière. Il faut que tu envoyes au souverain de Tunis la moitié des récoltes de dattes et la moitié des impôts en numéraire que tu reçois du Djerid. Le reste sera pour toi. »

Quand Chabbi reçut cette dépêche, il réunit son entourage et lui dit : Voyez donc la demande extraordinaire que m'adresse le souverain de Tunis. Cela ne s'est jamais vu.

N'en sois pas étonné, objecta quelqu'un ; il y a maintenant à la cour du prince un homme qui fait de grandes choses.

— A cette époque, une fraction des Beni-Manâ, suivie d'autres gens, abandonna l'Ifrikïa et alla rejoindre le Chabbi. Leur exemple fut suivi par d'autres familles, et chacun se plaignait du nouveau système gouvernemental qui les dépouillait de tous leurs revenus.

Le prince tunisien, voyant les émigrations successives qui dépeuplaient ses états, en fit la remarque à son ministre. El-Hadef lui répondit : Les tribus arabes n'ont personne qui les dirige; il faut se les attacher, et nous pourrons ensuite exiger d'elles tout ce que nous voudrons.

Le moment de la perception des impôts du Djerid étant venu, le kaïd de la contrée fut chargé de procéder à cette opération. Mais le Chabbi avait entre les mains le registre sur lequel on inscrivait cet impôt, car personne autre que lui ne l'avait touché jusqu'alors. Cela dura jusqu'au moment où la guerre éclata et où les Chabbia

furent vaincus par les habitants d'Ifrikïa, ainsi que nous le raconterons plus loin. Le kaïd ayant donc reçu les instructions de son maître, se rendit au Djerid et de là envoya chercher le Chabbi. Celui-ci arriva accompagné de Ahmed-ben-Mohammed et de son frère Taïeb, tous deux fils de Abd-es-Samet (1), ainsi que du vertueux Ali-ben-Saïd et de Hamami. Tous ces individus arrivèrent selon leur habitude pour la perception de l'impôt, et s'installèrent dans leurs tentes.

Vers la fin de la nuit, le kaïd fit dire à Chabbi : Il faut que les gens du Djerid m'apportent cette nuit même leurs contributions, afin que je m'en retourne immédiatement.

Ahmed, Taïeb et Hamami se réunirent; quant à Ali, il leur déclara ceci : Mes frères, une décision prise de nuit est toujours mauvaise! Que la malédiction divine soit sur celui qui nous tracasse!

As-tu donc peur du prince tunisien qui gouverne des mangeurs de poules?

Je ne fais que vous communiquer les appréhensions de mon cœur. Je suis d'avis qu'il ne faut prendre aucune résolution pendant la nuit.

Eh bien! répondirent les autres, que ton esclave vienne avec nous, si tu refuses de nous accompagner; cela suffira.

Ils allèrent ensemble auprès du kaïd, qu'ils trouvèrent fort en colère contre les gens du Djerid.

(1) Abd-es-Samet, de la famille des Chabbia vivait vers l'an 935 (1528 de J.-C.), sous la régence de El-Hacen-Soltan. A cette époque, dit El-Kaïrouani, la question des impôts provoqua une révolte générale dans le pays. Quelque temps après, les Arabes rebelles se déclarèrent pour les Turcs qui vinrent s'établir à Kaïrouan. (Voir l'histoire de l'Afrique d'El-Kaïrouani, page 271 et suivantes).

Qu'as-tu donc, kaïd lui dirent-il en le trouvant dans cet état ?

Comment ! Vous voulez donc que je retourne auprès de mon souverain sans lui rapporter les revenus du Djerid?

Mais il fait encore nuit ; attendez jusqu'à demain et nous verrons alors ce qu'il convient de faire.

Où est Ali-ben-Saïd, dit le kaïd.

Il est resté en arrière pour presser le paiement de ce que doit chaque fraction.

Il faut cependant qu'il assiste à cette réunion, ajouta-t-il. Et il envoya ses serviteurs pour le faire venir.

Que me voulez-vous, dit Ali aux serviteurs ?

Le kaïd désire que tu assistes à la réunion.

Je n'irai pas, et je vous jure par Dieu que je ne veux ni voir la figure, ni entendre le son de la voix de votre kaïd. Et là-dessus, donnant de l'éperon à son cheval, il s'éloigna.

Les serviteurs rapportèrent cette réponse au kaïd. Celui-ci, furieux, s'écria, tuez ceux qui sonts présents ainsi que leurs serviteurs; mettez-vous à la poursuite d'Ali pour le tuer aussi.

Ahmed, Taïeb et Hamami, en effet, furent mis à mort sur le champ.

Quant à Ali, les gens envoyés à ses trousses ne purent l'atteindre, et il se réfugia sain et sauf parmi les Oulad-Ali, à Nefta.

Le kaïd n'étant plus gêné par les personnages qu'il venait de faire disparaître, perçut l'impôt et s'en retourna satisfait à Tunis.

— Le prince se réjouit d'avoir suivi les conseils d'El-Hadef et d'être ainsi délivré de ceux qui lui avaient toujours

causé des embarras. Quant aux populations d'Ifrikïa que Chabbi avait attirées à lui, elles s'en revinrent d'elles-mêmes dans leur pays.

Au bout de quelque temps, El-Hadef dit au prince: Les chrétiens viennent dans vos états y faire du commerce sans payer aucune redevance. Il faut que nous les soumettions également à un impôt pour augmenter vos revenus; nous prélèverons le dixième sur tout ce qu'ils apporteront dans nos ports.

Des bâtiments de la nation française s'étant présentés, consentirent à payer ce qui était exigé. On perçut sur eux dix mille drahms, et ils vendirent leurs marchandises; mais en retournant dans leur patrie, ils rencontrèrent un vaisseau musulman et le dépouillèrent de tout ce qu'il portait. Les gens de ce vaisseau, qui appartenait au Hafsi, rentrèrent à Tunis fort mécontents. Les Hafsites avaient, à cette époque, une organisation très régulière; El-Haoussin-ben-Moustapha-el-Hafsi se présenta à El-Acheraf et lui dit: Pourquoi romps-tu les bonnes relations que nous avions avec les chrétiens.

Ce sont des maudits, lui répondit El-Acheraf; pourquoi les laisserai-je commercer chez moi sans exiger une redevance.

Cependant El-Hadef dit à son maître : Gardez le silence, vous ne savez pas réfuter les objections d'El-Hafsi. Répondez-lui ceci: Pourquoi, toi, El-Hafsi, m'adresses-tu de semblables remontrances. Je suis l'émir d'Ifrikïa; tu n'as pas à contrôler mes actions !

Mais El-Hafsi se tournant en colère vers El-Hadef, lui répondit: O! ennemi de Dieu, tu ruines le pays depuis que tu y es arrivé. Pars, vas-t-en, car tes conseils sont perni-

cieux. La population toute entière se plaint de ta conduite, les mezarguia murmurent; tu as tué Chabbi, le plus puissant de nos alliés, et tu as dévasté son territoire.

Vous avez toujours eu trop d'égards pour Chabbi, répliqua El-Hadef.

S'il a été traité avec égards, c'est que son ancêtre était compagnon du Prophète. Mon père lui-même le traitait en ami et en allié. En achevant ces paroles, El-Hafsi donna un soufflet à El-Hadef.

C'est ainsi que vous laissez maltraiter votre ministre en votre présence, dit El-Hadef, en se tournant vers le souverain El-Acheraf?

Je subirais moi-même les mauvais traitements d'El-Hafsi, observa le prince, que je ne dirais rien, parce que je n'oublie point qu'il est issu de Amar-ben-Khattab.

El-Hadef se mit en colère.

O! El-Acheraf, ajouta El-Hafsi, je viens te faire un aveu complet, car aujourd'hui je m'aperçois que tu manques d'énergie. Oui, tes états sont comme une femme sans ceinture et abandonnée à elle-même; personne n'y prospère plus. Je t'offre d'être moi-même ton ministre et de réparer les fautes de ton favori.

El-Hadef dit alors: Je suis un homme qui aime à bien vivre. J'ai quitté mon pays pour acquérir gloire et fortune. Par Dieu! je n'aime point les ennuis. J'étais ici placé au même rang que le souverain; mais je ne resterai pas dans cette position un jour de plus. La terre de Dieu est vaste; je vais la parcourir jusqu'à ce que je rencontre une ville qui me convienne pour m'y fixer, ou bien, restant sur mon cheval, je marcherai devant moi jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'appeler à lui.

Il ordonna aussitôt d'apprêter son cheval, et suivi de son fils et de son esclave, il s'en alla chez sidi Ali-'Azouz. Après avoir passé une nuit chez ce saint homme, il se remit en route et arriva à Kaïrouan.

Dans cette ville, il rencontra des gens des Hamama. Il causa avec eux, et ils lui apprirent qu'ils étaient campés à 'Amra.

Que diriez-vous si j'allais donner de bons conseils aux gens de votre tribu ?

Dis-nous d'abord toi même d'où tu viens.

Je viens de la cour du prince de Tunis.

C'est donc lui qui t'envoie vers nous ?

Que Dieu le maudisse ! Ce prince n'est pas plus énergique qu'une femme ; il n'y a rien à gagner à son contact.

El-Hadef partit donc avec eux et arriva chez les Hamama, qui lui offrirent l'hospitalité. Il les séduisit par ses belles paroles, et ils finirent par lui proposer de rester désormais parmi eux. El-Hadef vécut quelque temps dans cette situation. De tous côtés, on venait le trouver et on lui répétait : Les Beni-Hamam sont dans un état prospère depuis que tu leur donnes tes conseils ; veux-tu être notre chef. Nous sommes des Arabes d'origines diverses, tu te mettras à notre tête ?

Cela m'est impossible, répondait-il à leurs instances ; il convient que je surveille mes propres affaires.

Un jour, El-Hadef égorgea quatre moutons et invita tous les notables à un festin. Quand ceux-ci eurent fini de manger, ils lui dirent : Ce n'est pas sans motif que tu nous as ainsi réunis?

En effet, c'est pour vous demander trois choses.

Quelles sont-elles ?

Je désire d'abord que vous me donniez en mariage une fille appartenant à l'une de vos principales familles; que vous désigniez ensuite cent d'entre vous pour me constituer une garde, et enfin je demande à participer pour un quart à toutes les dépenses que la tribu sera obligée de faire en commun, car je suis votre hôte depuis six mois, et je ne veux pas vivre plus longtemps à vos dépens.

Tous les assistants trouvant ces propositions avantageuses, s'engagèrent à les accepter. On se mit à lui chercher une femme; mais comme ils tardaient à la trouver, El-Hadef leur dit: Ne vous en préoccupez pas davantage; j'ai choisi moi-même celle qui me convient; elle est sans rivale, c'est la fille de Zer'loum. Il faut que vous me la donniez. Le mariage eut lieu; on lui donna cent drahms en dot, on lui acheta une tente, et il s'installa avec sa nouvelle épouse chez les Hamama.

Les Hamama lui dirent, rembourse-nous maintenant le montant de la dot et le prix de la tente que nous avons payée pour toi. Mais El-Hadef s'y refusa. Depuis quatre ans il vivait dans cette situation, quand son fils Bel-Kacem lui demanda à se marier. Mon fils, lui répondit-il, je ne consentirai jamais à te marier dans un pays où l'habitation repose sur la solidité d'un montant de tente. Je te promets qu'avant un mois je te marierai dans d'autres conditions.

Quelques jours après, en effet, un groupe de cavaliers fit son apparition dans le pays. Quelle nouvelle apportez-vous, leur dit El-Hadef.

Les Turcs, répondirent-ils, sont arrivés par mer à Tunis et ont tué le prince El-Acheraf.

Qui le remplace maintenant au pouvoir ?

C'est Mourad-El-Abeter (1).

C'est mon ami intime, s'écria El-Hadef ! Les Hamama lui fournirent immédiatement un cheval de Fez, et il partit sur le champ pour Tunis.

Le nouveau souverain était entouré des hauts dignitaires; dès qu'il eut fini de parler avec eux, El-Hadef s'avança, le salua et lui dit : Prince, me reconnaissez-vous ?

Non.

J'étais cependant l'ami de votre père. Vous étiez jeune alors; nous habitions le même palais, et vous veniez souvent jouer sur mes genoux. (2)

Mon père ne m'a jamais parlé de celà, dit le prince; cependant reste ici près de moi, je te donnerai ce qui te sera nécessaire.

Prenez d'abord le cheval que je viens vous offrir, dit El-Hadef. Puis il se mit à raconter les évènements qui s'étaient accomplis autrefois. Tout l'entourage écoutait avec étonnement cet homme, dont la parole était des plus éloquentes. Cette première entrevue dura fort longtemps,

(1) Vers 935 ou 936, Kheïr-ed-din fit, en effet, une expédition contre Tunis et réussit à s'y établir. A l'approche de la flotte turque, le sultan El-Hacen, qui gouvernait Tunis, prit la fuite, mais ne fut point tué, comme le raconte El-Adouani. On sait que, plus tard, ce même sultan El-Hacen demanda du secours à Charles-Quint, qui vint prendre Tunis et replaça son ancien souverain sur le trône.

Il ne faut pas s'étonner de ce que El-Adouani donne à Kheïr-ed-din le nom de Mourad ; il commet l'erreur de la plupart de ses compatriotes de l'intérieur, qui désignent indistinctement tous les chefs turcs sous le nom de Mourad, les rois de France sous celui de Louis, et les princes espagnols sous celui d'Alphonse.

(2) Ces faits sont inexacts : l'imagination de l'écrivain parle de relations antérieures qui n'ont pu exister entre lui et le corsaire Turc.

au point que tous les dignitaires se retirèrent laissant El-Hadef seul avec le prince.

El-Hadef ne cessait de lui répéter : L'Ifrikïa est comme une femme féconde dont il faut savoir utiliser les produits : traitez les Adassa avec bonté, et la paix régnera dans vos états (1).

Mourad ne se lassait pas de l'écouter, en remarquant que personne ne lui avait encore parlé avec autant de franchise et d'intelligence.

Quand on apporta le repas du prince, El-Hadef fut invité à le partager avec lui. Le prince lui disait : Tu seras désormais mon ami, et si tu désires un emploi à ma cour, je te nommerai mon ministre.

J'accepterai si Dieu le permet, repondait El-Hadef. Cependant, au bout de quinze jours, il pria le prince de l'autoriser à retourner chez lui.

Où résides-tu, lui dit-il ?

J'habite la campagne au milieu des tribus.

Pourquoi n'irais-tu pas te fixer dans le Djerid. C'est un pays vide de conseil; il y faudrait un homme comme toi. Vas-y résider, jusqu'à ce que je te donne une autre position !

A son départ, le prince lui fit cadeau d'un vêtement estimé mille drahms d'or; il l'investit de pouvoirs très étendus, avec le droit de vie et de mort sur ses sujets, et le droit d'asile en faveur de quiconque se placerait sous sa protection. Veille aux Chabbia lui dit-il, qu'ils ne te causent des embarras.

El-Hadef rentra chez les Hamama.

(1) Toutes les peuplades nomades du sud de la Tunisie se composaient d'un mélange de Addassa, Haouara, Zenata, Zouar'a, etc., qu'il y avait à cette époque intérêt à ne pas mécontenter.

Dans quelles dispositions as-tu laissé le prince, lui demandèrent-ils ?

Ses intentions sont bonnes. Il m'a confié la haute direction de vos affaires, mais je n'oublie pas que je suis toujours des vôtres. Restez soumis à votre prince, si vous voulez être considérés comme les meilleurs de ses sujets.

A dater de cette époque, El-Hadef se décida à abandonner son séjour de la plaine, au milieu des troupeaux et des nomades, pour fixer sa résidence dans une ville: il alla à Cafça, chez sidi El-Adjeri-ben-Amer, où il s'installa. Mais son fils Bel-Kacem et sa femme Teber tombèrent malades dans cette ville, et il eut de grandes inquiétudes pour la vie de son fils. Il alla consulter alors le marabout sidi Yahïa sur le parti qu'il devait prendre.

O mon fils, lui répondit-il, tu es l'émîr du Djerid; hate-toi de rejoindre ton poste, de peur que les Chabbia ne prennent ta place; tu les vaincras si tu t'y rends de suite.

Il présenta dix dinars en offrande au marabout, mais celui-ci les refusa en disant : Garde les pour les donner à d'autres.

El-Hadef se mit en route avec sa famille pendant la nuit, et avant le lever de l'aurore il arrivait à Tekenious.

Il se rendit ensuite à Touzer et se présenta au marabout sidi Ahmed-R'outs, qui le reçut de la manière qu'il raconte lui-même en ces termes :

Sois le bienvenu dans ton pays, s'écria le marabout en me voyant. J'avais cent mille dinars que je mis chez lui en dépôt : Avec cette fortune, me dit-il, tu deviendras le maître de mes enfants et tu pourras les vendre comme esclaves. Mais je te conseille de les bien traiter, si tu veux qu'à mon tour j'accorde ma protection aux tiens.

Je fis cadeau au marabout, d'un cheval et d'un vêtement de prix. J'accepte ton cheval, me dit-il, Dieu, en récompense, t'accordera la victoire sur tes ennemis. Quant au vêtement, je l'accepte aussi, et en échange, je te fais don de Touzer et de son territoire, en long et en large; le vêtement que je reçois en est le prix. Maintenant, ajouta le marabout, je te recommande encore une fois mes enfants; je partage le pays entre toi et eux jusqu'au moment où le tout te reviendra, car la fortune des miens changera un jour.

Dieu est grand! lui dis-je, ô sidi Ahmed, mes fils seront toujours les serviteurs des tiens.

Du tout; ce que je t'annonce arrivera, je prévois l'avenir de mes fils et des tiens; mes descendants seront humiliés par les tiens, qui achèteront leurs propriétés pour une valeur infime. Oui, tes descendants vendront les miens comme de vils esclaves, et c'est pour cela que je m'inquiète de leur avenir.

Celui de tes fils qui humiliera ma race sera un homme au teint blanc, aux yeux ternes et aux jambes grêles.

Par Dieu! lui dis-je, serait-ce mon fils bien aimé Bel-Kacem? Je n'hésiterais pas à le tuer, plutôt que de voir s'accomplir une telle injustice.

Non, ajouta le saint homme, les décrets de Dieu sont plus puissants que notre volonté.

Mais, dans ce cas, n'aurons nous pas des rivaux qui nous contesteront la possession de Touzer?

Tes descendants auront des rivaux, en effet; mais ils seront les plus forts. Il viendra de l'ouest des gens qui voudront renverser leur puissance; mais ils échoueront.

El-Hadef acheta la maison de Zer'loum au prix de

quarante drahms. Après l'avoir réparée, il fit égorger un bœuf et pria le marabout sidi Ahmed de bénir le festin, pour attirer la protection divine sur sa nouvelle habitation.

Le cheïkh sidi Ahmed-R'outs mourut à l'âge de 83 ans. El-Hadef, n'oubliant pas la promesse qu'il avait faite, traita toujours ses enfants avec considération.

El-Hadef mourut cinq ans après, en laissant sa famille sous la protection de sidi Ali, fils de Ahmed-Routs. On l'enterra à côté du marabout et on eut soin de cacher son tombeau, dans la crainte que, plus tard, il ne devint une cause de trouble.

Le commandement de Touzer était, à cette époque, entre les mains des Beni-Abd-ed-Din, des enfants de Zakaria-ben-Abd-el-Kader et de Saâd-el-'Ardji, originaires d'une bourgade dite El-'Ardj. Ils étaient en relations avec les chrétiens établis à l'extrémité de l'Ifrikïa (1).

Bel-Kacem, fils d'El-Hadef, jouissait paisiblement des palmiers que lui avait légués son père, quand le souverain de Tunis le manda à sa cour. Parmi les habitants de Touzer, lui dit le prince, tu es le seul qui possède une grande fortune; je veux donc te donner le gouvernement de cette ville.

J'accepte répondit Bel-Kacem; mais étant seul de mon parti, j'aurai à lutter contre des rivaux puissants. Afin de me faire accepter, il faut que votre kaïd chargé de la perception de l'impôt se rende à Touzer, et exige immédiatement le paiement de cet impôt. Ceux qui gouvernent

(1) Il est question, je présume, des établissements que les Siciliens possédaient à cette époque sur le littoral africain.

cette ville étant mis dans l'impossibilité de s'exécuter dans un bref délai, vous me choisirez alors pour les remplacer.

Bel-Kacem retourna à Touzer, où ne tarda pas à le suivre le kaïd percepteur. Trois jours après son arrivée, celui-ci réclama l'impôt, en annonçant qu'il voulait repartir le lendemain.

Comment, lui objecta-t-on, il n'est ni dans vos habitudes, ni dans celles du souverain tunisien de nous presser de la sorte !

Les quatres notables de Touzer voyant que le kaïd ne cédait pas à leurs instances, envoyèrent un émissaire au souverain. Celui-ci répondit : Vous n'avez qu'à obéir aux ordres de mon kaïd.

Les quatre personnages se dirent entre eux que ce qui arrivait devait être le résultat d'une intrigue du fils d'El-Hadef. Zakaria-ben-Abd-el-Kader, Mâmer-ben-Zâlan et les Beni-Abd-ed-Din déclarèrent au kaïd qu'ils se démettaient de leurs fonctions. Ce dernier en rendit compte au souverain, lequel accepta leur retraite.

Le kaïd réunissant alors les gens de Touzer leur fit connaître qu'ils étaient sans chef et qu'ils devaient s'en choisir un.

Nous n'avons pas de choix à faire ; il vous appartient d'investir du pouvoir ou de destituer qui bon vous semble.

Voulez-vous Amara-ben-Bakir ?

Non, parce qu'il a le caractère emporté.

Voulez-vous alors Abd-el-Ouhab, des Beni-Abd-ed-Din?

Non plus, parce que c'est un coureur de femmes ; il faut un homme vertueux.

Je vais nommer El-'Ardji ?

Il ne peut nous gouverner, parce qu'il est d'une autre ville que la nôtre.

Alors, dit le kaïd, je vous donnerai Bel-Kacem-ben-el-Hadef.

Bel-Kacem ayant été accepté et reconnu chef de Touzer, appela autour de lui des gens de Fetenassa, organisa une garde, et ne tarda pas à être le maître absolu du pays.

Safouan ajoute : Quand le vieillard eut fini l'histoire d'El-Hadef, il me dit : Ecris tout ce que je viens de te raconter, afin que d'autres, après toi, puissent également en être instruits.

Il ne me reste maintenant à te parler que de Nefta, et ce sera tout. C'est un pays, je le répète, qui ne te convient pas. Ses habitants sont des Rafda, c'est-à-dire des Chiites (1), qui amènent des hommes étrangers dans les bras de leurs femmes, et cette abominable coutume durera chez eux jusqu'à la fin des siècles. Si tu veux être protégé, je te conseille d'aller habiter le Souf.

Mais ses habitants se plaignent du peu de ressources qu'offre le pays, lui dis-je.

C'est vrai, ajouta-t-il ; mais tu ne peux pas avoir en même temps et la tranquillité et l'abondance des biens. Nous avons cinq villages et nous sommes sans cultures, parce que notre terre a peu d'eau ; mais nous jouissons de la paix loin des injustices des sultans.

Safouan ajoute : Je dis au vieillard, racontez-moi en-

(1) Rafda رافضة dérive du verbe رفض quitter, abandonner une chose qui sépare et fait défection; de là, en matière religieuse, être hérétique.

core les causes du dernier conflit qui éclata entre les Chabbia et le souverain de Tunis.

Laisse-moi, mon fils, j'ai des affaires pressantes dont il faut que je m'occupe ; j'ai laissé ma famille sans blé et sans orge, et je t'ai communiqué tout ce que je savais sur le Souf.

J'ai déjà songé à votre famille, lui répondis-je, et lui ai envoyé une charge de blé, une charge d'orge, un sac de dattes, une jarre d'huile et un quintal de viande sèche.

Safouan ajoute : Dès que le vieillard entendit mes paroles, sa figure devint radieuse. Puisqu'aujourdhui je n'ai plus de soucis, me dit-il, écoute moi encore, et que Dieu récompense ta générosité.

Après que le souverain de Tunis eut fait tuer les principaux Chabbia, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, le nouvel émir de cette peuplade se vétit de noir et jura de se venger d'une manière éclatante. Il rassembla tous les guerriers, depuis le territoire d'Abd-Allah-ben-Mohammed jusqu'au Djebel-el-Malah. Le chiffre de son armée s'éleva à douze mille hommes, à la tête desquels il entra en Ifrikïa, annonçant que, puisqu'on avait tué les siens, il fallait qu'il en tirât vengeance.

L'auteur du récit ajoute : Chabbi s'avança jusqu'à l'endroit nommé Dakhela. Il commença par faire des captures, tua trois hommes des Zer'loum, prit 700 chameaux, 16 chevaux et beaucoup d'effets. Il avait attaqué à l'improviste, sans que les habitants d'Ifrikïa s'y attendissent. Le lendemain, la razia continua; il prit encore 300 chameaux, un esclave et 30 vaches.

La nouvelle de cette irruption parvint le troisième

jour seulement au prince tunisien. Il réunit aussitôt ses conseillers et leur dit : Chabbi ravage les ksour d'Ifrikïa et s'est emparé de tout ce qu'ils renfermaient; il n'a plus qu'à venir ici et à mettre à sac mon palais.

Les conseillers étaient consternés. — Saâd-ben-Amer prit la parole en ces termes : Nous avons trois mille cavaliers sous nos ordres. Chaque jour j'en lancerai cinq cents contre Chabbi; Ben-Merzoug et Djaber-el-Hamami en feront autant.

Ceux de Saâd étant arrivés les premiers au combat, les Chabbia les culbutèrent sans difficulté et en tuèrent cent soixante, dont ils gardèrent les dépouilles et les chevaux. Saâd retourna auprès du prince et lui dit : Si nous continuons ainsi nous serons tués jusqu'au dernier; il convient donc de réunir nos forces et d'attaquer simultanément.

Ils lancèrent, en effet, leurs trois mille chevaux en avant, mais ils furent encore repoussés. Après ce nouvel échec, Saâd écrivit au prince : Nous ne pouvons lutter contre Chabbi, car nous sommes comparables à un morceau de graisse blanche qui fondrait sur le flanc d'un chameau.

Mourad fit appeler un vieillard des Beni-Hafès, nommé Hassen-el-Bahi, qui était âgé de plus de cent ans : Savez-vous, lui demanda-t-il, comment il faut s'y prendre pour nous délivrer des Chabbia ?

Ecrivez au souverain de Tripoli, lui répondit le vieillard; demandez-lui deux cents Turcs pour vous seconder; car si vous tardez trop, il ne vous restera plus qu'à abandonner la campagne aux ravages des ennemis.

Brahim-ben-Mohammed-l'Arnaute partit immédiatement pour Tripoli, et ramena par mer cent vingt Turcs qui

débarqués à Sefakès, arrivèrent par terre jusqu'à Tunis. Mourad recommanda de tenir secrète la venue de ce renfort de soldats turcs, et de ne pas les montrer aux habitants.

Cependant, les deux armées en présence en étaient venues aux mains une seconde fois : on s'était battu depuis le matin jusqu'au soir. Chabbi perdit 40 cavaliers et les Tunisiens 140. On ordonna aux guerriers de s'apprêter pour le lendemain matin, et le combat recommença. Dans cette journée, Chabbi eut 130 cavaliers tués et les Tunisiens cinquante seulement.

Le troisième jour, les troupes se remirent en mouvement, les tambours battirent, et jusqu'au soir la lutte continua à coups de fusil et de sabre. Chabbi perdit encore 7 cavaliers et les Tunisiens 16.

Le lendemain, les gens de Chabbi se réunirent et tinrent conseil. Les Tunisiens, dirent-ils, ne pouvant nous résister, font venir des soldats turcs pour nous combattre. Il convient donc de les attaquer avant que le renfort qu'ils attendent ne les ait rejoint. Les Chabbia se lancèrent tous en avant; la poussière obscurcissait le ciel, la terre se couvrit de cadavres. Dans l'après midi, les Tunisiens enfoncés prirent la fuite, et les Chabbia les poursuivirent jusqu'à Selouguia. Les pertes des Chabbia étaient nulles, tandis que les Tunisiens avaient perdu un nombre de guerriers dont Dieu seul peut fixer le chiffre.

Les Chabbia se réjouissaient de leur victoire et songeaient déjà à marcher sur la ville de Tunis pour en chasser le souverain qui la gouvernait. Mais, dans la soirée, une femme Chabbia, mariée à un homme d'Ifrikïa, vint annoncer que les soldats turcs avaient formé le

projet de tourner l'armée des rebelles et de l'attaquer à l'improviste.

Quel est le nombre des Turcs demanda Chabbi ?

Ils ne sont que cent cinquante ; mais beaucoup de cavaliers auxiliaires d'Ifrikïa les accompagnent.

Les Chabbia s'apprêtèrent et attendirent.

Cependant le prince tunisien avait demandé du secours à Gabès, au Dahara, au Nefzaoua et au Djerid. Tous les contingents accoururent à son appel, cavaliers et fantassins, à l'exception de Bel-Kacem-ben-el-Hadef, émir de Touzer, qui répondit en ces termes :

« Je ne vous rejoindrai que dans quelque temps, parce que j'emmène beaucoup de monde qui, en route, pourrait mourir de soif, si je me pressais trop. »

L'auteur ajoute : Le motif donné par Bel-Kacem n'était qu'une excuse mensongère. Son frère Ali avait épousé Zeïneb-bent-Ali-ben-Ahmed-R'outs. D'abord il avait refusé cette union, parce que cette femme était âgée de 30 ans et que son frère n'en avait que 18. Mais sidi Ali avait objecté : Epouse ma fille si tu veux que Dieu t'accorde une puissante postérité. Tu auras des richesses, beaucoup de partisans et une grande influence sur le pays. Cette femme te suffira, tu n'en épouseras pas d'autre.— Il l'épousa, en effet, et elle lui donna un fils qui fut nommé El-Hadef comme son aïeul, puis un second nommé Ahmed, et enfin trois autres, qui sont : El-Arbi, Mohammed et Bou-Saïd.

Quand le prince tunisien eut rassemblé tous les auxiliaires venus à son appel, il se disposa à tomber à l'improviste sur le camp de Chabbi. Mais celui-ci l'attendait avec ses cavaliers et ses fantassins. L'attaque des Tunisiens

eut lieu de nuit, et on se battit jusqu'au lever de l'aurore. Les Turcs, mis eux-mêmes en déroute, furent poursuivis jusqu'aux tombeaux situés près de Testour.

Quarante Turcs et trois cents auxiliaires perdirent la vie dans cette affaire. Le prince eut le cœur serré en apprenant ce fâcheux résultat; il déchira ses vêtements et se couvrit la tête de terre.

Les contingents auxiliaires essayèrent de lutter pendant sept jours encore. Dans cet intervalle, Bel-Kacem-ben-el-Hadef, émir de Touzer, écrivit à Chabbi : « Veille sur toi, lui disait-il; les seigneurs de Ouargla et d'El-Hachana (1), les Beni-Meselman avec Saïd-Cherif, le seigneur du Souf et celui du Zab, marchent contre toi. Ils doivent t'attaquer tous ensemble samedi prochain. Veille sur toi; je n'ai pas autre chose à te dire.

(1) On entend par El-Hachana ou Redjal-el-Hachan les populations qui habitent les oasis de l'Oued-Rir'.

L'origine des Redjal-el-Hachan remonterait à l'époque de la conquête de l'Afrique par les Arabes. La tradition rapporte que, parmi les compagnons de sidi Okba, était un guerrier d'une vertu exemplaire nommé El-Hachan. Sidi Okba, satisfait de ses services, l'aurait récompensé en lui donnant la suzeraineté du pays compris entre Biskra et Ouargla.

El-Hachan s'installa, en effet, dans l'Oued-Rir', et eut une nombreuse postérité qui aurait conservé le nom générique d'El-Hachana.

On peut admettre cette légende; mais en tenant compte des évènements qui se produisirent en Afrique à la mort de sidi Okba, on doit se demander comment El-Hachan ne fut pas massacré ou expulsé du pays par Koceïla et ses Berbères.

Tous les ans, vers le mois d'octobre, les Redjal-el-Hachan se réunissent, quelquefois au nombre de deux mille, à Ras-el-Oued (Oued-Rir'). Là, pendant deux jours, on fait une grande zerda (festin), présidée ordinairement par quelque membre de la famille de sidi Mohammed-el-Aïd, le marabout de Temacin, chef de l'ordre religieux des Tidjania.

On apporte de l'encens et des bougies, on fait des prières, on danse et on chante en s'accompagnant du bendaïr.

D'après la légende, sidi Hachan serait enterré dans l'oasis de sidi Okba.

« Cette nouvelle est entre toi et moi ; les temps sont longs et tu sais que, dans ce monde, on a souvent besoin l'un de l'autre. Salut. »

Aussitôt après la lecture de cette missive, Chabbi ordonna à tous les siens de battre en retraite. Les tunisiens en profitèrent pour les poursuivre jusqu'à Kalaât-es-Senan (1).

Les Chabbia rapportèrent de leur expédition en Ifrikïa un butin immense. Chabbi rentra de sa personne dans la montagne, chez les Beni-Barbar (2) ; mais on lui conseilla de ne pas rester en place et de chercher un asile plus sûr et plus éloigné. Il se rendit alors à Touzer, où Zeïneb, femme de Ali-ben-el-Hadef, venait de mourir à 62 ans.

Dites-moi, demandai-je au vieillard, ce que signifient les noms de Chabbia et de Sabia, qui ont servi à désigner les Chabbia ?

Ces noms, me répondit-il, appartiennent à la langue arabe.

Voici ce qui se raconte à leur sujet : Cheddad ayant jadis tué la femme de son père, prit la fuite, entra en Ifrikïa et vint fonder la ville de Carthage, près de laquelle coulait alors une rivière dont les eaux étaient aussi douces que le miel. Le grand temple des chrétiens était à Carthage (3).

(1) Kalaât-es-Senan, antique citadelle située sur un rocher, aux confins du pays des Oulad-Yahïa-ben-Taleb, et qui se voit de notre zemala du Meridj. — Pendant le siècle dernier, cette kalaâ était le lieu de refuge des seigneurs des Hanencha, qui avaient l'habitude d'y déposer leurs richesses.

(2) Les Beni-Barbar, dans les montagnes de l'Aurès.

(3) El-'Adouani ignorait la légende de Didon la Tyrienne et les autres traditions grecques qui ont trait à la fondation de Carthage.

A l'époque où Koceïla-ben-Louzem (1) en devint le souverain, sa fille, nommée Tounès, voulant avoir un endroit pour se récréer avec les jeunes filles chrétiennes, pria son père de lui construire un palais. Koceïla céda à ses désirs, et le nouvel édifice, situé sur le bord de la mer, prit le nom de Tounès. C'est là que s'est ensuite formée la ville de Tunis (2).

En ce temps là, le prince qui régnait à Mohedia (l'ancienne Caput Vada) avait deux filles aussi : Leïla, l'aînée, avait été mariée au roi de Lebda (l'antique Magna), qui l'avait ensuite divorcée. La cadette, Laïr'a, était restée vierge. Or, cette jeune fille ayant appris que Koceïla, rival de son père, avait construit un palais à Tounès, voulut, elle aussi, avoir une habitation de plaisance qui porta, par la suite, le nom de Chabba, c'est-à-dire le palais de la jeune fille.

Lorsque les Arabes entrèrent en Ifrikïa, ils détruisirent la ville de Mohedia ainsi que Chabba (3).

D'ou vient le nom de Touzer ?

Constantine (*Ksar-et-Tin, le château de l'argile)*, était jadis une ville opulente, dont toutes les maisons étaient blanchies à la chaux. Parmi les habitants de cette cité, se trouvait une femme nommée Touzer qui travaillait l'ar-

(1) Dans Ibn-Khaldoun ce nom est écrit Lemezm.

(2) D'après les écrivains musulmans, avant de porter le nom de Tunis cette ville se serait appelée Tarchich. On la désigna aussi par les noms de El-Hadra (la présente), parce que les rois de la dynastie des Beni-Hafez y demeuraient, et de El-Khadra (la verte), à cause de ses jardins.

Cette ville existait déjà du temps des guerres puniques; mais, d'après El-Kaïrouani, elle aurait été fondée seulement la 80e année de l'hégire, ce qui est une erreur.

(3) Nous avons déjà dit que les Chabbia avaient pris le nom de leur chef, lequel était originaire de l'endroit où s'élevait jadis le château de Chabba.

gile (*tin*), et fabriquait divers ustensiles de ménage. La fumée des fours dans lesquels cuisaient ses poteries noircissait les murailles des maisons voisines. — Pour mettre un terme à cet inconvénient, on expulsa Touzer de Constantine ; elle s'éloigna alors et alla fonder au loin la ville qui, depuis, a pris son nom. Touzer se maria à Hamam ; ils devinrent les maîtres de tout le pays de Kastilia, jusqu'au moment où les Turcs venus de Tripoli s'en emparèrent.

D'où vient le nom de Nefzaoua ?

Un chrétien voyageant jadis dans ce pays, avait un âne qui prit la fuite. En le voyant partir, il s'écria : *Tefezienni, tu t'éloignes de moi.* Depuis cette époque, on a appelé la contrée Nefzaoua (1).

Que signifie R'damès ?

R'damès était un 'Adjemi, soldat dans les armées de Iskander Dou-el-Karnaïn (Alexandre le grand), qui pénétrèrent en Afrique. Ce soldat mourut, et on l'enterra sur l'emplacement de la ville qui depuis porte son nom.

Tripoli était une ville jadis habitée par les chrétiens, et dans laquelle vinrent s'établir des Juifs à l'époque de Si-Moustapha-ben-Otman.

(1) Le cheïkh et-Tidjani donne, de la manière suivante, l'étymologie du nom de Nefzaoua :

Nefzaoua tire son nom d'une tribu qui s'y établit dès les premiers siècles. Voici sa généalogie : Nefzaoua-ben-el-Akber-ben-Berber-ben-Keïs-ben-Elias-ben-Modhar-ben-Nezar. Goliath, que tua David, était de la tribu des Nefzaoua. C'est des Nefzaoua que tous les Zenata tirent leur origine. Ils étaient Arabes dans le principe; mais plus tard ils se berbérisèrent par leur voisinage des Berbères et par suite de leur mélange avec eux.

Que signifie Ksar-Tina *(le château du figuier)* (1) ?

Autour du rocher où s'élève la ville de Constantine, il y avait autrefois beaucoup d'habitations, et au sommet de ce rocher se trouvait un figuier nommé l'oracle, vers lequel les populations chrétiennes des environs allaient en adoration et en pélerinage pour connaître l'avenir. Un vol considérable fut commis, un jour, dans l'un des ksour de la banlieue. Les habitants se rendirent au pied du figuier, et y passèreut la nuit afin d'être renseignés sur les auteurs du vol. L'arbre se mit à parler disant : « Le trésor volé est chez un tel, chez tel autre, et ainsi de suite. » — Les coupables, se voyant à la veille d'être dénoncés, s'entendirent entre eux et allèrent avec des pioches pour abattre le figuier révélateur. Alors celui-ci leur adressa la parole en ces termes : Laissez-moi vivre ; je vous fais la promesse de ne plus parler à l'avenir. Ils ne touchèrent pas à l'arbre, en effet. Cela se passait à l'époque où Nabuchodonosor ruinait Jérusalem (2).

Dites-moi d'où vient le nom de Liana ?

C'était le nom de celui qui construisit cette bourgade.

(1) Nous avons déjà vu une première étymologie du nom de Constantine. Celle-ci est aussi absurde que la précédente. N'ayant aucune souvenance de l'histoire romaine, et ignorant, par conséquent, le nom même de l'empereur qui rétablit l'antique Cirta, les indigènes n'ont trouvé rien de mieux que d'expliquer ce mot des trois manières suivantes :

1° Ksar-Tina. — Le château de la reine Tina.

2° Ksar-Tina. — Le château du figuier.

3° Ksar-Tin. — Le château de l'argile.

Les plus érudits ont le choix.

(2) Les anachronismes sont fréquents dans les récits arabes. En voilà une preuve évidente.

Lian était fils de Koceïla-ben-Lemezm, *Kelb-Roumia,* qui massacra les compagnons du prophète lorsqu'ils vinrent en Afrique avec Okba. Pendant l'expédition d'Okba, Koceïla ordonna de boucher tous les puits et d'enterrer toutes les fontaines, au fur et à mesure que les musulmans s'avançaient vers l'occident ; de sorte que, lorsque ceux-ci rétrogradèrent, le manque d'eau leur fit éprouver de grandes pertes en hommes et en chevaux. Après la mort d'Okba, Koceïla se porta sur Kaïrouan avec les seigneurs de Toulga, de Tahouda, Badès, Zeriba, les Beni-Barbar, les gens du mont Aurès, d'Oum-el-'Az, Medjana, et Liana. Ils étaient au nombre de vingt-cinq mille combattants (1).

Au moment de sa mort, Okba prononça les paroles suivantes :

(1) Vers l'an 665 de notre ère, Koceïla-ben-Lemezm, était chef de la tribu berbère des Branès. Battu par l'armée musulmane, il n'évita la mort qu'en faisant profession de l'islamisme. Pendant toutes ses expéditions, le chef des Arabes, Okba, avait emmené Koceïla avec lui comme prisonnier et ne cessait de lui témoigner un profond mépris. Un jour, il lui ordonna d'écorcher un mouton devant lui ; Koceïla voulut confier cette tâche dégradante à un de ses domestiques ; mais forcé par Okba de s'en charger lui-même, et vivement blessé par les paroles insultantes de ce chef, il se leva en colère et commença l'opération. Chaque fois qu'il retirait sa main du corps de l'animal, il la passait sur sa barbe et, interrogé par les Arabes au sujet de ce geste, il répondait : « Cela fait du bien au poil. »

La tribu de Koceïla, avec laquelle ce chef entretenait une correspondance suivie, fit épier toutes les démarches d'Okba et, profitant du moment où il venait de se séparer de ses troupes, elle l'attaqua avec vigueur. Les compagnons d'Okba, au nombre de trois cents, mirent pied à terre, dégainèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux, dont ils sentaient bien qu'ils n'auraient plus besoin. — Okba et tous les siens succombèrent ; pas un seul n'échappa. Le corps de sidi Okba est enterré dans l'oasis de ce nom, à quatre lieues de Biskra.

Pendant cinq années, Koceïla gouverna l'Ifrikïa et exerça une grande autorité sur les Berbères. — Il fixa à Kaïrouan le siége de son autorité.

Voir Ibn-Khaldoun, 1er volume de la traduction de M. de Slane.

— Je prie Dieu pour que mon esclave Saoula vienne un jour se rendre maître du Zab, et qu'il en soit le seigneur sans rival (1).

Quel est l'origine de Biskra ?

Le nom primitif de cette ville était Sekra, c'est-à-dire la ville de l'ivresse. D'autres disent qu'elle tire son nom de son fondateur, qui s'appelait Biskra-ben-Kahil-ben-Louï..... fils d'Abraham. Sa postérité l'habita jusqu'au temps de Mellag, seigneur de l'Aurès et père de la Kahena (2).

Mellag épousa la fille du seigneur de Biskra, et alla habiter avec elle le Djebel-Doukan (3). Mellag avait demandé à son beau-père d'être associé à son pouvoir sur Biskra ; mais celui-ci refusa, et ce fut la cause de leur séparation. Peu de temps après, la peste fit de grands

(1) Les Oulad-Saoula ont occupé longtemps le territoire compris depuis Constantine jusqu'aux Ziban. A la suite de bouleversements politiques, ils furent chassés du Tell et se réfugièrent dans le Sahara, où on retrouve encore de nos jours leurs descendants.

(2) D'après Ibn-Khaldoun, Kahena Dihya, surnommée la devineresse, était fille de Tabeta, fils de Tifan. Sa famille faisait partie des Djeraoua, tribu qui fournissait des rois et des chefs à tous les Berbères descendants d'El-Abter. La Kahena, reine des monts Aurès, résista longtemps contre l'invasion Arabe; c'est elle qui, pour dégoûter les nouveaux conquérants de pénétrer en Afrique, fit détruire, en 693 de notre ère, toutes les villes et les fermes du pays. Aussi cette vaste région qui, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, avait offert l'aspect d'un immense bocage, à l'ombre duquel s'élevait une foule de villages touchant les uns aux autres, ne montra plus que des ruines. Cette dévastation systématique mécontenta les populations et causa la perte de la Kahena.

Voir Ibn-Khaldoun, Ier volume, page 214 de la traduction de M. de Slane.

C'est peut-être le nom du chef Berbère Mellag qui a servi à désigner la rivière dite Oued-Mellag, qui, du territoire algérien, pénètre en Tunisie.

(3) Le Djebel-Doukan est l'un des points culminants des montagnes qui avoisinent Tebessa, entre cette ancienne ville et les monts Aurès.

ravages à Biskra, au point que ses habitants durent prendre la fuite et abandonner leur seigneur. Mellag, profitant de cette circonstance, descendit de la montagne avec ses troupes et se battit avec son beau-père, pour s'emparer de la ville. Dans cette lutte, mourut un nombre de guerriers que je ne puis fixer. En cette circonstance, un chrétien de Biskra, nommé Amsid-ben-Kaân-ben-Salem, abandonna son pays, pour aller vivre avec les compagnons du prophète. Il acheta une portion de Aïn-bou-Saria et y fixa sa résidence. Ses descendants y sont encore.

Quant au seigneur de Biskra, il réussit à se maintenir dans ses domaines malgré la guerre que lui fit son gendre Mellag.

A Khanga (1), existaient les ruines d'une ancienne ville bâtie par le démon. Le nommé 'Amar, des Oulad-'Adouan, alla s'y établir et reconstruisit une partie des maisons. Mais comme il ne trouvait d'autres ressources que celles que donnent les palmiers, il alla se fixer dans l'Aurès, à l'endroit qui prit, par la suite, le nom de djebel-Beni-'Amar. C'est de lui que sont sortis les 'Amamra (2).

(1) Khanga, oasis et village, situés dans le Djebel-Cherchar, à 23 lieues à l'est de Biskra. Cette oasis se trouve à la sortie de l'Oued-el-Arab dans le lit de la rivière même. Une partie du village, placée sur la rive gauche de la rivière, domine l'oasis. La zaouïa occupée par le marabout sidi Nadji, est située au milieu des jardins. Cette construction rappelle un peu le genre Sarrazin. Sa population est d'environ 1100 habitants, d'origines diverses, la plupart Arabes et anciens serviteurs des Oulad-Sidi-Nadji, les fondateurs de la zaouïa du village.

(2) Les Amamra, population montagnarde, sur le versant oriental de l'Aurès. La maison de commandement de Khenchela, l'ancienne Mascula, est sur leur territoire.

La ruine romaine de Mascula est appelée Taref-Mascala par Ibn-Khaldoun.

La population des montagnes des 'Amamra était berbère. Au pied de ces montagnes il existait trois villes : Bar'aï, Khenchela et Guessas (1), habitées par les chrétiens. Chacune d'elles était entourée de vastes jardins arrosés par les eaux descendant du Djebel-Mahmel, et par de nombreux châteaux (ksour), très rapprochés les uns des autres.

Les Beni-Toudjin et les Oulad-Rached s'étant avancés vers le Moghreb, les premiers s'enfoncèrent dans le Sahara et les seconds pénétrèrent dans les montagnes de l'Aurès, et s'y fixèrent après avoir longtemps combattu contre les Berbères et les Romains de la contrée.

Cependant, une partie des Beni-Toudjin ne pouvant vivre dans le Sahara, vint s'établir au Djebel-Tafrent, à côté du pays occupé par les Oulad-Rached. Mais la misère les obligea à se disperser : il ne resta au Tafrent que deux hommes des Beni-Toudjin, nommés Makhelouf-ben-Nacer et Lakhdar. Leurs cultures étaient à l'Oued-el-Hamma. Enfin, Lakhdar, à son tour, s'en alla au Djebel-Metlili où il s'établit. Ses descendants s'appellent les Lakhdar-el-Halfaouïa. Makhelouf resta à l'Oued-el-Hamma avec ses fils, Bou-Derhem et Ensir'a (2).

(1) Les ruines de Guessas sont situées près de Chemora; l'emplacement de celles de Bar'aï et de Khenchela est parfaitement connu.

(2) Il existe encore de nos jours, dans la tribu des 'Amamra, les fractions des Oulad-bou-Derhem et de Ensir'a.

Bou-Derhem est l'aïeul des fractions des Oulad-Abd-er-Rahman, des Mahacha et des Oulad-Khaled. Ces trois fractions portent, à présent, le nom collectif d'Oulad-Khalifa.

Ensir'a-ben-Makhelouf est l'ancêtre des Oulad-bou-Redir, des Oulad-Rodban, Oulad-Sekka et Oulad-Arris.

Toutes ces familles descendent donc des Beni-Toudjin.

Le chef des Oulad-Rached, nommé Bou-Hadra, devint l'ami, puis le parent, de l'un des principaux d'entre les Roum, nommé Djoukheran, qui résidait sur la montagne à l'endroit dit Tassïa. Les deux alliés se partagèrent amicalement le pays : Bou-Hadra conserva la plaine pour lui et laissa la montagne au chef romain. Le premier avait deux fils nommés 'Archouch et Seliman. Le second avait également deux fils :Assemedj et El-Mâmer (1).

Djoukheran étant mort, son fils aîné lui succéda ; mais celui-ci mécontenta les populations par ses injustices. A la récolte des moissons, chacun de ses administrés était tenu de lui fournir une charge de gerbes de blé et autant en orge. Aussitôt que le moment de payer cet impôt arrivait, Assemedj allait planter au sommet de la montagne une longue lance, au bout de laquelle flottait un linge blanc, après quoi il poussait de grands cris, disant : Voyez ! Voyez ! Au signal, chacun devait apporter sa redevance à l'endroit nommé l'aire d'Assemedj (2)

Cependant les montagnards, fatigués de ses exigences, résolurent de le tuer. Le nommé Zerdoum s'étant chargé de l'exécution du complot de ses frères, alla trouver Assemedj, et le poignarda pendant qu'il poussait ses cris habituels pour réclamer la contribution. Les partisans du tyran furent également massacrés, et Zerdoum devint le chef de la montagne durant quelques années. El-Mamen, frère d'Assemedj, aidé par Seliman, fils de Bou-Hadra, parvint cependant à renverser l'autorité de Zerdoum

(1) Il existe encore de nos jours, chez les L'arbâ, des fractions nommées les Djoukharna et les Oulad-Mâmer.

(2) Ce nom de l'*aire d'Assemedj* est encore donné aujourd'hui à une éminence de la montagne.

et l'obligea à aller se réfugier dans la montagne des Beni-Oudjana.

Quelques années plus tard, une famine désastreuse força les populations de l'Aurès à se disperser. Les familles des Sellaoua, Oulad-Dahan, Oulad-Khïar, Oulad-Merdas et Khebatna, quittèrent les montagnes et allèrent s'établir dans les plaines. Les Oulad-Daoud, seuls, se maintinrent dans leur pays natal (1).

(1) D'après la tradition locale, les Oulad-Daoud (les enfants de David) et les Oulad-Abdi (nom dans lequel les étymologistes croient retrouver le nom du chef Mauritanien Iabdas) seraient les descendants des premiers habitants de l'Aurès. Ils se composaient d'un mélange d'anciennes familles autochthones, d'autres juives et chrétiennes, qui se réfugièrent dans la montagne au moment de l'invasion arabe. Cette peuplade est devenue musulmane par la force des circonstances, mais n'a pas moins conservé des usages qui rappellent son origine.

Il y a quelques années, traversant leur pays, ils m'ont raconté qu'ils avaient la coutume de célébrer le 16 décembre la fête du Mouloud de Sidna-Aïça, la naissance de Jésus-Christ. Ils commencent par enlever l'une des trois pierres qui forment le fourneau ou kanoun sur lequel ils font leur cuisine, et la remplacent par une pierre neuve. Le lendemain, ils changent la seconde et ainsi de suite jusqu'à ce que les trois pierres soient renouvelées. Ils lavent tous leurs effets et passent le reste du temps à se reposer. Huit jours après, c'est-à-dire le 24, commence la fête dite Bou-Ini, ou Boun-Ini, qui a peut-être quelque analogie avec notre bonne année.

Le premier du mois de Innar, janvier, ils se livrent à de grandes réjouissances, nettoyent l'intérieur de leurs maisons; ceux qui le peuvent les blanchissent et recouvrent les toitures avec de la verdure. Le samedi, aucun animal ne doit être distrait du troupeau, vendu, donné ou égorgé; cela porterait malheur.

Du vendredi soir au samedi soir, on ne donne pas de feu au voisin. — A la fête du printemps, qui a lieu le 27 février, si la famille ne mange pas de couscous, elle ne doit plus en manger jusqu'au mois d'avril.

Contrairement aux usages du reste de la population, les Oulad-Daoud et les Oulad Abdi font deux labours et fument leurs terres; aussi la récolte est-elle presque toujours au-dessus de la moyenne des autres tribus.

Cette race est très laborieuse; ses jardins sont arrosés la plupart par d'anciens canaux d'irrigation où se reconnaît l'œuvre des Romains. Ces

Les descendants du Roumi Djoukheran ayant perdu la suprématie dans la montagne, un Douadi des Oulad-Saoula, nommé Serhani, vint avec ses compagnons prendre possession du Djebel-Mahmel, et voulut exiger un impôt des populations montagnardes ; mais elles s'y refusèrent, et on se battit longtemps. L'un des notables des 'Amamra, nommé Aïça-bou-'Afia, organisa une défense énergique. Les Oulad-Saoula étaient campés à Koudiat-el-Miâd près d'Aïn-Khenchela. Aïça fit détourner les eaux de l'Oued-Frengal et inonda la plaine de Tafekhfakht, sur les derrières de l'ennemi. Dès que cette première opération fut accomplie, Aïça, suivi de tout son monde, se porta au-devant des Arabes et, aussitôt qu'il aperçut Serhani, il lui demanda :

Que viens-tu chercher ici ?

J'exige, que vous me donniez l'impôt.

Je suis un homme, dit Aïça ; je commande à des hommes, et à la main j'ai un sabre ; approche, je te donnerai tout ce que j'ai !

Et sur le champ, se précipitant sur Serhani, il le transperça de part en part (1).

canaux, qu'ils entretiennent avec grand soin, donnent à leurs cultures une végétation luxuriante. Les Chaouïa de l'Aurès sont, sous le rapport du travail, les dignes émules de leurs frères, les Kabiles du Jurjura.

(1) Les Tolba de l'Aurès ont conservé dans leurs traditions un mot qui aurait été dit par sidi Abd-Allah, lors des premières tentatives des armées musulmanes pour pénétrer dans les montagnes de l'Aurès et soumettre ses habitants. Après chaque journée de combat, les montagnards, alors très nombreux, se retiraient dans les bois, passaient la nuit autour de grands feux, et apparaissaient le lendemain noircis par la fumée et aussi acharnés que la veille. Sidi Abd-Allah, fatigué de cette résistance, prononça ces paroles :

Les Oulad-Saoula prirent la fuite en désordre, et se noyèrent en grande partie, en traversant la plaine submergée de Tafekhfakht. Aïça, profitant de cette première victoire, attaqua les gens de Serhani qui étaient restés au Djebel-Mahmel, et après en avoir massacré beaucoup, força les survivants à s'éloigner vers le Sahara.

Aïça se maintint à la tête du pays et se fit aimer par sa bonne administration. Après sa mort, Abd-es-Semed-Chabbi, qui commandait aux tribus des Lememcha, Ha-

تعبت يا اوراس الفاجر
كل شجرة برجل
لحمك ما يطيب
وكسرتك بلا عجين
ماءك كثير
وناسك موسخين
العربي بغمزة
والشاوي بدبزة

Je suis fatigué, ô ! Aurès, montagne de l'impiété;
Chacun de tes arbres a un homme pour le défendre;
Ta viande ne cuit pas, ton pain n'est pas pétri;
Tu as de l'eau en abondance,
Et cependant tes habitants sont malpropres.
L'Arabe (obéit) à un clignement d'œil,
Et le Chaouï (Berbère) n'obéit qu'à coups de massue.

Ces quelques mots n'ont pas besoin de commentaires pour expliquer le sentiment de fierté et d'indépendance qui existait chez ces populations berbères, au milieu desquelles s'étaient réfugiés les derniers Romains de la Numidie.

mama, Oulad-Zaïd et autres, parvint à dominer les habitants de l'Aurès. Chabbi faisait labourer pour son compte les plaines de Bar'aï,

Abd-es-Semed-Chabbi ayant quitté le pays pour s'en aller au milieu des tribus du Cherg (Tunisie), laissa l'autorité à son cousin Hamida. Mais les habitants de l'Aurès se révoltèrent contre lui, et le forcèrent à chercher un refuge sur l'un des sommets les plus élevés de la montagne. Sa femme, nommée Merkouda, se tua en glissant du haut d'un rocher. Hamida parvint à s'échapper et alla rejoindre son cousin.

Après le départ de Hamida-Chabbi, un Douadi des Guerfa, nommé Mrad, réussit à établir son influence dans l'Aurès (1).

Après que les descendants du Romain Djoukheran eurent perdu leur influence dans l'Aurès, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et que plusieurs familles de l'Aurès eurent émigré dans la plaine, il arriva dans le pays des gens de l'Orient, nommés les Oulad-Saïd et les Oulad-Fadel, qui s'établirent à Roumila. Mais la discorde éclata entre eux, et les Oulad-Fadel, plus faibles que leurs rivaux, durent se retirer à Bou-Amran, près de Chemora.

D'autres gens, originaires de Saguit-el-Ahmra (Maroc), vinrent aussi dans l'Aurès; c'étaient les Oulad-Mouça-ben-Kacem, les Oulad-Taïeb, les Oulad-bou-Kahil, les Oulad-Andadj et les Oulad-si-Zerara. Le tombeau de si-

(1) Les Guerfa ou Kerfa étaient une branche de la tribu arabe des Athbedj, qui vint se fixer dans l'Aurès. Serhani, dont il est parlé ci-dessus, pourrait bien être le Serhan Ibn-Fadel mentionné dans l'Histoire des Berbères. — Il existe, encore du reste, dans le pays, la fraction des Serhana. Voir Ibn-Khaldoun, Ier volume, page 52.

Zerara se trouve au Djebel-bou-Refaïa où habitaient les Beni-Oudjana. Ce marabout épousa une femme des Beni-Oudjana qui lui donna trois fils : Toumi, Bel-Kacem et Amer. Parmi les choses extraordinaires accomplies par ce saint homme, on raconte que sa femme, prise du mal d'enfant, accoucha d'un œuf et d'un objet ressemblant à une vessie. Si-Zerara alla immédiatement enterrer ces deux produits surnaturels à l'endroit nommé Ras-Tafout.

Au bout de quelque temps, repassant par là, il s'aperçut que la terre s'était soulevée au-dessus du trou qu'il avait creusé, et il constata que de l'œuf était éclos une *rekhma* (espèce de vautour), et que de la vessie était sorti un *tsaban* (dragon). Il emporta les deux bêtes et les éleva sous sa tente. A cette époque, les Oulad-Saoula s'étant avancés, chassèrent les Beni-Oudjana de l'Oued-el-Abiod qu'ils occupaient alors, et ceux-ci, par contre-coup, firent déplacer les Sellaoua du Cheliâh (1), les obligeant à leur céder leur pays. Dans ce mouvement d'émigration forcée, les Oulad-si-Zerara s'installèrent à Tar'its.

Cependant, le dragon, que son père avait nommé *Flilouch,* était devenu un monstre de grande taille ; chaque jour il suivait les troupeaux dans les pâturages, et, par sa présence, empêchait les malfaiteurs d'en approcher. — Le vautour, de son côté, planait dans les airs au-dessus des bestiaux, et signalait par ses cris tout ce qui se passait au loin. Ces deux vigilants gardiens rentraient le soir avec les troupeaux dans le douar de leur père.

(1) Djebel-Cheliâh, point culminant des monts Aurès, atteint la hauteur de 2312 mètres. De cette cime se détache un massif montagneux, habité par les Amamra, qui pousse des ramifications jusque dans le voisinage du bordj de Khenchela et déverse ses eaux vers le nord dans le Guerâ-Tarf, et vers le sud dans l'Oued-Rebengar, lequel, après avoir franchi le défilé de Khanga, va se perdre dans le Sahara sous le nom de Oued-el-Arab.

Les Oulad-si-Zerara avaient construit à Tar'its un village dans lequel ils serraient tout ce qu'ils possédaient, et lorsqu'ils avaient à s'éloigner pour leurs affaires, ils laissaient leurs maisons sous la garde du dragon et du vautour. Le dragon Flilouch dormait ordinairement toute la journée du vendredi et la nuit suivante. Un homme des Sellaoua, qui était berger chez les Oulad-si-Zerara, alla trouver ses frères de tribu et leur parla des habitudes du dragon. La première fois que les Oulad-si-Zerara s'éloignèrent de leur village, les Sellaoua firent irruption pendant la nuit du vendredi. Ils amassèrent autour du dragon endormi une grande quantité de bois à laquelle ils mirent le feu, et le monstre fut brûlé. Cependant, le vautour essayant de sauver son frère Flilouch, se plongea dans l'eau et vint secouer ses ailes humides sur le brasier, mais ses efforts n'aboutirent à rien ; alors il s'envola vers la tente de son père sur laquelle il se posa. A la vue des plumes brûlées du vautour, Si-Zerara se rendit compte du désastre arrivé à son village. Montant immédiatement à cheval avec tous les siens, il se rendit rapidement sur les lieux ; mais il était trop tard : le village était pillé et Flilouch consumé par les flammes.

— Dites-moi quelle est l'origine des Juifs, et quel est le pays qu'ils habitaient avant leur venue en Ifrikïa ?

Lors du vingt-cinquième pélerinage à la Mecque, un cheïkh de l'Irak, nommé Salah-ben-Mouça-en-Nedjar, professait dans un oratoire de la ville de Koufa. Ce cheïkh disait souvent à ses disciples : Tenez-vous en garde contre les Juifs, car ils sont vos ennemis et les ennemis de notre prophète Mahomet, que le salut soit sur lui.

Ne leur accordez pas votre confiance, ne les introduisez pas dans vos demeures, ne les initiez pas à vos affaires, car c'est une race qui nous est hostile.

L'un des disciples, entendant ces paroles, lui demanda : Mais, quelle est donc alors la manière d'agir des Juifs ?

J'avais pour serviteurs, répondit le cheïkh, un Juif et sa femme. Un jour, qu'ils étaient occupés à me faire du pain, je me mis à les observer ; le Juif pétrissait avec ses pieds, sur lesquels je remarquai des traces de malpropreté ; quant à sa femme, elle crachait sur la pâte afin de l'humecter par sa salive. C'est ainsi que procèdent nos ennemis pour nous souiller. Les Juifs sont fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham. Ils se dispersèrent sur toute la surface de la terre après que Nabuchodonosor eut détruit Jérusalem. Ceux d'entre eux qui pénétrèrent en Afrique continuèrent à être eux-mêmes dispersés, à l'exception des Oulad-Yahouda, de la moitié des Oulad-Roubil (Ruben) et d'un tiers des Oulad-Siméon. Ces derniers se rassemblèrent dans la vallée qu'ils nommèrent l'Oued-Sebt, arrosée par une rivière qui coulait toute la semaine à l'exception du samedi. Ils vivaient heureux et paisibles, quand un de leurs docteurs annonça qu'il ne tarderait pas à apparaître sur terre un homme nommé Mahomet, qui serait le dernier des prophètes, et que celui-ci les pourchasserait à outrance, les dépouillerait de leurs biens et les disperserait en tous lieux. Alors les Juifs se mirent à lancer des imprécations contre le nouvel envoyé de Dieu, et à le maudire dans toutes leurs prières.

Dieu les punit de cette méchanceté, en les privant de l'eau dont ils avaient joui jusqu'alors en abondance. Le

lit de l'Oued-Sebt resta complétement à sec toute la semaine du dimanche au vendredi. Mais le samedi, quand les Juifs se livraient à leur repos habituel, les eaux reparaissaient et reprenaient leur cours. L'Oued-Sebt avait douze digues, et dans chacune d'elles se ramassait l'eau qui coulait pendant un mois de l'année. Quand l'une était épuisée, la suivante écoulait à son tour son contenu. Des rats s'étant mis à ronger les digues, les Juifs apportèrent des chats pour les détruire ; mais il arriva que ces derniers furent dévorés eux-mêmes par les rats, qui détruisirent ensuite toutes les digues. Alors les Juifs de l'Oued-Sebt se dispersèrent de nouveau dans tout le pays (1).

Dites-moi maintenant quels sont les compagnons du prophète Mahomet qui sont entrés en Ifrikïa pour en faire la conquête ?

Ils étaient au nombre de trente neuf ;

El-Megdad-ben-el-Assoud.
Kaâb-ben-Amer.
Abd-Allah-ben-Rouhat.
Salem-ben-'Aoun.

(1) Notre ami, M. Cahen, nous fournit à ce sujet la note suivante :

« L'auteur confond ici plusieurs légendes à la fois et les accommode à sa façon et selon les intérêts musulmans. L'Oued-Sebt est assez connu dans les légendes orientales : il s'appelle, en hébreu, *Sambotion*, coule à torrents durant toute la semaine et se repose le samedi (sebt). C'est derrière ce fleuve, dit-on, que se trouvent reléguées les dix tribus formant autrefois le royaume d'Israël et emmenées en captivité par Sennacherib. Trop observateurs du samedi, ils n'ont pu, jusqu'à ce jour, donner aucune nouvelle qui les concerne. Quant aux tribus de Juda, de Benjamin, quant aux prêtres et aux Lévites qui formaient le royaume de Juda, ils ont été dispersés d'abord par Nabuchodonosor, puis par Titus. C'est de la tribu de Juda (Judaei, Juifs), qu'est venu aux enfants d'Israël le nom de Juifs. »

Abd-Allah-ben-Amer.
Bou-Zemaâ.
Okba-ben-Nafa.
Hariza.
Ouhab-el-Makhzoumi.
Bou-Saïd-ben-el-Mçib.
Bou-Abd-er-Rahman-ben-Khouïled.
Foudala-ben-'Abid.
Abd-Allah-ben-Abbas.
Bou-Beker-ben-Zoubéïr.
Abd-Allah-ben-Amer.
Ben-el-Hami.
Okba-ben-Amer-el-Djâhni.
Rafâ-ben-Tabet.
Hamza-ben-Amer.
Abd-er-Rahman-ben-bou-Beker-es-Sedik.
Bou-Abd-er-Rahman-ben-Haret.
Djab-Allah-ben-Amer, frère d'Otman-ben-'Affan.
Moaouia-ben-Djeriah.
Metaleb-ben-Oualid.
Rebiâ-Abd-ed-Douli.
Zaïd-ben-Haret.
Sofian-ben-Ouhab.
Abiod-ben-Ammar.
Ammar-ben-Yasser.
Bachir-ben-Aoutat.
Abd-ben-el-Assoud.
Amer-ben-Saçi-ben-Amer-ben-Khattab.
Okba-ben-Amer-el-Koraïchi.
Abd-Allah-ben-Amer-ben-Khattab
Abd-er-Rahman-ben-Zaïd.

Abd-er-Rahman-ben-Abbas.

Merouan.

Bou-Mançour.

Et Bou-Saïd.

L'Oued-Rir', tire son nom du nommé Rir' (1), qui prit la fuite étant esclave dans le pays des Lememcha (2). Cela se passait à l'époque où ce pays fut envahi par les Addassa.

Quelle est l'origine des Lememcha ?

Ils descendent de Goliath. Ils occupaient le pays qui s'étend du Nefzaoua au Djebel-el-Malah. Leur population, très nombreuse, était divisée en quarante fractions. Vivant à l'état nomade et parcourant tous les pays, ils arri-

(1) C'est une erreur que nous rectifions en citant ce passage d'Ibn-Khaldoun, tome 3, page 275:

« Les Rir'a (peuple berbère Zenatien), se composent d'un grand nombre de familles. Lors des divisions qui éclatèrent dans le sein du peuple Zénatien, une partie des Rir'a alla s'établir dans le Djebel-Aïad (*chaîne du bou-Taleb, au sud de Sétif*) et dans la plaine qui se prolonge depuis cette montagne jusqu'à Nigaous. Ils y demeurèrent sous la tente. (*Ce sont les ancêtres des Rir'a de la plaine de Sétif.*)

« Un grand nombre de Rir'a s'est établi dans le pays qui sépare les bourgades du Zab d'avec le territoire d'Ouargla. Ils y ont bâti plusieurs villes, villages et bourgades sur les bords d'un ruisseau qui coule de l'ouest à l'est (*nappe artésienne*). Tous ces établissements sont entourés d'arbres; les bords du ruisseau sont couronnés de dattiers, au milieu desquels circulent des eaux courantes dont les sources ont embelli le désert. La population de ces *kosour* est très nombreuse. »

(2) C'est ainsi que El-'Adouani et d'autres écrivains arabes, tels que le chroniqueur tunisien El-Hadj-Hammouda-ben-Abd-el-Aziz, écrivent le nom de la tribu que nous appelons les Nememcha.

L'année dernière, dans le pays même, j'ai consulté à ce sujet le kaïd Gaba et plusieurs notables des Nememcha. Ils m'ont affirmé que l'orthographe par N était une erreur, et que le nom de leur tribu devait s'écrire Lememcha, et au singulier, Lemouchi. — Du reste, la tradition relative à ce mot dont El-'Adouani donne plus loin l'origine, est encore connue et racontée, de nos jours, par tous les membres de cette tribu.

vèrent ainsi jusque dans les plaines situées auprès de Constantine et s'y établirent. Comme ils n'avaient alors aucune organisation politique, un de leurs vieillards les rassembla et leur dit : Il faut que vous vous donniez un chef; tous les ans vous en prendrez un dans l'une de vos fractions, et, de cette manière, chacune d'elles aura à son tour la prédominance sur les autres.

Cette proposition ayant été acceptée, les fractions, à tour de rôle, occupèrent le pouvoir. Alors arriva chez eux Addas-ben-Noun-ben-Merdas-ben-Mçaâd-ben-bou-Beker-ben-el-'Aoudj-ben-.....ben-Rafâ-ben-Otman-ben-'Affan. Il leur dit : Je suis des vôtres; puis il épousa une fille des Lememcha, et devint ainsi l'un des membres de la tribu des Aouassi. Au bout de quelque temps, les Aouassi se dirent : Addas est étranger ; nous devrions l'envoyer en députation auprès du souverain d'Alger, afin qu'il nous mette en bons rapports avec lui (1). Il partit, en effet, et se présenta au chef Algérien. La province de l'Est, dit-il, est une mine de désordres; si vous voulez m'en donner le commandement, je m'engage à y introduire plus de régularité et à renverser ceux qui ont actuellement le pouvoir. Je vous rendrai également maître de Constantine, si vous destituez celui qui gouverne

(1) Le fait que rapporte El-'Adouani a peut-être une certaine corrélation avec celui relaté dans le *Razaouat*, et dans lequel il est dit que Kheïr-ed-Din, après s'être emparé de Tunis, fit alliance avec les Dreïd et les Nememcha.

Le corsaire turc attira à son parti les Arabes en flattant leur avidité et leur avarice; il leur fit de riches cadeaux et promit une récompense de trente mille ducats à celui d'entre eux qui pourrait saisir le sultan hafsite, Muley-Hassen, avec lequel il était en guerre.

Voir le *Razaouat* de Sander-Rang.

actuellement cette ville. Il convient que toute l'autorité soit réunie entre les mains d'un seul chef.

Le souverain d'Alger investit El-Addassi et lui accorda le pouvoir. Celui-ci revint dans la province de Constantine, réunit les grands du pays, leur annonça qu'il était leur gouverneur et que leur autorité individuelle n'existait plus. Mais au bout de quelque temps, les mécontents ourdirent le complot de l'assassiner. Saâd-er-Rechachi le tua, en effet. Immédiatement après ce meurtre, les Aouassi décampèrent et se retirèrent dans la montagne. Le souverain d'Alger, apprenant cette nouvelle, fit marcher un corps d'armée contre les rebelles : mais ceux-ci s'étaient déjà retirés à Sebikha, (plaine située au pied du Djebel-Mahmel). Les Algériens allèrent les attaquer dans leur campement. Pendant le combat qui fut livré, il mourut, du côté des Algériens, 120 soldats et 60 Arabes auxiliaires ; les Aouassi eurent 53 cavaliers et 60 chevaux tués. Le lendemain, ils se battirent encore depuis le matin jusqu'à trois heures du soir : 170 Turcs succombèrent ainsi que 300 auxiliaires ; les Aouassi perdirent 300 hommes et 50 chevaux. Le troisième jour, la bataille fut plus acharnée que les jours précédents ; la lutte, commencée avant l'aurore, durait encore après le coucher du soleil. Les Turcs laissèrent sur le terrain 300 des leurs et 70 de leurs alliés. Les Aouassi, de leur côté, avaient 500 morts. Malgré ces pertes de part et d'autre, on en vint encore une fois aux mains ; 200 Turcs et 65 alliés furent de nouveau abattus ; les Aouassi avaient perdu 700 hommes et 100 chevaux. On se sépara enfin, chacun prenant une direction différente. La colonne turque ramenait deux mille blessés ; chez les Aouassi, il y en avait neuf cent douze.

Pourquoi, dis-je au vieillard appelez-vous ces tribus les Aouassi, العواسي, tandis que nous les connaissons sous le nom de Lememcha لمامشة ?

On les appelait primitivement Aouassi, du nom de leur ancien chef nommé Aïssa (1); ce n'est que depuis la guerre qu'ils ont soutenue contre les Turcs, qu'on leur a donné celui de Lememcha. Voici dans quelle circonstance : après l'expédition que nous venons de raconter, les Algériens s'en retournèrent dans leur pays. L'année suivante, le pacha demanda ce que faisaient ses ennemis ; on lui annonça que leurs cavaliers et leurs fantassins étaient encore réunis en armes. Le pacha organisa un nouveau corps d'armée de quarante mille hommes qui se mit en marche vers l'est. Les combattants se rencontrèrent à l'endroit nommé Djebel-Fekroun (2) ; on déploya les étendards et on en vint aux mains. Les Aouassi rebelles avaient avec eux toutes les populations, depuis le Djebel-Khoumir jusqu'au territoire d'El-Ahmra; du Djebel-el-Malah au Djebel-Ahmar-Kheddou, depuis les Oulad-Naïl jusqu'aux Oulad-Mokran, et, enfin, les populations qui s'étendent jusqu'à sidi Khaled-ben-Senan. Les rebelles étaient au nombre de cent trente mille, dont quatre-vingt-dix mille cavaliers.

On se battit toute la journée et toute la nuit jusqu'au

(1) Aujourd'hui encore on désigne sous le nom de Aouassi les tribus comprises dans le cercle d'Aïn-Beïda. El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine, fut kaïd Aouassi dans sa jeunesse.

(2) Djebel et Aïn-Fekroun sont des points parfaitement connus; ils se trouvent sur la route de Constantine à Aïn-Beïda, entre Sigus et le caravanserail de Moula-Beïr.

lever du soleil ; les cadavres restèrent sur place. Le lendemain, les étendards étaient déployés de part et d'autre, les chevaux se lancèrent contre les chevaux, les fantassins contre les fantassins; cela dura jusqu'après la chute du jour ; les cadavres restèrent encore dans la poussière.

Le lendemain, on continua à se battre toute la journée.

Un Turc, nommé Koukhan-bou-el-Ferkin, annonça qu'il y aurait suspension d'armes pour enterrer les morts. Cependant, le chef Algérien était furieux de la persistance de la lutte : il ordonna à quatorze mille hommes de faire un mouvement tournant et de tomber à l'improviste sur le dos des rebelles. Pendant cette diversion, on devait relever les cadavres pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Les cadavres des Turcs étaient au nombre de 700; leurs auxiliaires étaient tombés au nombre de 1000. Les Aouassi avaient trois mille morts. Pendant que l'on s'occupait de part et d'autre à les enterrer, l'attaque tournante avait lieu, et les Algériens massacraient un nombre considérable de rebelles. Les contingents des différentes tribus se dispersèrent alors : les uns entrèrent dans la montagne du Mahmel (Aurès), d'autres allèrent dans les plaines de Sebikha et d'autres, enfin, se retirèrent de l'autre côté de la montagne.

Les Algériens rentrèrent à Alger. Le pacha demandant souvent des nouvelles des rebelles disait : *telemouchi,* (c'est-à-dire : *Se sont-ils rassemblés*). Dans ce cas, je marcherai contre eux pour les disperser. De là vient le nom de Lemouchi, au pluriel Lememcha; le fait est certain.

Donnez-moi, dis-je au vieillard, quelques renseignements sur le gouvernement des Addassa à Constantine.

Les Addassa eurent quarante émirs qui gouvernaient le territoire de la province de Constantine; mais la désunion s'étant mise parmi eux, les Turcs en profitèrent pour venir s'emparer du pouvoir après les avoir expulsés.

Qu'était jadis la ville d'*Oumach*, située dans le Zab?

Oumach était le nom d'un Juif qui alla s'établir à *Toulga*.

C'était un homme fort intelligent, qui voulait diriger les actions de ses coréligionnaires, et les empêcher de se jeter dans le désordre; mais ils n'écoutèrent aucun de ses conseils. Il s'en alla vers un autre lieu, où il éleva un minaret près duquel il vivait dans la prière et l'isolement. Sa femme le rejoignit; ils eurent une nombreuse postérité qui peupla le village nommé depuis Oumach (1).

Farfar. Sur l'emplacement où existe cette bourgade, se trouvait une source près de laquelle vint s'établir Hammoud-ben-Salem-ben-Mâmer. Il se fit musulman, lui et sa femme, et ils continuèrent à habiter là. C'est une ville dont les habitants sont méchants et fourbes.

Djellal a été bâtie par Djellal-ben-Maouïa-ben-Saria-el-'Ardji, quand il fut chassé de Touzer par ses

(1) Oumach, oasis et village, à 18 kil. au sud de Biskra, est la dernière oasis du Zab-Guebli; elle est entourée par les eaux d'Aïn-Oumach. Cette source, située à trois lieues ouest de Biskra et à une distance de 2 kil. de la chaîne de montagnes, donne un grand volume d'eau; mais cette eau se perd et forme des marécages sur toute l'étendue de 12 kil. qu'elle a à parcourir avant d'arriver à l'oasis. Les palmiers d'Oumach sont donc insuffisamment arrosés, et l'oasis perd d'année en année de son étendue. Le village est situé sur le flanc oriental de son oasis; un fossé, ou plutôt des sources d'eau stagnantes l'entourent sur trois faces et ne laissent que celle du nord libre pour l'entrée. Sa population est d'environ 500 individus.

compatriotes, qui se donnèrent à Bel-Kacem-ben-el-Hadef (1).

Laghouat fut construite par Amara-ben-Mansour, au temps du maudit Ben-Afia. C'est là que se réfugièrent les descendants des Chorfa, ainsi que nous l'avons raconté plus haut.

Je dis au vieillard : Finissez de me raconter les évènements du Souf ?

J'étais un jour assis au milieu d'un groupe composé de gens de bien, tels que Mçaoud-ben-Mahboub, Amer-ben-Zâter, Boudiaf-el-Troudi, chef des Klab, lorsque se présenta devant nous le nommé El-'Aouf-ben-Sariâ-ben-Bakir, qui était berger chez Ahmed-ben-Chabbi. Il avait fui son maître en lui enlevant vingt-cinq chamelles qu'il amenait dans le Souf. Le Souf était un pays de protection (*manâ*). El-Aouf s'arrêta chez nous et y faisait paître ses chamelles. Au bout de dix jours, Boudiaf reçut de Ahmed-Chabbi une lettre adressée aux habitants du Souf.

« O ! gens du Souf, disait-il, mon berger a enlevé mes chamelles et s'est réfugié chez vous ; il faut me restituer mon bien. Salut de la part de Ahmed-Chabbi, chef des nomades. »

Dès qu'on eut pris connaissance de cette lettre, le berger El-'Aouf alla trouver les Oulad-Hamed et leur fit cadeau de deux chamelles ; il en donna autant aux Oulad-Zaïd et aux Beni-Zid. Toutes ces fractions décidèrent en

(1) Djellal, oasis et village situés à 20 lieues au sud-ouest de Biskra, sur la rive gauche de l'Oued-Djedi. Cette oasis est très-considérable et s'étend sur une longueur de 5 kil. Sa largeur moyenne est de 800 mètres. Le village est situé au centre de l'oasis ; six portes y donnent entrée ; sa population est d'environ 3,000 âmes.

conséquence que rien ne serait restitué à Chabbi. Mais les autres fractions, qui n'avaient pas été comprises dans la répartition, disaient : Il faut que ce berger rende ce qu'il a volé à son maître, ou autrement qu'il sorte de notre pays avec les chamelles : nous ne voulons pas nous mêler de ses affaires. D'un autre côté, ceux qui avaient mangé la viande des chamelles prétendaient n'avoir rien à restituer. Les diverses fractions étaient si peu d'accord sur le parti à prendre, qu'elles furent sur le point de se battre entre elles.

Enfin, un homme de bon sens leur dit : O ! gens qui avez perdu la tête, vous êtes comparables aux vaches ou aux autruches. Dieu vous a troublé l'esprit et a jeté la désunion parmi vous ; venez tous autour de moi, et écoutez mes conseils ?

On se rassembla pour l'écouter.

L'étranger qui s'est réfugié chez nous est cherif, leur dit-il ; tâchez de vous entendre à son sujet. Voulez-vous, ou non, le remettre entre les mains de son maître ?

Bou-Diaf-ben-Amer-ez-Zaïdi se rendit alors auprès du cheïkh Saoud et lui dit :

« O ! cheïkh béni de Dieu, je viens vous consulter. Chabbi nous a envoyé un émissaire afin de nous réclamer les chamelles qui lui ont été volées. Nous ne sommes pas d'accord entre nous ; nous ne savons s'il faut, ou non, les rendre. Quel conseil nous donnez-vous ?

Il convient, dit le cheïkh, que vous acceptiez d'avance ma décision.

Nous acceptons, dit Bou-Diaf.

Alors envoyez chercher les Oulad-Hamed et les Beni-Zaïd, vos cousins ; entendez-vous ensemble pour que la

paix ne soit pas troublée entre vous. — En effet, on fit venir Zaïd-ben-Braham-ben-Mouça-el-Hamadi, Khelifa-ben-Mansour, qui habitaient à El-Ledja ; puis vint 'Aoun-ben-Bou-Beker-el-Zaïdi, qui vivait dans les plaines. Celui-ci et ses gens n'avaient jamais voulu habiter dans une ville, prétendant que les maisons et l'ombre des palmiers étaient des mines d'injustices. Ils se réunirent tous à Tar'zout auprès de Si-Saoud.

Le cheïkh Si-Saoud leur dit : Ne rendez point les chamelles ; mieux vaudrait toutes les manger ; je suis votre seigneur et vous êtes mes fils, c'est le conseil que je vous donne, comme jadis Trad en donnait à toutes nos fractions réunies. Prenez maintenant le nom d'*Oulad-Saoud* (1). Et aussitôt, le marabout ayant fait ses ablutions, se tourna vers l'Orient et prononça cette invocation :

O Dieu ! accorde la victoire aux Oulad-Saoud ! Fais que leur armée soit innombrable ; protége-les contre les ennemis jusqu'au jour du jugement dernier.

Sidi Saoud envoya chercher les gens de la fraction de Kaïd ; mais ils refusèrent de se rendre à son appel en répondant : « Nous, les Oulad-Kaïd et les Oulad-Hamed, nous habitons le pays des chacals en rase campagne ; nous n'avons pas à nous occuper de la discussion que vous avez avec Chabbi. »

Une dizaine de jours après, le nommé Mçaoud arriva dans la bourgade des Oulad-Saoud, et leur annonça que Chabbi avait mis sur pied une troupe de 400 cavaliers et de mille fantassins pour venir les attaquer et s'emparer même de la tête de Saoud, qui avait poussé ses gens à le combattre.

(1) La fraction des Oulad-Saoud existe encore dans le Souf.

Sidi Saoud rassembla son monde en disant qu'il convenait d'aller attaquer les Chabbia dans leur propre pays. Il fit appel aux Oulad-Ouada, aux Oulad-Hamed et aux Oulad-Kaid. Les deux dernières fractions refusèrent de marcher; mais les Troud Klab, au nombre de quatre cents cavaliers et de deux mille fantassins, se mirent en route. Ils rencontrèrent Chabbi et les siens à l'endroit dit Kerban, près de la montagne, et on en vint aux mains. Le premier d'entre les Oulad-Saoud qui combattit se nommait Kenbout : contre lui s'élança un Chabbi nommé Seker-ben-Aouf. Ce dernier fut tué, et alors tous les guerriers se précipitèrent les uns sur les autres. Les Oulad-Saoud enfonçèrent leurs ennemis; alors Chabbi se mit à crier : O! Sidi Saoud, grâce, grâce! je veux faire la paix avec vous. Vous êtes vainqueurs avec l'aide de Dieu !

Chabbi avait perdu 170 fantassins et 40 cavaliers. Au moment d'en venir aux mains, Kenbout, en s'avançant dans l'arène, s'était écrié : Que celui qui s'appelle Seker se présente ! Sept individus portant ce nom s'avançèrent, et Kenbout les tua tous l'un après l'autre à la même place. Depuis, cet emplacement a conservé le nom de *Sekaker.*

Les Oulad-Saoud perdirent aussi quelques hommes et après avoir fait la paix, s'en retournèrent contents à Tar'zout.

Voilà la fin de ce que nous avons extrait du livre du cheïkh El-'Adouani-es-Selami, que Dieu nous fasse participer à la bénédiction dont il l'a gratifié.

Copié par Brahim-ben-Mohammed, de la ville de Tar'zout, que Dieu le protège.

APPENDICE

ZIBAN

Des sommets du mont Aurès, en jetant les yeux sur l'espace qui s'étend à ses pieds dans la direction du sud, on a devant soi le Sahara : spectacle étrange et plein de grandeur, qui frappe d'étonnement et d'admiration. Aussi loin que la vue peut atteindre, se déroule une plaine jaunâtre dont la ligne d'horison se confond avec celle du ciel. Au nord de cette région des sables, dans les Ziban, les oasis et les forêts de dattiers apparaissent ; des groupes de taches noires se découpent en relief sur le fond des plaines dont ils rompent la monotonie. Cette perspective éblouit comme le plus surprenant des mirages, le voyageur qui débouche au pont romain d'El-Kantara, au cœur du mont Aurès, et encore mieux, au col de Sfâ qui est le seuil du Ziban. Elle justifie les antiques comparaisons employées par les géographes pour peindre le désert: peau de panthère mouchetée de noir sur un fond fauve, archipel d'îles verdoyantes au sein d'un océan de sables ; images aussi exactes aujourd'hui qu'il y a deux mille ans. Ces taches noires, ces îles vertes, ce sont les oasis, créées par les eaux d'irrigations, dont les unes proviennent de barrages destinés à retenir les eaux superficielles, les autres sont fournies par des puits jaillissants faits de main d'homme. Les premières constituent, dans le Sahara orien-

tal le groupe des Ziban (au singulier Zab), terme extrême de la domination Romaine (1).

On comprend sous le nom de Ziban plusieurs séries d'oasis distantes l'une de l'autre d'environ trois lieues; celle du nord s'étend le long de la chaîne de montagnes qui sépare la plaine d'El-Outaïa du bassin de l'Oued-Djedi; celle du sud longe la rive gauche de cette rivière. Elles portent, conformément à leur position, les noms de Zab-Dahari (pays du nord), de Zab-Chergui (partie orientale) et de Zab-Guebli (pays du sud).

La chaîne de montagnes limitant le territoire des Ziban au nord se détache du massif du Djebel-Kroun; elle se dirige dans la direction nord-est jusqu'à Aïn-ben-Nouï, source d'eau salée à 2 lieues à l'ouest de Biskra. De là, toujours en gardant sa direction principale, la chaîne décrit une ligne circulaire au nord de l'oasis de Biskra, et vient mourir au-dessus de Mellaga (point de rencontre de l'Oued-el-Abiod et de l'Oued-el-Kantara). La hauteur moyenne de cette chaîne est de 300 à 350 mètres; elle prend les noms de Nâm, Khenizen, Matraf, Bou-Azil et Sfâ.

Le col de Sfâ est le passage de la route directe de Batna

(1) M. Jules Duval, *Société de Géographie.*
Les ouvrages à consulter sont :
Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduction de M. le baron de Slane.
El-Aïachi, *Voyage dans l'Afrique*, traduction de M. Berbrugger.
Les puits artésiens des oasis méridionales de l'Algérie, par M. Berbrugger.
Constitution géologique des Ziban et de l'Oued-Rir', par M. Dubocq.
Collection de l'*Exploration scientifique.*
Tableau physique du Sahara Oriental de la province de Constantine, par M. Charles Martins.
Rapports des généraux commandant la province de Constantine sur les puits artésiens du Sahara.

à Biskra; des travaux considérables ont été exécutés par nos troupes pour le rendre carrossable.

Le fond de la population des Ziban est d'origine Berbère, successivement païenne, juive, chrétienne et musulmane. Les premiers habitants des oasis appartiennent à la grande famille des Zenata. Plus tard, des étrangers de tous pays, de toute origine, sont devenus propriétaires dans le pays et, c'est ainsi que s'est formée la population actuelle, mélange de presque toutes les races de l'Algérie.

Les habitations des Zibaniens sont construites en briques de terre séchée au soleil que les indigènes nomment *touba*. Les couvertures, en terrasses, se composent de poutres et de branches de palmier recouvertes d'une couche de terre ; les portes sont basses; elles n'ont qu'un seul battant en grossières planches de palmier, et il n'y a pas de fenêtres : ce sont des crénaux formés de briques assemblées en angles ou en étoiles qui donnent un peu de jour et d'air. Les maisons n'ont, en général, qu'un rez-de-chaussée; la porte externe donne sur un corridor sombre qui a plusieurs retours; ce corridor (*sekifa*) aboutit à une cour intérieure ou sorte de chambre non couverte, autour de laquelle d'autres chambres sont disposées. Une maison ordinaire se compose d'une chambre où se tiennent les femmes, c'est souvent la cuisine même, d'une chambre à coucher pour le maître, et de recoins sombres qui servent de magasins. Des bancs en terre, qui règnent le long des murs de la sekifa, servent de couche aux domestiques et aux hôtes. Les jardins sont attenants aux maisons ; c'est la petite cour extérieure qui sert d'écurie.

La richesse principale des habitants des Ziban est le

produit des palmiers, qui s'élèvent au nombre de plus de 120,000; mais, depuis quelques années, les parties cultivées en orge et en blé prennent des développements considérables : il n'y a que le manque d'eau qui met une limite aux travaux des champs. La récolte se fait ordinairement au mois de mai. Dans toutes les oasis, on cultive des légumes entre les palmiers. On y fabrique aussi des haïks et des tapis. Bon nombre de gens pauvres émigrent à Alger, où ils se réunissent pour former la corporation des portefaix connus sous le nom de Bessakra ou Biskris; ils reviennent dans leur pays aussitôt qu'ils ont ramassé un petit pécule.

Les troupeaux des gens des Ziban vont paître avec ceux des Arabes nomades, co-propriétaires des palmiers.

Les oasis comprises dans le *Zab Dahari* sont :

El-'Amri, oasis et village situé à 44 kilomètres à l'ouest de Biskra ;

Fougalla, à 37 kilomètres à l'ouest de Biskra;

El-Bordj, à 35 kilomètres à l'ouest ;

Tolga, à 31 kilomètres à l'ouest;

Farfar, à 31 kilomètres à l'ouest;

Lichana, à 30 kilomètres à l'ouest;

Zaatcha, à 3 kilomètres à l'ouest. Cette oasis est attenante à la précédente; son village a été détruit en 1849, après la révolte de Bou-Zian;

Bou-Chagroun, à 27 kilomètres à l'ouest.

Dans le Zab Guebli :

Dzioua, à 37 kilomètres à l'ouest;

Sahira, à 35 kilomètres au sud-ouest;

Mekhadma, à 31 kilomètres au sud-ouest;

Ben-Tious, à 30 kilomètres au sud-ouest;

Ourlal, à 20 kilomètres au sud-ouest;
Menhala, à 27 kilomètres au sud-ouest;
Melili, à 26 kilomètres au sud-ouest;
Zaouïa de Melili, à 27 kilomètres au sud-ouest;
Bigou, à 26 kilomètres au sud-ouest;
Oumach, à 18 kilomètres au sud.

Le pays compris entre les oasis orientales du Zab-Dahari et le Zab-Guebli d'un côté, et le méridien de sidi Okba, de l'autre, puis bordé au nord par la chaîne du Djebel-Sefâ et au midi par la forêt de Saâda, fait partie de ce qu'on comprend sous le nom collectif des Ziban. Les oasis de Biskra, Feliach, Chetma et Sidi-Okba sont situées dans cette partie.

Au pied de la chaîne du Sefâ s'étend une plaine de 4 kilomètres de largeur, jusqu'aux hauteurs qui relient en ligne droite les points d'Aïn-ben-Nouï et de Mellaga. Sur une de ces hauteurs, bordant de bien près la rivière de l'Oued-Biskra, on aperçoit encore les ruines du bordj que les Turcs élevèrent pour dominer la population de l'oasis. A l'ouest de Biskra, ces hauteurs deviennent des rochers plus ou moins isolés. Par un des passages laissés entre eux s'écoule l'Oued-Malah, qui, avant de franchir ce petit défilé, a déjà réuni dans son lit toutes les eaux des ravins de la chaîne du Sefâ. Ces eaux sont fortement salées. L'Oued-Biskra, qui est la suite de l'Oued-Abdi (venant des Aurès), reçoit, au pied de Bou-Mangoub (extrémité Est de la chaîne du Sefâ), l'Oued-el-Outaïa, qui ne lui amène de l'eau que dans les grandes pluies. L'Oued-Biskra se réunit à l'Oued-Djedi à 7 lieues au sud de Biskra, dans les bas-fonds de Saâda.

Dans la plaine, entre Sfâ et le rideau de collines au

nord de Biskra, à 8 kilomètres du fort Saint-Germain est une source thermale sulfureuse de 48°, qui porte le nom de Hammam-Salahin et que les indigènes fréquentent beaucoup.

L'oasis de Biskra, chef lieu du cercle de ce nom, est située à l'entrée du Sahara, un peu plus au sud que les derniers contreforts du versant sud des Aurès. C'est sa position, sur la route la plus facile conduisant du Tell au Sahara, qui lui a valu la prépondérance dont elle a toujours joui sur les autres villes des Ziban, et qui l'a fait choisir comme garnison dans le temps des beys. L'oasis s'étend sur une longueur de 5 kilomètres sur la rive droite de l'Oued-Biskra ; sa largeur varie de 100 à 400 mètres, puisqu'elle a une base très considérable dans sa partie sud et qu'elle finit en pointe à l'endroit où est bâti le fort Saint-Germain. L'eau nécessaire pour l'alimentation de l'oasis est exclusivement fournie par l'Oued-Biskra. Un barrage, établi au pied de l'ancien fort turc, à 1 kilomètre nord de Biskra, fait concentrer la plus grande partie de cette eau dans un canal de dérivation qui passe le long des façades nord et ouest du fort Saint-Germain et se divise d'abord en *saguia* (canaux) ; les saguia principales se partagent en saguia secondaires, qui se ramifient elles-mêmes en une infinité de petits canaux qui distribuent l'eau dans tous les jardins. La mesure de répartition est la *lougza* (la main fermée) ; on a autant de lougza ou de parties de lougza (1, 2, 3, ou 4 doigts d'eau), pendant un certain temps.

Le fort Saint-Germain est contruit sur un plateau, au nord de l'oasis, vers la tête des eaux. C'est un carré de 200 mètres avec des bastions aux quatre coins,

contenant les casernes, un hôpital et tous les autres établissements militaires.

Quoique réunis et agglomérés dans un seul lieu, les habitants de l'oasis de Biskra, connus collectivement sous le nom de Biskris, n'en ont pas moins conservé les traditions de la famille, et continuent à s'appeler du nom de la tribu que portaient leurs pères, comme les Douaouda, les Koreïch, les Abid, les Sidi-Barkat, les Sidi-Malek, les Beni-Souid, les Djamâ, les Saffri et beaucoup d'autres. Enfin, le séjour prolongé d'une garnison turque a peuplé quelques quartiers de Koulouglis. Mais la plus grande partie de la population est de race arabe.

Les oasis situées autour de Biskra sont :

Korra, à 1 kilomètre au sud ;

El-Alia, à 1 kilomètre à l'est, sur la rive gauche de la rivière ;

Beni-Mora, à 1 kilomètre au sud-est du fort Saint-Germain. Cette petite oasis a été affectée au service des pépinières. Un jardin d'essai, dirigé par M. Bechu, y a été fondé pour façonner les Arabes à nos modes de culture et pour faire des expériences en plantations de tout genre ;

Feliach, à 2 kilomètre à l'est de Biskra ;

Sidi-Okba, à 20 kilomètres au sud-est de Biskra. La grande quantité d'eau dont dispose cette oasis lui permet d'étendre au loin ses cultures. C'est à cette cause que l'on attribue la qualité des dattes de Sidi-Okba, qui sont les plus estimées des Ziban. Il y a là aussi une certaine quantité d'orangers qui donnent d'excellents produits.

La mosquée de cette oasis possède le tombeau de Sidi-

Okba-ben-Nafa, le conquérant de l'Afrique septentrionnale, tué à Tahouda par le chef berbère Koccïla.

Biskra jouait déjà un rôle considérable à l'époque de la domination romaine, et portait alors le nom de *Ad-Piscinam,* station et poste militaires dont on retrouve encore les vestiges. Sous les différentes dynasties arabes ou berbères qui se succédèrent en Afrique, elle eut la même importance. Les familles influentes qui la gouvernèrent, telles que les Beni-Rouman (problablement descendants d'anciens seigneurs romains convertis à l'islamisme), les Beni-Sindi, les Mozni, et autres que nous fait connaître Ibn-Khaldoun, lui donnèrent une prospérité proverbiale. Après avoir longtemps appartenu aux états des souverains tunisiens, elle passa au pouvoir des Turcs, maîtres de Constantine. A partir de cette époque, Biskra, jadis si peuplée, dont les édifices étaient si nombreux, le commerce si actif, tomba en décadence.

Voici ce que raconte à ce sujet le pélerin El-Aïachi :

« Je n'ai vu nulle part, dans l'est ou dans l'ouest, aucune ville plus belle que Biskra, plus digne d'éloges et où il y ait plus de commerce et d'industrie. Cependant elle a déchu par le mauvais gouvernement des Turcs et par les hostilités des Arabes du dehors. Quand les uns l'avaient pressurée par des incursions passagères, après leur départ, venaient des Bédouins, qui, à leur tour, exerçaient leurs rapines, apportant tout leur tribut de malfaisance envers cette malheureuse ville. Cet état de choses dura jusqu'à ce que les Turcs bâtirent un château-fort à la source de la rivière qui fournit l'eau à la ville, ce qui les rendit complètement maîtres du pays. Alors ils foulèrent et maltraitèrent les habitants tout à

leur aise, leur augmentant le kharadj (impôt), dont les gens de Biskra ne purent plus esquiver le payement, comme cela leur arrivait parfois auparavant, tenus qu'ils étaient par la nécessité d'avoir l'eau dont les Turcs s'étaient rendus maîtres, eau qui est la vie de Biskra et de ceux qui y demeurent. Puis, en dehors, les Arabes commettaient toute sorte de désordres et de violences envers les citadins, tandis que les Turcs faisaient la même chose au dedans. Sous l'empire de cette complication de maux, la population commença à diminuer, les habitations tombèrent en ruines, et sans le grand commerce qui s'y fait et l'industrie dont ce lieu est le centre, ce qui est cause que les gens tiennent à y rester, Biskra eût été complétement abandonné (1). »

El-Aïachi écrivait ce qui précède en l'an 1649 de notre ère.

Le gouverneur de Constantine, Salah-bey, qui régnait au 18e siècle, s'y rendit à plusieurs reprises pour intervenir dans les luttes désastreuses qui éclatèrent entre les deux familles rivales des Oulad-bou-Akkaz et des Ben-Ganâ se disputant la suprématie dans les Ziban. En 1844, eut lieu la première expédition française au Sahara. Le duc d'Aumale, commandant la province de Constantine, entra à Biskra le 4 mars; il en repartit le 17, après avoir installé une petite garnison de tirailleurs indigènes dans l'ancienne kasbah. Le 12 mai, pendant la nuit, Ben-Ahmed-bel-Hadj, ancien khalifa d'Abd-el-Kader, qui s'était fait de nombreux partisans parmi les tirailleurs, pénétra dans la kasbah et massacra tous les Français. Mais le

(1) *Voyage* du pélerin El-Aïachi. — Berbrugger, *Exploration scientifique de l'Algérie*, IXe volume, page 439.

18 mai, le duc d'Aumale était de retour à Biskra et en reprenait possession. Depuis cette époque, cette oasis n'a plus cessé d'être en notre pouvoir. Une nouvelle kasbah et une ville européenne se sont créées; le calme dont jouit le pays a fait progresser son commerce; enfin Biskra, qui est en quelque sorte le port du Sahara, est appelé à un très bel avenir (1).

OUED-RIR'

La route de Biskra à Touggourt, capitale de l'Oued-R'ir', descend des pentes du Dôhr, à 4 kilomètres au sud de Stil; elle longe ensuite le Chott-Melr'ir et se dirige, par Meraïer et Sidi-Khelil, sur Zaouïat-Rihab. A partir de cet endroit, il y a différentes routes qui, presque toutes parallèles les unes aux autres, touchent aux différentes oasis. La plus directe et aussi la plus fréquentée passe par Ourlana, Djama, Tamerna, Sidi-Rached et R'amra; elle suit la plaine, à l'exception d'une petite partie entre Sidi-Khelil et Aïn-Refian, où il faut passer les monticules de Drâ-Abd-el-Aziz sur une longueur de trois lieues. Des dunes de sable se rencontrent encore plus bas, entre Tamerna et Sidi-Rached; mais ces obstacles ne sont même pas assez forts pour faire ralentir le pas à des piétons.

On donne le nom d'Oued-Rir' à l'ensemble des oasis (2) qui s'alongent, à peu près suivant le méridien de Biskra, d'Ourir à Blidet-Amar, la plus méridionale de ce bassin.

(1) Il y a quelques jours à peine, une terrible épidémie à frappé l'oasis de Biskra, et ses habitants ont été décimés par le fléau.

(2) Les villages du Rir', dit Ibn-Khaldoun, sont au nombre d'environ trois cents, alignés sur les bords d'une rivière qui coule d'occident en orient. Les dattiers et les ruisseaux y abondent.

La pente générale du terrain est du sud au nord. Tout l'excédant des eaux d'arrosement se rend dans un bas-fond qui longe le bord oriental des oasis et va se perdre dans la grande Sebkha-Melr'ir de Temacin, qui est à 65 mètres au-dessus, et celle de la Sebkha près de Mraïer à 22 mètres au-dessous du niveau de la mer ; ce qui constitue une différence de 87 mètres seulement sur une longueur de trente lieues. Aussi les eaux séjournent sur cette pente invisible et s'élargissent en marais qui sont une des principales causes des fièvres endémiques de l'Oued-Rir'. Cette maladie, dite *el-oukhem*, oblige la plupart des habitants de Touggourt à émigrer pendant près de six mois de l'année, et à aller passer dans l'Oued-Souf la saison des fortes chaleurs.

A la hauteur de Tinedla, où les oasis commencent à être plus éloignées les unes des autres, la largeur de ces bas-fonds diminue sensiblement ; il ne reste plus qu'un canal d'environ 5 à 10 mètres de large, qui, sous le nom de Oued-el-Kherouf, conduit les eaux des chott du sud dans le Chott-Melr'ir. Son lit est couvert de verdure, et deux bonnes sources, celles de Douï et de Bou-Fegoussa, y attirent souvent les troupeaux des Oulad-Saïah, qui vont paître dans tout le terrain compris entre l'Oued-Rir' et l'Oued-Souf. L'eau de ces sources est très bonne ; mais les eaux qui donnent la vie à l'Oued-Rir' sont d'autre nature, ce sont celles des nombreux puits artésiens creusés dans chacun des centres de population que nous citerons plus loin. L'expérience a prouvé que le volume d'eau donné par ces puits diminuait d'année en année, car les sables tendaient sans cesse à les obstruer ; les travaux pour les dégager étaient quelquefois bien au-dessus des

forces de la population intéressée, et bon nombre d'oasis auraient probablement disparu sous le sable, faute de nettoyage de ces puits; nos ateliers de sondage ont rendu la prospérité à ce pays.

La nappe artésienne semble n'avoir pas plus de 3 à 4 lieues de large; la profondeur des puits varie de 27 à 75 mètres; à Meggarin, se trouvent les plus profonds, et les moins profonds à Sidi-Khelil.

En dehors des oasis, on voit encore dans tout l'Oued-Rir', des sources, ou plutôt des réservoirs d'eau connus sous le nom de *bahr;* on n'a jamais pu se rendre compte, dit-on, de la profondeur des *bahour* (pluriel), et on en a conclu que c'étaient d'anciens puits artésiens arabes éboulés et ensablés. On y trouve de nombreux poissons, dont quelques-uns atteignent une belle dimension (1). Le bassin de l'Oued-Rir' est limité, au nord et à l'ouest, par El-Dôhr, vaste plateau variant de 2 à 12 lieues. L'Oued-Kel le longe au nord; les différents ravins aboutissent au bas-fond de Dzioua, à l'ouest. Il n'y a que l'Oued-Retem qui le perce dans toute sa largeur, et qui vient mourir dans le bas-fond de Merara, à 3 lieues ouest de Tamerna. Dans la partie nord de l'Oued-Rir', immédiatement au pied du Dôhr, s'étendent des marécages salés que le mirage transforme constamment aux yeux du voyageur. Le chott se continue à l'est jusqu'à 70 kilomètres de la côte tunisienne, en traversant le Bled-Djerid et le Nefzaoua.

Les habitants de l'Oued-Rir' sont des travailleurs infatigables; dépossédés depuis bien longtemps de la ma-

(1) Ce poisson est une espèce particulière de perche qui a été décrite par M. Cosson.

jeure partie de leurs palmiers par les nomades Selmia, Rahman et Oulad-Moulat, ils ont su mettre à profit leurs connaissances acquises pour le soin de ces arbres en se faisant *khedam,* c'est-à-dire métayers, chez des propriétaires d'autres contrées. Dans toutes les oasis des Ziban, on trouve des Rouar'a qui restent de père en fils chez leurs nouveaux maîtres. Les palmiers de l'Oued-Rir' sont plus beaux et plus productifs que ceux des Ziban; arrosés par l'eau des puits artésiens, dont le nombre peut être augmenté suivant la volonté des habitants, ils se trouvent dans les conditions les plus favorables à leur développement, ayant leurs racines constamment arrosées et leurs têtes exposées à l'ardeur du soleil (1).

Dans les oasis de l'Oued-Rir', on rencontre, à côté des palmiers, mais en nombre bien restreint, le figuier, l'abricotier et la vigne. La culture des céréales s'exécute sur une échelle très petite. Des champs de garance assez vastes se trouvent dans le bas-fond, près de R'amra. On cultive, dans les jardins, du chenevis, de la luzerne, du piment, une espèce de haricot noir, des melons et des pastèques. Une autre branche d'industrie est exploitée par un petit nombre de gens, qui, bravant les dangers de ce métier, acquièrent, en revanche, l'estime générale et la presque inviolabilité de leurs personnes : c'est le forage des puits artésiens.

Deux montants verticaux établissent l'emplacement où l'on se propose de creuser le puits ; ils sont reliés à la partie supérieure par deux traverses, entre lesquelles est fixée

(1) L'expérience a prouvé qu'au dessous d'une température de 40° le palmier ne produisait pas de bon fruit.

une mollette en bois, et forment l'installation nécessaire pour le travail. A l'aide d'un cable tressé en fibres de palmier, roulé autour de la mollette, on extrait les matières que l'ouvrier détache en creusant. L'ouvrier, car il n'y en a qu'un travaillant à la fois, est muni pour tout outil d'une espèce de houe à manche très court. La section des puits varie de 0m80 c. à 1 mètre de côté. Le coffrage se compose d'une suite de cadres jointifs de bois de palmier. Ces cadres, placés au fur et à mesure que l'ouvrier avance, sont descendus jusqu'au banc gypseux, qu'on rencontre à 30 ou 40 mètres. Au-delà, on continue sans boiser. Quant l'ouvrier est arrivé à une profondeur suffisante, le voisinage de l'eau lui est révélé par la nature du terrain : un dernier coup de pioche va la faire jaillir; c'est la partie la plus délicate du travail. On conçoit, en effet, que l'eau, jaillissant par un orifice trop grand, mettrait l'ouvrier en danger d'être asphixié. D'un autre côté, il importe que le volume d'eau fourni par le puits soit le plus considérable possible (1).

La ville de Touggourt (2) est, en quelque sorte, la capitale de l'Oued-Rir' ; elle est située sur le bord occidental de son oasis, dont les palmiers, au nombre d'environ 400,000, ne la bordent qu'au sud-est, sur le cinquième à peu près de sa circonférence. Nous avons déjà dit qu'elle était située à 135 lieues du littoral. Le thermomètre à l'ombre, dans la kasbah, marque 46° pendant l'été. Les

(1) Voir, sur les puits artésiens du Sahara, l'ouvrage écrit à ce sujet par M. Berbrugger, et les rapports de sondages des généraux commandant la province de Constantine.

(2) La ville actuelle de Touggourt ne serait pas celle des anciens temps. Touggourt-el-Kedima se trouve à environ deux kilomètres de là, au milieu des palmiers de Nezla.

vents du nord-ouest, qui amènent sans cesse les sables du Sahara, ont formé un monticule qui la borde sur presque tout le reste de son développement. Touggourt, qui a la forme circulaire, est entourée d'un fossé ; elle a trois portes, dont une donne accès dans la kasbah, située sur le bord sud-ouest de l'enceinte. Le marché se trouve à peu près au centre de la ville : c'est un carré d'environ 40 mètres de côté; quatre grandes rues viennent y aboutir. Comme toutes les villes orientales, Touggourt renferme une infinité d'impasses étroites et couvertes sur lesquelles s'ouvrent les portes des maisons. Toutes ces rues sont obstruées par des bancs maçonnés qui rétrécissent la circulation de telle sorte, que trois chevaux au plus y peuvent passer de front.

L'enceinte de la kasbah forme un rectangle de 45 mètres sur 50. En y entrant par la porte de la ville, qui est défendue par un tambour, on se trouve sur une petite place, ayant à sa droite et devant soi des bâtiments qui servent d'écuries. Sur la face que l'on a à gauche, s'ouvre la porte conduisant à l'intérieur si l'on suit le chemin couvert qui aboutit perpendiculairement à la façade ; mais à peine entré, on voit un deuxième chemin couvert prenant à droite et aboutissant à une petite cour de forme à peu près triangulaire. Au sommet du triangle, on rencontre la porte appelée Bab-el-R'eder, qui s'ouvre sur le fossé. Le passage conduisant de la cour d'entrée à l'intérieur de la kasbah, aboutit d'abord sur une autre cour carrée qui, sur trois façades, est entourée des appartements des anciens cheïkhs. Ces appartements, au nombre d'une vingtaine environ, sont au second étage ; c'est un dédale de petites chambres, correspondant entre

elles par des corridors sombres, ou séparées par des pièces non couvertes; des escaliers étroits communiquent avec les chambres du rez-de-chaussée, ainsi qu'avec les petites cours intérieures et les jardins. Dans la kasbah, nous avons construit une caserne dans laquelle logent les tirailleurs algériens qui composent la garnison de Touggourt.

La grande mosquée est, sans contredit, la construction la plus remarquable en ce genre, non seulement de l'Oued-Rir', mais de tout le Sahara constantinien. Elle est l'œuvre d'architectes tunisiens; il y a là un vague souvenir des beaux temps de l'architecture sarrasine. On y voit des tableaux de portes et des colonettes en marbre blanc que l'on a tirées à grands frais de Tunis. Le mur de la façade est revêtu de carreaux en faïence vernie. Près de la grande mosquée, se dresse un minaret en briques cuites, d'une grande solidité, et qui porte encore les marques des boulets de Salah bey.

L'enceinte de Touggourt est formée par un mur de 2 mètres 50 centimètres d'élévation, flanqué de petites tours espacées entre elles d'environ 60 mètres. Ces tours n'ont guère que 3 mètres 50 centimètres de hauteur et 3 mètres de côté; elles ont un petit étage intérieur, de façon qu'elles pourraient renfermer un double rang de défenseurs.

Une espèce de lac règne autour de l'enceinte et bouche le fossé. Le fossé peut être rempli d'eau au moyen de quatres sources, qui existent dans des jardins des environs; la plus grande hauteur d'eau qu'on puisse obtenir est de 1 mètre 50 à 2 mètres. On passe ce fossé sur un pont situé devant chacune des portes de la ville; ces ponts

sont en bois de palmier, reposant sur des pilotis. La communication de la kasbah avec l'intérieur a lieu, en temps ordinaire, par une chaussée en terre ; en temps de guerre, les maîtres de la kasbah faisaient faire, dans cette chaussée, une tranchée transversale de 4 mètres pour donner passage à l'eau. Les portes de Bab-el-Khadra et de Bab-Abd-es-Selam étaient enlevées, on ne communiquait plus avec l'intérieur que par Bab-el-R'eder : quelques palmiers, jetés sur la tranchée de 4 mètres, servaient de passage aux hommes à pied seulement.

Les maisons des pauvres sont bâties en briques de terre (touba) ; celles des riches, en moellons de marne calcaire et argileuse qu'on trouve entre Tebesbest et le marabout de Sidi-Ferdj-Allah. La kasbah est bâtie avec la marne calcaire, qui est plus dure que l'argileuse.

Le marché de Touggourt se tient tous les jours ; on y fait un grand commerce de tissus de laine et de soie; il est fréquenté par presque toutes les populations du Sahara.

Les villages de l'Oued-Rir' sont :

Nezla, situé à 200 mètres au sud de Touggourt ;

Sidi-Mohammed ;

Sidi-ben-Djenan ;

Beni-es-Soud ;

Tebesbest ;

Zaouïa.

Ces cinq villages, dont le plus éloigné n'est qu'à 3 kilomètres de Touggourt ; forment la banlieue de cette ville.

Viennent ensuite :

Meggarin-Djedida, à 9 kilomètres de Touggourt ;

Meggarin-Kedima à 10 kilomètres ;

Kessour à 11 kilomètres ;

Harihira, à 16 kilomètres ;

R'amra, à 14 kilomètres au nord ;

Sidi-Seliman, à 20 kilomètres au nord ;

Mor'ar, à 20 kilomètres au nord ;

Brâm, à 21 kilomètres au nord ;

Sidi-Rached, à 40 kilomètres au nord-ouest ;

Tamerna-Djedida, à 40 kilomètres au nord de Touggourt ;

Autour d'une hauteur sablonneuse d'environ 25 hectares, a été plantée, il y a à peu près trente ans, une oasis entière de dattiers. Ce sont des habitants de Tamerna-Kedima, dont les puits se tarissaient à vue d'œil, qui ont créé ce nouveau centre d'habitation à côté d'un puits promettant un bel avenir par l'abondance de ses eaux.

Tamerna-Kedima, à 12 kilomètres de Touggourt. — On y trouve des ruines considérables, qui témoignent de sa grandeur déchue;

Sidi-'Amran, à 47 kilomètres au nord ;

Tiguedidin, à 54 kilomètres au nord;

Djamâ, à 50 kilomètres;

Ariana, à 35 kilomètres;

Ourlana, à 57 kilomètres au nord. Ce village, après Mraïer, est le plus important de l'Oued-Rir' ;

Mazer, à 58 kilomètres;

Sidi-Yahia, à 8 kilomètres au sud-est d'Ourlana ;

Zaouïat-Rihab, à 60 kilomètres au nord ;

Tinedla, à 12 kilomètres du précédent;

El-Berd ;

Sidi-Khelil ;

Mraïer, à 109 kilomètres au nord de Touggourt. Ce village, situé sur le flanc occidental de son oasis, est entouré d'un fossé qui communique avec différentes flaques

d'eau stagnante formées par l'excédant des eaux d'arrosement. Le voisinage des marais, qui exhalent une odeur pestilentielle, a beaucoup contribué à faire de l'oasis de Mraïer l'endroit le plus malsain de l'Oued-Rir';

Dendouga, à 3 kilomètres de Mraïer ;

Ensira, à 109 kilomètres au nord de Touggourt ;

Ourir, à 110 kilomètres au nord de Touggourt ;

Dans l'Oued-Rir', on n'a pas encore découvert de pierres romaines. Il y a cependant, dans le pays, des traditions qui prouvent que, si les Romains ne s'y sont pas établis, ils ont du moins cherché à y pénétrer.

Temacin, oasis et ville, situées à 12 kilomètres au sud sud-est de Touggourt.

La grande Sebkha de Touggourt, appelée Chemôra, s'étend jusqu'au centre de l'oasis et alimente de son eau deux fossés, dont le plus large, le Bahar, fait le tour de la ville. Les eaux du Chott, situé au nord de Chemôra, sont ramenées dans la partie nord-est de l'oasis au moyen de deux saguia, puis, elles sont conduites dans un autre bassin, où elles déposent le sel dont se servent les habitants de Temacin. Les jardins de Temacin sont arrosés par de nombreux puits artésiens qui ont une profondeur moyenne de 32 mètres. La ville forme un rectangle de 500 mètres de long sur 300 de large ; elle est entourée d'un mur d'enceinte. La kasbah se trouve dans la partie nord, au bord intérieur du fossé ; deux puits, creusés près du mur d'enceinte, fournissent de l'eau en quantité suffisante.

Deux grandes mosquées à minaret s'élèvent au milieu de la ville. C'est là que se trouve la Zaouïa de Sidi-Mohammed-el-Aïd, chef de l'ordre religieux des Tidjania.

Temacin est la capitale religieuse de l'Oued-Rir', comme Touggourt en est le centre politique et militaire.

Dans l'oasis de Temacin, il y a encore les villages de Tamelhat, Sidi-Amer, Koudiat, Bou-Hamar et El-Dahour.

A 8 kilomètres au sud-ouest, est l'oasis et le village de Blidet-Amar.

Puis encore, à 8 kilomètres plus loin, se trouve l'oasis et le village de Goug.

El-'Adouani raconte la venue du pèlerin des Beni-Merin qui, vers le huitième siècle de l'hégire, parvint à impressionner l'esprit des populations de l'Oued-Rir' et à les dominer. Nous compléterons ce qui précède par d'autres détails empruntés à la tradition locale.

L'immense fortune dont jouissait le pèlerin mérinite l'ayant rendu l'objet de persécutions de la part du gouverneur de sa province, il vint se fixer à Touggourt, où il avait l'habitude de se rendre chaque année pour son commerce. Son aménité, la facilité de ses relations, sa sagesse surtout, lui acquirent une grande popularité dans la contrée. A cette époque, le chef de Touggourt était Si-Mohammed-ben-Yahïa, marabout dont les idées et les pensées, toutes tournées vers les choses religieuses, considérait comme importunes et incompatibles avec son caractère, les occupations mondaines de son gouvernement.

Si Mohammed-ben-Yahïa ayant apprécié les qualités du Mérinite, l'éleva à la dignité de khalifa et lui abandonna bientôt le soin tout entier de l'administration. (1) Le nouveau fonctionnaire déploya la plus grande activité et le

(1) Un descendant de ce marabout vint se fixer à Mâmra, entre Setif et Constantine. C'est autour de lui que se groupa la population qui a formé la grande tribu des Oulad-Abd-en-Nour.

plus grand zèle pour organiser le pays sur des bases solides, en y attirant tous les hommes qui pouvaient se rendre utiles. C'est alors qu'on lui donna le nom de Djellab, جلاب ,c'est-à-dire celui qui attire les gens à lui (1), qui a servi depuis à désigner tous ses descendants, les Djellaba.

Depuis cette époque, les Djellaba ont conservé presque sans interruption le pouvoir à Touggourt, en prenant même le titre de sultan; mais leur élection devait être constamment sanctionnée par les Oulad-Moulat, tribu maghzen composant en quelque sorte la garde du corps de ces princes sahariens. Le frère aîné héritait, ou, à défaut, le fils aîné du souverain régnant. Le prince héréditaire était revêtu de la dignité de khalifa; mais cette hérédité était souvent contestée, et le droit du plus fort l'emportait sur les droits établis. — En voici un exemple qui ne remonte pas à une époque bien éloignée. Lorsque le cheïkh Amar mourut, en 1835 ou 1836, son fils, le khalifa Ibrahim, le remplaça, et Sidi-Ali, frère de ce dernier, fut nommé khalifa. Le cheïkh Ibrahim fit, peu de temps après, un voyage à la Mecque, et son intérim fut rempli par Ali. Ibrahim, reprit le gouvernement à sa rentrée du pélerinage; mais Ali ne tarda pas à le faire assassiner et à usurper le pouvoir.

Ali mourut empoisonné à son tour par ordre de Lalla-Aïchouch, veuve d'Ibrahim et mère de Sidi-Abd-er-Rahman-bou-Lifa. Ce prince étant trop jeune pour gouver-

(1) Des tolbas de Touggourt m'ont donné cette explication comme la seule vraie, en ajoutant que c'était par erreur que l'on avait traduit Djellab par marchand de bestiaux.

ner, sa mère prit le titre de khalifa et la direction des affaires, qu'elle conduisit avec une grande habileté. Lalla-Aïchouch avait beaucoup d'énergie et était fort redoutée ; elle portait des armes à sa ceinture, fumait le tekrouri (kif) et buvait outre mesure du lagmi, autrement dit vin de palmier.

L'histoire de la famille des Ben-Djellab, seigneurs de Touggourt, fera plus tard l'objet d'une notice spéciale.

SOUF.

Le pays de Souf est un ensemble de huit centres divisés en deux groupes de quatre. Le premier groupe se compose de Guemar, Tar'zout, Kouïnin et El-Oued. Les palmiers de ce premier groupe ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule et grande oasis en forme de fer à cheval très allongé entourant les villages. Le second groupe, composé de Sidi-Aoun, Behima, Zegoum et Debila, fait trois oasis distinctes. Le village d'El-Oued est le plus important, et il exerce sur les autres une très grande influence : sa force provient non seulement d'une grande supériorité numérique, mais encore de sa richesse.

Le sol est constitué par une agglomération de dunes de sable mouvant, aux pentes rapides du côté opposé à la direction du vent. Les dunes, massées en quelques endroits, forment ailleurs des bandes plus ou moins larges ; les pentes entourent ou longent alors des plaines de peu de largeur, mais d'une étendue quelquefois considérable en longueur. Kouïnin et Behima sont bâties dans des plaines, et c'est sur ce sol gypseux que s'étalent les jardins potagers entourant les puits. Il n'y a que le palmier

qui pousse au milieu des dunes en petits bouquets isolés; sa cime atteint à peine les crêtes de ces murailles de sable; mais ses racines arrivent à cette couche perméable qui serpente tout le long de la vallée du Souf.

Le plus fort des dunes se trouve au voisinage des villages de Sidi-Aoun, Debila et El-Oued.

La profondeur des puits du Souf est très variable : tantôt l'eau est presque à fleur de terre, et plus loin, on ne la rencontre qu'à 4 mètres du sol. La qualité de l'eau n'est pas non plus partout la même. Autour des villages, elle est excellente, tandis qu'elle est très mauvaise sur d'autres points. La culture du dattier est la plus importante du Souf, non seulement par l'espace qu'elle occupe et l'abondance de ses produits, mais encore par l'excellente qualité du fruit. Les dattes du Souf sont les plus estimées de tout le Sahara algérien, elles rivalisent avec celles du Blad-el-Djerid du sud de la régence de Tunis. Néanmoins, la culture du palmier est trop pénible pour être très productive; aussi le commerce est-il la principale richesse des Souafa. La valeur des haïks et burnous fabriqués au Souf s'élève à peu près à 3 millions par an. Le tabac, produit indigène, entre pour 100 ou 150,000 fr. dans cette somme. Dans les jardins, on cultive encore beaucoup de légumes, tels que fèves ou oignons, mais ce n'est qu'à force de soins continuels que les Souafa évitent l'envahissement de leurs jardins par le sable. L'arrosage s'y fait au moyen d'une série de petits canaux crépis en plâtre et correspondant tous avec un grand conduit en maçonnerie. Ce conduit aboutit à un réservoir construit au pied des puits, de manière que la peau de bouc au moyen de laquelle on tire l'eau par un système à bascule

peut s'y déverser directement : des petits tampons en laine ou en coton servent à boucher les canaux au fur et à mesure qu'ils ont reçu leur part d'eau. — De l'exploitation des lacs salés qui existent dans la contrée, les Souafa ne font guère une branche de commerce ; ils y vont retirer le sel nécessaire à leurs propres besoins. Ce ne sont que les Nememcha qui viennent faire de temps en temps des chargements, pour en vendre aux montagnards.

Les troupeaux des Souafa sont très nombreux ; mais leur laine ne suffit pas à la fabrication des tissus exportés annuellement. Les tribus de pasteurs des pays voisins trouvent donc toujours à placer leur laine sur le marché d'El-Oued.

Les chameaux des Souafa, dont le nombre est considérable, sont plus durs à la fatigue que les chameaux des tribus nomades ; la nécessité de les utiliser à chaque instant de l'année pour transporter les marchandises, fait augmenter les soins que l'on a pour eux : on leur donne l'orge quand ils voyagent. Les ânes du Souf, employés pour le travail des jardins, sont de couleur blanche ; plus grands et plus forts que l'espèce ordinaire, ils viennent du Touat ; les Souafa vont les acheter à R'damès ou à R'at ; ils valent de 100 à 150 francs ; on les nourrit comme des chevaux.

Les maisons de tous les villages du Souf ont une élévation d'environ trois mètres, et sont construites avec un mélange de pierres tendres et de plâtre non cuit. Les chambres en sont excessivement petites : dans ces contrées, où la pluie ne tombe que rarement, on habite plutôt les sebakh, et on se sert des chambres pour magasins. Les couvertures, en terrasses, se composent de poutres

et de branches de palmier; mais la plupart des chambres sont ornementées d'un petit dôme blanchi à la chaux: on dirait autant de ruches d'abeilles à calottes sphériques, d'un aspect très bizarre.

Les Troud, dont El-'Adouani nous a raconté l'histoire, contituent de nos jours deux tiers de la population du Souf; l'autre tiers est formé d'autochtones, connus sous le nom de 'Adouan et de Souafa, tous sédentaires. Pendant l'hiver et l'automne, les Troud habitent les villages; ils se dispersent ensuite dans le Sahara pendant le reste de l'année. Au lieu de remonter vers le Tell, comme les gens des Ziban, ils vont, pendant l'été, avec les autres nomades, faire pâturer leurs bestiaux très loin sur la route du Nefzaoua et celle de R'damès.

Les Troud, qui avaient autrefois une cavalerie redoutable, n'ont plus aujourd'hui que 70 à 80 cavaliers; mais, à un moment donné, il leur est facile de rassembler cinq cents fantassins montés sur des dromadaires (1).

Nous avons dit plus haut que les villages du Souf sont au nombre de huit; voici quelques mots sur chacun d'eux:

El-Oued, oasis et village principal, situés à 55 lieues au sud-est de Biskra, et à 22 lieues à l'est de Touggourt. La population, composée exclusivement de Troud, est d'environ 3,000 âmes;

(1) El-'Adouani nous donne l'origine du nom des Troud, qui proviendrait de leur chef, Trad-ben-Dabès. Ce nom était cependant déjà connu antérieurement à la venue de cette peuplade en Ifrikïa. Ibn-Khaldoun dit, à ce sujet: « Les Troud sont fils de Hakim. Quelques personnes considèrent les Trid ou Troud comme membres, non pas de la grande tribu des Soleïm, mais de celle des Simbès, branche des Hilal-Ibn-Amer; mais la vérité est que les Troud, ainsi que les 'Adouan, ont pour ancêtre Fehm-Ibn-Amer-Ibn-Kaïs-Ibn-Raïlan.

Kouïnin est située à 1 kilomètre au nord d'El-Oued; ses habitants sont moitié 'Adouan et moitié Troud;

Tar'zout, à peu près sur l'emplacement de l'ancienne Djelâma, oasis et village, à 8 kilomètres au nord de Kouïnin. Deux tiers de 'Adouan et un tiers de Troud.

Guemar, oasis et village à 2 kilomètres au nord de la précédente. Un huitième de Troud, le reste, Souafa et 'Adouan;

Behima, oasis et village à 12 kilomètres de Guemar. Un quart de Troud;

Zegoum, oasis et village à 1 kilomètre de la précédente. Un tiers de Troud.

Debila, oasis et village, à 6 kilomètres de Zegoum. Habitants tous 'Adouan;

Et Sidi-Aoun, oasis et village à 9 kilomètres de Behima. Tous 'Adouan.

« Le bassin de l'Oued-Souf, dit M. Carrette (1), est d'une nature toute particulière : c'est une agglomération de montagnes de sable semblables à de hautes et larges dunes, qui absorbent immédiatement les pluies les plus abondantes, de sorte qu'à la surfaee du sol, il n'y a pas d'écoulement; aussi l'expression de bassin, employée communément en géographie, ne convient-elle qu'imparfaitement à cette région ; le mot d'*éponge* serait beaucoup plus exact. Il régne encore dans ce pays une tradition relative aux chrétiens : suivant les légendes locales, l'Oued-Souf (2) était un fleuve considérable du temps que les Romains régnaient en Afrique; mais les

(1) Exploration scientifique de l'Algérie, tome II, page 69.

(2) Le mot Souf dérive peut-être du mot Assif, qui, en langue berbère, signifie rivière, fleuve.

habitants lui jetèrent un sort, et le fleuve disparut avec eux. »

M. Berbrugger a recueilli, dans le Souf même, une tradition analogue et qui se rapporte aussi au nom du pays. Les Souafa prétendent que, du temps des chrétiens, une rivière abondante, appelée *Oued-Izouf* (la rivière qui murmure), coulait dans leur contrée du nord au sud. Mais les chrétiens, forcés de se retirer devant l'islam victorieux, l'enfermèrent sous terre, ainsi que tous les autres *oued* sans eau qu'on rencontre dans ce canton.

Oued-Izouf, altéré, est devenu Oued-Souf. Cette tradition, qui attribue aux chrétiens la disparition des cours d'eau du Sahara, est répandue dans tout le désert. Elle peut s'expliquer jusqu'à un certain point, en ce sens que la retraite de la civilisation chrétienne produisait nécessairement un retour à la barbarie (1).

OUARGLA.

L'aghalik d'Ouargla, région extrême de nos possessions dans le sud de la province de Constantine, a été l'objet de plusieurs études descriptives de la part d'officiers et de voyageurs qui l'ont visité. La plus récente de ces études, et en même temps la plus estimée à juste titre par son exactitude, est due à M. le colonel Forgemol, ancien commandant supérieur du cercle de Biskra. Nous allons nous permettre d'extraire de son travail quelques passages qui compléteront d'une manière utile l'opuscule d'El-'Adouani.

(2) Berbrugger. — *Revue Africaine*, tome 2, page 294.

Ouargla, point principal et centre de l'aghalik de ce nom, est située à 40 lieues au sud-ouest de Touggourt. Une immense forêt de palmiers l'entoure; plusieurs villages s'élèvent à peu de distance, entourés, eux aussi, de palmiers. A 18 kilomètres au nord d'Ouargla, se trouve Negouça, son ancienne rivale, qui possède aussi une belle oasis. Une longue dépression de terrain, ouverte dans la direction nord-sud, renferme ces divers centres de population et leurs jardins.

A 5 kilomètres environ d'Ouargla, entre cette ville et Negouça, les deux berges latérales de cette dépression jettent chacune en avant d'elles un petit contrefort, qui forme un col peu élevé près de l'Areg-Mosta. Ce petit renflement du sol partage la dépression générale en deux cuvettes allongées: celle du nord, qui renferme Negouça et son oasis, est le receptacle des eaux qui viennent du Mzab par l'Oued-Mzab, l'Oued-Nça et leurs affluents; celle du sud, qui renferme Ouargla, les villages environnants et leurs oasis, semble être la déversion des eaux venant du sud par l'Oued-Miâ. Tous les lits des rivières que je viens de nommer sont maintenant à sec. Cependant, il reste des vestiges du passage des eaux dans l'Oued-Mzab et l'Oued-Nça; les indigènes disent même qu'autrefois ces deux rivières réunies arrosaient d'habitude, au moins deux fois par an, les jardins de Negouça, et que si, aujourd'hui, ces crues ne se reproduisent plus, c'est parce que le nombre et la force des barrages ont beaucoup augmenté dans les villages du Mzab. Mais à défaut d'eaux courantes, la double cuvette d'Ouargla et de Negouça est largement pourvue d'eaux souterraines ascendantes et jaillissantes. Les puits artésiens et autres y

sont nombreux et donnent en abondance une eau partout de bonne qualité, sur quelques points même excellente.

Au dehors de la dépression qui renferme les villages et les oasis, s'étendent, au nord, au sud et à l'est, de vastes espaces incultes, couverts de dunes de sable qui atteignent, surtout dans la direction du sud-est, une grande hauteur. C'est au milieu de ces dunes, dans l'inextricable réseau qu'elles forment, qu'apparaissent çà et là, au fond de petites cuvettes, les puits plus ou moins profonds, plus ou moins abondants, qui abreuvent les nomades de l'aghalik d'Ouargla et leurs nombreux troupeaux. C'est la zône des pâturages. Vers l'ouest, au contraire, les sables sont plus rares, le sol plus rocailleux, l'eau fait défaut, le parcours des troupeaux est difficile.

Des considérations topographiques qui précèdent, il résulte que la population de l'aghalik d'Ouargla présente deux groupes bien distincts :

1° La population nomade, formée des pasteurs qui parcourent, avec leurs troupeaux, la zône des pâturages ;

2° La population sédentaire, c'est-à-dire les habitants des villages, adonnés à la culture des palmiers.

La première, d'origine arabe, est blanche, et a conservé, par suite de la vie errante, des habitudes belliqueuses et une grande suprématie sur la population des villages qu'elle enserre de toutes parts, et à laquelle elle peut, au besoin, couper toutes les communications extérieures. La seconde, provenant généralement de croisements avec la race noire, est la même que dans l'Oud-Rir', à part les familles originaires du Mzab ; elle est vouée au travail ou à un petit négoce, et a depuis longtemps accepté la lourde tutelle des nomades.

La population nomade comprend :

Les Saïd-Mekhadma ;
Les Saïd-Ateba ;
Les Chamba d'Ouargla ;
Les Chamba d'El-Goléâ.

La population sédentaire occupe les centres de :

Ouargla ;
Rouïssat ;
'Aïn-'Adjadja ;
'Aïn-Ahmar, dit aussi Chott ;
Sidi-Khouïled ;
Bamendil ;
Et Negouça.

Dans les temps les plus anciens dont les générations se soient transmises le souvenir, tout le sud d'Ouargla, du côté du Djebel-Krima, était couvert de villes et villages dont les ruines se montrent encore ça et là, et qui étaient habités par une tribu puissante et industrieuse, les Sedrata. Des jardins immenses, des palmiers et arbres fruitiers, des cultures de céréales, s'étendaient au loin, fécondés par les eaux des puits jaillissants d'une grande abondance.

La même prospérité, la même richesse, existaient dans sept grands centres fondés par les Sedrata au nord du Djebel-Krima, dans la zône ou s'élève Negouça.

Quelle est l'origine de ces Sedrata ? Faut-il voir en eux la fraction des Zenata à laquelle Ibn-Khaldoun attribue la fondation d'Ouargla ? Toujours est-il qu'en l'an 365 de l'hégire, Ouargla, selon Ibn-Khaldoun, passait déjà pour une ville florissante, et que, d'après les dires des gens de

Negouça, la fondation de cette dernière ville serait antérieure de quarante ans à celle d'Ouargla. Toutefois, ces deux centres ne seraient élevés que sur les ruines des villages et jardins des Sedrata, ravagés à deux reprises différentes par Mançour, émir des Almohades, qui ne quitta ce pays pour la seconde fois, qu'après en avoir fait un désert.

Quant aux nomades actuels de l'aghalik d'Ouargla, ils furent poussés de divers points dans cette région par le besoin de pâturages. Leur arrivée paraît postérieure à la fondation d'Ouargla; ils s'immiscèrent dans toutes les querelles des villages, et ne tardèrent pas à être la partie prépondérante d'abord, puis bientôt toute puissante de la population. Ils aidèrent les Turcs dans toutes leurs entreprises, et participèrent à tous leurs actes de violence contre les gens sédentaires.

La température d'Ouargla paraît être plus élevée que celle de Touggourt. Les palmiers y sont en fleurs et les dattes y murissent quinze jours ou un mois plus tôt qu'à Touggourt. Cependant, la température de l'hiver (décembre et janvier) semble être analogue à celle de l'Oued-Rir'.

De même que dans l'Oued-Rir', les pluies y sont rares. Elles tombent d'habitude vers le milieu ou la fin de l'automne et au commencement du printemps. Les vents sont d'une grande violence habituelle dans ces plaines immenses, où rien ne leur fait obstacle; ils soufflent le plus souvent du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest lorsqu'ils ont le plus d'intensité. Ils amènent alors avec eux d'épais tourbillons de sable.

Il existe dans le pays 295 puits artésiens et 1022 puits

ascendants. L'aghalik d'Ouargla a fait partie jusqu'en 1865 de la province d'Oran ; depuis cette époque, il est compris dans celle de Constantine.

La traduction du Kitab-el-'Adouani est précédée de quelques réflexions démontrant la difficulté de découvrir et d'obtenir surtout communication des manuscrits indigènes. J'ai annoncé, en même temps, que j'étais sur la trace d'autres documents non moins curieux.

Grâce à l'obligeante initiative de M. le colonel Bonvalet, commandant supérieur du cercle de Bougie, j'ai en main, depuis quelques jours, un récit arabe très-détaillé de la conquête et de l'occupation de Bougie, en 1509, par les Espagnols, que nous ne connaissions, jusqu'ici, que par les mémoires de Léon l'Africain et de Marmol.

L'auteur indigène expose les faits d'une manière plus complète, et démontre que la prise de Bougie, au lieu d'être un facile exploit, donna lieu à une lutte sanglante, à une résistance acharnée de la part des Bougiotes.

Ce nouveau document historique tiendra sa place dans une monographie spéciale sur Bougie.

M. le capitaine Lenoble, chef du bureau arabe de Djidjeli, s'est également empressé de faire mettre à ma disposition les vieux papiers de la famille des Oulad-Amo-

kran, marabouts de Djidjeli, parmi lesquels nous avons trouvé de nombreux renseignements sur l'exploitation de *la karasta,* ou bois de construction pour la marine algérienne.

Nous espérons publier la traduction de ces curieux documents dans le prochain Recueil de notre Société.

L.-C. FÉRAUD.

LETTRE

A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SUR

DES INSCRIPTIONS

RECUEILLIES DANS LE CERCLE D'AÏN-BEÏDA

PAR

M. E. DEWULF

Capitaine du Génie, Commandant supérieur

Pendant les premiers mois de l'année 1867, j'ai trouvé, dans le cercle d'Aïn-Beïda, des inscriptions qui me permettent de fixer, d'une façon presque certaine, tous les points de la voie romaine de Carthage à Setif compris entre Vatari et Sigus, c'est-à-dire, d'après la table de Peutinger : *Velesi, Ad Piscinas, Rustici, Magri, Fonte Potamiano, Gazauphula, Ad Rubras, Ad Centenarium, Thenebreste* et *Thigisi*, et aussi celle de *Ad Lapidem Baïum*.

Appelé au commandement du cercle de Biskra, je n'ai pas le temps de rédiger la dissertation que je voulais écrire sur ce sujet; mais je vous prie de vouloir bien publier dans votre Recueil les deux inscriptions suivantes, qui fixent la position de *Vatari* et celle de *Gadiaufala*. Comme ces deux points sont très-importants, en ce sens qu'ils sont, l'un et l'autre, à l'intersection de plusieurs voies, leur connaissance pourra guider les archéologues et leur servir, pour ainsi dire, de base pour la détermination d'autres points.

Inscription de Fedj-Souïoud, *sur le versant N.-N.-E. du Djebel-Terguelt.*

C'est une borne milliaire qui, si elle n'avait été fortement dégradée dans une de ses parties, constituerait, à elle seule, un véritable itinéraire et permettrait de contrôler et de compléter la Table de Peutinger. Telle qu'elle est, cette colonne est encore, au point de vue géographique, un des monuments les plus instructifs que l'on ait trouvés en Algérie. Sa hauteur totale est de $2^{m}.33$, son diamètre est de $0^{m}.41$. Un tableau, refouillé sur une profondeur de $0^{m}.01$, d'une largeur de $0^{m}.44$ et d'une hauteur de $1^{m}.83$, renferme l'inscription dont les lettres ont $0^{m}.052$ de hauteur. Presque toute l'inscription est admirablement conservée; malheureusement les 3 ou 4 dernières lettres de chaque ligne ont complétement disparu. Cette perte est surtout regrettable pour les lignes 22, 23, 24, 25 et 26.

IMP
CAES DIVI SEPti
MI SEVERI PIia
RABICIADEABeni
5 CI PARTHICI Max
BRITTANICI Maxi
MI·NEPOS Divi
M·AVRELI·ANtoni
NI·PII·PARTHici ma
10 XIMI·BRITTAnici
MAXIMI·GERmani
CI·MAXIMI·Adiabe
NICI MAXIMI filio m
AVRELIO·SEve
15 RO Alexandro
PIO FELICE AVG
PONTIFEX·maxi
MVS TRIBVni
CIAE POTESta
20 TIS III COS
P P
KARTHAGINE N.....
HIPPONI·R·M·P.....
CIRTAE·M·P·L.....
25 LAMBAESE·M·P.....
THEVESTE· N.....

Etant empereur et César, le neveu du divin Septime Sévère, le pieux, l'arabique, l'adiabénique, le très-grand parthique, le très-grand britannique, le fils du divin Marc-Aurèle Antonin, le pieux, le très-grand parthique, le très-grand britannique, le très-grand germanique, le très-grand adiabénique, Marc-Aurèle Sévère Alexandre, le pieux, l'heureux, l'auguste, le grand pontife, revêtu de la puissance tribunicienne pour la troisième fois, consul pour la troisième fois, le père de la patrie :

Distance de :

Carthage, mille pas.....
Hippone la Royale, mille pas.....
Cirta, mille pas.....
Lambaese, mille pas.....
Théveste, mille pas.....

Remarques :

Ligne 6 *Brittanici* avec deux T et une N.
» 7 *Nepos* au lieu de l'ablatif.
» 12 Les lettres M et A sont liées.
» 13 Il faut restituer *filio Marco*.
» 15 » *Alexandro*.
» 17 *Pontifex* pour *Pontifice*.
» 18 *Maximus* pour *Maximo*.
» 22 Les lettres N et E sont liées.

La ligne 15 a été martelée, sauf les deux premières lettres, sans doute par ordre de Maximus, après la victoire remportée par son lieutenant Capélien sur les troupes de Gordien.

Placée en un point d'où partaient des voies vers Carthage, Cirta et Theveste, cette colonne détermine d'une manière certaine la position de Vatari. Je n'entre pas dans les considérations très-simples d'où l'on peut tirer cette conclusion.

La Table de Peutinger n'indique pas les voies de Vatari à Hippone et de Vatari à Lambaese. Mais ni cette Table, ni l'Itinéraire d'Antonin, n'indiquent aucune voie directe de Theveste à Hippone: il est difficile d'admettre cependant que ces deux importantes colonies ne fussent pas reliées directement entre elles. Les vestiges de la voie romaine qui menait directement d'Hippone à Tifech sont visibles sur plusieurs points, et notamment sur les versants Est du Nador, cercle de Guelma. Ces vestiges, joints à notre épigraphe, permettent de conclure que la voie directe d'Hippone à Theveste passait à Tipasa et à Vatari.

Inscription trouvée dans les ruines de Ksar-Sbehi, *marqué* Ksar-Sbai *sur les cartes de l'état-major.*

D M M
P·LIC·AGATO
PVS VETERAN
VS PRAEFECTVS
INBRITANIAEQ
ALARIS MILITA
··S BRAVNIACO
DISMISSVS

REPETENS GADI
AVFALA PA.....
SVAE.....
LXXX
FILIVS·PII
NVRIVS
F

Cette inscription est gravée sur une pierre tumulaire. Le tableau qui la renferme a 0m.66 de hauteur sur 0m.33 de largeur ; la hauteur totale de la pierre est de 1m.50.

Voici la lecture et les observations de M. Léon Rénier :

D (*iis*) M (*anibus*) S (*acrum*)

P (*ublius*) Lic (*inius*) Agatopus, veteranus, praefectus in Britania eq (*ues*) alaris milita (*n*) s Brauniaco dismissus, repetens Gadiaufala patriae suae vix (*it*) (*annis*) LXXX ..... filius P (*ublius*) Lic (*inius*)..... nurius [p (*atri*) b (*ene*) m (*erenti*) f (*ecit*)].

Agatopus pour *Agathopus*.

Praefectus pour *profectus*.

Britania pour *Britanniam*.

Dismissus pour *dimissus*.

Repetens au participe présent, pour le passé ou pour « cum repetisset. »

Patriae suae au pluriel, comme *Gadiaufala* pour patriam suam.

« Consacré aux dieux mânes. »

« Publius Licinius Agathopus, vétéran, parti pour la » Bretagne comme soldat d'une aile de cavalerie, libéré

» du service à Brauniacum, revenu à Gadiaufala, sa pa-
» trie, a vécu quatre-vingts ans, et..... son fils, Publius
» Licinius, etc., etc.

Brauniacum était jusqu'ici inconnue; mais on trouve, dans la Grande-Bretagne, plusieurs localités dont les noms romains ont cette terminaison. Ainsi, cette inscription, outre qu'elle rectifie le nom, jusqu'ici altéré, d'une station de la Numidie dont la position était inconnue, nous fait aussi connaître un nouveau nom géographique de la Bretagne romaine.

On ne peut pas traduire *repetens* par le présent, et supposer qu'Agathopus était mort « en revenant dans sa patrie, » parce qu'il faudrait alors admettre qu'il avait été libéré du service à l'âge de 80 ans, ce qui serait absurde. La durée du service, pour les simples soldats des corps auxiliaires, comme les ailes de cavalerie, était de 25 ans ou de 26 ans au plus.

L'exactitude de ma copie a été constatée par M. Léon Rénier, au moyen d'un estampage.

E. DEWULF.

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR

LES AMAMRA[1]

PAR

Justin PONT

Lieutenant au 3e Régiment de Tirailleurs algériens,
Chef du Bureau arabe d'Aïn-Beïda

Le territoire actuellement connu sous le nom de kaïdat des Amamra a été, dans l'antiquité, le théâtre d'évènements très importants, à en juger par les nombreuses ruines qui s'y trouvent. Il appartenait à l'ancienne Numidie, et ses montagnes furent, pendant longtemps, le refuge de Jugurtha fuyant devant les armées romaines. Des établissements considérables y furent créés par le peuple-roi, et son sol fut parcouru par deux grandes

(1) La plupart des inscriptions latines contenues dans ce travail ont déjà été publiées dans la *Revue Africaine* et même dans notre Recueil (année 1867).

Nous les reproduisons comme sujet d'étude et de comparaison. Du reste, elles trouvent naturellement leur place dans une monographie.

(Note de la rédaction.)

voies conduisant de Theveste (Tebessa) à Lambœsis (Lambèse) et passant, l'une au nord de l'Aurès, l'autre par le versant sud de cette montagne. Les études archéologiques faites jusqu'à ce jour n'ont pas encore permis de déterminer, d'une manière précise, le nom et l'histoire particulière des diverses villes qui couvraient autrefois ce pays ; mais il est cependant deux points sur lesquels on a des renseignements certains.

I.

Une inscription latine, encastrée dans le mur du bordj de Khenchela et trouvée sur les lieux, porte :

PRO SPLENDORE FELICIVM SAECVLOR.....
...ENTINI... ET VALENTISSEMP.....
.....A T Æ...VE.....MNIMASCVL.....A
·VNDAMENTIS CONSTRVXIT.....
..CE·NIVS CAECINA ALBINVS.....
SEX FASCALIS PROVINCIÆ.....

Pro splendore felicium saeculorum dominorum nostrorum Valentiniani et Valentis, semper Augustorum..... Atae... Ve.... omni Masculæ..... à fundamentis construxit (atque dedicavit), Publius Ceionius Cæcina Albinus, vir clarissimus, consularis sexfascalis provinciæ Numidiæ Constantinæ. (Recueil de la Société Archéologique de Constantine, 1866, page 167).

Elle détermine, d'une manière incontestable, la position de Mascula. Par qui et comment avait été détruite cette ville avant l'arrivée de Publius Ceionius Cæcina Albinus ?

l'histoire ne nous l'a pas encore appris. Nous savons qu'elle fut célèbre dans les fastes de l'Eglise, non seulement par le martyre du confesseur Archinanus, condamné à mort par le roi vandale Genseric, mais encore par la part que prirent ses évêques aux luttes théologiques qui se livrèrent dans l'Eglise d'Afrique entre les donatistes et les catholiques, pendant les quatre derniers siècles de la domination romaine. L'auteur de l'*Africa Christiana*, Morcelli, dit, en effet :

« *Erat Mascula in Numidiæ, inter Thevestum et Lam-*
« *bœsem, minus quidem apud profanos scriptores vulgata*
« *sed in fastis Ecclesiæ satis celebris, etc.* »

Les Dieux du paganisme eurent aussi leurs autels à Mascula, car nous avons trouvé, à peu de distance du bordj de Khenchela, la dédicace d'un temple à Saturne :

SAT· AVG · SAC·
P·PVLLAIENVS
MONTANVS·SACR·
V·S·L·A·

« *Saturnino Augusto Sacrum, Publius Pullaienus*
« *Montanus sacravit. Votum solvit, libente animo.* »

Les ruines au milieu desquelles cette inscription a été trouvée prouvent que ce temple était important.

II.

L'autre point connu est Baraï. Située au pied des derniers contre-forts de l'Aurès et sur la partie sud-ouest de la limite, entre les Haracta et les Amamra, cette ville a conservé son ancien nom. Les inscriptions suivantes, qui

existent encore sur les lieux *(Recueil de la Société Archéologique* de Constantine, 1867, page 224), paraissent indiquer qu'elle fut fondée aux beaux temps de l'empire romain, et que rien ne fut négligé pour son embellissement. Il y avait, en effet, des bains publics, des temples, etc., etc... Les belles colonnes qu'on y voit encore témoignent de l'importance de ses monuments.

IMP·CAES·M·AVRELIO·ANTONINO·A····NIACO·PARTHICO
MEDICO·GERMANICO·SARMATICO·AV·PONT·MAX·TRIB·POTEST·
XVIIII IMP VIII· C·····
P·ANTONIVS·····VS··OC···· DEDICAVIT·

IMP CAES
DIVI ANTONI
NI · FIL · DIVI
HADRIANI NEP
DIVI TRAIANI
PARTHICI PRO
NEP· DIVI NER
VAE ABNEP
L· AVRELIO VE
RO AVG PONT
MAX TRIB'M
POT·II·COS·II·P·P·
D· D· P· P·

Soumise à bien des vicissitudes, Baraï fut probablement détruite une première fois par les Vandales; car lorsque Salomon, nommé pour la seconde fois gouverneur de l'Afrique par l'empereur Justinien, y arriva vers 542, il la trouva déserte (Procope, *Guerre des Vandales*).

En 394, au contraire, elle était à l'apogée de sa puissance, puisqu'il s'y tint un concile où Primien, évêque de Carthage, que Maximien, son diacre, en avait chassé, fut remis en sa place par 310 évêques assemblés.

Les Byzantins bâtirent sur ses ruines l'immense citadelle bastionnée qui porte aujourd'hui le nom de Ksar-Baraï, et en firent, sans doute, le pivot de leurs opérations contre l'Aurès. Le fort, dont il est encore facile de suivre le tracé, a, en effet, une étendue plus considérable que les autres postes byzantins répandus sur le territoire des Amamra, des Oulad-Fadhel et des Haracta.

Détruite de nouveau en 698, par ordre de Kahina, reine de l'Aurès, pour que l'invasion arabe conduite par Hassan-ben-Noman ne put en faire un centre d'opérations (Bayano El-Mogrib, édition Dozy, Leyde), elle était pourtant habitée, vers le milieu du onzième siècle, s'il faut en croire les lignes suivantes, extraites de la description de l'*Afrique septentrionale* d'El-Bekri, édition de Slane, page 144.

هي حصن صخر قديم حوله ربض كبير
من ثلاثة نواحي وليس قبايلن الناحية
الغربية ربض انما اتصل بها بساتين
ونها وفي ارباضها فنادقها وحماماتها واسواقها
وجامعها داخل الحصن وهن في بساط من الارض
عريض كبير المياه وجبل اوراس مطل عليه

Peissonnel, qui l'a visitée en 1725, dit qu'il n'y avait à cette époque plus rien qui mérite attention; ce n'était plus qu'une bourgade, dont la dernière destruction appartient à l'histoire contemporaine. Le vieux cheïkh Ahmed-ben-si-Ali, vivant encore et âgé de 75 ans environ, nous a affirmé qu'il se rappelle très bien y avoir vu, dans son enfance, une mosquée entourée de magasins dans lesquels les habitants des douars voisins venaient acheter des épices et des cotonnades. Une colonne turque, chargée du recouvrement de l'impôt, pilla et détruisit ces magasins, il y a 65 ans environ. Aujourd'hui, il ne reste de toute cette ancienne splendeur que des ruines sur lesquelles les bergers insouciants et fatalistes viennent faire paître leurs troupeaux.

III.

Les habitants du kaïdat actuel des Amamra, bien qu'ayant aujourd'hui les mêmes usages et les mêmes mœurs, ont des origines bien différentes; le temps seul, avec l'aide de l'islamisme, a mis au même niveau les descendants des Numides, des Romains, des Vandales, des Byzantins et des Arabes. Ils vivent tous dans la même ignorance du passé, dans la même insouciance de l'avenir. Ils ne cherchent point à pénétrer les mystères des ruines qu'ils foulent à chaque pas. Pour eux, l'Enchir n'est qu'un tas de pierres, et il est parce que Dieu l'a voulu.

Les indigènes des fractions connues aujourd'hui sous les noms de :

Oulad-bou-Derhem;

Oulad-Yakoub;

Oulad-Ensigha, forment la race Aborigène.

Ils descendent des anciens Chauvies dont parle Marmol, et ont conservé d'eux le nom de Chaouïa et une langue très ancienne, différente de celles des divers envahisseurs.

D'un caractère fier et ami de l'indépendance, ils n'ont jamais, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, subi le joug de la domination étrangère. A la France seule appartenait l'honneur de compter au nombre de ses sujets, ces rejetons des vaillants soldats de Jugurtha.

Tous les auteurs anciens, et surtout Salluste et Procope, rendent justice à leur vaillance et aux efforts qu'ils firent pour rester libres. Bien qu'entièrement abrutis par l'islamisme, la tradition leur a conservé un léger souvenir de leur ancienne splendeur, et les vieux de la montagne parlent encore avec orgueil de la sultane Tassia et de Djokran, qui surent tenir haut et ferme le drapeau de leur indépendance. Quels sont ces souverains? Peut-être des princes berbères (1).

IV.

Les Larbaa et les Oulad-Saïd prétendent être les descendants des Romains, et n'avoir jamais quitté les environs de Baraï, depuis le moment où la conquête les y a implantés, si ce n'est à certaines époques de courte durée, et dans le seul but de fuir devant l'étranger. L'invasion vandale et l'invasion arabe les refoulèrent dans la mon-

(1) Le Kitab-el-'Adouani contient, à ce sujet, des renseignements assez curieux. Voir le 1er article de ce *Recueil*, par M. Féraud.

tagne; mais la guerre finie, ils revinrent à leurs champs. Alliés des aborigènes, ils adoptèrent leur langue. Ce ne fut, disent-ils, qu'après des luttes terribles qu'ils se décidèrent à fuir, et ils ne livrèrent aux envahisseurs qu'un pays dévasté. Cette tradition donne entièrement raison aux récits de Procope, qui, dans son histoire de l'invasion des Vandales, représente les environs de Baraï comme couverts de jardins magnifiques et de belles forêts d'oliviers. Sur les lieux, se trouvent d'ailleurs encore les témoins muets, mais véridiques, de la fertilité du pays et de sa dévastation. Nous avons compté, en effet, sur le territoire compris entre la limite du cercle d'Aïn-Beida et les derniers contre-forts de l'Aurès, habités par les Oulad-Yakoub, les ruines de plus de cent moulins à huile, faciles à reconnaître à la taille toute particulière des pierres meulières. Or, aujourd'hui, il n'existe pas un seul olivier dans tout le vaste kaïdat des Amamra.

Il est probable que ce fut vers 680 de notre ère, que les populations aborigènes et celles d'origines romaine et byzantine, devinrent les sectatrices du prophète.

Ce fut, en effet, vers cette époque, que l'invasion arabe se répandit comme un torrent sur cette contrée, et que Okba-ben-Ameur et Abdallah-ben-Djafer, à la tête de leurs hordes fanatiques, portèrent l'islamisme jusqu'aux dernières limites des Mauritanies. Ammidora, Baraï, Theveste et tous les autres villes ou villages qui se trouvèrent sur leur passage, furent convertis, de gré ou de force, à la nouvelle foi. Le territoire qui nous occupe dut évidemment subir alors le sort des pays voisins. Il est probable, cependant, que la conversion des habitants fut lente et plus apparente que réelle. Ils n'embrassèrent l'islamisme que

pour ne pas être toujours confinés sur leurs monts inhabitables pendant l'hiver, et afin d'entrer en relations avec les habitants de la plaine ; car ils n'ont jamais été et ils ne sont encore aujourd'hui que de tièdes musulmans. Peyssonnel écrivait, en 1725 : « J'ai appris que, » quoiqu'ils soient musulmans avec les Turcs et les » Maures, ils n'ont aucune religion..... Ils troquent » leurs femmes comme ils souhaitent, et aux conditions » qu'ils règlent entre eux dans le troc. »

Cette appréciation leur est encore applicable de nos jours, et il n'est pas rare de voir des hommes donner leur sœur ou une de leurs parentes à un autre qui leur donne, en échange, une femme de sa famille. Si l'une des deux vient à être divorcée ou même à mourir, les liens matrimoniaux de l'autre sont rompus par ce seul fait. Nos fonctions de chef du poste de Khenchela, nous ont mis à même de voir plusieurs trocs de cette nature : ils sont contraires à la loi musulmane, et on peut affirmer que ceux qui les pratiquent, par droit coutumier, ont été et sont encore des sectateurs peu fervents du prophète. Quelle était autrefois leur religion ? Certains tatouages pratiqués dans les Oulad-Yakoub semblent représenter la croix grecque.

V

Les Oulad-si-Zerara, Oulad-si-Moussa, Oulad-si-Taïeb, Oulad-bou-Kahil, Oulad-si-Endjah, forment la noblesse religieuse des Amamra ; ils sont arrivés dans le pays postérieurement à l'invasion musulmane et descendent, disent-ils, de marabouts venus de Seguia-el-Hamara (empire du

Maroc). Leurs pères se sont fixés au pied de l'Aurès, à leur retour du pélerinage de la Mecque; ils se sont étendus en exploitant la foi religieuse des montagnards, qui leur ont abandonné les terres que leurs luttes continuelles avec leurs voisins de la plaine les empêchaient de détenir d'une manière permanente. Ces marabouts servaient de médiateurs en temps de guerre, et faisaient payer leurs services par un prélèvement sur le territoire des belligérants. C'est ainsi qu'ils ont acquis les terres qu'ils occupent aujourd'hui, et qu'ils sont parvenus à former des fractions importantes.

Les Oulad-Si-Zerara sont, sans doute, les premiers arrivés, car ils occupent un territoire distinct et se sont peu mêlés à leurs voisins, pour lesquels ils ont, du reste, peu d'estime. Il existe, sur leur origine, une légende très-curieuse qui mérite d'être mentionnée, et qui prouve que l'islamisme a eu aussi recours aux miracles pour faire accepter ses marabouts par les populations au détriment desquelles ils voulaient s'agrandir. Voici comment le vieux cheïkh Saadi-ben-Othman et plusieurs kebar de sa fraction m'ont expliqué leur installation dans le pays.

Si-Zerara, leur fondateur, jouissait déjà d'une grande réputation de sainteté à Seguia-el-Hamara, lorsqu'il se décida à faire le pélerinage de la Mecque. Pendant son séjour dans la ville sainte, il se maria avec une femme d'une beauté remarquable, et reprit avec elle le chemin de l'ouest. Arrivée dans la plaine de Roumila, cette femme fut prise des douleurs de l'enfantement, et, au lieu de mettre au monde un être humain, elle accoucha de deux œufs, l'un à coquille très-dure, l'autre à enveloppe molle, de la dimension d'une vessie de mouton. Grande fut la

douleur du saint marabout; il se crut sous le coup de la colère divine.

Après avoir bien sondé sa conscience, et rappelé tous ses souvenirs, il trouva qu'il n'avait jamais fait que le bien et il reprit confiance. Craignant cependant les railleries des quelques serviteurs qui l'accompagnaient, il cacha la délivrance de sa femme et alla lui-même, pendant la nuit, ensevelir dans un enchir les deux œufs dont elle avait accouché. Prévoyant que Dieu voulait se révéler à lui, il passa toute une nuit et tout un jour en prières et alla, en invoquant le prophète, visiter l'endroit où il avait caché le produit de sa nouvelle union. La chaleur du soleil avait fait éclore les deux œufs : la terre sous laquelle il les avait cachés se souleva, et Si-Zerara vit, devant lui, un serpent et un vautour ; un vautour de l'espèce dite Rogma, par les indigènes, et vulgairement désigné sous le nom de charrognard. Le vautour lui dit : « Mon père, je veillerai sur toi. » Le serpent : « Mon père, je te défendrai. » En quelques minutes, ces deux êtres prirent un développement extraordinaire, et il n'était pas encore midi, que Si-Zerara et les siens avaient une sentinelle vigilante et un défenseur redoutable. Il comprit alors que Dieu lui donnait ce beau pays et voulait qu'il s'y installât. Sa femme le rendit père de plusieurs enfants, dont les familles s'accrurent rapidement et en dehors de tout danger. Le vautour planait continuellement au-dessus de leurs tentes, et dès qu'il voyait venir des ennemis, il prévenait son frère le serpent, auquel avait été donné le nom de Flilouch, et celui-ci courait conjurer le péril et dévorait ceux qui étaient assez hardis pour approcher des campements.

Arriva le moment où les Oulad-Si-Zerara furent assez nombreux pour se passer de ce secours surhumain, et où tous leurs voisins, convaincus qu'ils étaient installés par la volonté toute puissante du Créateur, ne songeaient plus à les inquiéter. Flilouch devint moins vigilant, et, toutes les semaines, il dormait d'un sommeil de plomb, du jeudi soir au samedi matin. Des malfaiteurs des Sellaoua en furent prévenus par un esclave fugitif des Oulad-Si-Zerara, et ils résolurent de piller les silos que gardait Flilouch. Ils profitèrent du moment où les Oulad-Si-Zerara étaient allés conduire leurs nombreux troupeaux dans les pâturages de la montagne, ramassèrent de grandes quantités de bois sec, et, pendant la nuit du jeudi au vendredi, ils dressèrent, autour du terrible serpent, un immense bucher. Flilouch se réveilla au milieu d'un cercle de feu et eut beau frapper le sol de sa queue et y faire des crevasses qui ne se sont bouchées qu'après des siècles, toute retraite lui fut impossible. — Le vautour, son frère, vit de loin la fumée; il prévint les siens et, les devançant, se hâta d'accourir au secours de son frère. Afin d'éteindre le feu, il alla se plonger dans le Tarf, (lac salé, dans le cercle d'Aïn-Beïda, non loin des Oulad-Si-Zerara), et vint secouer ses ailes sur le terrible brasier. Son amour fraternel le perdit, car il s'approcha trop du feu ; ses ailes se brûlèrent et il tomba sur le bûcher. Les Oulad-Si-Zerara s'étaient réunis en un goum très-nombreux; mais ils arrivèrent trop tard, leurs protecteurs n'existaient plus. Ils les vengèrent néanmoins, en battant les Sellaoua, qui prirent la fuite et se réfugièrent de l'autre côté de Fedjoudj, qu'ils n'ont plus osé repasser.

Depuis cette époque, les Oulad-Si-Zerara n'ont jamais

été inquiétés; ils ont joui du respect de leurs voisins et ont eu la libre disposition des terres qu'ils détiennent encore.

Les autres fractions maraboutes sont venues dans le pays, après les Oulad-Si-Zerara, et s'y sont installées par la protection de Dieu, protection manifestée par des miracles que la légende a conservés.

Sidi-Moussa-bel-Kassem, parti de Seguia-el-Hamara avec Si-Zerara, pour faire le voyage de la Mecque, resta pendant plusieurs années dans la ville sainte. A son retour, il résolut de se fixer avec son ancien compagnon, qui l'accueillit avec joie. Sa réputation s'établit vite dans les tribus voisines, car il avait le don de rendre fécondes les femmes stériles et de leur faire concevoir, selon qu'elles le désiraient, des enfants mâles ou femelles.

Sidi-Taïeb vint, quelques années après Si-Moussa-bel-Kassem, dont il avait été l'élève, à Seguia-el-Hamara. Il avait une grande réputation de savoir, et son ancien maître lui confia l'éducation de ses enfants. Tout à son école, les élèves qu'il instruisait faisaient de rapides progrès, et cependant il faillit être accusé de négligence et d'irréligion, car on ne le vit jamais à la prière du vendredi, et jamais il ne donna des leçons ce jour là. Il rentrait dans sa tente le jeudi soir, et ne reparaissait que le samedi matin. Intrigués, ses écoliers devinrent indiscrets et l'épièrent : leur curiosité fut satisfaite, et leur respect pour leur maître s'accrut considérablement. Un jeudi soir, ils virent Si-Taïeb sortir de sa tente à la nuit close, s'élever dans les airs et prendre la direction de l'ouest. Le saint marabout avait laissé un frère à Seguia-el-Hamara, et, tous les vendredis, il allait le rejoindre, pour

prier avec lui sur la tombe de leur père. Sa postérité fut peu nombreuse et il mourut pendant un de ses voyages ; car un samedi matin, ses élèves, réunis à l'école, l'attendirent en vain.

Les fondateurs des Oulad-bou-Kahil et des Oulad-Si-Endjah ne sont pas d'origine marocaine. Aussi, inconnus qu'ils étaient des marabouts installés avant eux, ils durent donner, dès leur arrivée dans le pays, des preuves de leur sainteté, afin de ne point être mal accueillis. Voici la légende telle qu'elle m'a été racontée par des vieillards de ces deux fractions :

Sidi-Bou-Kahil vint de l'Egypte, dans l'intention de visiter les beau sites de l'Aurès, dont il avait entendu parler par des pélerins de l'ouest. Arrivé au pied du Djaafa, il fut arrêté par une bande de malfaiteurs, et allait être probablement mis à mort, lorsque toutes les perdrix des environs accoururent à son appel et détachèrent, avec leurs becs, les liens qui le retenaient captif. Ce prodige révéla sa sainteté, et ses agresseurs, se jetant à ses pieds, le supplièrent de se fixer dans le pays et se firent ses serviteurs religieux. Sidi-bou-Kahil accéda à leurs désirs, daigna s'unir aux filles de ses nouveaux adeptes, et devint la souche de la fraction importante des Oulad-sidi-bou-Kahil-el-Hadjel.

Les Oulad-Si-Endjah eurent pour père un marabout venu du Djerid, du nom de Sidi-Endjah. Un jour, tous les lions répandus dans les forêts de l'Aurès, et le nombre en était grand, se réunirent à Tamagra, en poussant des hurlements terribles. Les habitants du pays, effrayés, quittèrent leurs tentes et montèrent sur le sommet du Djaafa, attendant avec anxiété que Dieu daignât leur

révéler la cause de ce tumulte. Leur attente ne fut pas de longue durée ; ils virent toutes ces bêtes féroces se diriger vers le Debel-Chechar, et aller au devant d'un voyageur dont elles baisèrent les pieds et les mains et qu'elles conduisirent jusqu'à la fontaine de Tamagra. Si-Endjah et sa femme y firent leurs ablutions et s'y installèrent. Depuis cette époque, leurs nouveaux voisins, heureux de vivre près d'un aussi saint personnage, n'inquiétèrent jamais ni lui ni ses descendants. Qui eût osé être hostile à celui qui avait tous les lions à ses ordres?

VI.

Nous n'avons pu nous procurer aucun document précis sur l'organisation politique de la tribu des Amamra, pendant la domination arabe et la domination turque. Tout porte à croire cependant que les fractions qui la composent formèrent, avant les Turcs, une confédération alliée, plutôt que vassale, des princes qui commandaient les tribus voisines. La tradition a conservé le souvenir des bonnes relations existant entre les Amamra et le sultan Brahim-ben-bou-Aziz, des Hanencha; mais elle ne dit point qu'il soit venu dans le pays et y ait exercé des droits de souveraineté (1). Les Amamra étaient alors plus pasteurs qu'agriculteurs, et ils allaient s'approvisionner en céréales chez leurs voisins de la plaine. Il fallait donc qu'un chef puissant leur assurât la tranquil-

(1) D'après le Kitab-el-'Adouani et d'autres chroniques indigènes, les habitants de l'Aurès auraient été tributaires des Chabbia, puis des Hanencha. *(Note de la rédaction).*

lité des routes et consentit à les laisser pénétrer dans ses états. Or, le sultan des Hanencha commandait presque tout l'est de la province, et ce fut, sans doute, lui qui fut, pendant de longues années, leur protecteur.

Brahim-ben-bou-Aziz est le seul dont le nom se soit conservé; mais ses prédécesseurs et ses successeurs ont, sans doute, au même titre que lui, exercé leur action sur les habitants des derniers contre-forts de l'Aurès. Les divers indigènes que nous avons interrogés n'ont aucune notion de l'histoire de la province de Constantine et de leur pays, pendant la domination arabe et le commencement de la domination turque. Les noms de Kheïr-ed-Dîn et de son traître allié, Ahmed-ben-el-Kadi, n'y sont pas même connus. Cependant, d'après Sander-Rang (1er volume, page 162), ce dernier fut, vers 1528, le maître absolu de la province du Levant, dont faisait partie le pays qui nous occupe; nous savons aussi que, dès 1535 et surtout en 1541, la province actuelle de Constantine, avait cessé de reconnaître la souveraineté des Hafsites de Tunis, et que les Dreïd et les Nememcha se donnèrent au gouverneur turc de Constantine. Faut-il conclure de ce silence de la tradition, que les habitants du kaïdat des Amamra restèrent étrangers aux luttes auxquelles tous leurs voisins prirent part? Evidemment non. Des études ultérieures permettront, sans doute, de déterminer s'ils furent, oui ou non, mêlés à tous ces évènements; ils paraît peu probable, à priori, qu'ils soient restés indifférents lorsque les troupes des nouveaux envahisseurs s'approchèrent de leur pays, qu'Hassan-Agha, en 1542, et Salah-Raïs, en 1552, opérèrent contre Biskra, les Ziban, Touggourt et Ouargla.

A partir du commencement du XVIIe siècle, rien de bien précis et de bien clair ; cependant, quelques noms ont été sauvés de l'oubli et peuvent servir de jalons pour rebâtir l'histoire locale.

Les Oulad-Merad, des Guerfa, dit la tradition, ont commandé dans les Amamra et empêché le gouvernement turc de s'y implanter. Or, en 1638, d'après un manuscrit arabe traduit par M. Féraud (*Revue africaine*, n° 57), le cheïkh Mohammed-ben-Sakheri-ben-bou-Akkas-Aloui, cheïkh-el-Arab, et ses enfants, levèrent l'étendard de la révolte contre la domination turque et entraînèrent à leur suite les Arabes nomades et les Hanencha. A cette époque, les Oulad-Merad étaient déjà dans l'Aurès ; ils y étaient venus, quelques années auparavant, avec le cheïkh Sidi-Yaya-ben-Sliman-el-Aourassi, qui avait dû fuir de Constantine pour se soustraire à la haine des Turcs, et qui avait rassemblé autour de lui les mécontents des tribus voisines. Sidi-Yaya, déjà âgé et entièrement absorbé par l'étude des livres sacrés, était peu fait pour la guerre ; il donna, sans doute, aux Oulad-Merad, dont la famille était déjà illustre, le commandement des contingents qu'il avait réunis, et ce furent eux qui les conduisirent au combat. Les Amamra, qui avaient toujours vécu libres, acceptèrent un chef pour ne pas subir le joug de la domination turque, et pour soutenir les Hanencha, avec lesquels ils avaient toujours vécu en bonne intelligence et auxquels ils étaient liés par la reconnaissance. Pendant combien de temps les Oulad-Merad eurent-ils une influence réelle sur les populations comprises entre les Nememcha, les Haracta, Chemora et le Djebel-Chechar ? Nous n'avons pu le déterminer :

nous savons seulement qu'ils dûrent fuir pour faire place aux Oulad-bel-Kassem.

Cette famille, dont les représentants sont encore aujourd'hui pourvus, au nom de la France, de commandements importants, est originaire du Djebel-Chechar et se mêla, vers la fin du XVIIe siècle, aux affaires du pays. Son chef, Bel-Kassem-el-Aouer, lorsque les Turcs eurent écrasé les tribus insoumises, mit son influence à leur service et reçut d'eux la gandoura de cheïkh de l'Aurès.

Voulut-il, en traitant de l'asservissement de son pays, lui éviter les horreurs de la guerre de conquête que les Turcs auraient faite, ou bien fut-ce pour satisfaire son ambition et appuyer, par le prestige de son investiture, le pouvoir que les populations lui contestaient? Cette dernière hypothèse est la plus probable, car il est incontestable que son autorité ne fut jamais reconnue par les Oulad-Yakoub, et qu'il ne put agir sur les fractions de la plaine qu'à l'aide d'un maghzen nombreux et puissant formé par les Oulad-Saïd. Les preuves de cette résistance, que lui opposèrent les habitants de la montagne, existent encore de nos jours : les fractions des Oulad-Yakoub qui habitent sur les territoires de Guelma et de Souq-Ahras viennent de l'Aurès, et sont parties avec les Oulad-Merad, préférant suivre ceux qui s'étaient battus pour leur indépendance, que rester avec ceux qui voulaient les soumettre au pouvoir des pachas et des beys.

Les Oulad-bel-Kassem s'installèrent à Chemora et percevaient un faible tribut, à l'aide de leur maghzen ; mais ils ne purent ni venir au milieu des populations, ni répondre de leur soumission au gouvernement de Constantine. Bel-Kassem-el-Aouer, ayant voulu pénétrer dans la

montagne, fut tué et son maghzen dut prendre la fuite. Plusieurs de ses descendants ont été assassinés aux Beni-Oudjana, aux Oulad-Abdi, aux Oulad-Daoud. Il n'en eut pas été ainsi, si leur influence eût été bien réelle.

Dans sa lettre à M. l'abbé Bignon, conseiller du roi, en date du 10 août 1725, le docteur Peysonnel exprime, de Baraï, son regret de n'avoir pu visiter la fontaine intermittente d'Aïn-Laouet, connue sous le nom d'Aïn-Fringal, située entre les Oulad-Ensigha et les Oulad-Yakoub. Il dit : « Le commandant turc ne jugea pas à-propos de » m'y envoyer, attendu que le chef de la Marmora est de » la nation qui habite le pays, et qu'il n'y avait personne, » au camp, qui put répondre de nous..... » Ces peuples qu'on appelle Oulad-bel-Kassem et qui ont » d'autres noms, parce qu'il y a plusieurs nations ou fa- » milles, étaient commandés par le sultan Sistera..... » ..... Réfugiés dans ces montagnes, ils crai- » gnent fort peu les Turcs, qui ne peuvent les forcer dans » les retranchements que la nature leur a donnés. »

Le récit de ce savant voyageur, s'il prouve que l'action des Turcs était nulle aux Amamra et que les commandants de leurs colonnes ne pouvaient délivrer des sauf-conduits, même pour aller à vingt kilomètres de leur campement, ne mérite point cependant toute la créance dont il a joui jusqu'à ce jour. Les peuples dont il s'agit n'ont jamais porté le nom d'Oulad-bel-Kassem (une seule famille, les Oulad-bel-Kassem-ben-Merah, existe aux Oulad-bou-Derhem; elle est très-ancienne, il est vrai, mais très-peu nombreuse et n'a jamais eu d'influence dans le pays). Ils étaient, au moment où le docteur écrivait, les administrés de nom et non de fait des Oulad-bel-Kassem

de Chemora. Le nom de Sistera, donné à leur soi-disant sultan, n'est autre que Si-Sdira-ben-bel-Kassem. Plusieurs membres de cette famille ont porté ce nom, que le kaïd actuel des Oulad-Fadhel, un de leurs descendants, porte encore. Ce Si-Sdira n'était qu'un chef indigène investi par les Turcs, et non un sultan. En admettant même que ses ancêtres aient lutté contre les beys, lui, n'aurait pu le faire et ne le faisait point, car sa famille habitait Chemora, ses labours y étaient aussi et, en 1725, les colonnes turques allaient librement sur ce point, que les Zmouls auraient d'ailleurs facilement razé, s'il avait été le refuge d'un chef insoumis. Le commandant turc ne pouvait avouer devant un voyageur français que le chef indigène investi par le bey de Constantine n'était point reconnu par les populations. Il valait mieux lui faire croire qu'à Baraï il se trouvait sur la lisière d'un pays complétement insoumis et commandé par un sultan puissant : c'est ce qu'il fit. L'amour-propre de l'agha de la colonne fut satisfait, mais la vérité historique fut outragée.

Les Oulad-bel-Kassem furent, jusqu'à l'arrivée des Français, les chefs commandant au nom des Turcs ; toujours installés à Chemora, ils avaient des représentants aux Amamra ; mais ceux-ci ne les reconnurent jamais comme leurs maîtres et furent, contre eux et contre les Turcs, à l'état d'insoumission permanente. Que de fois, disent les vieillards du pays, les Oulad-bel-Kassem ont conduit les Turcs chez nous. Ils guidaient leurs colonnes, venaient avec eux pour nous raser ; mais jamais ils n'ont osé résider parmi nous. Le dernier des leurs, mort au service des Turcs, fut Mohammed-ben-bou-Diaf, qui fut tué en 1834, à Roumilah, en voulant pré-

cisément faire acte d'autorité sur les Oulad-Yakoub. Ainsi, même à cette époque, leur influence n'était pas encore assise.

Le bey El-Hadj-Ahmed envoya une colonne pour venger la mort de son représentant, et des témoins oculaires nous ont affirmé que les contingents des Amamra, cernés par les Haracta et les troupes du bey, furent surpris près de l'emplacement du bordj actuel de Khenchela et eurent de nombreux captifs. — Tous les hommes faits prisonniers eurent la tête tranchée, et les jeunes gens qui avaient part à la lutte eurent le poignet droit coupé. Plusieurs de ces mutilés vivent encore; ils nous ont eux-mêmes donné ces renseignements, et nous ont affirmé que El-Hadj-el-Arbi-ben-bou-Diaf servait de guide au commandant de la colonne du bey.

VII.

Investi par le bey El-Hadj-Ahmed, El-Arbi-ben-bou-Diaf fut cheïkh de l'Aurès jusqu'à l'arrivée des Français, et, en 1842 ou 1843, pendant que son maître El-Hadj-Ahmed luttait encore contre nous, il se rendit à Batna, pour faire acte de soumission à S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale. Comme ses ancêtres avaient fait envers les Turcs, il mit à notre service une influence qu'il n'avait pas et fut nommé kaïd de l'Aurès. Son commandement comprenait tout l'est de la subdivision de Batna et, par-conséquent le kaïdat des Amamra. Sa soumission n'y fit point reconnaître notre autorité, car il fallut la présence de nos troupes (colonel Bedeau) pour décider les populations à payer l'impôt.

En 1848, El-Hadj-el-Arbi, voyant que son autorité n'était point assise, malgré notre protection, jugea qu'il était prudent de se démettre d'un pouvoir qui n'était que nominatif. Il donna sa démission, pour aller faire le pélerinage de la Mecque. Son commandement fut démembré, et Taïeb-ben-bou-Diaf fut installé par M. le colonel Canrobert, commandant la subdivision de Batna, comme kaïd des Amamra et des Beni-Oudjana. Révoqué, peu de temps après, son kaïdat fut divisé, et son cousin, Ahmed-bel-Hadj, fut appelé au commandement des Amamra. A partir de ce moment seulement, les Amamra reconnurent un souverain : ce fut celui de la France, et, seulement alors, les Oulad-bel-Kassem, investis en son nom, purent résider aux milieu d'eux. Nous avions atteint, en quelques années, le but que les Vandales, les Byzantins, les khalifes et les Turcs avaient en vain poursuivi pendant des siècles : faire accepter une domination par ces fiers montagnards.

En 1861, le commandement des Amamra fut définitivement enlevé à la famille de Chemora, et un kaïd n'ayant pas de précédents dans le pays fut mis à leur tête. Moustafa-ben-Bach-Tarzi, kaïd actuel, fut investi le 5 février 1861.

C'est sous Ahmed-bel-Hadj que le kaïdat actuel des Amamra fut organisé tel qu'il est encore aujourd'hui. Il fut divisé en 19 cheïkhats, à la tête desquels furent mis des hommes du pays. Ces cheïkhats sont :

Fraction des Oulad-Yakoub.

Cheïkhat des Oulad-bou-Zian.

Cheïkhat des Oulad-Mazous.
Cheïkhat des Oulad-Makhlouf.
Cheïkhat des Oulad-Othman.

Fraction des Oulad-bou-Derhem.

Cheïkhat des Oulad-Khelifa.
Cheïkhat des Oulad-bou-Derhem.

Fraction des Oulad-Ensigha.

Cheïkhat des Oulad-Rgueïs.
Cheïkhat des Oulad-Aouedj.
Cheïkhat des Oulad-bou-Sekka.
Cheïkhat des Oulad-Rodban.

Fraction des Larbâa.

Cheïkhah des Larbâa.

Fraction des Oulad-Saïd.

Cheïkhat des Oulad-Hanin.
Cheïkhat des Oulad-Mira.
Cheïkhat des Oulad-Aïd.

Fraction des Oulad-Si-Zerara.

Cheïkhat des Oulad-Si-Zerara-Dahra.
Cheïkhat des Oulad-Si-Zerara-Guebala.

Fraction des Oulad-Si-Moussa.

Cheïkhat des Oulad-Si-Moussa.

Fraction des Oulad-Si-Taïeb.

Cheïkhat des Oulad-Si-Taïeb.

Fraction des Oulad-bou-Kaïl.

Cheïkhat des Oulad-Bou-Kaïl.

Krenchela, 14 décembre 1867.

J. PONT.

UNE PAGE

DE

L'HISTOIRE DE L'INVASION ARABE

PAR

E. MERCIER

Interprète judiciaire

LA KAHENA

Dans l'histoire de l'Afrique septentrionale, il y a surtout une période digne de fixer notre attention : c'est l'époque de ce grand fait historique, l'invasion Arabe, qui est venue, si près de nous, changer la population d'une contrée entière. Quel était, en effet, l'état du pays avant l'arrivée des guerriers arabes ? Quelle autorité y avait le nom Romain ? Quelle résistance ont opposée les indigènes et les maîtres du pays aux envahisseurs ? Voilà autant de questions qui doivent présenter pour nous le plus grand intérêt.

Grâce aux savantes recherches d'infatigables travailleurs, parmi lesquels brille au premier rang M. de Slane, une foule de documents, provenants des auteurs arabes,

ont été mis au jour, et permettent, maintenant, de reconstituer, *à peu près*, la période arabe de l'histoire du nord de l'Afrique. Il ne reste qu'à classer, qu'à coordonner les matériaux épars dans plusieurs ouvrages, et à les dégager de tout ce que la manière d'écrire des historiens arabes a mélangé d'inutile au texte. Alors, on aura une idée assez complète de l'état du pays lors de la première invasion ; on pourra suivre pas à pas la marche des envahisseurs et leur établissement dans le Mor'reb. On verra les conquérants apporter un nouvel élément à la population, l'élever en lui imposant une religion d'une morale supérieure (1), favoriser, par cela même, la fondation de puissants empires berbères, se fondre peu à peu dans la masse autochtone, et, après quatre siècles, être absorbés par elle. Alors, une nouvelle invasion, ou plutôt une véritable émigration, s'avancera dans le pays, y pénétrera en forme de coin, et y établira la suprématie du nom arabe, en rejetant la race indigène dans les steppes du désert, et dans les montagnes escarpées du littoral.

Ainsi aura été reconstituée, avec des détails et sans autre incertitude que les dates des premiers évènements, une histoire peu connue qu'on pourra intituler : *Annales du peuple Berbère sous la domination arabe.*

(1) La majorité des Berbères était idolâtre, lors de l'invasion. La religion chrétienne n'était un peu répandue que sur le littoral des contrées les plus voisines de l'Italie, et encore était-elle, dans ces localités, infestée de chismes qui en avaient effacé le prestige.

Il est entendu que nous parlons ici du peuple berbère en général, c'est-à-dire de toutes les populations comprises entre l'Océan, le grand désert et l'Egypte (A).

(A) Notre collègue, M. Mercier, avance, dans ce qui précède, une opinion contradictoire qui aurait besoin d'être appuyée par des citations exactes et authentiques. *Note de la rédaction.*

Combien doit-on regretter que la fin de la période romaine ait laissé si peu de documents pour contrôler ceux fournis par les Arabes; combien il est à déplorer que la période turque n'ait pas eu un historien! A leur défaut, il y a peu d'espoir de pouvoir jamais soulever le voile épais qui couvre ces deux époques de l'histoire de l'Afrique.

En attendant des travaux plus complets, nous ne donnons aujourd'hui qu'un épisode de l'invasion : c'est le récit de la résistance opposée aux Arabes par les Berbères, sous la conduite de cette autre Jeanne-d'Arc, que les musulmans ont appelée la *Kahena*.

Pour cela, il est nécessaire de remonter un peu en arrière, afin de suivre la chaîne des évènements.

Vingt années après la première invasion de l'Ifrikïa (1), qui s'était terminée par la mort du patrice Grégoire et l'abandon du pays conquis, moyennant contribution, (646-7), les Arabes reparurent sous la conduite de Maouïa-ibn-Hodeidj. Ils s'emparèrent de la contrée abandonnée peu auparavant, et, bientôt après, Ok'ba-ibn-Nafâ, envoyé comme gouverneur de l'Ifrikïa, au nom du khalife Maouïa-ibn-Abi-Sofian, étendit la suprématie musulmane dans l'ouest et fonda la ville de K'aïrouan, qui devint la capitale du pays conquis.

Dans leurs courses audacieuses, les musulmans éprouvèrent d'abord peu de résistance de la part des populations berbères, qui souffraient depuis longtemps de l'anarchie dans laquelle l'impuissance des gouverneurs byzan-

(1) Ce nom était donné, à cette époque, à l'étendue actuelle des régences de Tunis et de Tripoli.

tins laissait leur pays. Accablées d'impôts par l'avarice de leurs préfets, elles n'attendaient que le moment de secouer un joug détesté : l'invasion arabe leur en fournit l'occasion. Les Berbères accueillirent avec empressement leurs envahisseurs : partout où passa cette poignée de guerriers conduits par Ok'ba, les populations les reçurent comme des libérateurs, et s'empressèrent, généralement, de se convertir à l'Islamisme et de reconnaître l'autorité du khalifa.

Mais les Berbères, après avoir salué ce nouveau drapeau, s'aperçurent, le moment d'entraînement passé, qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres. Ecrasés bientôt sous la tyrannie de leurs nouveaux oppresseurs, ils ne tardèrent pas à regretter leurs anciens chefs.

En 682, Ok'ba, nommé pour la deuxième fois gouverneur de l'Ifrikïa, entreprit la conquête du Mor'reb (Occident), et, dans une campagne mémorable, soumit toute cette contrée. Il pénétra jusqu'à l'Océan, et reçut la soumission du comte Julien, qui gouvernait la Tingitane pour les Goths d'Espagne.

Cependant, un ancien chef des Berbères, nommé K'oceïla-ibn-Lemezm-el-Aourebi, autrefois fort influent, avait été contraint de reconnaître l'autorité des envahisseurs et de se convertir à leur religion. Traité d'abord avec déférence par le précédent gouverneur, il se vit en butte aux vexations d'Ok'ba, qui le traîna, comme un captif à sa suite, dans son expédition. La fierté du chef berbère se révolta; et comme il avait conservé des relations avec sa tribu (les Aoureba), il agit secrètement auprès des siens, et s'entendit avec les chefs romains qui tenaient encore dans les places fortes du pays. Une vaste conspi-

ration s'ourdit contre la domination arabe, et l'orage éclata au retour d'Ok'ba, qui, plein de confiance, avait renvoyé une partie de ses troupes à K'aïrouan, et rentrait lui-même à la tête de quelques guerriers, en passant par le Zab. Parvenu à Tahouda, à quelques lieues de Biskra, il se vit attaqué à l'improviste par les Berbères alliés aux chrétiens, et fut tué avec toute son escorte.

K'oceïla, délivré, se mit alors à la tête de la révolte, qui se répandit comme un incendie dans le pays. Toutes les tribus lui envoyèrent des contingents, car la réaction était opérée, et le chef berbère conduisit ses compatriotes à K'airouan, que Zoheïr-ibn-Kaïs lui abandonna, en emmenant avec lui, à Barka, les Arabes qui purent le suivre.

Allié aux Romains, K'oceila fonda, à K'aïrouan, le premier empire berbère. Pendant cinq ans, il régna avec tranquillité et justice sur les populations du Mog'reb; les choses semblèrent même devoir rentrer dans leur état primitif; car la plupart des tribus qui avaient embrassé l'islamisme s'étaient empressées de répudier le nouveau culte aussitôt après le départ des Arabes.

Mais cette tranquillité factice ne devait pas être de longue durée. Les guerres d'Orient pour la succession du khalifat étant terminées par le triomphe des Oméïades, Zoheïr-ibn-Kaïs, qui était resté à Barka, reçut ordre d'attaquer les Berbères et de venger l'affront fait à l'islam par la mort d'Ok'ba. Ayant donc reçu d'Orient des renforts, Zoheïr se mit en marche, en l'année 686, à la tête d'une armée nombreuse.

K'oceïla, de son côté, fit appel à tous ses guerriers, les réunit, et, soutenu par un certain nombre de Romains

conduits par leurs chefs, il attendit le choc de l'ennemi à Mems (1).

On combattit avec un acharnement égal des deux côtés; mais, à la fin de la journée, la victoire se décida pour l'islam, et la bataille se termina par la mort de K'oceïla et des principaux chefs berbères et romains. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à Mermadjenna (2), et de là, jusqu'à la Moulouïa.

En un jour, la puissance arabe fut ainsi rétablie, et l'étendard des musulmans flotta de nouveau à K'aïrouan. Zoheïr y exerça l'autorité pendant quelque temps, puis, s'étant jeté tout à coup dans une dévotion extrême, il renonça à son gouvernement et prit le chemin de l'Orient, accompagné d'un petit nombre de guerriers. Selon quelques auteurs, il fut tout simplement rappelé par le khalife; mais tandis qu'il quittait K'aïrouan, une flotte de byzantins, partie de la Sicile, abordait heureusement sur les côtes d'Afrique, et les chrétiens, débarqués, allaient attendre à Barka, le chef musulman. Leur embuscade réussit à merveille : Zoheïr et toute son escorte, surpris à l'improviste et écrasés par le nombre, périrent les armes à la main.

La révolte contre la domination musulmane se répandit alors, de nouveau, dans le Mor'reb. Plusieurs chefs indépendants voulurent se mettre à la tête des Berbères, et la guerre des petites ambitions succéda à la guerre d'utilité générale. Les plaines, les riches vallées, offrant de faciles butins et ne présentant pas de défenses natu-

(1) Localité à l'ouest de K'aïrouan, non loin de la source de la Medjerda.

(2) Cette localité était située sur le versant nord de l'Aurès.

relles, devinrent le théâtre de ces luttes, dont les montagnes furent généralement exemptes.

De ce nombre, se trouva le pâté montagneux de l'Aurès. Habité en grande partie par la tribu des Djeraoua, cette contrée avait échappé, par sa situation, à l'action des Arabes, et ses habitants avaient continué en paix leur genre de vie, et conservé leur culte, qui était le judaïsme. Ils étaient gouvernés par une reine nommée Dihya-bent-Tabet (1). Cette femme remarquable appartenait à une famille ancienne dans le pays, et qui y avait toujours exercé le pouvoir; elle professait la religion juive, et passait pour s'occuper de sciences occultes; c'est pourquoi les Arabes lui appliquèrent, plus tard, le nom de *Kahena* (sorcière, devineresse). On doit regretter bien vivement que les auteurs ne nous aient pas transmis de détails plus intimes sur sa vie privée, nous permettant d'apprécier, sous ce point de vue, cette étrange personnalité.

La retraite de la reine de l'Aurès était à Bar'aïa (2), ville d'origine ancienne, fortifiée par la nature, et entourée d'ouvrages qui en défendaient l'approche de trois côtés; celui de l'ouest, couvert de jardins et arrosé par un ruisseau, était le seul praticable. La Kahena régnait depuis longtemps dans cette localité; sa renommée de devineresse s'étendait au loin; elle avait une grande autorité dans le pays, aussi paraît-elle avoir été pour beaucoup dans l'attaque d'Ok'ba par les Berbères à Tahouda.

(1) Damia-bent-Nifak, d'après certains auteurs. Ces différences proviennent de l'incorrection des manuscrits, et de la négligence avec laquelle les copistes ponctuent les noms propres.

(2) Cette localité est à environ vingt lieues de Lambèse.

Après la révolte qui suivit la mort de Zoheïr, son influence s'étendit encore; un grand nombre de Berbères vinrent se grouper autour d'elle, et elle devint bientôt la plus puissante parmi les chefs du Mor'reb.

Cependant le khalife Abd-el-Melek, ayant appris la défaite et la mort de son lieutenant Zoheïr, expédia à Hassan-ibn-Nâman-el-R'assani, gouverneur de l'Egypte, l'ordre de marcher contre les rebelles du Mor'reb. Pour assurer la réussite de la campagne, il lui envoya, comme renfort, une armée que les historiens portent à 40,000 hommes, et lui permit de distribuer à ses troupes, avant le départ, l'argent des trésors du pays. En 689 (1), Hassan fondit sur l'Ifrikia, à la tête de la plus forte armée arabe qu'on y eut vue encore. Il parvint bientôt à K'aïrouan qui ne fut pas défendue, et de là se porta sur Carthage, ville que le général Ok'ba avait en vain esssayé de réduire, et où s'étaient réfugiés un grand nombre de Grecs et de Romains. Il donna un si terrible assaut à la place, qu'il s'en rendit maître à la première attaque. Les chrétiens eurent, pour la plupart, le temps de s'embarquer, et se réfugièrent en Sicile et en Espagne; ceux qui ne purent échapper, furent massacrés par les soldats de Hassan, qui ordonna le pillage de la ville, puis sa destruction. De là, il envoya des corps de troupes attaquer les autres points fortifiés, où les Berbères et les Grecs s'étaient renfermés; il se porta ensuite lui-même à Statfoura et à Benzert (2),

(1) Cette date, comme la plupart de celles du premier siècle de la domination musulmane en Afrique, est incertaine et varie de quelques années selon les auteurs.

(2) Ports sur le littoral, au nord-ouest de Tunis.

en délogea les rebelles et les força à se réfugier à Bône et à Badja (1).

Hassan retourna alors à K'aïrouan, et se prépara à attaquer la Kahena, auprès de laquelle s'étaient ralliés tous les révoltés de l'Ifrikïa. Plein de confiance dans ses premiers succès, si facilement obtenus, il marcha contre elle, et fit prendre position à ses troupes sur la rivière Miskiana, à une journée de Bar'aïa.

Mais la Kahena, à l'annonce de la prochaine attaque des musulmans, n'était pas restée inactive; elle avait réuni tous les guerriers berbères et avait enflammé leur courage, en leur représentant que le seul moyen d'échapper au joug de leurs oppresseurs, dont ils avaient pu éprouver la tyrannie, consistant dans la force de leurs cœurs et la vigueur de leurs bras. Par ses paroles, par son exemple, elle donna à tous la confiance de la victoire qu'elle promettait, et, sans attendre le choc de l'ennemi, elle se mit à la tête de ses troupes et vint fondre sur le camp des musulmans.

Une bataille terrible s'engagea; les Arabes avaient l'avantage des armes et de la position, mais les Berbères avaient celui du nombre et surtout du courage porté à son paroxysme par l'enthousiasme.

Après une lutte acharnée, dans laquelle la plupart des musulmans furent pris ou tués, la victoire resta aux Berbères, et Hassan dut prendre la fuite avec les débris de ses troupes.

Sans perdre un moment, la Kahena profita de l'effet produit par son succès sur les populations, pour pour-

(1) Badja, la *Vacca* de Salluste, à l'ouest de Tunis, au nord de la Medjerda.

suivre les Arabes; toujours victorieuse, elle les chassa devant elle, entra triomphante à Carthage et à K'aïrouan, et, aidée par les indigènes dont elle savait réveiller l'ardeur patriotique, elle eut bientôt délogé Hassan de toutes les places qu'il avait conquises. Rejeté au-delà de K'abès, ce général se réfugia dans la province de Tripoli, et se retrancha dans une forteresse qui fut désignée plus tard, de son nom, Keçour-Hassan. Ainsi se termina une campagne qui avait coûté si cher au khalifat.

Grâce au courage de la Kahena, l'Ifrikïa fut encore une fois débarrassée des Arabes, et les Berbères purent jouir quelque temps de leur indépendance. Après la victoire de Miskiana, cette femme remarquable avait, par un exemple bien rare dans les annales de l'Afrique septentrionale, traité avec bonté les prisonniers musulmans, donnant ainsi une leçon d'humanité à ceux qui se prétendaient les apôtres d'une civilisation, et qui se gardèrent bien d'imiter cet exemple. Elle renvoya même tous les captifs sans rançon, ne gardant auprès d'elle que Khaled-ben-Yezid, personnage distingué, de la tribu de Kaïs, qu'elle adopta pour son troisième fils.

L'autorité de la Kahena paraît s'être étendue alors sur toute l'Ifrikïa, et nominativement sur le Mor'reb-el-Akça, jusqu'à la Tingitane. Pendant cinq ans, elle exerça le pouvoir avec équité, sans cependant avoir été assez puissante pour empêcher, dans l'ouest, des dissensions intestines qui devaient préparer, dans l'avenir, les victoires de l'ennemi.

Quant à Hassan-ibn-Nâman, il avait rendu compte de sa défaite au khalife, en demandant des secours; mais les embarras auxquels Abd-el-Melek avait à faire face pour

conserver son propre pouvoir, l'empêchèrent d'envoyer de suite les renforts demandés, et il donna ordre à son général de se maintenir, en attendant, dans la province de Barka.

Ainsi le fragile empire de la Kahena dépendait des évènements d'Orient, et ne pouvait subsister que tant que des guerres emploieraient les forces du khalifat. Cette héroïne avait donc inutilement essayé de repousser les envahisseurs. Il est des évènements que l'homme voudrait en vain tenter d'arrêter, lorsque leur terme est arrivé; l'invasion était de ce nombre : un trop plein poussait les populations de l'Arabie vers l'ouest, et la digue que les Berbères pouvaient y opposer, était trop faible pour arrêter ce courant.

Une circonstance imprévue vint encore favoriser les ennemis de la Kahena : le captif Khaled-ben-Yezid, que cette reine avait adopté et auquel elle prodiguait ses faveurs, loin de reconnaître les bontés qu'elle avait pour lui, la trahit avec la plus noire ingratitude. Informé de ses secrets, il profita, avec une perfidie toute musulmane, de la confiance qu'on avait en lui, pour entretenir une correspondance secrète avec Hassan et l'instruire des projets de sa protectrice.

Enfin, les guerres du khalifat s'apaisèrent, et Hassan, ayant reçu des renforts envoyés par Abd-el-Melek, se mit en marche vers l'Ifrikïa (693).

A son approche, la Kahena ne se fit pas d'illusions sur l'issue de la campagne, et les Arabes ne manquèrent pas d'attribuer à ses relations avec le démon, ce que sa clairvoyance lui avait fait pressentir. Elle voulut cependant employer tous les moyens pour repousser l'ennemi,

et donna l'ordre barbare de ravager tout le pays, afin de mettre les assaillants dans l'impossibilité d'y vivre. Alors, des émissaires, envoyés par elle dans toutes les directions, brûlèrent les habitations, ravagèrent les cultures, portèrent l'incendie dans les forêts...; ce fut une œuvre complète de destruction, et le pays, de Tripoli à Tanger, qui n'était, au dire des historiens arabes, qu'un immense bocage et une succession continuelle de villages, présenta l'aspect d'un désert.

Cette mesure radicale eut pour effet de détacher de la Kahena la plupart des populations berbères ; le patriotisme de ces cultivateurs ne fut pas assez grand pour leur faire préférer l'indépendance à la ruine, et tandis que l'ennemi approchait, la division paralysait les forces de ceux qui auraient dû se réunir pour le repousser.

Hassan profita habilement de ces dissensions; ayant franchi la frontière de l'Ifrikïa, il vit un certain nombre de populations venir faire leur soumission. La Kahena essaya en vain de l'arrêter; elle dut reculer devant lui, et, selon Bekri, vint se renfermer dans la ville ancienne de Kçar-el-Ledjem (1), où elle soutint un siége assez long contre les Arabes. Forcée enfin d'abandonner ce poste fortifié, qui conserva son nom (Kçar-el-Kahena), elle dut bientôt céder à l'ennemi toutes les places fortes de l'Ifrikïa et se cantonner dans l'Aurès, au milieu de quelques tribus restées fidèles.

Le vainqueur reprit alors K'aïrouan, Carthage et toute la contrée, de sorte que la retraite de la Kahena fut bien-

(1) L'amphithéâtre d'El-Ledjem est, de nos jours, un des plus beaux monuments de l'antiquité romaine en Afrique. Ces ruines de l'antique *Tysdrus*, se trouvent à moitié chemin entre Sfax et Soussa.

tôt le seul point qui ne reconnut pas l'autorité musulmane. Hassan, brûlant du désir de venger l'injure que lui avait infligée une femme à Miskiana, marcha contre l'Aurès à la tête d'une puissante armée.

La Kahena, avec un courage admirable, se disposa à lutter contre l'ennemi ; mais, certaine d'avance du résultat, elle ordonna à ses deux fils d'aller faire leur soumission au général musulman ; quant à elle, elle préféra mourir en combattant pour une cause qu'elle avait toujours défendue. Ayant donc réuni ses guerriers et enflammé leur courage, elle marcha contre les Arabes qui avaient déjà pénétré au cœur du pays. La bataille fut sanglante, mais le nombre des musulmans triompha du courage des indigènes. Les Berbères virent tomber tous leurs chefs, et durent prendre la fuite après avoir vu leur reine mourir glorieusement les armes à la main ; la localité fut nommée, en souvenir de cette bataille, Bir-el-Kahena.

Hassan fit des vaincus le plus grand carnage ; puis, quand il fut las de tuer et de ravager, il reçut la soumission des habitants du pays, à la condition qu'ils se convertiraient à l'islamisme, et fourniraient au gouverneur arabe un certain nombre de guerriers. Les fils de la Kahena, nommés chefs des Djeraoua et de l'Aurès, furent chargés de faire exécuter ces conditions.

Ainsi finit cette guerre, que l'héroïsme d'une femme a rendue célèbre.

Pendant longtemps encore, les révoltes partielles contre la domination musulmane, et les guerres fratricides entre Berbères, ensanglantèrent le Mor'reb et le couvrirent de débris ; plus d'une fois, les généraux arabes durent par-

courir le pays pour obtenir des soumissions peu durables et des conversions encore plus fragiles. Enfin, Mouça-ibn-Noceir et Tarok-ben-Zïad passèrent en Espagne, entraînant avec eux une partie de l'élément actif berbère, qu'ils lancèrent sur la chrétienté.

Quelque temps après, la dynastie des Ar'lebites s'établit à K'aïrouan, et celle des Idricides à Fès; elles y firent régner, pendant une période, le nom arabe, puis, le peuple autochtone reprit le dessus, et l'on vit de grands empires berbères se fonder sur les débris de ceux des Arabes. Ce fut le dernier rayon de gloire du peuple indigène; la deuxième invasion arabe vint, en effet, par sa masse, briser l'unité de la race du pays, répandre partout l'anarchie, et préparer pour plus tard l'établissement de l'autorité ottomane sur la région du littoral.

E. MERCIER.
Interprète judiciaire.

SUITE

DE

L'HISTOIRE DE CONSTANTINE

SOUS LA DOMINATION TURQUE

DEUXIÈME PÉRIODE, DE 1647 A 1792

FERHAT BEY.

1057. — (1647).

L'auteur arabe, Sid Salah-ben-el-Anteri, qui, de nos jours, a publié une histoire, d'ailleurs fort abrégée, des beys de Constantine (1), fixe l'entrée des Turcs dans cette ville à l'année 1640, et désigne Ferhat comme ayant été le premier bey nommé par eux au commandement de la province de l'Est.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir ce qu'a d'erroné cette double assertion. En la reproduisant, Sid Salah n'a fait que se conformer à une opinion généra-

(1) *Premier essai d'une Histoire de Constantine* (texte arabe), par Salah-el-Anteri, secrétaire de la direction des affaires arabes. Constantine, Félix Guende, imprimeur et lithographe, place du Palais, 1846.

lement admise parmi les vieillards, ses contemporains, chez lesquels s'est transmis un vague souvenir de ces temps, opinion qui ne repose sur aucun écrit et qui n'est que le résultat d'une confusion. Ils ont pris pour un premier établissement des Turcs dans cette province, ce qui n'était qu'une troisième restauration de leur pouvoir, jusque là, il est vrai, mal assis et non universellement reconnu; mais qui, incontestablement, avait dominé sur le pays plus de cent ans auparavant. Les faits historiques consignés dans la première partie de ce travail, et les nombreuses preuves que nous avons données à l'appui, le démontrent d'une manière péremptoire. Il n'y a donc pas lieu de revenir ici sur un point qui ne peut désormais faire doute et qui reste acquis à l'histoire.

Disons maintenant ce que nous savons de Ferhat bey (1).

Porté au pouvoir par l'élection de ses concitoyens, et cette élection ayant été confirmée par le pacha d'Alger, le fils de Mourad, en prenant les rênes du gouvernement, sut se montrer digne de la confiance que le pays avait mise en lui.

Son premier soin fut de ramener l'ordre et la tranquillité dans cette société si profondément troublée par dix années de révoltes et de luttes intestines. Grâce au concours des troupes nombreuses que le pacha d'Alger mit à sa disposition, il put facilement vaincre les dernières résistances qu'essayèrent de lui opposer, non plus les partisans de l'ancien régime, abattus et démoralisés qu'ils étaient par leurs propres excès; mais ces hommes

(1) L'histoire écrite par Sidi Salah-el-Anteri n'ayant pas encore été traduite en français, nous l'insérerons à peu près *in-extenso* dans ce travail, en la complétant ou la corrigeant d'après nos propres documents.

d'anarchie, pour lesquels le désordre est un besoin et toute subordination une contrainte. Il les força par les armes à reconnaître son autorité, et son équité dans la répartition de la justice, autant que sa fermeté dans le commandement, surent les maintenir dans la soumission. Chacun reprit le cours de ses occupations depuis longtemps interrompu, et put jouir en paix du fruit de son travail.

Les soins de l'administration générale ne firent point non plus oublier à Ferhat les devoirs que lui imposait la reconnaissance envers ceux qui avaient le plus favorisé son élection, et contribué à lui rendre facile l'œuvre de régénération dont il avait assumé sur lui la responsabilité.

Ses premières faveurs furent pour la famille des Ouladben-Lefgoun, et c'était de toute justice; car, plus qu'aucune autre, elle l'avait aidé de son influence et mis à sa disposition tous ses moyens d'action. Nous en avons un témoignage écrit dans une pièce originale, la seule que nous ayons pu trouver émanant de ce bey, et qui par son authenticité mérite à plus d'un titre de fixer notre attention. En voici le texte arabe que nous faisons suivre de sa traduction en français.

الحمد لله ليعلم من يقف على كتابنا هذا
من الفياد والعمال والخاص والعام ببلد قسنطينة
سدد الله الجميع اما بعد فاننا ادينا
عشور ما ياتي من جبل اوراس من الفراش

والجزمة للجامع الاعظم كما جرت العادة
السابقة في حياة اوايلنا البايلار كل ذلك
رعيا لوجه الله العظيم من غير انتكاث
منا ولا انتقاض ومن يتعرض في هذا بالله
يتولى الا نتقام منه وقد قدمنا على هذا
العشور المكرم ابننا علي العاصمي ورفيقه
عبد الرحمان بن كريمة هولا يتولون هذا
العشر تعويضا تاما من غير قول لنا في
ذلك ولا رجوع وعلى الواقف بحسب
ان يعلم بذلك ويعمل به.....وكتب
هذا الامر عن اذن عبدالله سبحنه المفوض
امره اليه ابي السعادات فرحات باي وفقه
الله بتاريخ اوايل دي القعدة عام ١٠٥٧

« Louange à Dieu !

« Faisons savoir à quiconque notre présent écrit lira,
» kaïds, fonctionnaires, notables et gens de la ville de
» Constantine, — Dieu les dirige tous! — que nous avons

» restitué à la grande mosquée le droit du dixième à
» prélever sur les tapis et bois de construction venant du
» mont Aurès, ainsi que la coutume s'en était établie au-
» trefois *au temps des beylar* (forme turque du mot bey),
» *nos prédécesseurs.*

« Nous faisons cela en vue de plaire au Dieu suprême
» sans qu'il y ait de notre part violation ni dissolution
» du pacte. Et quiconque voudrait y contrevenir, Dieu
» tirera de lui vengeance.

» Nous confions le prélèvement de ce dixième à notre
» fils, l'honorable Ali-el-Aacemi, et à son collègue Abd-er-
» Rahman-ben-Kerifa. Ce sont eux qui demeurent char-
» gés de la perception dudit dixième.

» Cette déclaration est complète, et nous n'avons rien
» à y ajouter, ni aucune restriction à y faire.

» Que ceux à qui sera présenté cet ordre, en prennent
» connaissance et aient soin de s'y conformer.

» Écrit par ordre du serviteur de Dieu à qui il confie
» sa destinée, Abou-es-Sâadat (le père des prospérités),
» Ferhat bey. — Dieu lui soit propice !

» A la date de la première dizaine de doul-kâda, de
» l'année 1057 de l'hégire (première dizaine de décem-
» bre 1647). »

En haut de la marge, est apposé un cachet ayant sensiblement la forme d'un carré allongé, et qui doit être celui du bey Ferhat; mais dont l'empreinte est trop effacée pour qu'on en puisse déchiffrer la légende.

Cette pièce a une valeur historique incontestable. Elle nous fixe, à un ou deux mois près, sur l'avènement du bey Ferhat; car ces sortes de brevets se délivraient toujours dans les premiers mois de l'arrivée des beys au

pouvoir; et puis elle vient confirmer, d'une manière pour ainsi dire officielle, cette vérité déjà surabondamment établie par nous, que Ferhat ne fut point le premier bey qu'ait eu Constantine, puisqu'il prend soin de nous dire lui-même qu'en renouvelant ce privilége au profit de la grande mosquée, il ne fait que suivre la coutume précédemment établie par les beylar, ses devanciers.

Au sujet de cette coutume, qui attribue à la mosquée dont les Ben-Lefgoun avaient l'administration, le droit du décime sur les tapis et bois de construction ou rondins importés des Aurès à Constantine, disons que la famille des Ben-Lefgoun était originaire de Fegouna, village de l'Aurès, ainsi que nous le trouvons dans un manuscrit traitant des origines des tribus et grandes familles du pays, écrit par Sidi Ab-del-Kader-er-Rachedi, grand savant et mufti de Constantine en l'année 1176 de l'hégire (1762-63 de l'ère chrétienne). Cependant, cette assertion est contredite par les Ben-Lefgoun eux-mêmes, qui se disent originaires de Temim, suivant ce que nous lisons dans l'intitulé de deux ouvrages composés par Abd-el-Kerim-ben-Mohammed-ben-Abd-el-Kerim-ben-Yahia-ben-Mohammed-el-Fegoun, Temimi d'origine, Constantinois de résidence.

Mais revenons à Ferhat. Au printemps de l'année 1653, ce bey rassembla les produits provenant des impôts du zekkat et de l'achour, et se rendit à Alger pour offrir en personne le tribut au pacha. A son cortége, s'étaient joints les chefs de la province et les membres des familles les plus notables de la ville. Quand il arriva à Alger, les fonctionnaires du gouvernement allèrent à sa rencontre pour lui offrir leurs félicitations et leurs hommages, et recevoir aussi ses présents. Ils lui prodi-

guèrent des honneurs, plus même que n'en comportait son rang.

Après avoir séjourné huit jours dans cette capitale, Ferhat alla prendre congé du pacha et lui demanda, comme une grâce, de vouloir bien accepter sa démission et nommer à sa place un autre bey, s'excusant sur ce que l'état de sa santé ne lui permettait plus de tenir en main les rênes de son gouvernement. Le pacha ne voulut pas d'abord adhérer à cette demande. Mais sur ses instances et à la prière des personnes composant la suite de Ferhat, que cette résolution avait non moins surprises qu'affligées, il consentit à lui donner un successeur dans la personne de son fils, Mohammed. « Ecri» vez-lui, dit-il à son visir, que je le nomme bey de » Constantine, mais qu'il exercera le pouvoir sous l'au» torité de son père; » et il lui fit en même temps expédier le caftan d'investiture.

Ferhat et sa suite repartirent pour Constantine. Ils rencontrèrent le nouveau gouverneur à Hamza, et c'est là que Mohammed fut proclamé bey et reçut les insignes du commandement.

Cet exemple d'une démission volontaire donnée par un bey est assez rare, dans les annales de la régence, pour qu'on en prenne bonne note.

Ferhat vécut encore quelques années, estimé et honoré de tous ses concitoyens auxquels il avait rendu, avec l'ordre, la tranquillité et l'aisance. Il mourut le 25 du mois de rebiè-eì-aouel de l'année 1075 de l'hégire (16 octobre 1664).

Il avait épousé la fameuse Aziza Bey, dont nous aurons bientôt à raconter la fin tragique.

MOHAMMED BEY BEN-FERHAT.

1063, — (1653).

Tant que son père vécut, Mohammed n'occupa le pouvoir que d'une manière tout-à-fait nominale, si tant est même que le fait de son investiture, tel que nous venons de le rapporter d'après El-Anteri, soit authentique. Une note, écrite sur le dernier feuillet d'un manuscrit dû à la plume de Mohammed-ben-Abd-el-Kerim-el-Fegoun, semblerait établir le contraire. Il y est dit en effet ceci : تولى محمد باي الامارة حين مات والده فرحات c'est-à-dire : Mohammed bey fut promu » au commandement lorsque mourut son père Ferhat. »

D'autre part, nous lisons dans une pièce écrite dans la première dizaine de choual 1060 de l'hégire (27 septembre — 6 octobre 1650 de J.-C.), par ordre de Mourad, pacha d'Alger, et scellée de son sceau, que le cheïkh Sidi Abd-el-Kerim-el-Fegoun, étant venu le trouver, porteur de titres émanant de *Ferhat bey* et de *Redjeb bey*, qui lui confirmaient le droit de percevoir, au profit de la grande mosquée, les taxes à prélever sur le marché des fruits et légumes de la ville de Constantine, ce pacha confirma ces mêmes prérogatives.

Cette mention simultanée des deux beys Ferhat et Redjeb, dans une pièce authentique, datée de l'année 1650, établit d'une manière indubitable que Redjeb avait occupé le pouvoir après Ferhat, et qu'il l'occupait peut-être encore à cette date. Il y aurait donc eu, entre Ferhat et son fils Mohammed, un intervalle de temps pendant

lequel Redjeb aurait gouverné. Mais comme nous n'en trouvons trace dans aucun autre document, nous nous contenterons de signaler cette difficulté chronologique, sans chercher à la résoudre autrement, ce qui, d'ailleurs, nous serait à cette heure impossible, avec le peu de données que nous avons de ces temps.

Admettant donc les faits tels qu'ils sont rapportés par El-Anteri, nous dirons que Mohammed, après la mort de son père, continua à occuper le pouvoir pendant deux ans, après quoi il fut destitué et remplacé par son oncle paternel, Redjeb, frère de Ferhat, dans le courant du mois de rebiè-et-tani de l'année 1077 (octobre 1666).

Sous le gouvernement de Mohammed, la peste éclata de nouveau à Constantine, en l'année 1073. Elle commença au mois de ramadan, et alla en augmentant jusqu'au vendredi, 8 du mois de doul-kâda, où, en ce seul jour, elle enleva cinq cents habitants de la ville et cinquante des faubourgs. Puis elle entra dans une période de décroissance et ne disparut qu'à la fin de cette même année (du mois d'avril à fin juillet 1663).

Une de ses dernières victimes fut le cheïkh Sidi Abd-el-Kerim-el-Fegoun, dont nous avons déjà parlé précédemment et qui a composé plusieurs ouvrages, entre autres des mémoires sur les hommes et les choses de son temps (1). Il mourut un jeudi soir, 27 de doul-hidja de

(1) Ces mémoires nous auraient été d'un secours bien précieux dans la tâche que avons entreprise, si nous en jugeons par les quelques fragments qui ont été mis à notre disposition. Malheureusement, toutes nos instances pour nous les procurer en entier, ont échoué devant l'indifférence ou le mauvais vouloir de ceux qui les détiennent, et nous avons dû, après deux années d'incessantes sollicitations, renoncer à vaincre cette résistance d'inertie qui se traduit en promesses et n'engendre que leurre.

cette même année (2 août 1863), et fut enterré dans sa propre demeure.

Par acte en date du 22 au 30 avril 1640, il avait acquis du spahis El-Hadj-Moustafa, la terre à poterie de Mahdjeur-et-Teïn, moyennant « la somme de cinquante » réaux frappés par les chrétiens, — *que Dieu les ex-* » *termine et détruise leur empire!* » Cette formule, que l'on rencontre fréquemment dans les actes publics antérieurs à la domination française, prouve que, tout en acceptant la monnaie des nations chrétiennes qu'ils trouvaient sans doute de bon aloi, les musulmans se croyaient, en bonne conscience, tenus de protester contre cette concession faite par le fanatisme à la cupidité. Tant il est vrai qu'il est en tout pays des accommodements avec le ciel. Son fils, Sidi Mohammed, lui succéda dans la place de Cheïkh-el-islam, suivant brevet du pacha d'Alger, Ismaïl-ben-Khelil, en date de la seconde dizaine du mois de safar 1074 (14-23 septembre 1663), confirmé ce même jour par l'agha-el-Djeïche (ou général en chef des troupes), Khelil-ben-Otsman, renouvelé dans la deuxième dizaine de ramadan 1075 (fin mars 1665), par l'agha-el-Djeïche, Moustafa-ben-Khelil.

REDJEB BEY.

Rebiè-et-tani 1077. — (Octobre 1666).

Redjeb, que l'on prononce et que l'on écrit aussi quelquefois, mais à tort, Redjem, gouverna le pays d'une manière convenable, s'occupant des intérêts de ses administrés et leur rendant justice. Ce fut lui qui fit bâtir

à Constantine la mosquée dite de Rahbet-es-Souf, qui, de nos jours, a été transformée en hôpital civil.

A la mort de son frère Ferhat, lisons-nous dans une note écrite par un contemporain, il avait épousé sa veuve, la nommée Aziza-Bey, fille du kaïd Ahmed-ben-Ramdan et sœur de Chelebi-ben-Ali-Bitchenine (1). Le mariage eut lieu à Alger, où il faisait alors sa résidence habituelle, et où il avait fait construire, pour cette épouse favorite, la belle maison dite Dar Aziza-Bey, qui fut par la suite affectée à la résidence temporaire des beys de Constantine, lorsqu'ils se rendaient à Alger pour verser l'impôt du denouche (2).

En prenant le commandement de la province de l'Est, Redjeb dut quitter Alger pour venir se fixer à Constantine, où il amena avec lui l'épouse qui avait captivé son cœur. Pendant des années, ils continuèrent à vivre dans la meilleure intelligence; mais le jour allait enfin arriver où devait s'accomplir le drame sanglant qui rompit, d'une manière si inattendue, une union jusque-là sans nuages.

C'était un dimanche, le vingt-neuf du mois de djoumad-el-aouel de l'année 1079 de l'hégire (4 novembre 1668). Dans le but de lui causer une distraction et une surprise, son mari l'avait envoyée visiter le *moulin à poudre* qu'il venait récemment de faire construire au Hamma.

Elle s'y rendit, suivie des servantes et des esclaves de sa maison, et en compagnie de Safia, autre femme du

(1) Ali-Bitchenine était amiral des galères algériennes. — Voir *Revue africaine*, année 1866, page 340.

(2) C'est, nous a-t-on dit, cette même maison qui, après l'occupation française, a été convertie en palais épiscopal, et où réside actuellement l'archevêque d'Alger.

bey, et de sa belle-fille, Fatma-bent-Ferhat. Après avoir visité dans tous ses détails l'établissement nouveau, elles allèrent toutes ensemble au jardin dit Haad-el-Ancel, situé non loin de là, et où elles devaient passer la nuit. Le reste de la journée fut consacré aux divertissements et aux plaisirs, et quand la nuit étendit son voile sur les mortels et que le ciel se parsema d'étoiles, alors chacune d'elles se retira avec sa suite sous la tente qu'on lui avait dressée, et le silence succéda aux joies bruyantes de la journée. Rien ne vint l'interrompre jusqu'au moment où brilla l'étoile du matin.

En ce moment, un homme, guidé par les premières lueurs du crépuscule naissant, pénétrait au milieu de ce gynécée plongé encore dans les langueurs d'un sommeil rendu plus profond par les fatigues de la veille. Cet homme était Ben-Cherdad, le serviteur particulier, l'âme damnée de Redjeb Bey. Il alla droit vers la tente sous laquelle reposait Aziza Bey et, exécuteur impassible des ordres de son maître, il lui coupa froidement la gorge et, par neuf fois, lui plongea dans les entrailles la lame du sabre encore toute fumante du sang de sa victime.

Ainsi périt cette femme, que certains chroniqueurs européens, mal renseignés ou trompés par son nom, ont placée au rang des beys qui ont gouverné Constantine (1). Aucun document écrit ne vient appuyer cette supposition, et il n'était pas dans les principes de la politique

(1) Voici ce que nous lisons dans une chronique des beys publiée par l'*Africain*, journal de Constantine, n° du 30 septembre 1857 : « 4° Aziza. » — Ainsi que son nom l'indique, c'était une femme ; on dit qu'elle des- » cendait d'une famille romaine et qu'elle gouverna avec une énergie et » un courage dont beaucoup d'hommes n'auraient point été capables. — » Certains ne la mettent point sur la liste des beys. »

turque de confier à des femmes le gouvernement d'une province, quelque mérite qu'elles eussent d'ailleurs.

Le narrateur à qui nous avons emprunté ce récit, ne nous dit rien de la cause qui amena une fin si tragique; mais il est à supposer que la jalousie en fut le mobile. Il ajoute seulement que les funérailles de cette infortunée eurent lieu le lundi matin, dernier jour dudit mois de djoumad-el-aouel, et qu'on lui éleva un tombeau..... Nous ne pouvons dire en quel lieu, le manuscrit, en cet endroit, ayant subi l'altération du temps.

Après six années de règne, Redjeb fut destitué et remplacé par Kheïr-ed-Dine. Il vécut encore un an, et mourut un mercredi de la première dizaine du mois de doulhidja 1084 de l'hégire (9-18 mars 1674).

KHEIR-ED-DINE BEY.

1083. — (1672-1673).

Nous ne savons rien de particulier sur ce bey, sinon qu'il gouverna pendant environ quatre ans. Après quoi il fut destitué et remplacé par Dali Bey, dans la première dizaine du mois de safar 1087 de l'hégire (fin avril 1676 de J.-C.).

Il mourut un vendredi, vers le milieu du mois de ramadan 1092 (fin septembre 1681).

Sa chute marqua un changement dans la politique turque. Jusqu'à lui, les beys chargés du gouvernement de la province, avaient été pris parmi les familles influentes du pays et qui étaient arabes d'origine. On consultait même les populations, quand il s'agissait de faire

une élection nouvelle, et le pacha ne faisait guère que sanctionner le vote de l'opinion publique. C'est ce que nous avons vu en particulier pour Ferhat Bey. Désormais, les beys seront pris exclusivement dans les rangs de la milice turque ou parmi les familles turques fixées dans le pays, et on ne peut douter que cette mesure n'ait grandement contribué à maintenir dans toute sa force despotique, mais étonnante par le petit nombre de rouages qui la composaient, la domination ottomane en Algérie.

DALI BEY.

10-20 safar 1087. — (20-30 avril 1676).

Fidèle à son origine, Dali Bey, en vrai turc qu'il était, inaugura cette politique de sang et de terreur qui, pendant cent cinquante ans, ne cessa de peser comme un joug de fer sur ces malheureuses populations, livrées à la merci des despotes avides qui, depuis lui jusqu'au dernier bey, Hadj-Ahmed, se succédèrent, presque sans interruption, dans le commandement de la province.

Il fit mettre à mort sans pitié tous ceux qui lui portaient ombrage, et se livra envers les riches, aux actes de spoliation les plus arbitraires. Ce fut, comme dit El-Antéri, un homme de meurtre et de pillage. Aussi, après trois années de cette dure oppression, les habitants, non encore façonnés au joug de la tyrannie, s'en plaignirent au pacha d'Alger, qui envoya l'ordre de le mettre à mort. Ce qui fut exécuté sur-le-champ (1).

(1) Nous avons de lui un acte, daté de l'année 1088 de l'hégire (1677 de J.-C.), par lequel il concède des prérogatives et exemptions d'impôts à la

Son successeur fut Omar-ben-Abd-er-Rahman, dit Bach-Agha.

BACH-AGHA BEY.

1090. — (1679).

Omar, connu plus particulièrement sous le nom de Bach-Agha, qui était sans doute la fonction exercée par lui avant d'être bey, était le fils de Dali Bey.

C'est ce que nous apprend une pièce en date de la fin de ramadan 1091 de l'hégire (17-26 novembre 1680 de J.-C.), adressée par son ordre à Ahmed-Zerrouk-ben-Sidi-Mohammed-ben-Yahia, et dans laquelle il renouvelle, au profit de ce personnage et de sa famille, les privilèges et concessions qui leur avaient été déjà accordés par les beylar, ses prédécesseurs, et, en particulier, *par son père*, « que Dieu très-haut l'ait en sa garde ! »

Dans cette pièce, il se désigne sous le nom d'Omar bey, et son cachet porte pour légende, *Omar-ben-Abd-er-Rahman bey,* sans millésime.

Nous n'avons rien trouvé autre concernant ce bey, qui occupa cependant le pouvoir pendant un assez long temps, puisqu'il régna neuf ans. Il mourut un mercredi, 22 du mois de choual 1099 de l'hégire (17 août 1688 de J.-C.). Son successeur fut Sid-Chaban.

En 1680, avait eu lieu le renouvellement des droits du cheïkh Sid-Mohammed-ben-Abd-el-Kerim-el-Fegoun,

famille des Oulad-Diab. Son cachet porte pour légende Abd-er-Rahman bey, avec le millésime 1087, ce qui fait supposer que le nom de Dali, sous lequel sa mémoire s'est transmise, n'était qu'un surnom, ainsi qu'en ont porté la plupart de ses successeurs.

comme imam de la grande mosquée et émir de la caravane des pélerins, par le pacha d'Alger Ismaïl, et cela, de l'avis conforme du *douletli,* Sidi El-Hadj-Mohammed dey, ainsi que nous le lisons dans une pièce authenthique, scellée du sceau de ce pacha et datée de la dernière dizaine de Moharrem 1091 de l'hégire (20-28 février 1680 de J.-C.).

CHABAN BEY.

1099. — (septembre 1688).

De ce bey, nous ne connaissons guère non plus que le nom et une sortie qu'il fut obligé de faire contre les montagnards (sans que nous sachions lesquels), pour les contraindre à payer l'impôt, avec l'aide des gens de la zmala, dont l'organisation était encore à son début; mais qui ne devait pas tarder à devenir, entre les mains des beys turcs, un des principaux instruments de leur puissance gouvernementale.

Les gens de la zmala, dans le principe, n'étaient autres que les serviteurs des beys, chargés de la garde des troupeaux de chameaux, bœufs et moutons appartenant à l'Etat. Ils étaient, à cette époque, établis dans la vallée supérieure de l'Oued-Roumel, entre Constantine et Aïn-Smara, et n'avaient entre eux d'autre lien commun que celui de servir un même maître.

Leur nombre fut d'abord assez restreint, étant limité par les besoins mêmes du service qu'on exigeait d'eux. Mais à mesure que le pays se pacifiait, que les impôts étaient perçus d'une manière plus régulière et sur un

plus grand nombre de tribus, comme les troupeaux formaient une partie notable de l'impôt, leur chiffre augmentant, le nombre des gens préposés à leur garde dut être augmenté aussi. Il arriva même ceci, qu'aux époques où se faisait la rentrée des impôts, c'est-à-dire au printemps et à l'automne, comme la perception avait lieu sur place, tandis qu'une partie des gens de la zmala restaient dans la vallée pour surveiller les bestiaux, les autres furent détachés pour marcher à la suite de la colonne chargée du prélèvement de l'impôt, et ramener les troupeaux en provenant. Il en fut de même quand il s'agit d'opérer une razzia sur une tribu réfractaire ou en révolte, et dans ce dernier cas, on dut songer à armer les gens de la zmala, afin de les mettre à même de pouvoir se défendre, sans le secours des troupes expéditionnaires.

Ainsi on fut amené peu à peu à les organiser en soldats, de palefreniers ou bergers qu'ils étaient primitivement. Alors on leur donna un kaïd, des cheïkhs, des chaouchs, et leur condition s'éleva de toute la considération qui s'attache à l'homme d'armes sur l'artisan ou le laboureur, dans les pays où la civilisation n'a pas encore fait prévaloir la supériorité des forces intellectuelles sur les forces brutales. Ils furent entretenus et équipés aux frais de l'État, et s'ils ne touchaient point de solde en argent, comme les troupes régulières, où l'élément turc était seul admis, on leur fournissait des armes, des chevaux, des bœufs pour leur nourriture, et, dans les razzias, c'était à eux que revenait la plus grosse part du butin. Aussi, pour ces sortes d'expéditions, les beys les employaient-ils de préférence aux Turcs, et

l'acharnement qu'ils portaient dans le massacre et le pillage des malheureuses tribus désignées à leurs coups, témoignait assez combien l'instinct de la rapacité l'emporte, chez l'Arabe, sur le sentiment de la fraternité nationale, ainsi qu'on l'a d'ailleurs pu observer de nos jours, toutes les fois que, depuis 1830, on s'est servi d'une tribu pour en châtier une autre.

Peu à peu il se développa parmi eux une sorte d'esprit de corps qui leur tint tout d'abord lieu de lien de famille, tandis que, d'un autre côté, fiers de leurs immunités récentes, ils s'efforçaient de faire oublier leur basse origine, en affectant le plus insolent mépris pour tout ce qui était la gent corvéable et taillable. Bientôt on rechercha leur alliance, et les enfants issus de ces mariages devenant gens de zmala, comme l'étaient leurs pères, il arriva que, quand les familles se furent multipliées, leur nombre suffit aux besoins du service qu'ils étaient appelés à faire, sans qu'il fut nécessaire, pour le recrutement, de recourir à l'élément étranger. Ainsi se trouva constituée une nouvelle tribu qu'on appela les Zmoul, d'abord établie dans la vallée supérieure de l'Oued-Roumel et, plus tard, dans les vastes plaines qu'elle occupe encore de nos jours, au sud de Constantine, entre le pâté montagneux du Djebel-Guerioun et le Nif-en-Nser, aux sources d'Aïn-Fesguïa et du haut Bou-Merzoug.

Disons, en terminant, que le nombre réglementaire des cavaliers armés que devait fournir la tribu était de cinq cents, et que l'année où le bey allait en personne porter le *denouche* à Alger, ceux qui étaient appelés à l'accompagner et lui faire cortége, recevaient en présent

des sabres à gaînes d'argent, des caftans, des cachemires pour se draper la tête et des housses de luxe pour parer leurs chevaux. Aussi leur entrée dans la capitale attirait-elle plus particulièrement les regards des curieux, à ce point que l'auteur du manuscrit sur les Zmoul, auquel nous avons emprunté les principaux renseignements qui précèdent, nous dit que les femmes algériennes, quand elles se mariaient, exigeaient, par une clause spéciale insérée dans le contrat de mariage, que leurs maris les laisseraient sortir le jour où le bey de l'Est ferait son entrée en ville, pour se récréer par le spectacle de son brillant cortége.

Le premier bey qui organisa les gens de la zmala en hommes d'armes, fut Redjeb. Ils se servit d'eux pour aller châtier les Oulad-bou-Aoun, qui avaient quitté leurs montagnes du Bellezma pour venir ravager les environs de Constantine. Et il dut être satisfait de ce premier essai, puisque ses successeurs s'empressèrent de l'imiter, en achevant d'organiser petit à petit cette force nouvelle qui, sans être une charge pour le trésor public, allait devenir le plus puissant auxiliaire de l'élément turc, trop faible en nombre et surtout en cavalerie, relativement à l'immense étendue du pays qu'il devait gouverner et maintenir sous sa domination.

Après avoir occupé pendant quatre ans le commandement de la province, Chaban fut destitué et remplacé par Ali-Khoudja.

ALI-KHOUDJA BEY.

1104. — (1692).

Ali-Khoudja, nous dit El-Anteri, était un homme de bien; son gouvernement fut sage et équitable. Le principal événement qui eut lieu sous son administration, fut l'invasion de Mourad Bey.

En l'année 1112 (1700 de J.-C.), ce prince qui régnait à Tunis, vint assiéger Constantine à la tête d'une armée considérable. Il plaça son camp sous les murs de la ville, dans le lieu appelé *El-Melâb,* et, pendant trois mois, il tint les habitants en état de siége, mais sans le moindre succès. Alors il leva le camp et se porta sur Alger, dont les assiégés avaient réclamé la protection.

Quand le pacha d'Alger (qui était Kara-ben-Ali ou son successeur Hadj-Moustafa), apprit cette nouvelle, alarmé de l'approche de l'ennemi, il hésita d'abord et ne sut quel parti prendre. Devait-on attendre qu'il fut aux portes de la ville pour le repousser, ou bien aller au devant de lui et l'arrêter dans sa marche? Ce fut ce dernier avis qui prévalut. On fit donc partir à la hâte tout ce qu'on put réunir de troupes, et on les dirigea à marches forcées sur la province de l'Est.

Pendant ce temps, Mourad Bey s'était avancé jusqu'à Medjaz-el-Ahmar, village à une étape en deçà de Setif, et se disposait à continuer sa marche en avant, quand il rencontra là les troupes algériennes.

Les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Celle de Mourad Bey comptait environ sept cents tentes; le pacha d'Alger n'en avait guère avec lui qu'une cen-

taiue. Fier de la supériorité de ses forces, Mourad Bey dit à ses soldats : « Reposons-nous aujourd'hui ; demain » nous fondrons sur l'ennemi et nous tuerons le pacha » qui le commande. Puis nous marcherons sur Alger, » qui sera prise sans coup férir, et nous nous empare- » rons sans peine de tout le pays. »

De leur côté, le pacha d'Alger et ses troupes étaient en proie à la plus profonde terreur, se considérant déjà comme perdus. « Combattre, disaient-ils, mais nous se- » rons écrasés par le nombre : fuir, mais nous ne pou- » vons échapper à la mort. » Alors ils convinrent de tenter une attaque de nuit.

Dès que l'armée de Mourad leur sembla plongée dans le sommeil, chefs et soldats se levèrent sans bruit et s'avancèrent sur le camp ennemi. A un signal donné, ils envahirent l'enceinte le sabre au poing et, frappant de tous côtés, ils firent des troupes tunisiennes un horrible massacre. Mourad perdit environ sept mille hommes; le reste de son armée se dispersa dans la campagne et prit la fuite. Lui-même, ne pouvant maîtriser son effroi, sauta sur son cheval de bataille, appelé Kouhil, et s'enfuit sans débrider depuis Medjaz-el-Ahmar, jusqu'à Merdj-Kouhil, où son cheval s'abattit mort sous lui. Il avait ainsi parcouru en une seule traite quatre journées de marche. Telle est l'origine du nom de Merdj-Kouhil, donné à cet endroit.

Ali-Khoudja mourut le jour même du combat.

A ce récit que nous fait El-Anteri d'un des siéges les plus mémorables qu'ait eu à soutenir Constantine dans les temps modernes, nous devons ici en ajouter un autre dû à Ben-Abd-el-Aziz, auteur tunisien, qui écrivait vers

la fin du XIIe siècle de l'hégire, et dont M. Cherbonneau a publié, dès 1851, une traduction enrichie de notes pleines d'intérêt que nous transcrivons ici (1) :

» Au commencement de son règne, Mourad Bey en-
» voya des présents à la cour d'Alger. Soit haine, soit
» mécontentement, les Algériens les refusèrent. Outré
» de colère et brûlant d'ailleurs du désir de venger la
» mort de son père, il n'eut plus d'autre pensée que de
» diriger contre eux une expédition. Il dissimula son
» dessein jusqu'au commencement de l'année 1112 (de
» J.-C. 1700), époque où, convoquant le divan, il com-
» muniqua aux conseillers et aux chefs militaires son
» plan d'attaque contre la puissance d'Alger.

» Sur la réponse de l'assemblée : « entendre c'est obéir, »
» il réunit ses troupes, qu'il augmenta de nombreuses
» recrues, et fit mettre en état tout le matériel de guerre.
» Puis il écrivit à Khalil Bey, gouverneur de Tripoli,
» pour lui demander aide et assistance dans la campa-
» gne qu'il allait ouvrir. Après tous ces préparatifs, il
» se mit en marche à la tête d'une colonne qui traînait
» à sa suite vingt-cinq canons.

» A peine se fut-il approché de Constantine, que le
» bey de cette province, Ali-Khoudja, se porta à sa ren-
» contre. Les deux armées en vinrent aux mains, et Ali-
» Khoudja fut mis en déroute, après avoir essuyé des
» pertes considérables.

» Mourad Bey fit couper la tête des morts et les en-
» voya à Tunis, avec ordre de les sceller aux créneaux
» de la Kasbah. Dans une seconde bataille, il fit prison-

(1) Voir le *Journal asiatique*, n° de juillet 1851, pages 36 et suivantes. Voir également, sur cette même campagne, les *Annales tunisiennes*, par A. Rousseau, page 82.

» niers le fils d'Ali-Khoudja ainsi que sa femme, et les
» traita avec égards et générosité.

» Il fit un grand carnage parmi les prisonniers. Les
» habitants de Constantine furent découragés par ce re-
» vers, et conçurent le projet de lui livrer la ville.

» On ne peut douter que s'il se fût présenté devant la
» ville aussitôt après son premier succès, il n'y fût
» entré sans coup férir. Mais il laissa plusieurs jours
» s'écouler dans l'inaction, et les assiégés ayant eu,
» grâce à ses lenteurs, le temps de se relever de leur
» premier échec, se préparèrent à lui opposer une vi-
» goureuse défense. Repoussé dans un assaut, Mourad
» Bey tenta vainement de leur faire accepter l'aman. Il
» recommença l'attaque avec une énergie nouvelle et s'em-
» para d'une forteresse située en dehors de la ville (1).
» Après avoir égorgé tous les hommes qui la défen-
» daient, enlevé le butin et envoyé à Tunis les canons
» qu'elle renfermait, il la détruisit de fond en comble,
» ne laissant à sa place qu'un monceau de ruines.

» Au milieu de ces évènements, Khalil Bey, gouver-
» neur de Tripoli, vint le rejoindre. Mourad Bey lui
» offrit un caftan d'honneur et des présents considéra-
» bles. Ils commencèrent de concert le blocus de Cons-

(1) Au sujet de cette forteresse que M. Cherbonneau place, avec toute apparence de raison, sur le mamelon du Koudiat-Ati qui domine la ville au sud-ouest, voici ce que nous lisons dans une chronologie du temps à laquelle nous avons emprunté déjà divers faits :

« En l'an mil trente-sept (1627-1628 de J.-C.), fut construit le *bordj.* » Il n'est pas douteux que ce *bordj* ou fort ne soit la forteresse qui fut rasée par Mourad Bey; mais comme elle fut détruite de fond en comble, les Constantinois de nos jours en ont perdu complétement le souvenir, et l'emplacement de ce fort leur est tout aussi inconnu que s'il n'eût jamais existé.

» tantine, qui dura cinq mois. Mourad Bey était sur le
» point de s'en rendre maître, lorsqu'il apprit que l'ar-
» mée des Algériens s'approchait. Ceux-ci n'ayant au-
» cune confiance dans leur chef, à cause de son manque
» de courage et de sa nullité, l'avaient déposé et s'étaient
» choisi un autre émir.

» Le nouveau pacha se dirigea à leur tête contre le
» bey des Tunisiens, pour le repousser des murs de
» Constantine. Mourad Bey s'avança à leur rencontre.
» Pendant trois jours, il ne posa son camp qu'après le
» coucher du soleil et reprit sa course avant l'aurore.
» Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence dans
» un lieu nommé Djouama-el-Eulma, sur la route de
» Setif. Malgré la fatigue et la démoralisation de ses
» soldats, Mourad-Bey monta à cheval le matin du qua-
» trième jour, et voulut engager le combat. Ses lieute-
» nants s'efforcèrent de l'en dissuader; ils lui représen-
» tèrent que ses troupes avaient besoin de repos, qu'il
» était nécessaire de réorganiser le matériel de guerre,
» et qu'on ne pouvait se dispenser de laisser aux che-
» vaux le temps de se refaire. Loin de se rendre à ces
» sages avis, le bey de Tunis accabla d'invectives ses
» conseillers, et les accusa de lâcheté. La guerre s'al-
» luma, et les deux armées s'entre-choquèrent. Alors
» tourna la meule de la guerre, et le feu de la destruc-
» tion s'alluma de toutes parts. La mêlée devint si com-
» pacte, qu'on ne pouvait plus respirer.

» Profitant du désordre général, Khalil Bey prit la
» fuite avec ses cavaliers. Il y eut une méprise. On crut
» d'abord que c'était Mourad Bey qui lâchait pied; une
» grande partie de sa cavalerie fut mise en déroute.

» Cette scène ranima l'ardeur des Algériens ; ils chargé-
» rent vigoureusement et mirent les Tunisiens en dé-
» route.

» Cet évènement se passait le dix-huitième jour du
» mois de rebia-et-tsani de l'année 1112 (3 octobre 1700
» de J.-C.). Mourad Bey eut beaucoup d'hommes tués
» et laissa autant de prisonniers entre les mains de l'en-
» nemi.

» Le lendemain de la victoire, le pacha d'Alger fit
» annoncer aux prisonniers arabes et aux prisonniers
» berbères qu'ils eussent à se réunir au milieu du
» camp, pour recevoir l'aman et être conduits sous es-
» corte en lieu de sûreté. Mais ces malheureux ne furent
» pas plus tôt rassemblés, qu'on les passa tous au fil de
» l'épée. Après les avoir exterminés tous jusqu'au der-
» nier, le pacha d'Alger condamna les prisonniers turcs
» à porter sur leurs dos, jusqu'à Constantine, les canons
» conquis sur les Tunisiens; puis il les renvoya sains et
» saufs.

» Quant à l'armée en déroute, Mourad Bey la rallia
» sous les murs de Kef, ordonnant à ceux qui la com-
» posaient de se diriger vers Tunis. Il pensait que les
» Algériens le suivraient. Il entraîna de la même façon,
» vers la capitale, les habitants de Tubersok et de Tas-
» tour, ainsi que les populations circonvoisines, faisant
» tous les préparatifs d'une défense énergique. Dans ce
» but, il fortifiait les portes de la ville, remettait sur le
» pied de guerre la cavalerie et l'infanterie, lorsqu'il
» apprit que les troupes algériennes étaient retournées
» dans leur pays. »

Tel est le récit qu'a publié M. Cherbonneau de cette

campagne. Nous le compléterons en transcrivant ici le souvenir que nous en a transmis le célèbre voyageur français Peyssonnel, qui, vingt-cinq ans après, visitait ces mêmes lieux, témoins du désastre du bey de Tunis, en se rendant de Constantine à Alger :

« Le 13 juin 1725, nous dit-il, nous passâmes dans » une plaine stérile au milieu de laquelle il y a une mos- » quée dite Gelmé-Mour (Djama-Mâmra). C'est dans cette » plaine que Mourad, bey de Tunis, qui assiégeait Cons- » tantine en 1700, apprenant qu'un camp de Turcs al- » gériens, composé de cent tentes ou quatre à cinq mille » hommes, venait au secours de la ville, fit avancer » ses troupes, qu'on disait au nombre de trente mille, » ce que j'ai peine à croire, mais enfin elles étaient bien » plus nombreuses que celles d'Alger. C'était afin de » combattre avec plus d'avantage dans la plaine; mais à » peine eut-il posé son camp, que les algériens, sans lui » donner le temps de se préparer au combat, mirent » leurs bonnets aux dents, ce qui est une marque de » rage, donnèrent sur les troupes de Mourad, et le dé- » firent entièrement. Il y eut un si grand nombre de » morts dans cette journée, qu'on ne put les enterrer. » L'on trouve encore de ces ossements épars dans la » campagne (1). »

(1) *Voyage sur les côtes de Barbarie*, en 1724 et 1725, par Peyssonnel, publié par Dureau de la Malle, page 332, premier tôme. Déjà, à la page 299, il avait parlé de cette campagne de Mourad Bey contre Constantine, qu'il place alors en l'an 1705, et où il dit que Mourad fut fait prisonnier. Ce sont deux erreurs qu'il prend soin, du reste, de rectifier lui-même plus loin, ainsi que nous venons de le voir.

AHMED BEY.

1112. — (Fin de 1700).

Le successeur d'Ali-Khoudja, tué dans l'action même qui avait fait triompher la cause des siens, fut Ahmed, fils de Ferhat Bey, frère de Mohammed Bey et neveu de Redjeb Bey. Il était donc d'origine arabe et appartenait, par sa naissance, à une famille qui comptait déjà trois beys dans son sein. Mais ce retour exceptionnel à un système de politique qui remettait aux mains des indigènes la haute administration du pays, dût être vu d'un mauvais œil par l'élément turc, et l'opposition probable que le nouvel élu éprouva de ce côté, ne tarda pas à amener sa chute.

Au bout d'un an et demi environ de commandement, le bey Ahmed fut, sur les ordres du pacha d'Alger, jeté en prison et puis mis à mort, après avoir subi, pendant quelque temps, les rigueurs d'une dure captivité.

Son successeur fut Ibrahim Bey El-Euldj.

IBRAHIM BEY EL-EULDJ.

1114. — (1703).

Ce bey était un chrétien renégat, ainsi que l'indique sa qualité *d'Euldj*, et l'on sait qu'à ces époques où la piraterie barbaresque exerçait tant de ravages sur toutes les côtes du bassin méditerranéen, beaucoup de ces malheureux captifs, soit pour améliorer leur sort, soit par oubli ou indifférence de tout principe religieux, ab-

juraient sans peine la foi de leurs pères et embrassaient l'islamisme, certains alors, pour peu qu'ils eussent de l'ambition et quelques talents, de se faire une position et même d'arriver aux plus hauts emplois.

Celui-ci était un homme actif, intelligent, d'une remarquable beauté physique; mais sans principes de morale et prenant sans scrupule et sans justice le bien de ses administrés.

L'année même de sa nomination, mourut le cheïkh-el-islam, Sidi Mohammed-ben-Lefgoun, auquel succéda son fils Bedr-ed-Dine. Il fut promu à ces fonctions par le douletli, Moustafa Dey, suivant acte en date du premier jour du mois de châban 1114 de l'hégire (21 décembre 1702), portant au haut de la marge l'empreinte d'un sceau sur lequel est écrit en arabe : « Celui qui s'appuie » en Dieu, Moustafa Dey, » avec une légende en turc, et au bas l'homologation d'un *adel,* avec l'homologation d'un autre personnage écrite sur la marge de ladite page.

Ces mêmes pouvoirs furent confirmés trois semaines après par le nouveau bey, ainsi que nous l'apprend une pièce authentique écrite par son ordre et qui se termine ainsi : « Salut de la part du serviteur du pauvre devant » son maître, Ibrahim-ben-Abd-Allah, que Dieu lui soit propice !

» Ecrit dans la dernière dizaine du mois de châban » de l'année 1114 (10-19 janvier 1703). »

Son cachet porte ces mots : « Celui qui se confie en » Dieu, Ibrahim-ben-Abd-Allah, » avec le millésime 1114.

Nous remarquerons ici en passant que tous les renégats prenaient le nom patronymique de *Ben-Abd-Allah,*

fils du serviteur de Dieu. En reniant ainsi le nom de leur père suivant la nature, ils rendaient en secret hommage à Dieu, père de tous les êtres vivants.

En 1117 (1705), la guerre éclata entre Alger et Tunis. Les troupes algériennes, commandées en personne par le dey d'Alger, Moustafa, s'emparèrent de la ville de Kef, après une brillante victoire remportée sur Ibrahim, bey de Tunis, qui fut fait prisonnier avec son frère Mohammed. De là elles marchèrent sur Tunis, suivies d'une multitude de tribus rebelles et ayant tout dévasté sur leur passage. Elles établirent leur camp au lieu dit Bou-Medjous, pour y attendre le résultat des négociations de paix précédemment entamées entre le nouveau bey de Tunis, Hosseïn-ben-Ali, qui avait succédé à Ibrahim, et le dey Moustafa. Ces négociations n'ayant point abouti, les hostilités recommencèrent presque aussitôt (2 septembre 1705). Mais, après un mois de siége et à la suite de plusieurs engagements malheureux, les Algériens, abandonnés par une partie des tribus tunisiennes qui s'étaient d'abord jointes à eux, durent précipitamment lever le siége.

« Craignant que tous ses auxiliaires, imitant ce dan-
» gereux exemple, ne tournassent leurs armes contre
» lui-même, le dey Moustafa résolut de se retirer aussi-
» tôt pour éviter d'être pris entre deux feux. Le danger
» était imminent, et il fallait l'éviter au plus vite. Aussi,
» le 18 du mois de djoumad-el-tania (5 octobre), par
» une nuit fort obscure, les Algériens levèrent précipi-
» tamment leur camp, en abandonnant un matériel im-
» mense. A la pointe du jour, la cavalerie d'Hosseïn-ben-
» Ali fut lancée à leur poursuite, et fut assez heureuse

» pour s'emparer, à quelques lieues de Tunis, d'un con-
» voi considérable de munitions de guerre, que le gou-
» verneur de Bône avait envoyé à Moustafa Dey. — De-
» puis Tunis jusqu'à Sédira, la retraite des Algériens
» fut une véritable déroute. Harcelés de toutes parts par
» les Arabes et par les troupes de Hosseïn, envoyées à
» leur poursuite, ils durent apporter la plus grande
» précipitation dans leur fuite (1). »

Les faits que relate El-Anteri, au sujet de cette expédition, diffèrent sensiblement de ce qu'on vient de lire. Outre qu'il la place deux années plus tard, c'est-à-dire en 1119 (1707), ce qui est une erreur de chronologie (le pacha d'Alger étant alors Mohammed-Bakdache et non Moustafa), il dit : Moustafa Pacha arriva à Constantine et marcha sur Tunis, sous les murs de laquelle il resta campé un espace de quatre mois. Pendant ce temps, il entretint des pourparlers avec les soldats composant la garnison de la ville, qui lui promirent de se ranger sous son obéissance. Alors il leur ordonna de s'emparer de la personne du bey de Tunis, ce qu'ils firent. Mais quand, à leur tour, ils lui demandèrent de tenir avec eux les promesses qu'il leur avait faites, celui-ci ne s'étant pas exécuté, ils se tournèrent contre lui et lui livrèrent bataille. Vaincu, il fut obligé de lever le camp, sans avoir pu entrer à Tunis.

Quand il arriva à Alger, il trouva un autre pacha installé à sa place. Il s'enfuit et se réfugia dans la zaouïa de Sidi-Ali-ben-Mebarek, dans la province d'Alger, où il resta jusqu'à sa mort.

(1) *Annales tunisiennes*, page 97.

M. A. Rousseau, dans les *Annales tunisiennes,* dit que, rentré à Alger, il tomba victime d'une révolution et fut étranglé.

Ibrahim Bey, qui avait suivi le pacha Moustafa dans son expédition contre Tunis, et qui avait partagé sa bonne comme sa mauvaise fortune, dût également fuir pour ne pas tomber sans doute sous les coups de la vindicte populaire qui, dans le pays où règne la force, s'attache toujours au vaincu.

De ce bey, descendent les Oulad-ben-Labiad, une des principales familles de Constantine, dont il existe encore aujourd'hui des membres.

Il fut remplacé par Hamouda.

HAMOUDA BEY.

1119. — (1707).

Ce bey était Arabe d'origine. Nous ne connaissons rien de particulier sur son gouvernement, pas plus que sur le gouvernement des cinq beys qui l'ont suivi, et dont nous devons nous contenter d'enregistrer les noms, avec la date de leur élévation.

Ces cinq beys sont :

ALI-BEN-HAMOUDA BEY.

1020. — (1708).

HOSSEIN-CHAOUCHE BEY.

1121. — (1709).

ABD-ER-RAHMAN-BEN-FERHAT BEY.

1122. — (1710).

HOSSEIN dit DENGUEZLI BEY.

1122. — (1710).

Il était Turc de naissance.

ALI-BEN-SALAH BEY.

1122. — (1710).

Il gouverna la province de 1710 à 1713, et renonça volontairement au pouvoir pour se rendre à la Mecque. Quand il revint du pélerinage, il se retira chez les Oulad-Khelouf de la Medjana, dans la zaouïa de Sidi Ahmed-ben-Ali, où il vécut en cénobite jusqu'à la fin de ses jours.

Ali-ben-Salah avait trois filles, qu'il maria à des personnages des Oulad-Mokran de la Medjana (1).

A voir la rapidité avec laquelle se sont succédé ces cinq beys, dans un espace de moins de quatre années, et le fait de la démission volontaire du sixième, on peut en conclure que cette époque, ainsi que le disent les indigènes, fut marquée par des troubles et des révolutions qui occasionnèrent des massacres nombreux et de grands évènements. Mais les détails nous font com-

(1) Nous devons ce renseignement à l'obligeance de notre collègue, M. L. Féraud, interprète militaire, qui le tient lui-même des Oulad-Mokran.

plétement défaut, et rien de ce qui pourrait nous intéresser, sur cette période de temps, ne nous a été conservé.

M. Berbrugger, dans un article ayant pour titre : *Epitaphe d'Ouzan-Hassan, le conquérant d'Oran en 1708,* rapporte que le dey Bakdache, n'ayant pu payer les janissaires, *parce que le bey de Constantine s'était enfui à Tunis avec le montant de l'impôt triennal (denouche), au lieu de le lui apporter,* fut tué dans le mois de mars 1710 (moharrem 1112) (1).

Ce bey dilapidateur, M. Berbrugger ne le nomme point, sans doute parce que l'histoire locale, à laquelle il emprunte ce récit, ne lui a pas fourni un tel renseignement. Mais en nous reportant à la date du meurtre du dey Bakdache arrivé, au mois de moharrem, qui commence l'année 1122, il est évident que le bey dont la fuite fut ainsi cause de la mort du dey, ne peut être que Hosseïn-Chaouche; car l'évènement dut se passer avant le mois de moharrem, qui correspond au mois de mars 1710, et qui était, en effet, l'époque habituelle du versement du *denouche,* et puisque, suivant la chronologie de nos beys, Hosseïn-Chaouche était gouverneur de Constantine en l'année 1121, c'est bien lui l'auteur du vol des deniers publics qui, par contre-coup, causa la mort du dey Bakdache.

Sur ce fait, pas plus que sur tant d'autres, nous n'avons pu obtenir d'autres renseignements que ceux que nos propres inductions nous fournissent. Cependant, à mesure que nous avançons vers les temps modernes, le

(1) *Revue africaine*, année 1865, page 124.

jour commence à se faire dans cette nuit de l'ignorance et de l'oubli ; les souvenirs livrés par la tradition prennent plus de consistance, et les documents européens vont même nous prêter un utile secours. C'est ainsi que nous allons emprunter au célèbre naturaliste Peyssonnel, qui visita la Régence en 1725, certains détails fort curieux sur le caractère et le gouvernement du bey Hosseïn, successeur d'Ali Bey, et dont l'histoire locale a conservé d'ailleurs un assez vivant souvenir.

KELIAN-HOSSEIN BEY, dit BOU-KEMIA.

1125. — (1713).

Les troubles qui avaient agité la province, pendant ces dernières années, devaient avoir une réaction favorable au maintien de la paix et à la prospérité du pays, sous un prince assez fort pour imposer son autorité, et assez habile pour faire tourner au profit de sa politique l'état de fatigue où se trouvaient plongés les esprits. Ce double rôle, de maître absolu et de pacificateur, échut au bey Kelian-Hosseïn, plus connu sous le nom de Bou-Kemia, *l'homme au poignard,* et la longue durée de son gouvernement, qui se maintint, intact de toute révolution, pendant vingt-trois années consécutives, prouve qu'il était bien à la hauteur de sa tâche.

Son premier soin fut de pacifier le pays, et on ne peut douter qu'il y réussit de la manière la plus complète, puisque deux voyageurs européens, Peyssonnel et le docteur Shaw, purent, à peu près à la même époque, parcourir en toute sécurité la province, sans être inquiétés

par les populations dont ils traversaient les territoires, malgré leur titre de chrétiens.

Lorsque, pour la première fois, Peyssonnel rencontra le bey Hosseïn (31 janvier 1725), celui-ci était campé dans la plaine des Segnia, occupé à faire rentrer l'impôt.

« Son armée, dit-il, était composée alors de douze » pavillons turcs, chaque pavillon de vingt-cinq hommes, » ce qui faisait environ trois cents hommes, la plupart » renégats. Toutes les tentes étaient posées sans aucun » ordre, et il y avait plusieurs douars d'Arabes, dont les » tentes formaient le rond et entouraient le camp. Ces » Arabes sont presque tous entretenus et forment un » secours aux Turcs (1). Le bey avait trois tentes : une » pour lui, une pour ses femmes et la troisième pour sa » cuisine. Le bey, nommé Assem (lisez Hassen et mieux » Hosseïn), est un vénérable vieillard âgé de plus de soi- » xante-dix ans, et qui règne depuis treize ou quatorze » ans. Nous le trouvâmes assis au milieu de sa tente, sur » un matelas avec trois grands carreaux, les officiers à » ses côtés, d'autres Turcs assis formant un rond, et les » Arabes derrière ceux-ci, les uns accroupis, les autres » à genoux et le dernier rang debout, ce qui faisait un » spectacle fort joli. Quelques renégats et les esclaves » étaient derrière lui. Le bey ou général turc, n'a rien » de superbe ni de grand dans son train, il n'a aucune » garde particulière, quoique son autorité soit suprême. » Il ne connaît d'autre loi que sa volonté ; tout tremble » à son commandement (2). »

(1) C'étaient les gens de la zmala, dont nous avons fait plus haut connaître l'origine.

(2) Peyssonnel et Desfontaines. *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, publiés par M. Dureau de la Malle, en 1838, page 289.

Suivent des détails sur les forces militaires de la Régence, sur l'impôt du denouche et sur quelques chefs des tribus. Puis, le voyageur continue :

« Le premier de ces chefs, Boisis (Bou-Aziz), donne » bien souvent de la peine tant au bey de Tunis qu'à » celui de Constantine. Il fut attaqué l'année dernière » par ces deux puissances, et ce qui se passa à cette » attaque mérite d'être rapporté.

» Sultan Boisis est le chef ou le scheïk d'une nation (1) » arabe qui habite un pays appelé des Anenchas (Ha- » nencha), situé sur les frontières des royaumes de Tu- » nis et d'Alger, dans la Numidie, et dans le désert du » Sahara..... Il est assez puissant, et on lui a vu mettre » jusqu'à huit mille cavaliers sur pied. L'année dernière » (1724), le bey de Constantine et celui de Tunis furent » l'attaquer à l'improviste : car c'est la coutume des » Turcs de donner sur les nations qu'ils veulent sou- » mettre, sans leur laisser le temps de se mettre en dé- » fense et de faire retirer leurs bestiaux.

» Sultan Boisis (car c'est le titre que ceux de sa nation » lui donnent), fut attaqué et défait en même temps par » Assem, bey de Constantine, qui lui enleva plus de huit » mille chameaux, les bœufs et mêmes les tentes. Le bey, » non content de cette capture, voulait le prendre; mais » il trouva des esprits faibles à qui l'avantage que les » Turcs venaient de remporter avait ôté le courage, et » qui lui dirent nettement qu'ils avaient résolu de se

(1) Il est évident que le sens du mot *nation*, employé par Peyssonnel, ne saurait ici être pris dans son acception ordinaire, et doit être ramené, ainsi que dans les passages suivants, à celui plus restreint que nous attachons au mot *tribu*.

» soumettre. Ce pauvre sultan était au désespoir et se
» voyait perdu, lorsque sa fille, appelée Elgie-bent-Boi-
» sis-ben-Nazer (1), se fit apporter ses vêtements les plus
» beaux et, s'étant vêtue, monta à cheval, appela les
» femmes et les filles ses parentes ou ses amies, qui
» montèrent aussi à cheval. Elle harangua les femmes
» en leur disant : — Puisque ces hommes n'ont pas le
» courage d'aller contre les Turcs, qui viendront bientôt
» nous violer à leurs yeux, allons nous-mêmes vendre
» chèrement notre vie et notre honneur, et ne restons
» plus avec ces lâches. — Puis découvrant sa gorge et
» la montrant aux hommes, elle leur cria : — Enfants
» de Nazer, qui voudra sucer de ce lait n'a qu'à me
» suivre ! — Les Arabes, piqués de l'héroïsme de cette
» fille, donnèrent sur les Turcs avec tant de violence
» qu'ils défirent le camp, remportèrent une partie du
» butin qui leur avait été enlevé, firent prisonnier le
» khalifa et dépouillèrent tous les Turcs. Voilà une action
» qui mérite d'être conservée dans l'histoire. L'on voit
» que, dans tous les pays, on trouve des femmes fortes,
» des Jeanne-d'Arc, des Pucelle d'Orléans (2). »

Peyssonnel cite encore une autre femme, la princesse Aumoni (lisez Oum-Hani), femme d'un chef qui commandait dans le Sahara, et qui, après la mort de son mari, prit le commandement de ces peuples. « Elle va elle-
» même, dit-il, à la tête de son armée; elle a livré plu-
» sieurs combats aux Turcs et fait des actions de bra-
» voure mémorables, qui l'ont fait considérer et craindre
» tant de ceux de sa nation et de ses voisins que des

(1) Lisez : Euldjia-bent-Bou-Aziz-ben-Nacour

(2) Même ouvrage, page 292 et suivantes.

» Turcs eux-mêmes. Elle a battu plusieurs fois le bey
» de Constantine, qui, pour s'acquérir son alliance et
» son amitié, a épousé, l'année passée, la fille de cette
» princesse. Il est curieux de voir cette véritable ama-
» zone commander et régner sur des peuples qui mé-
» prisent si fort le sexe féminin. »

Le 2 février, Peyssonnel quitta le camp du bey et arriva, sur le soir, à Constantine, où il passa trois jours. De là il revint à Bône et en repartit le 6 juin suivant pour Alger, en repassant par Constantine. Mais pour obtenir l'escorte qui devait l'accompagner jusqu'à la capitale de la Régence, il dut aller retrouver le bey, qui était en ce moment campé avec ses troupes auprès des ruines de Zana, sur les confins du territoire des Oulad-Abd-en-Nour. Il l'y rejoignit au moment où ces derniers, vaincus plutôt par ses bons procédés que par ses armes, venaient de faire entre ses mains leur soumission (1).

La rencontre eut lieu le 14 juin. « Le bey, dit Peys-
» sonnel, avait avec lui vingt-cinq pavillons, ou environ
» six cents Turcs. Il avait dispersé le reste de ses trou-
» pes que le divan lui avait envoyées. Dix pavillons avec
» le chef étaient du côté de Storax et de Gigeur (lisez
» Stora et Djidjeli), vers le pays des Kabayles, et un autre
» de ses officiers commandait dix autres pavillons du
» côté des Anencha. Il nous reçut fort gracieusement....
» Le lendemain de notre arrivée, il décampa et nous
» marchâmes avec lui (2). »

Le 15, la colonne expéditionnaire, à laquelle se trou-

(1) Voir la notice sur les Oulad-Abd-en-Nour, publiée, en 1864, par M. Féraud, interprète de l'armée.

(2) Page 325 de l'ouvrage cité plus haut.

vait ainsi mêlé notre voyageur, arriva à Taca (ou Aïn Taga) ; le 16, à Amoula-Senab (lisez Oum-el-Asnab ou Asnam) ; le 17, à Métacasem (lisez Medracen), en ne faisant que quatre lieues de marche par journée, et le 18, elle campa auprès d'un ruisseau appelé Ouelt-Serga (Oued-Serka). « Le bey, continue le narrateur, avan-
» çait dans la montagne d'Aurès, pour poursuivre le
» sultan Boisis. Ce sultan s'était joint au beau-frère du
» bey qui commande dans ces montagnes. Dès que nous
» fûmes arrivés dans la plaine que la nation du beau-
» frère du bey avait semée, le bey fit lâcher tous les
» chevaux et les chameaux dans le blé, et le soir il y fit
» mettre le feu. Ainsi nous achevions de détruire les
» moissons du pays. Dans des endroits, la sécheresse
» avait empêché le grain de germer ; dans d'autres et
» dans presque tout le royaume, les sauterelles avaient
» presque tout dévoré, et nous gâtions le peu qui res-
» tait. Les Maures, de leur côté, mettaient aussi le feu
» aux endroits par où nous devions passer : telle est la
» politique de ce pays, de tout détruire et de tout abî-
» mer. Nous restâmes, le 19 et le 20, dans ce camp où
» je traitai Agi-Abès (1), grand écrivain ou ministre du
» bey.

» Le 21, nous fûmes remiser près des ruines d'Avè-
» ges, qui est peut-être l'ancienne Vaga, où l'on ne
» trouve rien de considérable..... Le 22, nous entrâmes
» dans les montagnes d'Aurès..... Elles sont habitées
» par des peuples braves, descendants de ces anciens
» Chauvies (lisez Chaouïa), dont parle Marmol. Réfugiés

(1) El-Hadj-Abbas-ben-Djelloul, dont nous aurons occasion de parler plus loin.

» dans ces montagnes, ils craignent fort peu les Turcs, » qui ne peuvent les forcer dans les retranchements que » la nature leur a donnés. Cependant, comme ils sont » obligés de descendre dans des endroits praticables » pour y semer, alors les Turcs les obligent à payer la » garame (ou impôt), sans quoi ils brûlent ou enlèvent » leurs moissons. Ces peuples, que l'on appelle Ouled-» bel-Cassem, ou qui ont d'autres noms, parce qu'il y a » plusieurs nations ou familles dans ces montagnes, » étaient commandés par le sultan Sistera (1), un des » plus braves hommes qui aient paru dans ces quartiers. » Il fut trahi et tué par les ordres du bey, qui épousa » sa fille quelque temps après. Son fils, beau-frère du » bey, commande aujourd'hui. Le 24, le sultan Boisis et » le beau-frère du bey envoyèrent deux courriers avec » des lettres pour se ménager un accommodement ; mais » le bey , qui ne veut plus rien entendre depuis l'année » passée que son khalife fut défait par les Arabes de » Boisis commandés par sa fille Elgie, fit couper la tête » à ces deux envoyés sans autre forme de procès (2). »

Cependant aucun engagement n'eut lieu entre les troupes du bey et celles de Bou-Aziz. La colonne séjourna jusqu'au 4 juillet autour de Lambèse, ce qui permit à notre voyageur de parcourir ces belles ruines dont vingt années d'explorations continues, exécutées de nos jours, n'ont pu encore épuiser la mine si féconde des richesses archéologiques qu'elles renferment. Le bey se contenta de quelques contributions en bœufs et en mules, que les

(1) Lisez probablement Si Sdira.

(2) Même ouvrage, page 335 et suivantes.

habitants de ces montagnes lui donnèrent. Après quoi il reprit le chemin de Constantine, et le 10 le camp fut se reposer près des ruines de Sigus.

Le surlendemain, 12 juillet, Peyssonnel prit définitivement congé du bey, pour continuer sa mission, qui était de se rendre par terre jusqu'à Alger. Voici l'éloge qu'il fait de ce prince.

« Je ne dois pas passer sous silence toutes les gra-
» cieusetés que je reçus d'Assem Bey. Ce général, après
» que M. de Salve (1) m'eut quitté, me fit donner un
» *gueiton* ou pavillon pour y loger avec mon équipage,
» et ordonna qu'on apportât à manger pour moi et mes
» domestiques, et qu'on donnât de l'orge à mes che-
» vaux..... Outre cela, j'avais souvent l'honneur de man-
» ger avec lui, j'allais prendre le café et fumer dans sa
» tente, et il me conviait d'y passer le gros des cha-
» leurs..... J'étais d'ailleurs bon ami de son ministre,
» qui faisait bien meilleure chère que le bey, et chez
» qui je mangeais tous les jours. Enfin je trouvai dans
» ce camp tous les agréments, non pas ceux qu'un chré-
» tien pourrait souhaiter, mais ceux auxquels une puis-
» sance turque pourrait prétendre. Lors de mon départ,
» il m'envoya son kazanadar ou trésorier, avec ordre de
» me donner pain, riz, confitures, dattes, couscoussou,
» enfin tout ce qui pouvait m'être nécessaire, et, par
» comble d'honnêteté, il me fit présent d'une fort jolie
» jument le jour de mon départ (2). »

(1) M. de Salve, alors agent de la Compagnie d'Afrique à Bône, avait accompagné Peyssonnel dans son second voyage, pour le recommander au bey et lui parler en même temps de quelques affaires qui regardaient la Compagnie. Il l'avait quitté au camp d'Oum-el-Asnam, pour retourner à Bône.

(2) Même ouvrage, page 363.

Ici s'arrête la relation du voyageur français, en ce qui concerne le bey Bou-Kemia. N'ayant plus à notre disposition un narrateur aussi bien renseigné et aussi fidèle à raconter ce qu'il a vu, nous devons franchir un espace de dix années sur lequel les chroniques locales sont muettes, et nous reporter à l'année 1735, où eut lieu la mémorable expédition contre Tunis. Voici les causes qui y donnèrent lieu, suivant ce que nous lisons dans l'ouvrage de M. Alphonse Rousseau (1).

A la suite de révoltes survenues entre Hossein Bey, qui, depuis 1707, régnait en maître souverain sur la régence de Tunis, et son neveu, Ali Pacha, qu'une ambition déçue avait jeté dans le parti de la révolte, les hostilités avaient éclaté ouvertement entre les deux princes. Mais ce dernier, après avoir tenu pendant quelque temps la campagne, avait vu son armée taillée en pièces, et s'était sauvé avec son fils, Younès, sur le territoire algérien, où il fut demander un asile et un appui au dey régnant, qui était alors Abdi Pacha.

Pendant plusieurs années, et malgré les instances du bey de Tunis qui demandait la mort de son rival, Abdi Pacha ne voulut prendre d'autre engagement que celui de tenir étroitement emprisonné celui qui s'était fait son hôte, moyennant un prix de dix mille sequins que le bey s'obligea de verser régulièrement au trésor public. Mais au commencement de 1735, cette pension n'ayant point été payée, Ibrahim, qui avait succédé à Abdi, cédant aux sollicitations des partisans d'Ali Pacha qui étaient fort nombreux dans la Régence, prit les armes en faveur de son prisonnier.

(1) *Annales tunisiennes*, page 112 et suivantes.

Il mit sur pied trois mille hommes sous le commandement du khaznadar, mille sous celui d'Ali lui-même, et écrivit au bey de Constantine de se joindre à eux, avec tout ce qu'il pourrait disposer de forces.

Quand le corps expéditionnaire parti d'Alger arriva à Constantine, Bou-Kemia était prêt avec ses troupes régulières et irrégulières. Dès-lors, l'armée étant ainsi au grand complet, on put, sans retard, faire route sur Tunis. On était au mois de Hidja 1147 (mai 1735).

Pendant que l'armée algérienne était en marche, le bey de Tunis, se ravisant, fit proposer au dey, par l'entremise du bey de Constantine, une somme de 50,000 piastres, s'il voulait renoncer à ses projets; mais cette offre arrivait trop tard, car déjà l'armée ennemie avait franchi la frontière et les hostilités avaient éclaté. Alors le bey prit le commandement en chef de toutes les forces tunisiennes et se porta au devant des Algériens (fin de rebiè-el-aouel 1140, 19 août 1735) (1).

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de l'Oued-Meliana, à Smendja. Pendant seize jours, les hostilités se bornèrent, de part et d'autre, à quelques escarmouches de cavalerie; mais les contingents arabes, sur la fidélité desquels le bey croyait pouvoir compter, ayant décampé secrètement, ou s'étant même joints à l'ennemi, cette défection précipita le dénouement de l'action générale.

» Une partie de l'armée algérienne sous les ordres de
» Kélian (Hosseïn-bou-Kemia), gouverneur de Constan-
» tine et ennemi juré de Hosseïn Bey, se mit en mar-

(1) El-Anteri dit qu'il se porta du côté de Kaïrouan; mais c'est évidemment une erreur.

» che à la tombée de la nuit, passa en silence la rivière
» et tourna les retranchements des Tunisiens, de manière
» à les placer entre deux feux. Instruit de ce mouve-
» ment par ses espions, Hosseïn Bey résolut de sortir
» de l'inaction. Aussitôt laissant à son fils, Mohammed
» Bey, la garde et la défense du camp, il se mit à la
» tête d'une forte division de ses troupes et se porta en
» toute hâte sur la colonne ennemie; mais celle-ci ayant
» opéré un nouveau mouvement qui laissait la rivière
» entre eux et les Tunisiens, la division de Hosseïn Bey
» ne put la rencontrer. Mohammed Bey, qui était de-
» meuré au camp, apprenant qu'une autre colonne algé-
» rienne se trouvait à portée de ses coups, marcha aus-
» sitôt à sa rencontre, et, grâce à sa cavalerie et à quel-
» ques pièces d'artillerie dont le feu fut très-habilement
» dirigé, il réussit à tailler en pièces les Algériens (1),
» et à leur enlever un certain nombre de prisonniers.
» Pendant que ce combat s'engageait, la colonne algé-
» rienne, aux ordres de Kelian atteignait, à la faveur
» d'une brume épaisse, le camp tunisien, demeuré pres-
» que sans défense, et s'en rendait maître sans grands
» efforts. Aussitôt Hosseïn Bey, prévenu de ce désastre,
» accourt sur les lieux avec sa cavalerie pour tâcher d'en
» arrêter les effets; mais il est trop tard et, d'ailleurs,
» le nombre de ses ennemis l'emporte sur la valeur de
» ses troupes (2).

(1) C'est-à-dire ceux qui faisaient partie de la colonne commandée par le khaznadar ou par Ali pacha.

(2) Il ne faut pas perdre de vue que ce récit émane d'un historien tunisien, Hadj-Hamouda-ben-Abd-el-Aziz, qui a dû chercher à atténuer autant que possible, ce que cette défaite avait d'humiliant pour son amour-propre national.

» Blessé grièvement à la cuisse, il se hâta de réunir » les débris de son armée et, apprenant que la division » de son fils, accourue au secours du camp, venait » d'être battue à son tour, il ordonna précipitamment la » retraite sur Zaghouan d'abord, puis sur Kaïrouan, où » il fut rejoint par ses fils, Mohammed et Ali Bey. Cette » bataille décisive fut livrée le 16 rebiè-et-tani 1148 » (4 septembre 1735). »

Par ce récit, on voit que tout l'honneur de cette journée fut pour le bey de Constantine, et que, sans lui, la victoire éclatante que venaient de remporter les Algériens, aurait probablement tourné en une vaste défaite.

Le lendemain, ce qui restait à Tunis d'autorités résolut de faire sa soumission immédiate, et Ali Pacha, que les troupes algériennes venaient de placer sur le trône, fit son entrée solennelle le 7 septembre.

» L'armée algérienne resta dix jours encore campée » sous les murs de la ville, dont une partie fut pillée » par ses bandes de soldats indisciplinés. Elle leva en- » suite le camp et reprit la route de la frontière de » l'ouest, traînant à sa suite trente-cinq mules chargées » d'argent, montant de la contribution de guerre qu'Ali » Pacha acquitta entre les mains d'Ibrahim-Khasnadji, » indépendamment du tribut de cinquante mille piastres » que la Régence s'engageait à acquitter annuellement » au gouvernement d'Alger (1). »

(1) A son retour à Alger, le khasnadji n'ayant point reçu de présent des nationaux français, ainsi que c'était la coutume, leur en témoigna un grand ressentiment, suivant ce qu'il résulte d'un passage contenu dans la pièce n° 35 du *Recueil des archives*, publié par M. Albert Devoulx, page 39, où il est dit : « Aujourd'hui, treize mars de l'année mil sept » cent trente-sept, nous, soussignés, ayant pris en considération les

Le bey Bou-Kemia qui, dans cette campagne, s'était montré aussi brillant homme de guerre qu'il était bon administrateur, fut reçu à Constantine avec le plus grand enthousiasme. Les poètes du temps composèrent des louanges en son honneur, et tous ses sujets s'empressèrent de lui témoigner leur admiration et leur estime.

Au printemps de l'année suivante, il demanda au pacha d'Alger l'autorisation d'aller en personne lui présenter ses hommages. Cette autorisation lui ayant été accordée, il se mit en route pour la capitale, escorté d'un brillant cortége et suivi d'un tribut considérable, qui, dans tous les cas, ne pouvait manquer de lui gagner la considération et les bonnes grâces du pacha et de sa cour. Aussi lui fit-on à Alger une réception magnifique. Le pacha le confirma dans son commandement et n'eut pour lui que des paroles de remerciements et d'éloges.

Après huit jours passés en fêtes et en honneurs, Bou-Kemia reprit le chemin de Constantine, où il continua à gouverner en souverain, maître absolu du cœur de ses peuples, jusqu'à sa mort, qui arriva dans le courant de l'année 1149 de l'hégire (1736 de J.-C.)

La durée de son gouvernement avait été de vingt-trois années. C'est, de tous les beys qui se sont succédé à Constantine, celui qui a le plus longtemps conservé le

» usages établis en certaines occasions, du nombre desquelles il nous a » paru qu'il fallait mettre le retour du cazenadar, qui doit rentrer demain » après une absence de six mois; *nous étant aussi rappelé tout le ressen-* » *timent qu'il a marqué de ce qu'à son retour de Tunis, il y a dix-sept* » *mois*, la nation française s'était abstenue de lui marquer plus particu- » lièrement par un présent la joie qu'elle avait de son retour, etc..... » avons jugé qu'il était indispensable de lui faire présent d'un caffetan de » drap d'or. »

pouvoir en main. Il devait être, quand il mourut, d'un âge fort avancé si, comme le dit Peyssonnel, il avait plus de soixante-dix ans à l'époque où celui-ci le vit, c'est-à-dire onze années auparavant; et ce qui paraîtra fort remarquable, c'est qu'étant ainsi âgé d'au moins quatre-vingts ans quand il prit part à l'expédition contre Tunis, il ait pu si bravement commander les troupes rangées sous ses ordres, et supporter la fatigue d'une campagne aussi lointaine et aussi périlleuse.

L'auteur du premier *Essai d'une histoire de Constantine,* Salah-el-Anteri, le fait mourir en l'année 1140 (1727 de J.-C.), et n'attribue à son gouvernement qu'une durée de quinze années. Mais c'est évidemment une erreur; car l'expédition contre Tunis à laquelle il nous dit lui-même que ce bey prit la plus glorieuse part, n'eut lieu qu'en l'an 1148. Et d'ailleurs nous voyons, par la date empreinte sur le cachet du bey Bou-Hanek, son successeur, que celui-ci ne fut investi du commandement qu'en l'année 1149 (1736). Il est vrai qu'El-Anteri raconte l'expédition de Tunis sans fixer de date, ce qui est assez l'usage des chroniqueurs, ses devanciers.

C'est sous le règne de ce prince que fut édifiée la mosquée dite Souk-el-Rezel, convertie par les Français en église catholique et devenue aujourd'hui cathédrale, depuis que Constantine a été érigée en évêché. Le fondateur de cette mosquée fut ce même El-Hadj-Abbas-ben-Djelloul, qui remplissait auprès du bey les fonctions de *bach-kateb* ou ministre secrétaire, garde des sceaux, et qui fut, pendant quelques jours, l'ami particulier et l'amphitryon préféré de Peyssonnel.

M. Cherbonneau, dans un article inséré dans l'*Annu-*

aire archéologique de la province de Constantine (1), a restitué à cette mosquée le nom de son véritable fondateur, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par le petit-fils d'Abbas, Moustafa-ben-Djelloul, ancien cadi hanafi de Constantine. Ce fut en l'année 1143 (1730 de J.-C.), qu'El-Hadj-Abbas fit bâtir, à ses frais, cette mosquée. Le bey Hosseïn, qui n'était pas exempt des petites faiblesses de l'envie, jaloux de la renommée que cette œuvre devait attacher au nom de son bach-kateb, gravé sur le frontispice de l'édifice, fit, après sa mort, substituer le sien propre à celui du véritable fondateur, sur le marbre commémoratif destiné à transmettre à la postérité le souvenir de cette fondation. Il est bon, cependant, d'ajouter qu'avant de commettre ce délit de faux en matière d'épigraphie, il avait exigé d'El-Hadj-Abbas qu'il le laisserait contribuer avec lui pour moitié dans les dépenses, et que ce ne fut qu'à la sollicitation des détracteurs envieux, qu'il fit effacer le nom d'Abbas pour y substituer le sien. Ce fait ne saurait néanmoins ternir la gloire de ce prince, et nous devons le considérer comme l'un des meilleurs et des plus sages administrateurs de ce pays, où les bons ne furent jamais que l'exception.

Son successeur fut le bey Hassen-Bou-Hanek.

HASSEN-BEY-BEN-HOSSEIN, dit BOU-HANEK.

1149. — (1736).

Ce bey, que la plupart des listes chronologiques publiées jusqu'à ce jour désignent sous le nom de Hos-

(1) Année 1851, page 102.

seïn, et auquel nous restituons son véritable nom qui est Hassen, ainsi que le porte son cachet que nous avons vu apposé sur nombre d'actes passés sous nos yeux, fut encore un de ces rares gouverneurs dont l'administration fait époque dans le pays.

Marchant sur les traces de son prédécesseur, il sut, comme lui, maintenir pendant tout son règne la tranquillité, cette première condition de la fortune et du bien-être publics, et consacrer aux travaux de la paix le temps que d'autres employaient à guerroyer et à détruire. C'est ainsi qu'il fit élever la mosquée de Sidi-l'Akhdar, une des plus belles de Constantine, avec son minaret de forme octogonale, qui n'a pas moins de vingt-cinq mètres de hauteur sur la rue Combes, et dont les constructions ne furent achevées que vers la fin de châban, l'an 1156 (octobre 1743), suivant l'inscription qui en décore l'entrée principale (1). Il s'occupa également de changer la physionomie de la ville, qui ne présentait à cette époque, au dire de Peyssonnel, que des maisons mal construites, bâties partie de briques cuites et partie de briques de terre simple, couvertes de tuiles rondes, des rues étroites et mal percées, malpropres dans l'hiver, sans pavé, sans aucune place, sans aucun édifice qui méritât la moindre attention. Il introduisit le goût des belles constructions, fit élever quelques monuments élégants et donna plus de régularité aux rues.

Ceux qui ont vu Constantine et ses rues, même quelques années après la conquête, auront sans doute peine à se figurer ce que devait être cette ville, ou plutôt cet

(1) Voir les inscriptions arabes de la province de Constantine, par M. Cherbonneau, dans l'*Annuaire archéologique* de 1856, page 105.

amas de gourbis, entassés pêle-mêle entre d'étroites ruelles, avant les améliorations introduites par le bey Bou-Hanek et, plus tard, par Salah Bey.

Les réformes administratives attirèrent aussi son attention. Ce fut lui qui déplaça le camp de la zmala, qui, depuis le bey Redjeb, occupait la vallée supérieure de l'Oued-Roumel, et lui assigna pour emplacement le territoire de Tikmert.

Sa réputation de bravoure fit rechercher son alliance par l'ex-bey de Tunis, Hosseïn, que les troupes algériennes avaient, quelques années auparavant, ainsi qu'on l'a vu plus haut, forcé d'abandonner sa capitale et de céder le trône à son compétiteur Ali Pacha. Hosseïn, qui s'était réfugié dans Kaïrouan où les troupes d'Ali, depuis près de cinq ans, le tenaient assiégé, se sentant de plus en plus pressé, envoya à Constantine son fils, Mohammed Bey, qui gouvernait pour lui la place de Soussa et toutes celles de la côte encore attachées à son parti, pour tâcher d'attacher à sa cause le gouverneur de cette province. Mohammed Bey s'y rendit vers le milieu de l'année 1152 (1739), tandis que son autre frère, Ali Bey, cherchait à faire le plus d'enrôlements possible au sein des grandes tribus de l'Est; mais il échoua dans ses tentatives.

Malgré ce qu'une pareille proposition devait avoir de flatteur pour sa personne et d'attrait pour son ambition, Bou-Hanek ne voulut point trahir la cause d'Ali Pacha, pour laquelle son prédécesseur, Bou-Kemia, avait si bien combattu. Il fit plus; il signa avec ce dernier un traité d'alliance offensive et défensive, et il n'est pas douteux que l'appui qu'il lui prêta en cette circonstance, soit en

hommes, soit autrement, ne fut pour beaucoup dans la chute de Kaïrouan. Cette place fut prise d'assaut par les troupes d'Ali Pacha, aidées des renforts étrangers, le 16 safar 1153 (12 mai 1740), ce qui mit fin à la guerre civile qui, depuis sept ans, désolait Tunis. Le malheureux Hosseïn Bey fut tué, dans sa fuite, par son petit neveu Younès, qui lui trancha lui-même la tête. Deux de ses fils se réfugièrent à Alger, et le troisième, Ali Bey, choisit pour lieu de sa retraite la ville de Constantine (1), où le bey lui offrit une hospitalité généreuse, bien que précédemment il se fût montré hostile aux prétentions de son père et de sa famille.

Le gouvernement de Bou-Hanek ne fut troublé que par la révolte des Oulad-Saoula. Ces partisans de l'ancien régime, que nous avons vus, pendant près de cent ans, lutter tantôt sourdement, tantôt à main ouverte, contre l'établissement des Turcs, semblaient, malgré le temps et les échecs nombreux qui avaient couronné leurs diverses tentatives, n'avoir point encore renoncé à leurs prétentions sur Constantine et son territoire. Il leur fit une rude guerre et les poursuivit sans relâche, jusqu'à ce que, décimés par le feu et abattus par les revers successifs qu'il leur infligea, ils vinssent lui demander l'*aman*. Ce fut comme la dernière et suprême protestation de la nationalité arabe contre l'envahissement des Turcs. Le vieux parti s'éteignit peu à peu, et désormais nul ne songea plus à relever ce drapeau, que le despotisme des vainqueurs avait tant de fois baigné dans le sang de ses adhérents.

(1) *Annales tunisiennes*, page 119 et suivantes.

Sous le règne de ce bey, raconte El-Anteri, il se passa un fait qui mérite d'être rapporté et qui a fait époque dans l'histoire de ce temps, puisque c'est de lui qu'est venu le dicton : *L'année de la guerre feinte.* Ce fait, le voici :

Des dissentiments s'étaient élevés entre le pacha d'Alger, alors régnant, et le bach-agha préposé à l'administration des affaires arabes. Comme ce dernier jouissait d'une influence considérable, le pacha, n'osant le faire périr ouvertement, résolut, pour se débarrasser de lui, d'employer la ruse, et voici la supercherie qu'il imagina.

Il le fit appeler et lui dit d'un ton confidentiel et avec un air de sincérité feinte : « Le pacha de Tunis s'est dé-
» claré notre ennemi et refuse de remplir les engage-
» ments contractés envers nous. Vous allez vous rendre
» auprès du bey de Constantine pour mettre, de concert
» avec lui, une armée sur pied, et vous envahirez le
» territoire tunisien. Si, en présence de cette démons-
» tration, le pacha effrayé consent à se libérer de ses
» obligations, votre but sera atteint et vous n'irez pas
» plus loin. Si, au contraire, il résiste, vous poursuivrez
» votre marche sur la capitale, et vous attendrez là les
» renforts en troupes et en munitions de guerre que je
» vous enverrai. »

Le bach-agha, prenant au sérieux la mission qui venait de lui être confiée, se hâta de quitter Alger, croyant courir à sa gloire, tandis qu'il courait à sa perte.

En effet, le pacha d'Alger faisait en même temps parvenir au bey Bou-Hanek une dépêche secrète ainsi conçue : « Le bach-agha, par ses intrigues et ses menées,
» s'est rendu coupable de trahison envers nous. Ne pou-

» vant le condamner à mort publiquement, nous l'avons
» chargé d'une mission à entreprendre contre la ré-
» gence de Tunis. Quand il arrivera auprès de vous,
» vous exécuterez ses ordres et vous vous hâterez de
» vous mettre en campagne. Mais lorsque vous serez en
» route, faites-le périr secrètement et ensevelissez son
» corps sous terre. Cela fait, vous reviendrez sur vos pas
» et abandonnerez cette expédition. »

Quand le bach-agha arriva à Constantine, le bey, conformément aux instructions qu'il avait reçues, s'empressa d'obtempérer à ses ordres. Il rassembla à la hâte tout ce qu'il avait de forces en cavalerie et en infanterie, et dès que la colonne fut prête, les deux chefs quittèrent la ville. On se mit en marche; mais après quelques jours de route, le bey, trompant la confiance de son collègue, lui fit avaler un breuvage empoisonné qui lui brûla les entrailles, et le lendemain il se réveillait dans la tombe. Le bey, ayant rempli le but de sa mission, rentra à Constantine, satisfait sans doute d'avoir si bien servi les ordres de son maître.

Il faut convenir que cette action n'est guère à la louange du bey Bou-Hanek, pas plus qu'à celle du pacha, son suzerain; et c'est, cependant, le seul fait que l'historien El-Anteri ait cru devoir rapporter dans les quelques pages qu'il consacre à ce prince. Du reste, pas une réflexion, pas une parole de blâme à ce sujet, tant il semble que la trahison, sous le gouvernement turc, fut chose ordinaire et passée dans les mœurs publiques. Pour nous, qui comprenons autrement les lois de l'honneur et de la loyauté, nous flétrissons, comme elle le mérite, cette basse condescendance du bey Bou-Hanek à servir, par

un acte de trahison, la volonté d'un maître assez lâche pour ne pas oser punir ouvertement un serviteur qu'il soupçonnait de révolte.

Toutefois, cet homme avait le cœur sensible et savait sans doute comprendre la douleur morale, puisqu'il savait l'éprouver pour lui-même. Nous en avons la preuve dans une lettre de condoléance que lui écrivait, quelques années après, un ami, le cheïkh Ahmed-Zerrouk de Bône, au sujet de la mort de son petit-fils, Mohammed, « nou-» velle lune lumineuse, étoile scintillante de clarté, bou-» ton à peine éclos de jeunesse, espoir naissant, perdu » des parents et des amis, aujourd'hui couché dans la » fosse, parmi les tombes amoncelées, » ainsi que s'exprime l'ami consolateur. Et, pour excuser à ses propres yeux les larmes que ce vieillard dut verser en perdant l'enfant qu'il chérissait de cet amour qu'ont les grands parents pour les êtres en qui ils se voient une seconde fois renaître, il lui cite l'exemple de Sidi Abd-Allah-ben-Abbas, cousin du Prophète, et celui du Prophète lui-même, qui, à la mort, l'un de son père, l'autre de son fils, ne dédaignèrent pas d'en témoigner ouvertement leur profond chagrin. Cette lettre, dont le texte nous a été conservé dans le manuscrit de Bône, est datée de la première dizaine du mois de redjeb 1158 de l'hégire (première dizaine d'août 1745).

Enfin, après un gouvernement assez glorieux de dix-sept années, Bou-Hanek mourut paisiblement dans son lit et fut enterré dans la mosquée de Sidi l'Akhdar, où l'on écrivit, sur une pierre taillée en manière d'ogive, l'épitaphe dont voici la traduction :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Voici

» la tombe de Hassen Bey, fils de Hosseïn, mort en l'an-
» née 1167 (1753-54 de J.-C.), au sein de la bonté et
» de la grâce du Dieu vivant et éternel. Que la com-
» passion du Très-Haut s'étende sur lui (1). »

Divers titres de propriété que nous avons eu à traduire, établissent que ce bey devait jouir d'une fortune considérable. Nous n'en citerons que deux pour appuyer ce que nous avons dit précédemment du cas que faisaient les musulmans de notre monnaie, tout en accablant de leurs malédictions ceux qui l'avaient frappée, et montrer le rapport qui existe entre la valeur vénale qu'avait la propriété à cette époque et celle qu'elle a acquise de nos jours.

Dans un acte du mois d'octobre 1747, par lequel il acquit de la famille des Ben-Djelloul, la terre d'Aïn-Guidjaou, on lit que cette vente fut consentie moyennant le prix de douze cents réaux (2), *monnaie des infidèles.* « *Que Dieu voue leur domination à la ruine ! Qu'il dé-* » *barrasse la terre de leur présence !* » Jolis souhaits auxquels devait répondre, moins d'un siècle plus tard, le drapeau français flottant sur les murs de la Kasbah d'Alger.

Par un autre acte du mois de septembre 1751, il lui est fait cession de la propriété de Châb-er-Reças, en remboursement d'une créance de 600 réaux qu'il avait prêtés à un membre de cette même famille des Ben-Djel-

(1) Traduction de M. Cherbonneau, *Annuaire de la Société archéologique*, année 1856-57, page 105.

(2) Cette même propriété, après être passée aux mains d'un Français, a été revendue, de nos jours, à un riche Arabe, moyennant le prix de 125,000 francs. Il est vrai d'ajouter qu'elle avait reçu des améliorations importantes en constructions et en plantations.

loul, et Châban, l'un d'eux, devient propriétaire de la totalité du Djebel-Ouache, estimé alors 650 réaux (1).

Nous devons encore mentionner une pièce émanant de ce prince, par laquelle il autorise la famille des Ben-Ouadfel à ouvrir une école supérieure de droit dans la mosquée qu'il leur avait ordonné de construire à Foua ou Aïn-Phoua, l'ancien pagus de la république des Phuensiens (2). Ce brevet, daté de la fin de novembre 1745, montre que le bey Hassen-Bou-Hanek tenait à favoriser l'instruction chez ses administrés. C'est un titre de plus à ajouter à la louange de ce prince.

Il eut pour successeur Hosseïn Bey.

HOSSEIN BEY dit ZEREG-AINOU.

1167. — (1754).

Hosseïn, surnommé Zereg-Aïnou (à l'œil bleu), exerçait déjà les fonctions de khalifa, quand il succéda au bey Bou-Hanek, dont il était le gendre. Son gouvernement fut de courte durée, comparativement à celui des deux beys qui venaient de le précéder; mais il n'en fut pas moins bien rempli, ainsi qu'on va le voir.

Turc de naissance, il s'était enrôlé de bonne heure dans les rangs de l'odjak, où sa valeur et son courage

(1) Cette propriété, qui borne tout le pâté montagneux qui domine Constantine au nord-est, ne comprend pas moins de dix à douze mille hectares. En 1863, les Ben-Djelloul en ont vendu à la commune de Constantine une parcelle de 300 hectares au prix de 50,000 francs, pour faire servir les sources nombreuses qui s'y trouvent à l'alimentation de la ville.

(2) Voir, sur cette localité, les découvertes faites par M. Cherbonneau, année 1854-55, page 63, du *Recueil* précité.

l'avaient fait distinguer entre tous ses compagnons. Dans l'expédition contre Tunis, que le bey Bou-Kemia avait si heureusement conduite à bonne fin, il avait été la terreur des ennemis et le meilleur auxiliaire de son chef. Arrivé au pouvoir, il y déploya toutes les qualités d'un bon administrateur. Il réforma, en les complétant, toutes les branches du service dont l'ensemble constituait la forme de gouvernement implantée dans ce pays par les Turcs, et il assigna à chaque emploi ses attributions jusqu'alors restées mal définies.

Nous avons déjà fait connaître, au début de ce travail, l'organisation complète de cette administration, tout à la fois oligarchique et plébéienne. Nous n'y reviendrons pas ici. Disons seulement à la louange du bey Hosseïn que, plus que tous ses prédécesseurs, il sut comprendre ce que valait de force cette concentration de tous les pouvoirs en une seule main, et lui donner l'impulsion et la régularité nécessaires pour en assurer le succès.

Mais en même temps qu'il s'occupait de l'administration générale du pays, il donnait également ses soins aux améliorations à apporter dans la réglementation des divers services publics de la ville de Constantine. C'est ainsi qu'il voulut que tous les corps de métiers fussent constitués en corporations, ayant à leur tête un *amine* ou syndic, et qu'il établit des règlements fixant les rapports entre les propriétaires de terres et leurs fermiers ou serviteurs.

Il ne négligea pas non plus la rentrée des impôts, ce but suprême du gouvernement des pachas, et qui, pour beaucoup de beys, fut la seule et unique préoccupation. Seulement, il mit une certaine équité dans la répartition

des charges, et exerça une certaine surveillance sur les agents chargés de la perception.

Mais la guerre allait bientôt l'arracher aux soins du gouvernement intérieur de la province, et le ramener sur le chemin de Tunis, qu'il connaissait déjà pour l'avoir parcouru en vainqueur.

Nous avons raconté précédemment comment, à la suite de la prise de Kaïrouan par les troupes d'Ali Pacha, commandées par son fils Younès, les enfants du malheureux Hosseïn-ben-Ali avaient été contraints de chercher un refuge, l'un à Constantine et les deux autres à Alger. Par un revirement de politique assez commun dans les états où la volonté du souverain est tout, nous allons voir ces mêmes armées qui, quelques mois auparavant, avaient placé Ali Pacha sur le trône de Tunis, recevoir l'ordre de marcher contre l'ancien protégé de la Régence, pour faire prévaloir les prétentions de la famille rivale. Pour cela, nous devons dire en peu de mots ce qui, dans l'intervalle, s'était passé à Tunis.

Younès Bey, après avoir perdu la confiance de son père, par suite des intrigues d'un frère rusé et ambitieux, nommé Mohammed, avait levé l'étendard de la révolte et s'était renfermé dans Tunis où, depuis le 24 avril 1752 jusqu'au 17 juin suivant, il soutint un siége opiniâtre contre les assauts réitérés des troupes de son père. Ce jour là, surpris par une attaque à laquelle l'ouverture de la brêche ne lui permettait pas de résister, il monta à cheval avec ses effets les plus précieux et, suivi de quelques amis, il prit la route de Constantine où il trouva un asile.

La ruine du crédit immense dont jouissait Younès, et

sa fuite en Algérie, ne calmèrent point la jalousie de son frère Mohammed, qui fit empoisonner leur troisième frère Soliman, et ne se crut certain du but qu'il poursuivait, que lorsqu'il eut été proclamé héritier présomptif du trône. Mais l'intrigue et le crime ne devaient pas lui profiter.

C'est ici que se place la nouvelle expédition d'Alger contre Tunis, dont le bey, Zereg-Aïnou, fut le chef. Nous allons en emprunter le récit aux *Annales tunisiennes* de M. A. Rousseau, qui en a lui-même pris les détails dans l'historien tunisien Hamouda-ben-Abd-el-Aziz.

A la suite d'une de ces révolutions de palais si fréquentes à Alger, survenue le 11 septembre 1754, un nouveau dey avait été élu sur le corps encore fumant de ses deux prédécesseurs, tués en un même jour. C'était Baba-Ali.

« Ce nouveau chef avait été chargé, quelques années » avant son avènement, d'une mission assez importante » auprès d'Ali, pacha de Tunis. Il avait été bien accueilli » par ce prince ; mais le bey Younès ne lui avait témoi- » gné qu'un insultant dédain. Ce souvenir lui pesait, et » il n'attendait que l'occasion d'en soulager son esprit. » Younès la lui offrit : réfugié sur son territoire, ce même » Younès Bey osa lui demander son appui. Baba-Ali, » pour toute réponse, se déclara son ennemi, prit à » cœur les intérêts des fils de Hosseïn-ben-Ali, que le » sort des armes avait également contraints naguère de » se réfugier en Algérie, et s'apprêta à envoyer une ar- » mée contre Tunis, pour les rétablir sur le trône de leur » père.

» En 1755, une armée imposante, sous les ordres du

» bey de Constantine (Zereg-Aïnou), auquel fut adjoint
» Ali Bey, l'un des princes en faveur desquels l'expédition
» était faite, se mit en marche et pénétra sur le terri-
» toire tunisien.

» Dès que le dey d'Alger se fut décidé à faire mar-
» cher ses troupes sur Tunis, Ali quitta la capitale, se
» rendit d'abord à Constantine, pour se concerter avec
» Hosseïn Bey (1), qui devait avoir le commandement su-
» périeur de l'expédition, et envoya partout des émis-
» saires pour encourager la défection des tribus mécon-
» tentes de l'administration d'Ali Pacha.

» L'armée s'étant mise en marche, venait de s'établir
» à Chabrou, lorsque Hosseïn Bey reçut l'ordre du dey
» d'Alger de suspendre les opérations et de revenir sur
» ses pas. Ce revirement subit dans la politique algé-
» rienne était la conséquence des intrigues des partisans
» qu'Ali Pacha avait au sein de l'odjak d'Alger. Ces
» hommes étaient parvenus à ébranler les résolutions
» du dey, en exagérant à ses yeux les difficultés de l'en-
» treprise, en lui peignant l'injustice de son agression
» envers un allié jusqu'alors fidèle, et en l'intimidant
» par le tableau, purement imaginaire, des forces que
» les milices algériennes allaient avoir à combattre.

» Le bey de Constantine tint aussitôt conseil avec Ali
» Bey, et lui communiqua les ordres qu'il venait de
» recevoir. Celui-ci, fort irrité d'une pareille conduite,
» dissimula néanmoins son indignation et, affectant au
» contraire une parfaite tranquillité d'esprit, il parla de
» la sorte à Hosseïn Bey :

(1) M. A. Rousseau le désigne sous le nom de Hassan. Pour éviter toute confusion, nous lui restituons, dans le texte, son véritable nom, qui est Hosseïn.

» La nouvelle que vous m'apprenez me causerait un
» violent déplaisir, s'il s'agissait pour moi de changer
» un séjour aimé contre un autre qui me serait presque
» étranger. Or, vous le savez de reste, j'ai quitté Tunis
» au début de ma vie pour venir habiter Alger, où j'ai
» contracté de telles habitudes que je puis, avec quelque
» raison, m'en considérer comme un des citoyens. Il
» m'est donc indifférent de renoncer à un espoir que je
» n'ai que très-peu caressé. Pour vous, il ne saurait en
» être ainsi. Tout pas rétrograde entache votre honneur
» et ternit la gloire de votre drapeau. » — Continuez,
répliqua Hassan. — « Est-ce que toutes les fois que l'odjak
» d'Alger a fait la guerre à Tunis, dans l'intérêt d'un
» prétendant légitime au trône de cette régence, des
» fractions des tribus tunisiennes ne sont pas venues se
» ranger sous les drapeaux algériens ? N'ont-elles point
» fourni, indépendamment du concours de leurs armes,
» tout ce dont l'armée envahissante pouvait avoir besoin?
» Voyez le nombre d'Arabes accourus à mon appel, mal-
» gré les souvenirs des terribles représailles dont ils
» furent l'objet de la part du bey, alors qu'au siége du
» Kef, ils accoururent se placer dans les rangs algériens
» et, qu'abandonnés par ceux-ci, ils tombèrent sous les
» coups de ce prince irrité. Lorsque Euchi-Hosseïn mar-
» cha sur Tunis, on savait à l'avance qu'il était dévoué
» au bey de cette régence, et qu'il n'obéissait qu'à re-
» gret à l'ordre qu'il avait de combattre; aussi, ne fut-
» on pas surpris de voir l'armée algérienne suspendre
» et renoncer ensuite à l'entreprise commencée; mais il
» n'en est pas de même dans la circonstance présente.
» La haine que vous portez à Ali Pacha ressort de vos

» actes et de vos paroles. Aux yeux des populations,
» votre honteuse retraite serait, dès-lors, un indigne
» aveu d'impuissance. Les tribus tunisiennes seraient
» désormais sourdes à votre voix, et vous devriez renon-
» cer pour toujours à leur appui dans vos entreprises
» futures. — Une autre conséquence de votre inconce-
» vable retraite, c'est que vos propres tribus, horrible-
» ment fatiguées de vos spoliations, s'enfuiront dans la
» Tunisie, dès qu'elles connaîtront votre impuissance à
» les contenir. Elles enrichiront ainsi le gouvernement
» qui les aura accueillies, en lui fournissant de nouveaux
» aliments de force et de prospérité. Pesez mûrement
» ces réflexions, et voyez quels avantages résulteront
» pour l'odjak d'Alger; ils sont incalculables. »

« Ce discours, habilement développé, influa considé-
» rablement sur l'esprit du bey de Constantine. Il hésita
» devant la responsabilité qu'il allait assumer, et, après
» quelques moments de réflexion, il résolut d'écrire au
» dey d'Alger, pour lui représenter les conséquences
» fâcheuses de sa décision, et offrit sa démission du gou-
» vernement de Constantine, si l'armée ne devait point
» marcher sur Tunis. La lettre du bey Hosseïn produisit
» beaucoup d'effet sur le dey d'Alger, auprès duquel les
» partisans des princes se hâtèrent d'exercer tous les
» moyens d'influence en leur pouvoir. Un nouvel ordre
» fut expédié; mais, cette fois, il prescrivait à l'armée
» de continuer sa marche sur Tunis, et de poursuivre
» sans retard les opérations de la guerre.

» Les Algériens ne tardèrent pas à se présenter devant
» la ville, qu'Ali avait fait entourer de nombreux ou-
» vrages fortifiés et où il était retranché avec ses trou-

» pes (1). L'investissement de la place suivit de près l'arri-
» vée de l'armée, et l'on commença à escarmoucher en
» dehors des murs. Dans un de ces engagements, la for-
» tune des armes se prononça un instant contre les
» Algériens. Attaqués avec intrépidité par les assiégés,
» ils virent leurs rangs décimés par les balles ennemies
» et furent obligés de fuir. Cependant, grâce à la valeur
» et à l'habileté d'Ali Bey, les fuyards se rallièrent et
» les positions perdues furent reconquises. Les assiégés,
» vivement repoussés par les Algériens, rentrèrent pré-
» cipitamment dans la place, après avoir éprouvé des
» pertes considérables.

» Ali Pacha et son fils, Mohammed Bey, n'avaient point
» pris part à ce combat. Lorsqu'ils virent toute leur ar-
» mée en déroute et forcée de se replier sur Tunis,
» leur découragement fut extrême et ils commencèrent
» à désespérer du succès de la défense.

» Plusieurs autres engagements suivirent cette san-
» glante bataille ; tous furent à l'avantage des Algériens.
» Enfin, le 5 hadja (31 août 1756), la ville fut emportée
» de vive force. Ali Pacha et son fils, Mohammed Bey,
» eurent la tête tranchée ; et, à partir de ce moment, le
» pouvoir fut assuré à Mohammed Bey, fils aîné de Has-
» san-ben-Ali, auquel le trône revenait de droit.

» Cependant, l'accord parfait qui avait régné jus-

(1) « On voit encore, de nos jours, les restes de ces ouvrages de dé-
» fense, qui consistaient principalement en un mur en pisé, percé de
» meurtrières qui, de la Kasbah, allait se rattacher au flancs du fort dit
» *Bordj-Ali-Raïs*, qui s'élève au sud-est de la ville, pour, de là, aller
» aboutir au lac, en passant derrière le sanctuaire de Sidi Bel-Hassan.
» L'espace compris entre cette muraille et les premières maisons de la
» ville est considérable. C'est là qu'Ali Pacha avait concentré ses forces. »

» qu'alors entre l'armée algérienne et les princes tuni-
» siens, fut troublé par une altercation extrêmement
» vive entre Ali Bey et Hosseïn, bey de Constantine, au
» sujet du partage du butin. Ali, gravement injurié par
» Hosseïn Bey, dirigea sur ce dernier le canon d'un pis-
» tolet, dont l'amorce seule prit feu. Hosseïn s'enfuit au
» milieu de son camp, criant à la trahison et appelant
» ses Turcs à châtier ceux-là même pour lesquels ils ve-
» naient de combattre. Mohammed Bey courut se ren-
» fermer dans la citadelle du Bardo, et Ali Bey se retira
» à Sfax.

» Profitant de ces moments de trouble, les troupes
» turques de Tunis, auxquelles s'étaient joints quelques
» soldats algériens que l'appât du pillage avait répan-
» dus dans la ville, se réunirent sur la place de la Cas-
» bah, s'emparèrent de la forteresse, élurent un chef
» choisi dans leurs rangs et s'installèrent un gouverne-
» ment révolutionnaire qui, pendant plusieurs semaines,
» pesa tyranniquement sur la malheureuse population
» tunisienne. Encouragés par leurs premiers succès, les
» insurgés marchèrent bientôt sur le Bardo, assiégèrent
» Mohammed Bey, et parvinrent à entraîner dans leur
» parti une portion de l'armée algérienne. Dans cet ins-
» tant critique, Mohammed se hâta d'appeler à son se-
» cours son frère Ali Bey, qui accourut de Sfax, se mit
» à la tête des troupes restées fidèles et parvint, grâces
» à son énergie et, disons-le aussi, à son incroyable in-
» trépidité, à maîtriser la révolution, à restaurer l'au-
» torité de son frère et à forcer l'armée algérienne à
» repasser la frontière. Cependant, ce dernier avantage
» ne fut pas obtenu sans quelques concessions. Il dut

» payer aux Algériens une somme assez considérable et
» consentir à la démolition des ouvrages qui défendaient
» les frontières occidentales de la Tunisie. On pense
» aussi que la redevance annuelle de deux chargements
» d'huile, que payait le gouvernement de Tunis à l'od-
» jak d'Alger, fut une des conditions qui procurèrent,
» à cette époque, l'évacuation du territoire tunisien.
» Nous verrons dans la suite comment Hamouda Pacha-
» Bey réussit à se soustraire à l'humiliation de ce tribut.

» Un procès-verbal, dressé à Tunis le 12 septembre
» 1756, et conservé dans les archives consulaires, nous
» donne une idée des désordres et du pillage auxquels
» se livrèrent les Algériens, lors de leur entrée en ville.
» Dès le 30 juin 1756, avant même que les Algériens
» fussent arrivés devant Tunis, les Français de cette
» échelle, alarmés des évènements qui se préparaient,
» avaient obtenu de l'autorité locale une garde destinée
» à faire respecter le fondouk où ils étaient tous lo-
» gés ; mais cette sage précaution devint de nul effet,
» car les gardes placées aux portes du fondouk ne pu-
» rent préserver le local des dévastations des Algériens.
» Après la prise de la ville, qui se rendit le 31 août
» 1756, des bandes indisciplinées de Turcs se répan-
» dirent dans les rues et pillèrent toutes les habita-
» tions. Deux jours après, le 2 septembre, malgré les
» ordres donnés de respecter les hôtels consulaires et
» les demeures des négociants, un parti de ces Algé-
» riens se présenta devant la porte du fondouk, qu'à
» leur approche on avait précipitamment fermée, et en
» réclama impérieusement l'ouverture. Sur le refus qui
» leur en fut fait, ils se ruèrent, la hache à la main,

» contre cet obstacle. Tandis qu'ils s'efforçaient de le » détruire, M. Du Grou de Sulauze, alors consul de » France, réunit à la hâte tous ses nationaux et s'en- » fuit avec eux, en franchissant les terrasses, au consu- » lat d'Angleterre, que les Algériens n'avaient point at- » taqué. Les divers logements du fondouk, les dépôts » des marchandises précieuses, la demeure même du » consul et particulièrement la chancellerie, dont la » caisse renfermait des valeurs importantes, furent sac- » cagés et pillés. Le procès-verbal que nous venons de » relater, dressé dix jours après cet événement et à la » rédaction duquel concoururent le consul, le premier » député de la nation et les négociants, avait pour but » de constater ces faits et de décharger M. Vallière, » chancelier, de la responsabilité des dépôts enlevés » par les Algériens. Dans le cours de ces scènes de dé- » sordres, l'église catholique et l'hospice des Trinitaires, » ainsi que celui des Capucins, furent pillés et saccagés. » Dans ces circonstances, toutes les intéressantes ar- » chives de la mission religieuse ont été détruites (1). »

Aussitôt après la prise de Tunis, qui avait eu lieu le 31 août, le bey Zereg-Aïnou s'empressa d'en faire parvenir la nouvelle au pacha d'Alger. Les courriers expédiés arrivèrent dans cette capitale le 10 septembre suivant au plus tard, ainsi que le constate le procès-verbal de l'assemblée tenue à ce sujet au consulat de France, le onze dudit mois, et dans lequel nous lisons ceci :

« Il n'est pas moins indispensable de faire quelques » donations en argent aux courriers qui viennent d'ar-

(1) *Annales tunisiennes*, p. 157 et suivantes.

» river et qui ont apporté la nouvelle de la prise de
» Tunis, afin de témoigner par là la part que nous pre-
» nons aux bons succès de la Régence. Les autres na-
» tions l'ont fait, et la chose est d'autant plus inévitable,
» que ces courriers ont permission du dey de parcourir
» toutes les maisons avec un homme de l'aga, et d'exi-
» ger cette espèce de gratification.....

» Sur quoy lesdits sieurs assemblez ont unanimement
» délibéré qu'il convient..... de donner en argent comp-
» tant la somme de cent trois pataques quatre temins
» aux deux compagnies de courriers, la turque et la
» maure, qui ont apporté la nouvelle de la prise de la
» ville de Tunis, le tout étant pour l'honneur et l'utilité
» de la nation française, etc. (1). »

Deux mois auparavant, le 1er juillet, un mandat avait été délivré par le consul de France à Alger, Lemaire, pour payer quarante-huit pataques pour une veste de quatre pics de drap présentée à Agi-Aly (Hadj-Ali), officier du bey de Constantine, qui avait apporté au dey la nouvelle de la prise du Kef, dans le royaume de Tunis, « auquel officier tous les grands du pays et les consuls
» européens ont fait des présents, pour témoigner
» la part qu'ils prennent aux bons succès de la Ré-
» gence (2). »

Dans nos Etats civilisés, c'est le gouvernement qui fait les frais des réjouissances publiques, et qui se charge de récompenser les serviteurs qui ont bien mérité de la patrie. Il est vrai que, dans ce cas, le gouvernement, ce

(Voir les *Archives du Consulat de France à Alger*, publiées par M. A. Devoulx à Alger, en 1865, p. 71.

(2) Mêmes archives, p. 71.

sont tous les citoyens. Mais dans le pachalik d'Alger, les choses, comme on le voit, se passaient différemment. Si le trésor public n'avait rien à débourser, les riches particuliers et surtout les nations étrangères déjà tant rançonnées pour jouir d'une protection qui, à tout prétexte, leur faisait défaut, devaient y pourvoir. C'était, sous une autre forme, une espèce de tribut ajouté à tant d'autres, et bien qu'il ne fût pas obligatoire, il est certain qu'aucune des nations qui avaient des représentants à Alger, n'aurait osé ni pu s'y soustraire impunément. Honneur donc encore une fois à la France, qui a délivré enfin l'Europe de tant de servitudes.

Mais revenons à Hossein Bey, que nous avons laissé à Tunis débattre les intérêts de son gouvernement. Quand il eut obtenu, pour prix de sa victoire, la plupart des concessions qu'il avait exigées, il repassa avec son armée la frontière tunisienne, chargé de trésors et de gloire. Mais il ne devait pas jouir longtemps de son triomphe.

Parvenu à moitié chemin de sa capitale, il fut pris d'une sorte de lèpre ; son corps se couvrit de pustules, et il mourut en arrivant à Constantine, dans les premiers mois de l'année 1170 (fin de l'année 1756 de J.-C.).

Bien que l'auteur El-Anteri rapporte avec quelques détails cette expédition, tout ce qu'il en dit est si vague, si peu précis, que la traduction que nous pourrions en faire ici n'ajouterait rien au récit, si complet et si émouvant, que nous avons emprunté aux *Annales tunisiennes*. Tout ce qu'il nous apprend, c'est le genre de maladie dont fut atteint le bey à son retour, et c'est ce que nous avons extrait de lui.

AHMED BEY-BEN-ALI, dit EL-COLLI.

1170. — (Fin de 1756.)

Ce bey fit usage de deux cachets.

Le premier ne porte que ces mots : *Ahmed Bey*, 1170, avec les noms des sept dormants gravés tout autour ; il est d'une bonne exécution.

Sur le second on lit : *Celui qui se confie en Dieu, son serviteur, Ahmed-ben-Ali,* 1170. Il est très-lisible, mais d'une exécution grossière.

Ahmed Bey, grand-père de Hadj-Ahmed, dernier gouverneur de Constantine, succéda au bey Zereg-Aïnou, qu'il avait accompagné en qualité de lieutenant dans son expédition contre Tunis. Ce fut lui qui, au début de la campagne, lui amena les renforts nécessaires pour s'emparer de la ville de Kef, qui menaçait de faire une résistance opiniâtre, et sa présence décida de la prise et de la reddition de cette place.

On le surnomma El-Colli, à cause du long séjour qu'il avait fait à Collo, dont il était agha avant de gouverner la province. L'intérêt qu'il porta toujours aux Colliotes, prouve qu'il avait conservé de ses anciens administrés le meilleur souvenir. Aussi, arrivé au pouvoir, un de ses premiers soins fut de leur témoigner sa reconnaissance, en dotant leur ville de la mosquée qui en décore l'entrée du côté de la mer. Elle fut, dit-on, bâtie par ses ordres la première année même de son gouvernement.

Il songea d'abord à bien asseoir son autorité, et pour cela, il dut entreprendre de nombreuses expéditions contre des tribus que leur éloignement du centre de la pro-

vince sollicitait sans cesse à la révolte. Il fut même entraîné hors des limites de sa province, et porta ses armes jusque sur le territoire relevant, au moins nominalement, du pachalik d'Alger. C'est ainsi qu'appelé chez les Zouaoua, par le marabout Sid El-Hosseïn-el-Ourtilani, pour y apaiser une révolte occasionnée par suite des prétentions de quelques docteurs de la loi, qui voulaient s'opposer à ce que les filles héritassent de leur père, il dut repousser par la force les Flissa de la Kabilie occidentale, accourus pour le combattre. Mais il parvint à les refouler dans leurs montagnes, et à leur faire expier chèrement leur agression. Toutefois, ce ne fut pas sans essuyer de son côté de grandes pertes; son armée fut aux trois quarts décimée, et il vit tomber à ses côtés les plus braves de ses guerriers, tels que l'agha El-Ourlis, le cheïkh El-Arab, El-Hadj-ben-Gana, le cheïkh du Bellezma, Ferhat-ben-Ali, de la famille du kaïd Cherif-ben-Mansour, Belkassem-ben-Merah, un des principaux chefs de la zmala, et bien d'autres.

De retour à Constantine, il en repartit bientôt pour aller opérer une razia chez les Chafia révoltés. Plus heureuses que dans la campagne précédente, ici ses troupes n'eurent qu'à tuer et à piller. Elles ramenèrent un butin énorme en troupeaux et en vivres, et le nombre de leurs morts fut peu considérable.

Peu après, il dut aller châtier les Oulad-Soultan, ces montagnards toujours en révolte contre la domination turque, et que les beys ne purent jamais soumettre que d'une manière temporaire. Il les poursuivit dans leurs montagnes et les amena à rançon; mais il y perdit un de ses meilleurs serviteurs, le brave Kermiche-ben-Se-

lama, kaïd de la zmala, qui, entraîné par sa fougue et son imprudence à la poursuite de l'ennemi, se trouva seul, loin de ses compagnons d'armes et fut fait prisonnier. Son courage, et le dévouement avec lequel il avait toujours servi la cause des Turcs, lui valurent une mort cruelle. On le lia fortement à un arbre et on y mit le feu. Il expira au milieu des flammes.

Cette campagne fut la dernière qu'entreprit Ahmed Bey. Désormais son autorité était bien établie partout, les populations s'empressaient de venir faire entre ses mains acte d'obéissance, et les impôts, cette pierre de touche de la soumission d'un peuple, rentraient régulièrement. Il put donc se livrer tout entier aux travaux de la paix et aux soins de l'administration.

« Grand amateur de constructions, lisons-nous dans » une chronologie publiée sans nom d'auteur, il fit bâtir » à Constantine la caserne des janissaires, sise place des » Chameaux (1), les maisons où sont actuellement le » trésor et l'hôtel de la subdivision, et d'autres encore. » Il augmenta les plantations du Marais ou Hamma, et » chercha à encourager l'agriculture. »

Il déplaça les gens de la zmala et leur assigna pour nouveau campement le lieu dit Akbet-el-Djemmala, sis sur la droite de la route de Batna. Toutes les terres qui, de là, s'étendent depuis Medelsou jusqu'au Bou-Merzoug, leur furent données en apanage. Il commença aussi la construction du bordj d'El-Fesguia.

Ces déplacements périodiques de la zmala, que nous

(1) Cette caserne, qui se trouve à droite en entrant à Constantine par la porte Valée, va bientôt disparaître pour faire place au marché couvert et au théâtre que la ville se propose d'édifier sur cet emplacement.

avons vue d'abord campée sur les bords du Roumel, puis à Tikmert, aujourd'hui à Akbet-el-Djemmala, et que nous verrons encore transporter ailleurs ses tentes, n'étaient pas dictés par un simple caprice du bey ou par un pur esprit de changement. Ils témoignent, au contraire, de la seule idée colonisatrice qu'aient expérimentée les Turcs dans ce pays, eux qui l'ont tant exploité, mais qui n'y ont rien fondé.

En effet, la tribu des Zemoul, formée dans le principe des éléments les plus hétérogènes et les moins propres aux travaux sédentaires des champs, s'était peu à peu modifiée sous l'influence d'une organisation toute militaire et de cette solidarité commune qu'engendre, parmi gens concourant tous à un même but, ce que nous nommons aujourd'hui l'esprit de corps. Comblée de prérogatives, exempte d'impôts, enrichie du bien capturé sur les tribus en révolte, elle avait vu peu à peu les richesses affluer dans son sein, et avec les richesses, était né l'amour du bien-être et en particulier celui que procure la famille. Bientôt, à côté de la tente mobile du guerrier, vint s'installer la tente plus stable du *râaï* ou berger, et celle du *khammès* ou cultivateur au cinquième. Sans perdre rien de cette humeur belliqueuse, qui avait présidé à sa première formation et qu'entretenaient sans cesse les nouvelles recrues admises dans son sein, elle n'en chercha pas moins à tirer le meilleur parti possible des terres que le beylik mettait à sa disposition, en confiant à des mains étrangères le soin d'y faire paître ses nombreux troupeaux et de féconder ses champs par les labours. Ainsi, sans déroger de sa condition première, chaque chef de tente se trouva être à la fois ca-

valier et cultivateur, et tandis que tout ce que la tribu comptait de gens valides courait, à la suite des beys, servir leur politique ou leurs vengeances, et s'enrichir en même temps aux dépens des tribus razées et pillées, les serviteurs, les femmes et les enfants, sous la surveillance des vieillards, se livraient en paix aux travaux agricoles, certains que le retour des guerriers, chargés de butin, ramènerait un surcroît d'abondance au sein de la tribu.

Aussi, les terres de la zmala étaient-elles les mieux défrichées, les mieux ameublies, et c'est ici que nous voyons percer dans la politique du gouvernement turc une idée de colonisation, idée que nous lui prêtons peut-être gratuitement, mais qui n'en aurait pas été moins féconde dans ses résultats, si elle avait reçu une application plus large. En effet, ces terres, que la tribu ne détenait qu'à titre d'apanage, une fois ainsi mises en valeur par le défrichement et fertilisées par l'engrais, lui étaient retirées pour être données à de nouveaux occupants, qui n'avaient plus qu'à semer pour récolter; mais avec lesquels le trésor public trouvait son compte, en prélevant sur eux l'impôt de l'achour, d'autant plus considérable que le sol était plus fécond.

C'était encore, pour les beys, un moyen facile de se constituer de belles propriétés rurales aux environs de Constantine, et de récompenser leurs serviteurs ou leurs favoris en leur concédant partie de ces terres. Ils ne s'en firent pas faute, et l'on peut même croire que ce fut là le principal, sinon l'unique mobile qui les portait à déplacer ainsi périodiquement la zmala. Quoiqu'il en soit de l'ordre d'idées auquel il faut le rattacher, ce système

n'en eut pas moins un excellent résultat, celui de rendre productifs ces grands espaces de terrains qui s'étendent au sud et à l'ouest de Constantine, et qui depuis longtemps restaient abandonnés et incultes.

Cette idée de colonisation par les zmala a été reprise de nos jours et compte parmi ses plus ardents promoteurs le maréchal Randon, qui fut pendant longtemps gouverneur général de l'Algérie. Mais les spahis que l'on a ainsi cantonnés en zmala, se trouvent-ils dans les mêmes conditions que les anciens guerriers constituant la tribu des Zemoul? Ceux-ci ne cultivaient point par eux-mêmes; ils faisaient exploiter par leurs serviteurs, et jamais ils n'auraient consenti à déposer le sabre ou le fusil pour prendre le manche de la charrue : c'eût été déroger. Nos spahis actuels qui, eux aussi, se disent hommes de cheval et de poudre, mais qui n'ont point à leur service des *râaï* et des *khammès*, sont-ils devenus assez libres penseurs pour secouer les préjugés de caste, et être à la fois cavaliers et laboureurs? C'est une question qui reste encore à résoudre. Toutefois, ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui, c'est que la constitution de la zmala actuelle est bien différente de celle créée par les Turcs, et qu'elle est loin de présenter les mêmes éléments de succès que cette dernière, ses moyens d'action étant plus restreints.

Les dernières années du gouvernement d'Ahmed Bey-el-Colli se passèrent ainsi en embellissements et en réformes administratives, sans que la paix fût un instant troublée. L'abondance régnait partout, et les populations, heureuses de vivre sous un tel maître, ne cherchaient point à secouer un joug qu'on avait su leur rendre léger.

Il mourut de maladie dans le courant de l'année 1185 de l'hégire (1771 de J.-C.), après un règne de quinze ans, digne précurseur de celui de Salah-Bey, qui devait porter à son apogée et clore en même temps cette série de gouverneurs turcs qui ont laissé, dans l'histoire de Constantine, quelque chose de plus que des pages de meurtres et de sang.

SALAH BEY BEN-MOUSTAFA.

1185. — (Milieu de l'année 1771) (1).

Ce bey fit usage de deux cachets.

Le premier est fort simple et ne porte que ces mots : *Salah Bey Ben-Moustafa, 1185.*

Le second est d'une forme ovale, mesurant trente millimètres dans le sens du grand axe, et vingt-cinq dans le sens du petit axe. Il est d'une gravure très-fine et très-nette. Au centre, il comprend un parallélogramme aux côtés extérieurs un peu concaves, entouré d'un premier cercle concentrique auquel il se relie par ses quatre angles, lesquels vont se prolongeant jusqu'à un second cercle qui suit les bords du cachet, de manière à former quatre petits ovales et quatre grands. Dans le carré du milieu, on lit en grosses lettres : صالح بك

(1) Une note insérée au bas de la page 122 du n° 68 de la *Revue africaine*, année 1868, nous apprend que les documents contemporains de Salah Bey, faisant partie des archives de la Compagnie royale d'Afrique, établissent que sa nomination au gouvernement de la province de Constantine doit être placée entre le 20 juin et le 26 octobre 1771.

avec le millésime ١١٨٥ écrit dans l'angle de gauche. Autour est la formule :

الواثق بالملك الحى القيوم الى لله

et entre les deux cercles sont gravés les vers suivants, extraits du poème *El-Borda*, composé par Boussaïri, en l'honneur du Prophète :

وقاية الله اغنت عن مضاعفة
من الدروع وعن عال من الاطم
ما سامنى الدهر ضيما واستجرت به
الا ونلت جوارا منه لم يضم

Ce que nous traduirons ainsi, en allant de la circonférence au centre :

« La protection de Dieu vaut mieux que la cuirasse la
» mieux doublée et que les remparts les plus élevés.
» Si je me sens menacé d'un danger, je ne me confie
» pas plutôt en lui (en Mohammed), que j'obtiens aussitôt
» de lui l'appui qui ne fit jamais défaut.
» Le pauvre devant Dieu, celui qui met sa confiance
» dans le Maître toujours vivant, Salah Bik, 1185. »

Ce prince, dont le souvenir vit encore tout entier dans la mémoire des indigènes de Constantine, est sans contredit le plus remarquable de tous les gouverneurs qui, pendant la période turque, se sont succédé dans le com-

mandement de la province de l'Est. Comme homme de guerre, il eut des rivaux. Comme administrateur, nul ne l'égala, et c'est surtout par ce côté qu'il s'est réellement montré supérieur à son temps et aux populations sur lesquelles il eut à exercer son pouvoir.

Aucun écrivain indigène ne nous a laissé de lui une histoire complète. Quelques *tolba*, ses contemporains, ont raconté certains épisodes de sa vie politique et religieuse, où le merveilleux se mêle le plus souvent à la vérité. De nos jours, et sur la demande de personnes désireuses de connaître les faits et gestes d'un bey dont le nom est encore dans toutes les bouches, d'autres ont écrit de mémoire ce qu'ils avaient vu ou ouï dire. Nous allons, à notre tour, essayer de coordonner tout ce que nous avons pu recueillir de la vie de ce prince, en puisant, pour les faits historiques, aux diverses sources que nous venons d'indiquer, et pour les faits administratifs, dans les nombreux actes authentiques qui ont passé sous nos yeux.

Salah Bey, ainsi que l'a raconté M. Cherbonneau (1), naquit à Smyrne en l'année 1755. Forcé de s'expatrier à l'âge de seize ans, pour échapper à la vengeance d'un père dont il avait par mégarde tué le fils, en jouant avec lui, il débarqua à Alger, la ville des forbans et le port de refuge de toutes les consciences criminelles ou inquiètes.

La nécessité de pourvoir à son existence le contraignit d'abord à entrer au service d'un cafetier de l'odjak ; mais sa vocation était ailleurs. Ayant fait connaissance de quelques-

(1) Voir l'*Annuaire archéologique* de Constantine, 1856-57, p. 116.

uns de ses compatriotes engagés dans les rangs de la milice turque, il se fit soldat comme eux, et, dès ce jour, la fortune, qui devait le conduire plus tard aux plus hautes dignités, ne cessa de lui être favorable. « Ses débuts » furent brillants; il montra de la bravoure, de l'éner- » gie et une adresse étonnante dans tous les exercices » du corps. » Envoyé avec sa compagnie tenir garnison à Constantine, il prit part à l'expédition du bey Zereg-Aïnou contre Tunis. Dans cette campagne, il eut plus d'une fois occasion de se faire remarquer de ses chefs et en particulier d'Ahmed-el-Colli, qui ne l'oublia point.

En effet, parvenu au pouvoir, le bey Ahmed le nomma tout d'abord kaïd des Harakta. « Il fit plus: il lui donna » sa fille en mariage. Salah exerça pendant trois ans le » commandement qui lui avait été confié. Au bout de ce » laps de temps, la dignité de khalifa s'étant trouvée » vacante, il en fut investi par son beau-père, dans les » bonnes grâces duquel il avançait chaque jour. Six ans » plus tard, c'est-à-dire en 1771, il le remplaçait dans » le gouvernement de la province. »

Le premier usage qu'il fit du commandement, fut de bien asseoir son autorité sur les populations dont il devait être un jour le bienfaiteur. La tâche lui fut facile, préparée qu'elle avait été par ses derniers prédécesseurs, dont la sage administration avait accoutumé le pays à apprécier les bienfaits de la paix, et à supporter patiemment le joug de la servitude, toujours moins lourd quand il est tenu par une main équitable. Cependant, comme tout le système gouvernemental des Turcs dans ce pays reposait sur un principe de compression et de force, Salah ne pouvait, sous peine de voir dès le début

son prestige s'évanouir et son autorité bientôt compromise, se départir d'une politique inaugurée depuis deux cents ans, politique d'ailleurs à laquelle, par son origine et son éducation, il était depuis longtemps façonné. Il s'apprêta donc à guerroyer.

Sa première sortie, dont l'auteur du manuscrit sur les Zmoul nous a conservé le souvenir, fut dirigée contre les Oulad-Naïl, ces peuplades du sud toujours en révolte, dès qu'elles se sentaient loin du bras de fer qui, parfois, venait si lourdement peser sur elles ; mais sous lequel elles étaient fatalement ramenées par les émigrations périodiques auxquelles les a condamnées la nature même du sol qu'elles habitent (1). Ce fut au lieu dit Malah-ou-Emsif, que la colonne parvint à atteindre ceux que la colère du bey avait désignés à ses coups. L'attaque fut vive, la razia complète. Les insurgés ne songèrent qu'à sauver leur vie par la fuite, abandonnant aux mains du vainqueur leurs troupeaux de chameaux et de moutons, et jusqu'à leurs tentes qui furent mises au pillage. Puis ils revinrent faire leur soumission. Le bey leur accorda l'*aman* et reprit le chemin de sa capitale. En route, il eut occasion de déployer contre un malfaiteur une sévérité extrême, bien capable d'effrayer tous ceux qui, par la suite, seraient tentés de l'imiter.

Il était campé avec la colonne à El-Henchir, sur le territoire des Zemoul. Un homme de la fraction des Oulad-Zaïd, tribu des Berrania, s'introduisit furtivement

(1) On sait que les Sahariens, hormis les habitants des oasis, sont obligés chaque année de venir, aux approches de l'été, demander aux plateaux du Tell l'eau et les pâturages qui, alors, font complètement défaut à leurs plaines brûlantes et desséchées.

dans son camp, pour voler les provisions de bouche qui devaient servir aux repas du bey. Surpris en flagrant délit par les gens de service, il fut conduit à Salah qui, courroucé de tant d'audace, ordonna de le faire mourir sur-le-champ par le pal. Ce genre de supplice devait être alors peu ou point usité dans ce pays, à en juger par le soin que le conteur arabe, auquel nous empruntons ce récit, met à en exposer tous les détails.

On prit, dit-il, une longue perche, dont on enleva soigneusement toutes les aspérités; une des extrémités fut amincie et taillée en pointe fort aiguë. Puis on l'enduisit d'une couche d'huile et de savon (1), et on fit pénétrer le côté pointu par le fondement du patient, en poussant fortement jusqu'à ce qu'il vint sortir entre les deux épaules. Cette opération terminée, on dressa la perche debout et on la planta en terre, de telle sorte que le supplicié avait l'air d'un homme à cheval. Dans cette position, le malheureux, avant de rendre l'âme, se prit à gesticuler des bras et des jambes, et à tenir à la foule, qui contemplait avidement ce spectacle, des discours insensés que lui arrachaient, au milieu des plus horribles contorsions, les douleurs atroces auxquelles il était en proie. Il expira quelques heures après.

C'est depuis lors que la localité où eut lieu cette exécution, et qui précédemment se nommait El-Henchir, *les ruines*, a été appelée *Henchir-el-Mseffedj*, ou *les ruines de l'empalé*. Et c'est encore en souvenir de ce malheureux, que l'on dit d'un homme qui ne met aucune suite

(1) Le savon employé par les Arabes est brun et toujours à l'état de pâte molle.

dans ces discours : *itekellem k'el mseffedj, il parle comme l'empalé.*

Un châtiment si rigoureux, pour une simple tentative de vol, n'a pu même trouver grâce aux yeux du conteur arabe, qui fait observer, comme palliatif, que ceci se passait au commencement du règne de Salah Bey, avant que ce prince ne se fût adonné aux belles actions qui illustrèrent le reste de sa vie. « Et il n'est pas douteux, ajoute-t-il en manière d'aphorisme, que tout » chef, investi du pouvoir suprême, ne gouverne mieux » vers la fin de son règne qu'au début. » Sans adopter précisément cette dernière conclusion, que l'histoire est loin de toujours confirmer, témoin celle même du bey Salah, ainsi qu'on le verra ci-après, nous ne pouvons nous empêcher, à notre tour, de faire remarquer qu'une telle condamnation, quel qu'en ait été le mobile, calcul politique ou simple résultat d'un emportement irréfléchi, n'en dénote pas moins chez son auteur un penchant très-prononcé à la cruauté, et un sentiment peu équitable de ce principe qui veut que la peine soit toujours proportionnée à la gravité du délit.

Au reste, Salah Bey, avec ses grandes qualités, était loin d'être exempt des défauts inhérents à son caractère personnel et à sa race. L'esprit de vengeance semble, en particulier, avoir exercé sur lui un empire qu'il ne sut point assez maîtriser. C'est ainsi que, pour satisfaire une rancune d'ancienne date contre le fils du bey Bou-Hanek, avec lequel il avait été autrefois lié d'amitié, il se hâta, aussitôt le pouvoir en main, de donner des ordres pour qu'il fût arrêté. Mieux, sans doute, eût valu pour lui mettre en pratique cette belle maxime de

notre roi Louis XII, qui, monté sur le trône, ne trouvait pas convenable qu'un roi de France vengeât les querelles d'un duc d'Orléans. En effet, prévenu à temps, ce fils, qu'on nommait Hassen-Pacha, parvint à s'échapper et s'enfuit à Tlemcen, où le bey Mohammed-el-Kebir, qui gouvernait alors la province d'Oran, subvint largement à tous ses besoins, et, plus tard, intercéda auprès du dey d'Alger, pour que sa famille eût l'autorisation d'aller le rejoindre (1). Vingt ans après, ce même exilé rentrait dans sa ville natale, non plus en fugitif, mais en maître, et se vengeait, à son tour, de son ancien persécuteur, en lui arrachant de force le commandement avec la vie.

L'année suivante, Salah Bey opéra, sur les Oulad-Amor, une razzia où il donna encore libre carrière à ses instincts vindicatifs et cruels. Pour les punir de la résistance avec laquelle ils avaient défendu leur village d'En-Nemila, il fit décapiter cent des habitants les plus valides et envoya leurs têtes à Constantine, où elles furent exposées sur les remparts en manière de trophée. De là, il se porta avec son camp au *kenak* de Tachouda, et lança sur la tribu des Segnia, qui avait refusé de payer l'impôt, ou ne s'en était acquittée qu'avec lenteur, ses troupes régulières et les gens de la zmala. Entraînés les uns par les autres, ils se répandirent comme un torrent dévastateur, massacrèrent tous les malheureux qu'ils purent atteindre, et firent main-basse sur tout ce qui ne put être soustrait à temps à leur rapacité.

Ces sorties et quelques autres, où Salah déploya tou-

(1) Voir la notice sur le bey d'Oran, Mohammed-el-Kebir, par M. Gorguos, dans la *Revue africaine*, année 1856, p. 454.

jours envers les révoltés une rigueur extrême, étaient sans doute peu faites pour lui gagner l'amour de ses administrés. Mais du moins ils apprenaient ainsi à le craindre : et chez les peuples barbares, on le sait, la grandeur du prince se mesure, non point à l'affection qu'il peut faire naître, mais à la terreur que son nom inspire. D'ailleurs, une heureuse diversion allait bientôt s'offrir à lui pour l'aider à conquérir, autrement que par des exécutions sanglantes et des coups de main, l'estime et l'admiration de tous. Nous voulons parler de la célèbre expédition du comte O'Reilly contre Alger, en 1775, qui lui fournit l'occasion de déployer, sur un théâtre plus digne de lui, les qualités guerrières dont il était doué, et son aptitude à conduire les hommes.

Salah était à peine de retour d'Alger, où il avait été en personne, au mois de mai de cette même année 1775, porter le *denouche* triennal, que le cri aux armes, poussé au nom de la guerre sainte, se répandait comme une étincelle électrique sur tout le territoire de la Régence. On venait d'apprendre qu'une flotte espagnole faisait voile sur Alger, et des courriers, expédiés aussitôt aux beys des trois provinces, leur enjoignaient en même temps, de la part de Mohammed Pacha, l'ordre de se porter au plus vite au secours de la capitale. Salah rassembla à la hâte tout ce qu'il put réunir de forces en fait de troupes régulières et de contingents, et vint, à marches forcées, prendre position entre l'Harrach et l'Hamis. Son camp ne comprenait pas moins de vingt mille homme de cavalerie, sans compter les chameaux et autres bêtes de somme chargés du transport des bagages. Au reste, de tous les points de l'Algérie, Arabes

et Kabiles étaient accourus en foule pour repousser le chrétien maudit (style du temps).

Le vendredi, 30 juin, la flotte espagnole, composée d'environ quatre cents bâtiments de guerre ou navires de transport, vint mouiller à hauteur de l'Harrach, en face de la plage sablonneuse qui forme le fond de la rade d'Alger. Le lendemain et les jours suivants furent employés par elle à opérer des sondages et à disposer les gros vaisseaux, de manière que leurs feux pussent rendre le débarquement facile. Pendant ce temps, les différents corps dont se composait l'armée musulmane, que venait accroître à toute heure l'arrivée de nouveaux défenseurs, s'organisaient dans les positions respectives qui leur avaient été assignées. Ils élevaient à la hâte des retranchements, réparaient les batteries anciennes, en construisaient de nouvelles et s'excitaient mutuellement à bien combattre, en implorant le secours de Dieu et du prophète, et lançant au ciel d'incessantes imprécations contre les chrétiens mécréants, ainsi qu'ils appelaient les Espagnols (1).

Le jeudi, 6 juillet, un gros vaisseau vint s'embosser vis-à-vis la batterie du Khenis, aujourd'hui le Ruisseau,

(1) Les écrivains arabes qui nous ont transmis le souvenir de cette expédition, aussi désastreuse pour l'Espagne que l'avait été, deux siècles et demi auparavant, celle commandée par l'empereur Charles-Quint, ne manquent pas d'émailler leur récit d'une foule d'épithètes injurieuses et de malédictions à l'adresse de leurs ennemis les chrétiens, en général, et les Espagnols, en particulier. Sans doute, il est pénible de voir ainsi le nom de chrétien traîné aux gémonies; mais nos auteurs religieux, en parlant des sectateurs de Mahomet, ont-ils toujours été exempts de ces emportements de langage? C'est une leçon dont devraient bien profiter les fanatiques de tous les temps et de tous les pays.

et donna le signal d'une canonnade qui dura jusqu'à la nuit, mais sans grande perte pour l'ennemi ; car un seul boulet atteignit la batterie et fit une légère brèche à la muraille, et au dehors deux hommes seulement furent tués. Le reste de la nuit et le lendemain vendredi, aucun engagement n'eut lieu.

Le 8 au matin, qui était un samedi, à la faveur d'une canonnade qui dura pendant tout le débarquement, huit mille hommes de la flotte espagnole, bientôt suivis d'une autre colonne aussi nombreuse, descendirent à terre, avec un matériel considérable, et vinrent prendre position au lieu dit le Jardin, à côté du cimetière des Martyrs, où ils se mirent immédiatement à l'œuvre pour construire un camp retranché. Les musulmans, qui n'avaient d'abord sur ce point qu'un détachement peu considérable, ne purent masser assez rapidement leurs forces pour empêcher le camp de s'établir. Mais bientôt, accourant à la voix de leurs chefs, ils se ruèrent, comme un seul homme, sur les retranchements, et massacrèrent tous ceux qu'ils surprirent en dehors de l'enceinte. Toutefois, ils ne purent entamer ce carré formidable, qui faisait pleuvoir, sans interruption, sur les assaillants, une grêle de feu et de mitraille. Deux cavaliers de l'Est seuls y pénétrèrent, et y trouvèrent la mort. C'est alors que le bey Salah eut l'idée de faire avancer tous les chameaux qu'il avait dans son camp, et les rangea devant les soldats et les cavaliers pour leur servir d'abri. Puis on les poussa, dans cet ordre, contre la palissade qui servait de rempart aux Espagnols. Lui-même, le sabre à la main, dirigeait le mouvement, et excitait les siens au combat. Les autres chefs, entraînés à leur tour,

imitèrent son exemple et abordèrent, dans cette disposition, les retranchements.

Les dernières troupes débarquées, qui n'avaient pu se former en bataille, furent taillées en pièces; mais, de leur côté, les musulmans, accablés par les boulets, les bombes et les balles partant des frégates et de l'artillerie de terre, durent rétrograder. Les uns se réfugièrent derrière leurs batteries, les autres se répandirent sur les hauteurs environnantes, d'où ils ouvrirent, sur les Espagnols, trop resserrés dans leur camp, un feu de mousqueterie, dont chaque coup mettait un homme hors de combat. Une pièce de la batterie du Khenis, les prenant en écharpe, leur fit également un mal horrible. Alors le général en chef, convaincu de l'impossibilité d'une résistance plus longue, donna l'ordre de la retraite. Elle commença à s'opérer vers le soir, dans le meilleur ordre, et fut achevée avant la fin de la nuit.

Le lendemain, de toute cette grande armée espagnole, qui la veille avait fait irruption sur le sol africain, il ne restait plus sur la plage que des monceaux de cadavres, et tout un matériel de guerre perdu.

Les Algériens célébrèrent leur triomphe par d'immenses acclamations de joie, louant et remerciant Dieu de la signalée victoire qu'il venait de leur accorder sur les mécréants maudits, se disputant à l'envi les dépouilles des vaincus, mutilant leurs cadavres, et livrant aux flammes tout ce qui avait servi à élever le camp retranché (1).

(2) En cette circonstance, les juifs d'Alger se firent remarquer, entre tous, par leur âpreté au pillage et leur acharnement contre des cadavres

Après la journée si néfaste du 8 juillet, l'armée espagnole, loin de tenter un second débarquement, ne songea qu'à regagner au plus vite les côtes d'Espagne, pour y déposer ses milliers de blessés et réparer ses désastres.

Le 16, toute la flotte avait fait voile pour Alicante, et il ne resta en vue des côtes d'Alger que quelques bâtiments chargés de faire croisière.

Le péril ainsi disparu, la multitude des guerriers musulmans se dispersa, elle aussi, avec la même promptitude qu'elle s'était rassemblée. Chacun avait hâte d'aller dans son douar raconter aux femmes et aux enfants, ce qu'il avait vu et fait, et comment, avec l'assistance de Dieu et du Prophète, ils avaient tous ensemble anéanti ou rendu à la mer les milliers d'infidèles que la mer leur avait apportés. Un

que, la veille, ils n'auraient osé regarder en face. Accourant en foule sur les pas des habitants, dès qu'ils surent que tout danger avait disparu, ils firent main-basse sur tout ce qui tomba entre leurs mains. « Ils em-
» palaient, nous dit Si Ahmed-ben-Mohammed-el-Anteri, auteur ocu-
» laire, les *charognes* de chrétiens avec les pièces de bois des chevaux
» de frise; ils les promenaient ignominieusement et les jetaient ensuite
» dans les flammes. S'adressant à ces cadavres, ils leur disaient, par dé-
» rision :

» — Ah ! vous avez eu l'arrogance de vouloir vous emparer d'Alger;

» Ah! vous lanciez des bombes et des boulets sur la ville;

» Eh bien ! voilà ce que, de notre côté, nous faisons de vous.

» Les musulmans riaient en entendant les paroles des juifs, et étaient
» satisfaits de voir la profonde haine qu'ils avaient pour les chrétiens. »
(Traduction de M L. Féraud.)

Voir, en outre, pour tous les détails relatifs à cette célèbre et malheureuse expédition, les nombreux articles qui ont été publiés dans la *Revue africaine*, année 1858, p. 436; année 1861, p. 31; année 1864, p. 172, 255, 334 et 408, et année 1865, p. 39, 180 et 303.

demi-siècle plus tard, le même cri de guerre devait les réunir encore autour d'Alger, pour essayer d'en repousser le chrétien toujours maudit. Seulement, l'envahisseur, cette fois, était la France outragée, venant demander réparation d'une insulte personnelle et venger, en même temps, l'humanité entière de trois siècles d'oppression et d'opprobres. Sa cause était sainte, et, dans les plis de son drapeau, elle apportait la civilisation nouvelle. Alors elle triompha; mais, jusque-là, Alger ne devait pas cesser d'être, pour les nations européennes, Alger la guerrière, Alger l'invincible, ainsi qu'elle s'intitulait orgueilleusement.

Dans le pays des légendes, l'éclatante victoire remportée sur les Espagnols par les zélés sectateurs du Prophète, ne pouvait manquer de fournir un aliment puissant à la curiosité populaire, toujours avide du merveilleux. Les conteurs enthousiastes ne s'en firent pas faute, et ce fut tout au bénéfice de ces dévôts personnages, auxquels le vulgaire crédule prête si bénévolement les qualités des êtres surnaturels. Sur la plage d'Alger, quand ils s'étaient rencontrés face à face avec l'ennemi, les vrais guerriers s'étaient contentés de le repousser par le fer; sous leurs tentes, et drapés dans leurs guenilles, les saints marabouts l'exterminèrent à coups de miracles.

C'est ainsi qu'on vit le cheïkh Sidi Ahmed-ez-Zouaoui, qui, par intuition, avait eu vent de l'arrivée des Espagnols, se transporter, en une heure de nuit, lui et ses serviteurs, de sa montagne d'Ouazgar, voisine du Chettaba, aux bords de l'Harrache, près d'Alger (quelque chose comme cent cinquante lieues !); puis, sans débri-

der, tailler en pièces tous les chrétiens débarqués, s'élancer, au galop de Roksa, la bouillante cavale, sur les flots de la mer pétrifiée sous ses pas, et, avec l'aide de ses gens, aussi fermes que lui sur la plaine liquide, s'attaquer aux navires eux-mêmes, les faire s'entrechoquer comme en un jour de tempête, et, finalement, les précipiter, eux et tout ce qu'ils portaient, au fond de l'abîme.

Le lendemain, avant que l'aurore n'eût éclairé de ses premiers feux le désastre de la nuit, le cheïkh Ez-Zouaoui avait regagné sa montagne, et reprenait tranquillement avec ses disciples l'entretien interrompu de la veille. Survinrent les serviteurs de sa maison, que la disparition de Roksa, la favorite du maître, avait tenus en grand éveil toute la nuit. Quelle ne fut pas leur surprise de la retrouver à sa place habituelle; mais sellée, ruisselante d'écume, les flancs ensanglantés. Et, comme ils s'écartaient, pour ne pas être salis par son urine : « Ne » craignez rien, leur dit l'homme de Dieu. Par la tête » du Prophète, je vous affirme que vous ne serez point » souillés par cette urine, car Roksa s'est rendue di» gne de tout votre respect et de votre amour. » Et il leur raconta ses prouesses de la nuit.

Suivant une autre version, il fallut faire violence à sa modestie, et user de stratagème, pour obtenir de lui l'aveu de ses exploits; encore ne le fit-il qu'à la condition qu'on n'en dirait rien à personne, sûr moyen pour que le secret fût plus vite divulgué. C'est ce qui arriva (1). Mais laissons le champ des légendes, pour rentrer dans le cercle plus étroit de la réalité.

(1) Voir, pour plus de détails sur les hauts faits de ce saint person-

Quand Salah Bey eut renvoyé dans leurs foyers la plupart des contingents qui étaient venus en foule s'enrôler sous sa bannière, il quitta lui-même son camp de l'Harrache vers la fin de juillet, et regagna sa capitale, où l'avait précédé la renommée de ses exploits. La nouvelle et véritable gloire dont il venait de se couvrir comme guerrier, acheva de lui gagner tous les cœurs, et désormais il put, au milieu des loisirs que lui faisait la paix, entreprendre et mener à bien cet ensemble de réformes administratives dont son esprit organisateur avait conçu le projet. Cependant, avant de faire connaître cette partie si saillante du gouvernement du bey Salah, nous devons, empiétant un peu sur l'ordre chronologique, placer ici le récit de quelques autres faits qui complètent la partie militaire de son règne.

La sourde rivalité qui divisait incessamment les deux régences d'Alger et de Tunis, et qui les avait déjà mises plusieurs fois aux prises, ne demandait qu'un prétexte pour éclater en hostilités ouvertes. En 1783, une rupture parut imminente entre les deux Etats, et s'il n'y eut point de déclaration de guerre, c'est que le pacha de Tunis, Hamouda, alors sur le point de rompre avec la république de Venise, fit telles concessions qu'exigea son impérieux voisin, ne voulant pas se mettre sur les bras deux ennemis à la fois. Voici les faits qui motivèrent ces appréhensions. Nous en empruntons les détails aux *Annales tunisiennes* de M. Rousseau.

Quelques années auparavant, certaines tribus de l'ouest

nage, les versions publiées par MM. Féraud et Berbrugger, dans la *Revue africaine*, année 1865, p. 303 et suivantes.

de la régence de Tunis s'étaient mises en état de rébellion contre leur gouvernement. Hassen-el-Kebir, général d'Ali Bey, fut chargé d'aller réprimer l'insurrection, et dut user de beaucoup de rigueur, surtout envers l'une d'elles, qui se montrait plus récalcitrante que les autres. Celle-ci, composée d'Arabes nomades, passa la frontière et vint s'établir, avec ses tentes et ses troupeaux, sur le territoire de la province de Constantine, au sud de Tébessa.

Cet évènement était presque tombé dans l'oubli, lorsque, vers la fin de novembre 1783, Hamouda Pacha, qui avait succédé à Ali Bey, vit arriver à Tunis un envoyé du bey de Constantine, Salah, qui venait lui signifier qu'à l'avenir la tribu en question ne relevait plus que de l'autorité de son maître, et que ce dernier réclamait pour elle une somme de quarante mille sequins, à raison des dommages qu'elle avait soufferts lors de l'expédition de Hassen-el-Kebir. Hamouda, tout surpris d'une pareille communication, fit une réponse évasive, et s'empressa d'en écrire au dey d'Alger, décidé qu'il était à rompre avec lui, si celui-ci appuyait l'incroyable réclamation du bey de Constantine.

En cette circonstance, Salah Bey avait-il pris les instructions de son suzerain d'Alger, ou bien n'agissait-il qu'en vertu de son autorité propre? C'est ce que nous ne saurions dire. Cependant cette supposition paraît la plus vraisemblable, puisque le bey de Tunis crut devoir tout d'abord en référer au pacha d'Alger, ce qui donne à supposer que la réclamation faite auprès de lui était formulée au nom seul du bey Salah. Au reste, ce fait d'un gouverneur de province traitant d'égal à égal avec

le chef de la Régence de Tunis, n'a rien qui doive surprendre, quand on sait les prétentions que les Algériens élevèrent toujours à la suprématie sur leurs voisins rivaux, et l'indépendance presque absolue dont jouissaient les beys dans leurs gouvernements respectifs, indépendance qui n'avait guère d'autres limites que l'obligation de verser régulièrement l'impôt et de céder le pouvoir à un nouvel occupant, quand avait sonné l'heure de la destitution.

Quoi qu'il en soit, Hamouda Pacha n'attendit pas la réponse du dey d'Alger pour se mettre en mesure de soutenir l'attaque, en cas d'invasion de la part de ses voisins. Il ordonna secrètement des préparatifs de guerre, et lui-même, à la tête d'un corps d'armée, se porta d'abord dans le Djerid et de là vers les tribus de l'ouest, afin de prévenir chez elles tout mouvement de révolte et raffermir la fidélité de celles dont le concours lui deviendrait nécessaire au moment du danger. Mais, contrairement à ses prévisions, quand il fut près de la frontière, Salah Bey, qui se trouvait en ce moment campé, avec sa zmala, sur le territoire même de la tribu fugitive, l'envoya complimenter par quelques-uns de ses officiers, chargés en même temps de lui offrir en cadeau plusieurs chevaux de prix.

« Cet acte de courtoisie, auquel le bey Hamouda ne » s'attendait pas, fit espérer un heureux réglement des » difficultés survenues entre les deux Régences. Cependant, peu de temps après, la réponse du dey d'Alger » parvint à Tunis, et l'on put inférer des termes de » cette lettre que le divan d'Alger prenait fait et cause » pour le bey de Constantine.

» Quoique profondément irrité, Hamouda Pacha dut » dissimuler ses sentiments ; car, à ce moment, les hos- » tilités avec les Vénitiens semblaient devoir être re- » prises avec plus d'énergie encore que précédemment, » et il se décida à faire les concessions impérieusement » exigées par les circonstances. En effet, au mois de » juin 1784, cette affaire fut terminée au prix d'une in- » demnité de 25,000 sequins, qui fut payée à la tribu » tunisienne, passée depuis quelque temps sous la domi- » tion des Algériens (1). »

Une pareille condescendance de la part du bey de Tunis, dans une question où le bon droit semblait être tout entier de son côté, ne pouvait en vérité qu'enhardir dans ses prétentions son puissant voisin, le gouverneur de Constantine, et l'encourager à formuler de nouvelles exigences, dès que l'occasion s'en présenterait. D'ailleurs, si elle ne s'offrait pas d'elle-même, il saurait bien au besoin la faire naître. C'est ce qui arriva en effet, et on va voir qu'en fait de scrupules politiques, Salah-Bey, comme tant d'autres princes plus civilisés, savait parfaitement les subordonner à ses intérêts personnels, jugeant lui aussi que le droit du plus fort est encore et toujours le meilleur.

Vers le commencement de l'année 1787, un grand nombre d'habitants de Constantine, qui avaient à se plaindre des rigueurs du bey, voulant se soustraire à sa juridiction, se réfugièrent sur le territoire tunisien. De là grandes clameurs de la part de Salah-Bey, qui érigea ce grief en un véritable *casus belli*. Il oubliait, bien vo-

(1) *Annales tunisiennes*, p. 116.

lontairement sans doute, que lui-même, quelques années auparavant, non-seulement avait accueilli sur son territoire toute une tribu de la Tunisie en révolte, mais encore qu'il avait exigé et obtenu du gouvernement dont elle relevait, une indemnité que rien ne semblait justifier. Il se plaignit donc vivement au pacha d'Alger de ce qu'il n'hésita pas alors de qualifier d'abus contraire au droit des nations; et pour mieux engager le divan à prendre fait et cause pour lui, il représenta le bey de Tunis comme favorisant l'émigration parmi ses administrés et cherchant à indisposer contre son autorité les tribus établies sur la frontière de ses Etats. Le divan qui n'était que trop disposé à saisir tout prétexte pouvant colorer une rupture avec le gouvernement tunisien, écouta les plaintes du bey Salah, et, sans autre information, lui ordonna de rassembler une armée pour se tenir prêt à entrer en campagne.

Quand la nouvelle se répandit à Tunis que six mille hommes étaient déjà réunis à Constantine, prêts à marcher sur la frontière, Hamouda Pacha forma un camp assez important, composé de deux mille Turcs, de trois mille Courouglis et d'un fort contingent d'Arabes. « Il » semblait, nous dit l'auteur des *Annales tunisiennes,* » qu'une pareille force était plus que suffisante pour ar- » rêter et même battre l'ennemi, s'il osait se présenter ; » néanmoins elle n'inspirait aucune confiance, tant » était grande la terreur imprimée par le seul nom al- » gérien, tant était présent encore à la mémoire de tous » le souvenir du dernier sac de Tunis. (1) »

(1) *Annales tunisiennes*, p. 222.

Aussi devant cette manifestation des esprits, Hamouda Pacha préféra-t-il terminer le différend par la voie amiable, plutôt que de tenter le sort des armes. A ce sujet il ouvrit des négociations avec la cour d'Alger qui, en cette occasion, se montra d'autant plus exigeante, qu'elle se sentait plus redoutée. Quelque rude que dût lui paraître tout nouveau sacrifice imposé à son amour-propre, en présence du danger qui le menaçait, au moment surtout où son pays avait à se défendre contre les entreprises des Vénitiens, Hamouda finit par souscrire aux dures conditions qu'on exigeait de lui. Il paya à sa fière rivale une forte somme d'argent, remettant à des temps plus propices le soin de prendre sa revanche, et vers la fin de cette même année 1787, les bonnes relations furent rétablies, en apparence du moins, entre les deux régences.

Ce succès dû tout entier à la politique ferme, quoique peu avouable, du bey Salah, en même temps instigateur et négociateur du différend, acheva de mettre le comble à sa réputation. Et pourtant cette politique qui s'affirmait au dehors par des actes si éclatants, Salah Bey n'avait pu encore la faire complétement triompher sur toute l'étendue du territoire même sur lequel s'exerçait son commandement direct.

Touggourt, chef-lieu du district de l'Oued-Rir, cette oasis un peu perdue de l'extrême sud de la province, ne payait, depuis un temps immémorial, qu'un tribut dérisoire au gouvernement turc, dont elle relevait cependant de droit, depuis que le pacha Salah Raïs en avait, en 1552, fait la conquête, ainsi qu'on l'a vu précédemment. Il est vrai que son grand éloignement du centre où sié-

geait le pouvoir, et les difficultés de l'atteindre à travers les sables qui tout à la fois l'enserrent et la protégent, formaient un double obstacle à ce que de telles expéditions fussent souvent renouvelées. Aussi la petite principauté de l'Oued-Rir, grâce à sa position, avait-elle pu jusqu'alors braver impunément les menaces des beys de Constantine, trop faibles ou trop prudents pour aller si loin imposer leur volonté par la force des armes. Mais ce que nul de ses prédécesseurs n'avait osé tenter, Salah Bey résolut de l'entreprendre et de le mener à bonne fin. Toutefois, avant de s'aventurer dans une expédition aussi lointaine, où le succès à atteindre pouvait si facilement se changer en un revers désastreux, il voulut user de tous les moyens de conciliation que lui conseillait la prudence.

Le moment lui parut propice. On était au commencement de l'année 1788, et la gloire toute récente dont il venait de se couvrir dans ses rapports diplomatiques avec la cour de Tunis, devait lui faire espérer un résultat non moins satisfaisant auprès de son vassal le gouverneur de Touggourt. Il n'en fut pourtant pas ainsi. Les négociations entamées par lui au sujet de l'impôt, avec le cheïkh Ferhat ben Djellab (1), qui venait de suc-

(1) La famille des Ben Djellab, qui tirait son origine des Beni-Merine ou Zenata, a gouverné Touggourt depuis le commencement du XVe siècle jusqu'en 1854. Elle formait une véritable dynastie dans laquelle le pouvoir se transmettait d'une manière héréditaire, mais non sans qu'il ne surgît parfois de vives contestations entre les divers héritiers prétendants, et plus d'un même arrosa de son sang les marches de ce petit trône, aussi disputé que s'il se fût agi d'un empire. En 1854, à la mort du cheïkh Ben Djellab, un usurpateur, du nom de Sliman, s'empara du pouvoir et se déclara l'ennemi de la France. Mais au mois de novembre suivant, le

céder à son père dans le commandement de l'Oued-Rir, ne purent aboutir à une entente commune. Le nouveau cheïkh se souvenant que Touggourt avait défié tous les beys de Constantine, crut pouvoir également braver les menaces de Salah. Il refusa de consentir à ce qu'on lui demandait. Il ne restait plus dès lors au bey qu'un moyen de faire prévaloir son autorité ainsi méconnue : c'était d'aller en personne dicter ses ordres dans Touggourt même. L'expédition fut résolue. Toutefois le secret en fut tenu caché jusqu'à la fin d'octobre de cette même année 1788.

A cette époque, l'impôt de Tolga, Bou-Chagroun, Zaatcha et autres oasis ayant été versé entre les mains du khalifa à Lichâna, et le désert pouvant dans cette saison être parcouru aisément par l'armée turque, on entra ouvertement en campagne. Salah Bey vint prendre lui-même le commandement des troupes à l'Oued-Djedi, et s'avança, avec quelques pièces d'artillerie, jusqu'aux environs de Sidi-Khelil, malgré une neige épaisse qui faillit l'engloutir lui et son armée (1).

général Desvaux, alors colonel du 3e spahis, fut envoyé avec une petite colonne contre l'usurpateur : le 2 décembre, Touggourt nous ouvrait ses portes, et le drapeau français flottait sur la kasbah de la capitale de l'Oued-Rir.

(1) Aussi l'année 1204 de l'hégire (1788 de notre ère) est-elle désignée par les gens du pays sous le nom de *âam et-teldj*, « l'année de la neige. » Bien que ce fait paraisse presque invraisemblable sous ces latitudes méridionales, il n'en a pas moins été observé plusieurs fois. Nous-même nous trouvant, au mois de février de l'année 1851, dans le sud du Hodna, avons vu pendant toute une journée la neige tomber à gros flocons. On sait d'ailleurs que pendant la nuit, il s'opère dans la région du Sahara un abaissement de température considérable, qui fait descendre quelquefois le thermomètre au-dessous de zéro.

« Pour ne pas épuiser ses forces le long de la route,
» le bey se contenta de châtier une seule oasis et mar-
» qua la place du châtiment par un monceau de ruines.
» Le dix-huitième jour, il planta ses tentes en vue de la
» capitale de l'Oued-Rir, que protégeait un fossé pro-
» fond et rempli d'eau. Les canonniers établirent leurs
» batteries sur des esplanades construites en troncs de
» palmiers, et ouvrirent le feu contre la porte dite Bab-
» el-Khadra, celle de Sidi-Abd-es-Selam et le quartier
» Et-Tellis où est située la kasbah. Pendant ce temps,
» une partie des soldats abattaient à coups de hache les
» arbres qui constituent la richesse du pays. Le siége
» dura plusieurs semaines. Salah bey avait juré de ne
» pas lever le camp avant d'avoir détruit Touggourt de
» fond en comble. La poudre et les munitions ne lui
» manquaient pas : sa volonté était une volonté de fer.
» Il fallut donc que le cheïkh Ferhat comprît la situa-
» tion. Un drapeau blanc, signe de soumission, fut hissé
» au haut de la mosquée appelée Djamâ-el-Malekia. A
» cette vue, le bey fit cesser le feu et attendit les pro-
» positions de l'ennemi. Il fut convenu que l'Oued-Rir
» paierait les frais de la guerre et verserait entre les
» mains des Turcs un impôt de trois cent mille réaux
» « *bacelas*, » plus un tribut en chevaux et en esclaves
» gres.

» Tel fut, ajoute en terminant M. Cherbonneau à qui
» nous avons emprunté une partie de cette relation (1),
» le résultat d'une révolte qu'avaient amené la faiblesse

(1) Voir l'*Annuaire archéologique* de la province de Constantine, année 1856-57, p. 118.

» et la pusillanimité des prédécesseurs de Salah Bey. »

Disons encore avec lui que ce bey actif alla quatre fois dans les Ziban, où le rappelaient sans cesse les querelles soulevées par les prétentions contraires de deux puissantes familles, celle des Oulad Bou-Akkaz et celle des Ben-Gana. De ces deux familles qui se disputaient alors la suprématie, la dernière, plus jeune, finit par l'emporter sur sa rivale plus ancienne, grâce à l'appui que lui prêta Salah Bey, ce qui ramena la tranquillité dans le pays. « Là, comme partout, il laissa des souve-
» nirs de son esprit organisateur. Les partages d'eau,
» qui se rapportaient à un ordre de choses déjà ancien,
» n'étaient plus en harmonie avec les mutations nom-
» breuses qu'avait subies la propriété. Salah fit faire le
» recensement des oasis et divisa l'eau proportionnelle-
» ment aux palmiers et aux arbres fruitiers. Ces par-
» tages servaient encore de base à la culture, à l'époque
» où nous avons pris possession des Ziban. »

Il nous reste encore à raconter les dernières expéditions qui signalèrent la fin du règne de Salah Bey, et qui furent moins heureuses. Nous les rapporterons en leur temps et lieu. Voyons maintenant ce qu'il fit comme administrateur.

Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, Constantine, au commencement du dix-huitième siècle, n'offrait à l'œil du visiteur qu'un amas confus de demeures ayant plutôt l'aspect de huttes que de maisons, sillonnées d'un labyrinthe de ruelles sombres et tortueuses, d'où émergeaient çà et là quelques minarets, à côté de vieilles tours ébréchées, d'arceaux, de pans de murs gigantesques, derniers vestiges d'un autre âge qui

ne devaient complétement disparaître que sous le marteau de la civilisation moderne, se substituant à la main du temps, trop lente dans son œuvre de destruction. Salah Bey, qui aimait en tout le faste et la magnificence, n'était pas homme à laisser inachevées les réformes déjà entreprises par ses prédécesseurs, Bou-Hanek et Ahmed El-Colli, pour l'embellissement de leur capitale. Aussi, dès que les loisirs de la guerre le lui permirent, tourna-t-il ses vues de ce côté.

Sa première pensée fut d'élever un temple à la glorification de l'Eternel, et une école pour l'enseignement supérieur de la jeunesse. C'est dans ce double but qu'il jeta les fondements de la mosquée de Sidi-el-Kittani et de la *medersa* qui en forme une annexe. Celle-ci fut achevée en l'an 1189 de l'hégire (de J.-C., 1775), et la mosquée l'année suivante, ainsi que le constatent les deux inscriptions en caractères arabes gravées, l'une au-dessus des tombeaux de la famille de Salah Bey, dont le lieu de sépulture occupe le fond de la cour intérieure de la medersa, et l'autre au-dessus de l'ancienne porte de la mosquée (1). Ce n'est que plus tard, en 1789, que

(1) Cette mosquée que les Français désignent ordinairement sous le nom de son fondateur, a subi, dans ces derniers temps, des modifications assez importantes, nécessitées par les exigences d'une voirie nouvelle. C'est ainsi que sa façade extérieure a complétement changé d'aspect. Il en a été de même de la medersa qui tombait en ruines et qu'on a dû reconstruire en entier, pour la mettre en harmonie avec les édifices qui l'enserrent, la mosquée d'un côté et le palais de justice de l'autre. On n'a conservé que la chapelle funéraire où sont les sépultures de Salah Bey et de ses descendants.

Une dernière tombe vient de s'ouvrir le 22 mai dernier, 1868, pour y recevoir le corps de l'arrière petit-fils de Salah Bey, Mohammed-Chérif, mort après une courte maladie à l'âge de vingt-six ans. Ce jeune homme

la salle des prières fut dotée de la belle chaire en marbre que l'on admire à droite du *mihrab* (1), véritable chef-d'œuvre importé de toutes pièces de la ville de Livourne, en Italie, d'où Salah faisait venir la plupart des matériaux précieux, ainsi que les ouvriers d'art qu'il employait dans ses constructions architecturales.

C'est à cette même époque qu'il fit construire, pour ses femmes, ce grand bâtiment qu'une rue sépare de la mosquée, et dont l'intérieur, si riant, si gracieux, contraste si fort avec la sombre voûte qui y donne accès, et les hautes murailles percées de rares lucarnes grillées qui l'isolent des habitations voisines (2). Mais un embellissement en amène un autre.

Les terrains qui s'étendent au delà, entre la manutention actuelle, la porte d'El-Kantara et le ravin, et qu'on appelait le quartier du Charâ, offraient alors l'aspect le plus triste et le plus désolé. On n'y apercevait dans le bas que quelques maisons de médiocre apparence, qui étaient venues se grouper autour des *medjed* ou oratoires de Sidi-Seffar et de Sidi-Tlemsani. Le reste était complétement désert et ne présentait à la vue que buttes et crevasses. Un tel voisinage cadrait mal avec la

qui, tout enfant, était déjà d'une corpulence extrême, fréquentait plus volontiers les Français que ses coreligionnaires, et s'il n'avait pas adopté leur costume, il en avait pris le langage et les mœurs, non pas pourtant en ce qu'elles ont toujours de plus sage.

(1) On appelle *mihrab* la niche dans laquelle se tient l'imam quand il pontifie, et qui est toujours creusée dans la direction de la Mecque.

(2) Cet édifice, qui occupe l'extrémité de la rue Caraman sur laquelle il forme voûte, et tout un côté de la place Négrier ou du Caravansérail, a longtemps servi d'hôpital civil. Aujourd'hui il est loué aux sœurs de la Doctrine chrétienne, qui y tiennent un pensionnat de demoiselles.

somptuosité des édifices que la main de Salah avait tout à côté fait surgir de terre. Il conçut le dessein de changer l'aspect de ces lieux, tout en les faisant servir à l'agrandissement de la ville. Jusqu'alors les juifs étaient restés un peu disséminés dans tous les quartiers et particulièrement du côté de Bab-el-Djabia, où ils se trouvaient trop mêlés à la population musulmane. Il leur concéda tous ces terrains, à la condition qu'ils y construiraient des maisons, et c'est ainsi que se constitua le quartier juif, à la grande satisfaction des uns et des autres.

Il fit encore construire, en 1789, une autre medersa auprès de la mosquée de Sidi-l'Akhdar, dont elle devint une annexe, et où, comme dans celle de Sidi-el-Kittani, des professeurs nommés par le chef de la province et rétribués sur le budget des mosquées, enseignaient la grammaire, la jurisprudence, l'interprétation du Coran, le dogme de l'unitéisme et la science des *hadits* ou les traditions mohammédiennes (1).

Puisque nous en sommes à parler d'enseignement, le lecteur nous saura peut-être gré de lui faire connaître ici le régime qui était suivi, sous Salah Bey, dans l'intérieur des établissements d'instruction publique. Si on le compare à celui qui était appliqué à la même époque dans nos colléges de France, on verra que, sous bien

(1) C'est dans une des salles de cette medersa qu'ont lieu actuellement les séances du cours public de langue arabe.

Voir, pour plus de détails sur ces divers établissements, les descriptions qu'en a données, dans l'*Annuaire archéologique* de la province, année 1856-57, p. 108 et suivantes, M. Cherbonneau, le savant professeur qui pendant quinze ans a occupé la chaire d'arabe de Constantine, et dont le nom revient si souvent sous notre plume.

des rapports, il ne lui était pas inférieur. Le réglement dont nous allons donner la traduction, bien que rédigé en vue d'une école particulière, devait être, à peu de choses près, le même pour toutes, puisque nous lisons en tête qu'il n'a été fait qu'avec l'approbation de Salah Bey et des membres composant alors le Midjelès. Voici ce réglement qui date du mois de septembre 1780.

« La medersa comprendra un *mesdjed* (ou salle servant à la fois de lieu de prières et de classe) et cinq » chambres, dont une affectée au professeur et les quatre autres aux *tolba* (ou étudiants), une *meïda* (ou piscine) pour faire les ablutions, et une chambre de débarras.

» Les étudiants admis comme pensionnaires dans l'établissement seront au nombre de huit et coucheront » deux dans chaque chambre.

» Il y aura un *oukil* (ou économe) chargé des recettes » et des dépenses, et un portier pour balayer la medersa et allumer les lampes de la salle affectée aux » prières.

» Le traitement du professeur sera de trente réaux » par an, celui de l'oukil de huit réaux, celui du portier de sept réaux, et à chacun des huit élèves, il sera » alloué une somme de six réaux.

» Le professeur devra faire trois classes par jour; la » première commencera au lever du soleil et durera » jusqu'à onze heures, la seconde depuis midi jusqu'à » l'*âceur* (environ trois heures de l'après-midi), et la » troisième depuis trois heures et demie jusque vers le » coucher du soleil.

» Les étudiants devront lire chaque jour quatre *hizab*

» (ou portions déterminées du Coran), deux après la
» prière du matin et deux après celle de l'*âccur*, et ils
» termineront chacun de ces exercices par une prière à
» Dieu pour la mémoire du fondateur de la medersa.

» Ne seront admis dans la medersa que des jeunes
» gens connaissant le Coran par cœur, qu'ils soient de
» la ville ou de la campagne, du rite hanafi ou du rite
» maléki, à la condition toutefois qu'ils ne seront pas
» mariés.

» Aucun pensionnaire ne pourra coucher hors de la
» medersa, à moins de motif grave ou pour aller visiter
» ses parents. Les congés seront de vingt jours ou de
» trente au plus. Si l'élève n'est pas rentré après ce
» délai et qu'il ne fasse pas constater qu'il est malade,
» il sera renvoyé et sa place sera donnée à un des ex-
» ternes suivant les cours ou, à défaut, à un autre
» taleb.

» Tout élève qui aura passé dix années à l'école sans
» faire de progrès et sans montrer de l'aptitude pour
» l'étude des sciences, sera renvoyé et remplacé par un
» autre.

» Celui qui ne vivra pas en bons rapports avec ses
» condisciples, qui sera méchant en actions ou en pa-
» roles, recevra un premier, un deuxième et un troi-
» sième avertissements, après quoi, s'il ne s'est amendé,
» il sera mis à la porte.

» Les employés et les externes ne pourront être admis
» à passer la nuit dans l'établissement sous aucun pré-
» texte.

» Tout élève qui ne suivra pas assidûment les cours
» du professeur, sera renvoyé.

» On ne pourra introduire dans la medersa, en fait
» d'objets alimentaires, vêtements et ustensiles de cui-
» sine, que ceux strictement nécessaires pour l'usage de
» ceux qui l'habitent.

» Les pensionnaires ne pourront faire chauffer leur
» nourriture qu'avec du charbon et jamais avec du bois.
» Ils ne devront point non plus laver leur linge dans
» l'intérieur de l'établissement. »

Tels sont les principaux articles de ce réglement qui, on le voit, laissait peu de loisirs aux élèves en dehors des heures d'étude, puisque celles-ci devaient se succéder presque sans interruption depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les progrès auraient donc dû être fort rapides, si toutes ces heures avaient été bien employées ; mais pouvait-il en être ainsi ? En négligeant complétement de donner satisfaction aux besoins du corps, c'était méconnaître le jeu des forces actives humaines, et rompre les lois d'équilibre que la nature a assignées au développement simultané des facultés physiques et des facultés intellectuelles qui, dans la jeunesse surtout, doivent être exercées tour à tour, sous peine de se neutraliser mutuellement. Pour ces dernières en particulier, une tension trop continue amène bien vite le relâchement dans les ressorts qui les font mouvoir, et alors l'intelligence perdant son activité première, devient paresseuse, nonchalente, apathique, comme le corps dont elle a voulu maîtriser les instincts. Comme lui, elle s'atrophie et n'est bientôt plus qu'une machine desservie par une autre machine. Si à cette cause radicale d'insuccès, on joint les mauvaises méthodes d'enseignement qui étaient et sont encore suivies

dans les écoles musulmanes, on comprendra alors pourquoi, dans le réglement qui nous occupe, dix années étaient exigées pour juger des progrès d'un élève et constater son aptitude aux sciences. Et pourquoi, à part quelques natures d'élite, cette classe de *tolba*, qui aurait dû représenter le savoir et le travail intellectuel, n'était et n'est en réalité que le type de la fainéantise et de l'ignorance.

En dehors du vice que nous venons de signaler et qui était plutôt le fait de la routine que l'application d'un système nouveau, il est juste de reconnaître que beaucoup de dispositions de ce réglement sont empreintes d'un grand esprit de sagesse et de prévoyance, et témoignent de cette impulsion organisatrice donnée par Salah Bey à tout ce qui se faisait par lui ou autour de lui.

L'instruction, du reste, fut une de ses préoccupations constantes, et il trouva pour le seconder dans ses vues, trois hommes d'un profond savoir, le cheïkh Abd El-Kader Er-Rachedi, mufti hanafi, Châban ben Djelloul, cadi hanafi, et El-Abbassi, cadi maléki, qui unirent leurs efforts aux siens pour relever le goût des fortes études et des belles-lettres tous les jours dépérissant. Outre les encouragements donnés aux particuliers qui s'offraient à concourir d'eux-mêmes à cette œuvre de régénération, il consacra une partie des revenus de la province à faire bâtir ou à relever, non-seulement à Constantine, ainsi qu'on l'a vu, mais aussi dans plusieurs autres villes et jusque dans les oasis, des mosquées et des écoles. Il les dota encore de nombreux *habous* (1), ou leur fit resti-

(1) Biens constitués inaliénables au profit d'une famille, d'un établisse-

tuer ceux qui leur avaient été primitivement affectés par leurs fondateurs, et que l'incurie ou la mauvaise gestion des oukils avait laissé perdre ou qu'ils avaient détournés à leur profit personnel.

Pour la ville de Constantine, où les constitutions de habous avaient pris un développement considérable, une mesure radicale était dévenue urgente pour mettre fin aux nombreux abus qui, avec le temps, s'étaient introduits dans leur administration. A cet effet il rendit un arrêté, en date de la seconde dizaine du mois de rebiè-el-aouel, 1190 de l'hégire (1er-10 avril 1776 de J.-C.), par lequel il enjoignait aux cadis et aux muftis d'avoir à rechercher tous les biens habous qui composaient la dotation des mosquées, ainsi que les mosquées elles-mêmes qui avaient été détournées de leur destination première, et de consigner le résultat de leur enquête sur un registre ou sommier de consistance dont il serait fait quatre exemplaires, pour être déposés, l'un chez le chef du beït-el-mal, l'autre chez le cheïkh-el-bled, le troisième chez le cadi hanafi et le quatrième chez le cadi maléki. C'était un excellent moyen pour mettre fin aux abus qui avaient motivé une si sage décision et en prévenir le retour (1).

ment religieux ou d'utilité publique, et dont on ne peut disposer qu'à titre d'usufruitier.

(1) Cette pièce que nous avons été appelé à traduire, il y a quelques années, pour le compte du service des domaines, a été tout récemment publiée par M. L. Féraud, qui en a donné le texte original avec sa traduction en français dans la *Revue africaine*, numéro du mois de mars 1868, p. 123 et suivantes. Nous nous associons de tout point aux observations dont il la fait suivre, et nous faisons avec lui des vœux pour que les nombreux et précieux documents enfouis dans les archives des domaines de

Cette organisation apportée dans la gestion d'un service public jusque-là abandonné, sans contrôle, aux seuls soins d'oukils négligents ou cupides, et à laquelle nul de ses prédécesseurs n'avait jamais peut-être songé, quelque simple qu'elle puisse paraître aux yeux d'un administrateur français, n'en fait pas moins le plus grand honneur à l'esprit d'initiative et d'ordre du bey Salah. Ainsi en jugeront, du moins, tous ceux qui sont un peu initiés aux mœurs de la société arabe et qui savent combien les idées de régularité, d'ordre, de prévoyance, sont incompatibles avec le laisser-aller des musulmans et leur sont même antipathiques. Ce n'est pas d'ailleurs un de ses moindres titres à la reconnaissance de l'administration actuelle des domaines, à laquelle incombe aujourd'hui le devoir de sauvegarder ces biens, devenus, par droit de conquête, biens de l'Etat, et qui, sans cette mesure de précaution, auraient été indubitablement à jamais perdus pour lui.

En même temps qu'il cherchait à répandre parmi les citadins le goût des belles constructions, et à rallumer chez eux le flambeau des études, Salah Bey ne négligeait pas non plus les encouragements à donner à l'agriculture et aux travaux des champs. Sachant que rien n'est contagieux comme l'exemple, surtout quand il procède

Constantine ne restent pas plus longtemps muets, faute d'une traduction qui en fasse connaître le contenu. Ce n'est pas ainsi qu'on a pensé à Alger, où depuis longtemps un homme de savoir et d'étude, M. Albert Devoulx, a été mis à la tête de ce service et a pu livrer à la publicité de nombreux travaux, dont chacun apprécie l'utilité et le mérite. Pourquoi n'en est-il pas de même à Constantine? Ce serait tout à la fois servir l'intérêt public que cette administration représente, et venir en aide à l'histoire locale si pauvre en documents authentiques.

de haut, il créa en face de la principale porte d'entrée de Constantine, ce charmant jardin ou plutôt cette fraîche oasis que l'on voit à quelques kilomètres à l'ouest de la ville, sur le dernier contrefort du Chettaba, et dont il fit sa campagne de plaisance (1). Au Hamma, il propagea la culture du riz, et établit une noria au-dessous du lieu où s'élève actuellement le moulin Trakley, pour arroser les rizières qu'il avait lui-même créées en cet endroit (2). A Bône, il fonda des habous dont les revenus devaient être affectés à creuser et à entretenir des canaux destinés à recevoir les eaux stagnantes de la plaine et à les faire déverser dans la Seybouse. En outre, à tous ceux qui lui en faisaient la demande, il concédait des chutes d'eau, avec autorisation d'y construire des moulins, industrie si nécessaire et qui pourtant faisait presque partout défaut dans ce pays.

Le commerce extérieur attira également ses soins ; car il avait compris qu'en multipliant les échanges et en donnant un écoulement aux produits de la province, il enrichissait en même temps les producteurs et le trésor public. Mais pour mieux assurer la rentrée des sommes

(1) Il avait acquis ce terrain de la dame Aïcha bent Hosseïn Bey, moyennant le prix de trois cents réaux, par acte en date de fin septembre 1783. Les Français désignent ce jardin sous le nom de jardin Salah Bey. Il est connu des Arabes sous celui de Sidi Mohammed El-Rourab (Monseigneur Mohammed le Corbeau), nom d'un marabout dont nous raconterons plus loin la fin tragique.

(2) Nous lisons dans un auteur arabe que le riz était également cultivé autrefois chez les Djendel, tribu du cercle de Milianah. Desfontaines parle, dans ses voyages, de la culture du riz sur les bords de la Mina et autres cantons, et Schaw cite de même les plaines du Sig, de l'Habra, le Hamma de Constantine et les bords de la Medjerdah.

que cette source de revenus devait procurer au beylik, il institua dans chacun des ports de Collo, Stora, Bône et La Calle, des oukils chargés de percevoir régulièrement les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises échangées. Ainsi, sans pressurer ses administrés, il accrut considérablement les ressources du trésor et put faire face à toutes les dépenses que nécessitaient les nombreuses créations d'utilité publique dont il dota la province.

Il déplaça encore une fois la zmala et lui assigna pour lieu de campement les riches plaines de Melila, sur la route de Batna, où elle est restée depuis définitivement fixée. A chaque famille, il concéda un certain espace de terrain, et ainsi se constitua la tribu des Zemoul, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Il fit achever les constructions du bordj d'El-Fesguia, commencées par son prédécesseur Ahmed El-Colli, et constitua en *azel*, ou terres domaniales, tout le territoire d'El-Fesguia et de Kercha, si riche en prairies et en terres labourables. Ce furent les gens des Segnïa qui eurent mission de les mettre en culture, et on y transféra le dépôt des chevaux que le beylik entretenait soit pour servir à la propagation de l'espèce, soit pour les besoins du service. Au moment de la moisson, les vastes magasins que renfermait le bordj s'emplissaient des grains récoltés sur ces deux azels. L'orge était affectée à la nourriture des chevaux, et le blé était partagé entre le bey, le kaïd de la zmala, les palefreniers, l'*ouakkaf* (sorte de garde-champêtre) et le gardien du bordj, à qui incombait la haute surveillance sur les labours et la rentrée des récoltes, et qui, en raison de l'importance de ses fonctions, portait le titre de kaïd-el-bordj.

Enfin, une des dernières entreprises du bey Salah et celle dont la réalisation devait être, pour la population de Constantine, d'une utilité sans égale, fut la réédification du pont dit El-Kantara, qu'il eut cependant la douleur de ne pouvoir achever lui-même.

Constantine, on le sait, par sa position aérienne, forme une sorte d'îlot, ne se reliant à la terre-ferme que par une langue de terre, aujourd'hui il est vrai fort élargie, qui s'étend depuis la porte Valée jusqu'au Coudiat-Ati, point de jonction actuel de toutes les routes qui de Philippeville, Milah, Sétif, Batna et Guelma, viennent aboutir à Constantine. Au temps des Romains, cinq ponts donnaient accès à la ville. Quatre ont complétement disparu; un seul a été conservé. C'est celui qui reposait à l'origine sur l'extrémité en amont de la première des trois voûtes naturelles sous lesquelles s'engouffre le Roumel, avant d'arriver aux cascades. A l'époque où Peyssonnel visita la province, ce pont même n'était plus depuis longtemps en état d'être utilisé. « Vers le milieu de » la ville, dit-il, on trouve un pont d'une très-belle fa- » brique, qui a trois rangs d'arcades et environ deux » cent cinquante pieds d'élévation; mais il est assez » étroit..... Deux arches sont tombées (1). » Et d'après le dessin qu'il en a laissé, on peut voir que les deux arches tombées étaient celles les plus rapprochées de la ville.

Soixante ans plus tard, fin septembre 1785, un autre voyageur français, le naturaliste Desfontaines, visitait ces mêmes lieux, et voici la description qu'il nous a laissée de l'état du pont à cette époque.

(1) *Voyages de Peysonnel*, p. 302

« On y voit, dit-il, les ruines d'un ancien pont bâti » avec beaucoup de hardiesse et de solidité. Il était com- » posé de quatre grandes arches fort élevées, deux » étaient supérieures, l'une des deux inférieures existe » encore. Les piliers qui les soutenaient sont carrés et » fort gros. Les pierres sont carrées oblongues, et leur » milieu est inégal. Il y a encore deux petites arches à côté » des premières, qui sont posées contre le rocher et qui » servaient d'arcs-boutans. Les deux grandes arches sont » fort élevées; elles ont au moins quarante-cinq pieds. » Sur la pile moyenne, vers le haut, on voit deux élé- » phants en bas-relief. Sur deux grosses pierres au-des- » sus des éléphants, une femme est représentée avec ses » jupes retroussées jusqu'aux genoux ; au-dessus de sa » tête est une coquille. Cet ouvrage n'est pas bien tra- » vaillé. Il y avait un second rang d'arches au-dessus des » deux premières, il en existe encore des piliers et une » petite portion des arcades (1). »

(1) *Voyages de Desfontaines*, publiés par Dureau de la Malle, p. 216.

Le naturaliste français Desfontaines, après avoir visité la régence de Tunis et les provinces d'Oran et d'Alger, partit de cette dernière ville pour Constantine le 18 septembre 1785, et y arriva huit jours après. Voici ce qu'il nous dit du bey Salah, que du reste il ne nomme point, et de l'état de la ville à cette époque.

« Le bey me fit loger dans une de ses maisons, et ordonna qu'on me » fournit tout ce dont j'aurais besoin. Je lui fis ma visite : il me reçut » avec beaucoup d'amitié et me fit présenter un fauteuil. Il parlait l'ita- » lien avec facilité... Le bey avait plusieurs esclaves italiens. Son chirur- » gien qui était napolitain, me fit beaucoup d'amitiés..... Je demandai au » bey une escorte pour me conduire à Bône; il me l'accorda de très- » bonne grâce. »

Quant à la ville de Constantine, « elle est, dit-il, extrêmement peu- » plée; les habitants sont très-ennemis des chrétiens, et j'y ai reçu beau- » coup d'injures.... Les rues sont étroites, mais les maisons sont assez

Tel était l'état du pont, quand en 1792 Salah Bey entreprit de le faire relever. A cet effet il fit venir de Mahon l'architecte don Bartholoméo, qui n'eut qu'à rebâtir la partie supérieure, les deux arches inférieures et les trois piliers qui les soutenaient, se trouvant encore en bon état, ainsi qu'on vient de le voir par ce qu'en dit Desfontaines. « Le travail de réédification, nous apprend M. Ber-
» brugger, devait être effectué avec des pierres apportées
» des Baléares ; mais il n'arriva qu'un seul chargement à
» Stora, parce que le bey trouva que les matériaux lui
» revenaient ainsi trop cher. Il se décida à en extraire
» sur place au plateau du Mansoura, près de l'ancienne
» fortification de campagne, appelée batterie tuni-
» sienne (1). » Il utilisa aussi les pierres de l'arc de triomphe qui existait de l'autre côté du pont et que les Arabes désignaient sous le nom de Ksar-el-Roula (le château de l'ogresse). Mais cette œuvre, une des plus

» bien bâties et toutes couvertes en tuiles. Les rues sont pavées pour la
» plupart. Les principales maisons sont construites avec les ruines de
» l'ancienne ville. »

Au sujet du chirurgien napolitain dont parle Desfontaines, nous ferons ici remarquer que dans les anciennes régences d'Alger et de Tunis, bien que la science médicale fût tombée dans le plus complet abandon et eût été remplacée par le charlatanisme et la foi aux amulettes, elle n'en jouissait pas moins auprès des puissants d'un très-grand crédit. Les pachas et les beys qui avaient quelque peu souci de leur santé, ne manquaient pas d'avoir avec eux un ou plusieurs médecins européens. C'est ainsi que Salah Bey entretenait à son service un chirurgien napolitain, comme le bey Bou-Kemia avant lui avait un chirurgien hollandais, Sanson, qui était son esclave. Ce dernier fut d'une grande utilité au voyageur anglais Shaw, lorsqu'il visita Constantine ; car il lui fournit, comme il le déclare lui-même dans sa préface, quantité de remarques touchant la géographie de cette province.

(1) *Revue africaine*, année 1868, p. 133.

utiles et des plus hardies que le génie de Salah Bey eût osé entreprendre, devait néanmoins tourner à sa perte, en servant de prétexte aux envieux et aux détracteurs pour le desservir auprès du pacha d'Alger et satisfaire leurs rancunes (1).

Les réformes introduites par ce prince dans l'administration et surtout dans l'enseignement primaire, bien qu'inspirées par l'amour du bien public, n'avaient pas été sans froisser certains préjugés, sans nuire même à quelques intérêts individuels. Une caste en particulier, celle des marabouts, gens affiliés pour la plupart aux

(1) L'œuvre de l'architecte mahonnais ne devait avoir qu'une durée assez éphémère pour un ouvrage de cette importance. Le 18 mars 1857, c'est-à-dire moins de soixante-cinq ans après sa réédification, à sept heures et demie du matin, une des piles supérieures du pont, celle la plus rapprochée de la ville, s'est écroulée, entraînant dans sa chute les deux arceaux qu'elle supportait, ainsi que vingt-deux mètres de la conduite d'eau qui alimente la ville. Cet accident obligeait de le démolir entièrement : on y procéda le dimanche 30 mars suivant, à coups de canon, et tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à ce spectacle unique, n'oublieront certainement jamais l'instant vraiment solennel où, fléchissant sur ses piles minées par les boulets, comme un géant pris d'ivresse, cette masse colossale se balança l'espace de quelques secondes dans l'air comme si, avant de se précipiter dans le gouffre, elle eût voulu en sonder la profondeur, et puis s'affaissa sur elle-même tout d'une pièce, pour disparaître dans l'abîme.

Ce pont, aujourd'hui l'un des plus grandioses et des plus hardis que l'on puisse voir, a été reconstruit à nouveau en 1863, sous la direction de l'administration des ponts et chaussées. Il se compose, de chaque côté des deux rives, de deux viaducs formés de deux arcades en maçonnerie, qui laissent entre eux une distance de cinquante-six mètres. Au-dessus de cet espace, s'élance une arche en fonte qui réunit les deux séries d'arcades et se trouve ainsi jetée au-dessus d'un gouffre de cent vingt mètres de profondeur. Il est plus élevé que l'ancien pont de vingt mètres, et son axe au lieu de passer sur la voûte naturelle où l'on voit encore la base du pont romain primitif, est un peu en amont.

ordres religieux qui sont les sociétés secrètes du monde musulman, et dont toute l'influence reposait sur la crédulité aveugle, fille née de l'ignorance, n'avait pu voir sans un certain dépit les efforts que faisait Salah Bey pour répandre l'instruction jusque dans les tribus, et chercher à dissiper les ténèbres de l'erreur. De là des haines sourdes qui, n'osant d'abord se produire ouvertement, tant que s'était maintenu l'enthousiasme excité par les victoires et les réformes glorieuses qui signalèrent les premières années du règne de ce prince, devaient, dès que l'étoile commencerait à pâlir, éclater en hostilités ouvertes.

Entre tous ces mécontents, le marabout Sidi-Mohammed se faisait remarquer par ses critiques acerbes et ses violentes diatribes. Comptant sur l'impunité, le premier il osa braver ostensiblement la colère du bey, en intriguant contre lui et cherchant à entraîner dans son opposition les *khouan*, qui n'étaient que trop disposés à le seconder. Sa grande réputation de sainteté et l'immense popularité qu'il s'était acquise, lui faisaient croire qu'il pouvait tout oser. Salah Bey ne le permit pourtant pas. Le jour où il eut la conviction certaine que le saint homme travaillait à miner son pouvoir, il ne vit plus en lui qu'un sujet en révolte et le condamna à mort. A l'heure dite, malgré les prières des *oulémas*, malgré la profonde sensation que cette sentence avait causée en ville, en présence de toute la population assemblée, l'arrêt reçut son exécution. Mais, ajoute la légende, au moment où la tête du marabout roulait sur le sol ensanglanté, son corps se transforma en corbeau, et l'oiseau de sinistre augure s'élançant à tire-d'aile vers cette maison de plaisance

que le prince avait fait construire en face de la ville, y jeta une malédiction. Salah, qui pouvait bien n'être pas tout-à-fait exempt de superstition, crut au miracle. Il se repentit et, pour apaiser les mânes de sa victime, il fit élever sur l'emplacement où le corbeau s'était abattu, l'élégant mausolée à coupole blanche, que l'on a désigné depuis sous le nom de Sidi-Mohammed-el-Rourab ou *Monseigneur Mohammed le Corbeau* (1).

Cependant son repentir, s'il en eut, ne fut pas assez profond pour lui faire désormais courber silencieusement la tête et abdiquer le souverain pouvoir devant les menées de jour en jour plus audacieuses du parti religieux. Il le fit bien voir.

Le cheïkh Sid-Ahmed-Ez-Zouaouï, celui-là même que nous avons vu en quelques heures de nuit franchir des centaines de lieues et couler bas la flotte espagnole, après avoir été longtemps l'ami et le conseiller de Salah, s'était à la longue séparé de lui, pour faire cause commune avec ses ennemis. Retiré maintenant dans sa montagne d'Ouazgar, il était le centre autour duquel venaient se rallier tous les mécontents. Le bey ne pouvant souffrir, aux portes mêmes de sa capitale, un foyer permanent de révolte, résolut de le disperser. Une petite colonne expéditionnaire, composée uniquement de Turcs, fut envoyée contre le marabout et ses adhérents, qui prirent la fuite à son approche. On ravagea tout le canton; mais le but principal de l'expédition, qui était de s'emparer de la personne du cheïkh, ne fut pas atteint.

(1) C'est ainsi du moins que l'explique la tradition rapportée par M. Cherbonneau dans le premier volume de la *Société archéologique de Constantine*, p. 130.

Ses disciples parvinrent à le soustraire à la colère du bey, en lui offrant un asile, et dans la suite ils ne manquèrent pas d'exploiter cet évènement au profit de la plus grande gloire de leur maître. Voici donc comment la légende raconte cette audacieuse entreprise du bey Salah.

Dès que le cheïkh eut connaissance qu'une razia allait être opérée sur ses terres, et que l'ordre était donné de le faire prisonnier, il s'enfuit de sa montagne, mettant lui-même le feu à tous les hameaux qui se trouvaient sur son passage. Il était suivi d'une multitude de partisans, gens de la ville et de la campagne, dont le nombre ne s'élevait pas à moins de trois mille. Arrivés au village de Mechta-Nahar, ils furent arrêtés dans leur course par un serpent d'une dimension monstrueuse, qui leur barrait le chemin et que Dieu seul pouvait vaincre. A sa vue, le cheïkh ordonna à la foule de le mettre à mort; mais tous les efforts réunis furent vains. Alors il descendit lui-même de cheval et, ce que trois mille hommes n'avaient pu faire, le saint l'accomplit en une seconde. Il lui suffit de lever le pied sur le monstre, pour qu'à l'instant il expirât en se tordant dans les convulsions de la rage et rendant un flot de bave. Puis se tournant vers la foule émerveillée : « Tout pouvoir, s'écria-t-il, appar-
» tient à Dieu et nous sommes ses esclaves. Par Dieu!
» je ne redoute aucune créature et n'ai crainte que de
» Dieu. » Cela dit, il ordonna à tous ceux qui le suivaient de regagner leurs foyers, et lui-même reprit le chemin de sa demeure.

Cependant le soir même de cette journée, après le coucher du soleil, une troupe de soldats turcs comman-

dés pour la razzia, sortait en silence des portes de Constantine et se dirigeait, à la faveur des ténèbres de la nuit, vers le Djebel-Ouazgar, pour y surprendre le marabout récalcitrant et l'amener enchaîné au maître. L'espoir d'un riche butin leur avait fait hâter le pas. Aussi, après une marche forcée de huit heures, quand l'aube du jour commença à poindre et qu'ils purent distinguer un fil blanc d'un fil noir, se trouvèrent-ils..... déception amère ! au pied même du Coudiat-Ati, autour duquel ils n'avaient fait que tourner la nuit entière, croyant aller toujours de l'avant. Purent-ils, comme autrefois les augures, se regarder sans rire ? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Mais elle ajoute que tout penauds, ils rentrèrent en ville, la tête basse et confus d'avoir été ainsi joués par la vertu miraculeuse du saint, dont ils ne pouvaient plus désormais méconnaître le pouvoir occulte.

Quand on vint annoncer au bey cette étrange déconvenue, il refusa tout d'abord d'y croire. Pourtant en présence des affirmations réitérées du chef de la troupe expéditionnaire et des soldats qui la composaient, il dut se rendre à l'évidence et, à son tour, il se repentit d'avoir osé tenter une aussi coupable entreprise. Pour apaiser la colère du saint homme offensé, il lui fit amende honorable et lui envoya de nombreux présents; mais il était trop tard. Le marabout avait appelé sur lui, sur ses enfants, sur son entourage et en particulier sur les Oulad-ben-Zékri, la malédiction divine. Six mois après, la colère du ciel s'appesantissait sur lui : il périssait de mort violente, et le cheïkh Ez-Zouaoui restait triomphant et vengé.

Pourtant le démon qui semblait poursuivre Salah Bey

et le pousser à sa perte, l'engagea dans une nouvelle entreprise non moins impie que les deux précédentes.

La zaouïa du cheïkh Sidi-Obéïd, dans le pays des Hanencha, jouissait à cette époque d'une grande réputation. On vantait beaucoup ses richesses et surtout ses nombreux troupeaux de chameaux. Salah, poussé par une idée de convoitise, résolut de se les approprier, et voici le stratagème qu'il imagina.

Il avait appris que leurs chameaux, au nombre de deux mille, avaient été envoyés dans le Tell, pour y prendre des grains pour le compte et sous la conduite de gens appartenant à la tribu des Nememcha, alors en révolte contre son autorité. Immédiatement il dépêcha son *bach-séïar*, Bourennan ben Zékri, vers Ibrahim ben Bou-Aziz, cheïkh des Hanencha, en apparence pour l'entretenir de quelques affaires relatives à son commandement, mais au fond pour s'entendre avec lui sur les meilleurs moyens à prendre pour exécuter le coup de main prémédité. Ben Zékri ne s'acquitta que trop bien de sa mission. Arrivé au pays des Hanencha, il exposa au cheïkh Ibrahim le but secret de son voyage, et dès que l'approche du convoi leur fut signalé, ils firent monter à cheval les gens du goum et les lancèrent sur la caravane. Les conducteurs bien que nombreux n'essayèrent même pas de soutenir l'attaque. Ils s'enfuirent, et tous les chameaux avec leur chargement furent capturés. Ben Zékri reprit le chemin de Constantine, pourchassant devant lui ce riche butin, malgré les réclamations des Oulad-Sidi-Obéïd qui soutenaient que les chameaux étaient à eux et non point aux Nememcha.

Salah alla à sa rencontre jusqu'au Bardo et le félicita

fort de sa capture. Toutes les bêtes furent marquées au timbre du beylik et réunies au troupeau commun. Les Oulad-Sidi-Obéïd qui s'étaient eux aussi rendus à Constantine, espérant être plus heureux auprès du bey, ne reçurent de lui qu'un froid accueil. Il resta sourd à leurs raisons et à leurs prières, et les renvoya sans rien leur restituer. Ils s'en retournèrent donc en pleurs vers leur père, le cheïkh Sidi Obéïd, auquel ils racontèrent l'inutilité de leur démarche. Le vieillard ne pouvant se venger par la force de l'injuste spoliation dont il était la victime, voua lui aussi à la malédiction divine son persécuteur, et composa une *kacida* (ou pièce de vers) dans laquelle, dit-on, il prédisait clairement sa mort prochaine.

Quoi qu'on doive penser des malédictions lancées contre lui par le parti religieux, il est certain que dans les derniers temps de son gouvernement, Salah Bey s'était fait beaucoup d'ennemis, même dans les autres classes de la société, et les événements qui suivirent bientôt semblèrent donner raison à l'opinion publique.

Pour Bourennan ben Zékri qui avait été l'auteur du coup de main que nous venons de raconter, mandé à Alger pour donner des explications sur ce fait, il ne parvint que faiblement à se justifier des accusations portées contre lui par le cheïkh Sidi-Obéïd. Cependant le pacha le laissa repartir; mais il envoya l'ordre secret à Salah Bey de le mettre à mort. Salah, sans aucune pitié pour un trop fidèle serviteur, lui fit rompre les membres sur la place publique, et son frère eut la tête tranchée.

A quelques jours de là, le pacha auquel les ennemis de Salah Bey avaient insinué qu'il aspirait à se rendre

indépendant dans sa province, prononçait sa destitution et lui donnait pour successeur un Turc d'Oran du nom d'Ibrahim.

IBRAHIM BEY, dit BOU-SEBA.

28 de doul-hidja, 1206. — (17 août 1792.)

Gouverne trois jours.

Ibrahim arriva *incognito* à Constantine et s'aboucha d'abord avec le caïd el-Casbah, auquel il communiqua sa nomination et les ordres du dey. Ils se concertèrent donc ensemble pour procéder sans bruit à l'arrestation de Salah, et leurs mesures furent si bien prises, que ce jour-là même l'ex-bey était saisi dans sa demeure et jeté en prison.

Ibrahim se rendit aussitôt au palais du gouverneur, où avaient été convoqués en toute hâte les membres du divan, les grands fonctionnaires et les notables de la ville. Il prit place sur son siége et revêtit le caftan d'investiture, pendant que le bach-kateb donnait lecture du firman qui le nommait bey de la province de l'Est. Ensuite tous les personnages présents lui souhaitèrent la bienvenue, et au dehors la foule y répondit par de bruyantes acclamations.

Quand la cérémonie fut terminée et que l'assemblée se fut retirée, Ibrahim fit sortir Salah de sa prison et ordonna qu'on l'amenât devant lui, après l'avoir débarrassé de ses fers. Il le fit asseoir à ses côtés, lui dit de bannir toute crainte et l'assura de son intervention auprès du pacha, pour faire révoquer l'ordre donné de le

mettre à mort. Séance tenante il écrivit à Alger pour solliciter la grâce de son prisonnier. Puis il lui permit de se retirer dans sa maison, afin de calmer les inquiétudes de ses enfants et de toute sa famille. Salah étonné des bons procédés d'Ibrahim à son égard, lui en adressa de vifs remercîments et courut se renfermer chez lui, où son retour fut pour les siens un grand sujet de joie : ils ne comptaient plus le revoir.

Mais en recouvrant la liberté, le prisonnier d'un jour voulut aussi recouvrer le pouvoir de la veille. Il se souvint qu'hier encore il était bey de Constantine et commandait en maître souverain dans toute la province. Il conçut donc le projet de reconquérir par la force le titre qui venait de lui être retiré, dût-il y arriver en passant sur le corps de l'homme qui lui avait si généreusement laissé la vie. Dès lors l'ambition étouffant chez lui la reconnaissance, il arma secrètement ses serviteurs et ses mamelouks, et le troisième jour, dans la nuit, il sortit à leur tête, se dirigeant vers le palais où sommeillait son successeur. Massacrer les gardes qui en défendaient l'entrée et pénétrer dans l'appartement d'Ibrahim, fut l'affaire d'un instant. Le nouveau bey surpris dans son lit, n'eut pas même le temps d'appeler à son aide les fidèles serviteurs qu'il avait amenés avec lui d'Oran. Il périt sous les coups de ses assassins et Salah put, avant de se retirer, contempler le cadavre sanglant et inanimé de sa victime.

Le gouvernement d'Ibrahim Bou-Sebâ n'avait duré que trois jours. Sur sa tombe on grava l'épitaphe suivante, dont M. Féraud a déjà donné le texte arabe avec sa traduction dans l'*Annuaire archéologique* de 1867, et que nous reproduisons ici :

بسم الله الرحمن الرحيم

هذه ضريح المرحوم بكرم الله تعالى

الحي القيوم الشهيد السيد

الفادم على مولاه الكريم ابراهيم باي

رحمه الله وادخله فردوسه

توفي ليلة الاثنين

تاريخ شهر محرم

سنة ١٢٠٧

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux!

» Ceci est le tombeau de celui qui est mort au sein de » la bonté de Dieu très-haut, vivant et éternel; du mar- » tyr (qui a succombé de mort violente), de celui qui se » dirige vers son Seigneur, le généreux par excellence, » Ibrahim-Bey. — Que Dieu lui accorde sa miséricorde » et l'introduise dans son paradis!

» Il est décédé dans la nuit du lundi, à la date du » mois de moharrem de l'an 1207 (de l'hégire). »

Au sujet de cette date, nous ferons une remarque. Le graveur a bien eu soin de noter l'année, le mois, le nom même du jour de la semaine et presque l'heure où a eu lieu le décès du bey Ibrahim; mais il a oublié de

nous indiquer le quantième du mois. Or, comme le mois de moharrem de cette année 1207 comporte cinq lundis, il s'en suit que cette indication du jour de la semaine loin d'être complète, n'ajoute rien ou presque rien à la fixation de la date, puisqu'elle laisse planer le vague sur le mois entier. Cependant en nous aidant des dates connues de certains faits qui précédèrent ou suivirent la mort d'Ibrahim, nous n'hésitons pas à fixer ce quantième au lundi, 2 de moharrem, qui correspond à la nuit du 20 au 21 août 1792 de l'ère chrétienne. Et voici sur quelles inductions nous nous basons.

Ibrahim avait pris le pouvoir le lendemain de l'arrestation de Salah Bey, qui eut lieu le 16 août (27 de doulhidja 1205 de l'hégire), suivant les documents faisant partie des archives de la Compagnie royale d'Afrique, que nous avons déjà cités plus haut en note (1). D'un autre côté, l'épitaphe nous dit qu'il mourut dans la nuit du lundi, ce qui correspond pour nous à la nuit du dimanche au lundi, puisque les musulmans comptent leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre. Or, le 16 août 1792 étant un jeudi, et le gouvernement du bey n'ayant duré que trois jours, vendredi, samedi et dimanche, la nuit du lundi de l'épitaphe ne peut être autre que celle du 20 au 21 août suivant, laquelle correspond au 2 du mois de moharrem de l'année 1207.

Ceci nous permet de rectifier une erreur chronologique que nous voyons se reproduire invariablement dans presque toutes les listes des beys de Constantine qui ont été publiées jusqu'à ce jour. Ces listes fixent l'avène-

(1) Voir page 329.

ment du bey Ibrahim à l'année 1207 de l'hégire, tandis qu'en réalité cet avènement doit être reporté au 28 du mois de doul-hidja de l'année 1206. Il est vrai que deux jours seulement séparent cette date du commencement de l'année 1207; mais puisque nous avons ici les éléments suffisants pour fixer d'une manière précise ce point de l'histoire locale, nous devons d'autant moins les négliger qu'ils sont plus rares et qu'on peut, quand ils se présentent, les considérer comme une bonne fortune.

Revenons à Salah Bey que nous avons laissé face à face avec sa victime.

Quand ses sicaires eurent, avec une sorte de rage qu'ils semblaient puiser dans les yeux mêmes et la voix de leur maître, achevé de massacrer tous les serviteurs du bey expirant (1), Salah s'installa de nouveau avec eux dans ce palais que venaient de lui livrer la trahison et le meurtre. Son ambition était satisfaite. Le pouvoir qu'il venait de récupérer par la force, la force devait le lui maintenir. Il le pensa du moins ainsi; car dès ce jour il aspira à une indépendance absolue et se mit en révolte ouverte contre son suzerain. Mais son triomphe ne devait pas être de longue durée.

A peine la nouvelle du meurtre d'Ibrahim se fût-elle

(1) Un témoin oculaire nous a raconté que ces serviteurs, qui étaient au nombre de quarante, furent conduits hors de Dar-el-Bey, sur la petite place qui se trouvait à l'entrée du Souk-es-Serradjine, et furent égorgés l'un après l'autre comme des moutons dans une boucherie. Le sang, nous disait-il, coulait en telle abondance, qu'en un instant la rue en fut inondée, et qu'il se forma en face de la porte du fondouk aux huiles (lequel est au bas de cette rue), une véritable mare de sang humain qui en obstruait l'entrée.

répandue dans la ville, qu'elle excita contre son auteur une indignation générale. La population n'était plus avec Salah et, loin de le suivre dans sa rébellion, elle prit au contraire les armes contre lui et s'insurgea. Vainement les Turcs et les quelques partisans qui tenaient encore pour l'ex-bey essayèrent-ils d'en imposer à la foule par l'intimidation. Il fallut en venir aux mains et faire parler la poudre. Durant plusieurs jours on se battit dans les rues, et il y eut de part et d'autre nombre de morts et de blessés, sans avantage décisif pour aucun des deux partis.

Pendant ce temps, les notables de la ville qui avaient tout à craindre de la nouvelle fortune de Salah Bey, s'il sortait triomphant de la lutte, avaient expédié en toute hâte des courriers à Alger, pour annoncer au pacha, Baba Hassan, la mort du bey Ibrahim et l'attitude prise par l'ex-bey Salah.

A cette époque vivait à Alger ce fils de Bou-Hanek que Salah Bey, on se le rappelle, avait voulu, au début de son investiture, sacrifier à son ressentiment, et qui n'avait échappé à la mort qu'en s'éloignant en fugitif de sa patrie. Vingt années d'exil loin de lui faire rien oublier, rien pardonner, n'avaient servi au contraire qu'à entretenir et à accroître en lui les sentiments de haine que, dans sa fuite, il avait emportés contre son persécuteur. Si longue qu'eût été l'attente, il savait que l'heure de la vengeance viendrait un jour, et l'heure en effet venait de sonner. Il fallait la saisir. Le fils de Bou-Hanek n'y manqua point.

Dès qu'il eut connaissance de ce qui venait de se passer à Constantine, il se fit présenter au pacha par quel-

ques membres du divan avec lesquels il était en relations, et lui dit : « Seigneur, si vous consentez à me » nommer bey de la province de l'Est, je me charge de » Salah, et il ne se passera pas bien des jours avant » que vous ne receviez la nouvelle de sa mort. »

Le pacha n'ignorait pas les dispositions intérieures de l'homme qui venait ainsi solliciter de lui-même une faveur qui n'était pas sans péril. Il n'hésita donc pas à le nommer à la place du bey prévaricateur; car il savait qu'en bonne politique, pour vaincre un serviteur rebelle, c'est avoir double chance de succès, que de lui opposer à la fois un compétiteur et un ennemi personnel. En même temps il adressa une circulaire aux habitants de Constantine, aux caïds et aux cheïkhs de la province, pour les relever de leur obéissance envers le bey Salah qui, par le meurtre d'Ibrahim, s'était mis hors la loi, et leur enjoindre de s'emparer de sa personne et le retenir prisonnier, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur.

De son côté, dès qu'il fut investi de son titre, le fils de Bou-Hanek qui, depuis son exil, avait changé le nom de Hassen-Pacha contre celui de Hosseïn, sous lequel il a été connu depuis, partit immédiatement d'Alger à la tête de quelques renforts de troupes, et arriva peu de jours après à Constantine dont les portes lui furent ouvertes sans coup férir. Il n'eut à vaincre aucune résistance : son ennemi depuis plusieurs jours était dans les fers. A la réception des lettres du pacha, les notables de la ville et les membres du midjelès s'étaient aussitôt entendus avec l'agha pour procéder à son arrestation, et personne, pas même ses serviteurs et ses mamelouks,

qui jusque-là lui étaient restés fidèles, n'avait voulu le défendre au péril de ses jours. Abandonné de tous, il fut donc pris, enchaîné et jeté dans les prisons de la casbah, jusqu'à l'arrivée du nouveau bey qui devait décider de son sort. L'attente ne fut pas longue.

A peine Hosseïn Bey eut-il fait son entrée en ville, qu'il donna l'ordre de mettre le prisonnier à mort. Quelques minutes après Salah expirait, étranglé par la main des bourreaux, et son ennemi était vengé.

Ainsi finit l'homme qui pendant vingt-un ans gouverna d'une manière presque absolue la province, et non sans quelque gloire, suivant ce qu'on a pu voir. Si parfois il se montra injuste et cruel, cela tint surtout aux vices de son éducation et au milieu dans lequel il vécut. Mais on ne saurait méconnaître en lui une intelligence supérieure, une grande hauteur de vues et une ténacité inébranlable dans leur accomplissement. Comme guerrier, diplomate et administrateur, il déploya des qualités qui lui assignent sans conteste, dans l'histoire, le premier rang entre tous les beys de Constantine, et la postérité a oublié ses défauts, pour ne se souvenir que de ses créations utiles. Malheureusement, des nombreuses réformes opérées pendant sa longue administration, peu devaient lui survivre : il eut des successeurs, mais non des imitateurs.

Le récit que nous venons de faire des derniers événements qui précédèrent la mort de Salah Bey, nous l'avons pris dans un manuscrit du cheikh Moustafa ben Djedoul, ancien cadi de Constantine, mort presque centenaire en 1864, et qui, par lui-même ou par sa famille, avait été plus ou moins mêlé aux faits qu'il ra-

conte. Ces mêmes faits nous ont été en outre confirmés oralement par d'autres personnes que leur âge et leur position rendent également dignes de foi. Cependant comme nous ne pouvons invoquer à l'appui aucune pièce officielle, et que d'autres les ont racontés différemment, nous croyons devoir ajouter ici la version qu'en a donnée M. Cherbonneau d'après d'autres sources. Voici comment il termine la notice qu'il a consacrée à ce prince.

« La reconstruction du pont de Constantine, qui était » certainement une œuvre d'une utilité immense pour » la population de cette ville, tourna néanmoins à la » perte de son auteur. Des hommes malveillants ayant » insinué au pacha d'Alger qu'en amenant l'eau à Cons- » tantine, son lieutenant n'avait pas d'autre but que de » se rendre indépendant, celui-ci le destitua et envoya » Ibrahim pour le remplacer. Il serait un peu long de » raconter les faits qui accompagnèrent l'arrivée du » nouveau bey. Je dirai seulement qu'Ibrahim attira » Salah à Dar-el-Bey et l'y garda à vue, dans la crainte » que les gens de son parti n'entreprissent quelque coup » de main en sa faveur. Malgré cette précaution, il fut » assassiné lui-même par le chef de la milice. Salah » Bey reprit le gouvernement ; mais la plupart des offi- » ciers du makhzen, ne voulant pas compromettre leur » avenir, aimèrent mieux attendre les événements que » de se donner franchement à sa cause. Cet état de » choses ne dura pas longtemps ; car vingt jours après » le meurtre d'Ibrahim, le pacha envoya un autre gou- » verneur, nommé Hossein, avec ordre de mettre à » mort le rebelle. On dit qu'à cette occasion une ba-

» taille sanglante éclata dans les murs de Constantine, » où Salah comptait encore beaucoup d'amis parmi les » Turcs. Il fallut que Hosseïn l'assiégeât dans l'ancien » palais, compris entre les rues Caraman, Cahoreau et » Combes. Or, voici comment des témoins oculaires » m'ont raconté le dénoûment de cette tragédie. Lorsque » Salah vit que la lutte devenait inégale, il se rendit, à » condition qu'on le laisserait sortir en compagnie et » sous la sauvegarde du cheïkh-el-islam. Cette grâce » lui ayant été accordée, il franchit le seuil de Dar-el-» Bey, en tenant un pan du burnous d'Abd-er-Rahman » ben Lefgoun, qui était venu le trouver; mais à peine » avait-il fait quelques pas dans la rue, que son pro-» tecteur donnant une secousse à son vêtement, l'aban-» donna aux chaouches du pacha, qui se précipitèrent » sur lui et l'étranglèrent (1). »

Nous ajouterons, avec cet auteur, qu'il fut enterré dans la medersa de Sidi-el-Kittani, et que son tombeau est celui qu'on voit au fond de la chapelle, à gauche de l'entrée. L'inscription qu'il supporte, est tracée sur une table de marbre, surmontée d'un croissant. En voici la traduction.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

» Tombe qui brille dans le ciel de la félicité, ou comme un collier de perles précieuses !

» C'est là que repose le bey du siècle, le frère des nobles sentiments. Là sont aussi enfermées sa vertu et sa piété.

(1) *Annuaire archéologique de la province de Constantine*, année 1856-1857, p. 119.

» Il vécut heureux sur le trône et mourut en véritable martyr.

» Que de bonnes œuvres il répandit pour l'amour de Dieu ! Que de fois il lança son coursier dans les champs de bataille pour obéir au Seigneur !

» Il fit la guerre sainte avec succès; il détruisit l'armée d'Alfenche (1) et paya son tribut au vrai Dieu.

» Un de ses actes méritoires, c'est d'avoir bâti des écoles. Mais aussi combien de fois Dieu fit réussir ses entreprises !

» Sa mort eut lieu dans le mois de moharrem. Calculez les lettres de la phrase suivante :

امير حاز مفتاح السعادة

» Ce prince avait dans sa main la clef du bonheur. »

Le millésime résultant de ce calcul n'est point, comme l'a dit par erreur M. Cherbonneau, l'année 1208 de l'hégire, ce qui serait d'ailleurs en contradiction avec toutes les données de l'histoire; mais bien l'année 1207, qui correspond à l'an 1792 de l'ère chrétienne. En effet, si on additionne ensemble, en donnant à chaque lettre sa valeur numérique, toutes les lettres qui entrent dans la phrase renfermant le millésime, on obtient en chiffres au

(1) C'est-à-dire l'armée des Espagnols, le nom d'Alfenche ou Alphonse étant, pour les musulmans de l'Algérie, synonyme de roi d'Espagne. L'auteur de l'épitaphe, on le devine, a voulu faire ici allusion à la défaite de la flotte espagnole commandée par le comte O'Reilly, défaite à laquelle Salah Bey contribua, en effet, pour une grande part. Mais en lui attribuant tout l'honneur de cette victoire, il a fait acte de panégyriste et non d'historien véridique.

total le nombre 1207. Ce qu'il est d'ailleurs aisé de vérifier en disposant la phrase sur une ligne verticale, et plaçant en regard de chaque lettre le nombre qu'elle représente, de la manière suivante :

ا	1
م	40
ي	10
ر	200
ح	8
ا	1
ز	7
م	40
ي	80
ث	400
ا	1
ح	8
ا	1
ل	30
س	300
ع	70
ا	1
د	4
ه	5
Total :	1207

Nous remarquerons en outre que la date inscrite au bas de l'épitaphe de Salah Bey, pas plus que celle du bey Ibrahim, ne contient le quantième du mois. Mais on sait, d'après la notoriété publique, que sa mort arriva un samedi, et une note inscrite sur la page de garde du ma-

nuscrit arabe n° 21, de la bibliothèque d'Alger, précise tout-à-fait cette date On y lit : « Salah Bey est mort étran- » glé la veille du dimanche 16 moharrem 1207 (1). » Ce qui correspond au 1er septembre 1792. Son administration avait donc duré vingt-un ans, ainsi que l'a déjà établi M. Berbrugger dans la *Revue Africaine.*

Avant de clore cette deuxième période de notre histoire, qui se termine avec le long règne de Salah Bey, essaierons-nous, ainsi que nous l'avons fait pour le seizième siècle, de parler du mouvement littéraire et artistique des deux siècles qui l'ont suivi? Nous le voudrions; mais comment aborder un sujet, quand par lui-même ce sujet fait complètement défaut et que les éléments qui devraient le constituer n'existent pas?

Nous l'avons déjà dit, l'arrivée des Turcs dans ce pays fut non-seulement la cause de grandes perturbations politiques, qui pendant cent ans et plus tinrent toute la contrée livrée à l'anarchie et aux troubles des factions; mais encore elle fut pour les lettres et les sciences le signal d'une décadence complète, qui alla toujours croissant, jusqu'à ce que le dernier germe de vie intellectuelle eût totalement disparu. Et si nous avons vu dans ces derniers temps un essai de restauration tenté par Salah Bey, pour rallumer ce flambeau éteint, cet essai, dû aux efforts d'une intelligence d'élite, ne devait avoir qu'une durée éphémère et finir avec celui qui l'avait conçu.

Aussi, pendant ces deux siècles, quels noms d'auteurs

(1) Voir dans la *Revue africaine*, année 1858-59, la note qui se trouve au bas de la page 469.

citer ? quelles productions de l'esprit la postérité a-t-elle recueillies d'eux? Nous n'en connaissons qu'un seul, et encore est-ce non à la notoriété publique, mais à nos investigations personnelles, que nous devons de l'avoir découvert. C'est le cheïkh Abd-el-Kerim ben Mohammed ben Abd-el-Kerim ben Yahia ben Lefgoun, dont nous avons déjà eu occasion de parler plusieurs fois. Il vivait dans la première moitié du XVIIe siècle et a laissé, outre des mémoires sur l'histoire de son pays dont nous n'avons pu malheureusement nous procurer que quelques feuillets, deux ouvrages intitulés, l'un : *Commentaire du traité d'El-Medjeradi sur la construction des phrases,* et l'autre : *Des conséquences funestes de l'usage du tabac,* qui dénotent chez leur auteur un grand fond d'érudition et de saine critique. Voici d'ailleurs comment, dans l'introduction aux Mémoires de son temps, il signale lui-même l'abandon dans lequel étaient déjà tombées les belles-lettres.

« Quand j'ai vu, dit-il, le siècle et ses gens donner sur » les écueils, et les barques de sauvetage venir se bri- » ser contre le flot croissant des innovations; quand les » nuages de l'ignorance ont tout enveloppé dans leurs » épaisses ténèbres, et que les marchés publics de la » science sont devenus vides d'acheteurs et déserts, au » point que l'ignorant s'est élevé au rang de chef su- » prême, et que le savant est descendu à un si bas de- » gré, que sa condition est considérée comme vile et » méprisable;.... alors mon cœur à moi s'est brisé de » dépit contre les véritables *oulémas* (savants) que la » foule ignorante confond avec les hypocrites du savoir, » ou range sur la même ligne qu'eux, et de dépit aussi

» contre la sainte phalange des hommes vraiment sages
» et vertueux, en voyant que les ignominies de la mul-
» titude et les folles turpitudes des insensés sont répu-
» tées être de leurs actions, ou bien qu'on les soup-
» çonne atteints par leur contact. »

Voilà ce que pensait et disait des hommes de son temps le cheïkh Abd-el-Kerim ben Lefgoun. Mais ce qu'il n'aurait osé écrire, lui dont la famille devait en grande partie son élévation aux Turcs, des causes qui avaient amené cette perturbation dans les esprits, un poète, un libre penseur de Tlemcen, l'avait déjà signalé et stigmatisé dans des vers frappés au meilleur coin de la satire et de la raison. Son poème peut être considéré comme le chant du cygne pour les belles-lettres dans l'Algérie musulmane, et, suivant sa propre expression, c'est avec le tranchant du sabre que l'écrivain devra désormais tailler son *calam* (roseau dont les Arabes se servent pour écrire) émoussé (1).

(1) Cette pièce de vers est l'œuvre du cheïkh Saïd ben Ahmed El-Mokri, de Tlemcen, qui vivait à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, et qui pendant soixante années consécutives eut la gloire de remplir les fonctions de mufti dans sa ville natale. Elle nous fut communiquée il y a deux ans; mais par mégarde nous n'en prîmes point alors copie, et bien mal nous fûmes inspiré, car depuis elle a été égarée, on nous l'a dit du moins ainsi, et il est à présumer que les exemplaires en sont assez rares : de tels écrits ne devaient guère trouver grâce devant la censure turque. Même après plus de trente ans que la domination ottomane a disparu de ce pays, la copie que nous avons eue sous les yeux ne nous avait-elle été communiquée qu'à la condition expresse de la tenir secrète, et nous avons même quelque peu lieu de soupçonner que la crainte de la publicité que nous nous proposions de lui donner un jour, n'ait inspiré à son possesseur l'innocent mensonge d'une perte qui colore toujours ce qu'aurait de trop brutal un refus franchement articulé.

En dehors de ce nom, le seul que nous ayons à enregistrer pour le dix-septième siècle, nous ne trouvons plus rien. Les études mêmes de la théologie et du droit sont délaissées. Plus de docteur qui fasse école, plus de légiste dont les sentences soient acceptées de tous; plus même de marabout qui, par les austérités de sa vie et l'exercice des vertus privés, attire à lui la foule en son vivant, et auquel après sa mort on décernera d'un consentement universel le titre d'*ouali* ou saint. La nécessité de la résistance d'abord et les passions politiques ensuite ont tout absorbé, et quand le Turc est sorti triomphant de la lutte et que le calme s'est fait autour de lui, il n'a usé de la victoire que pour étouffer la pensée.

Le dix-huitième siècle a cela de remarquable qu'il a tout entier été rempli par le gouvernement de cinq beys dont deux, Bou-Kemia et Salah, ont conservé le pouvoir pendant plus de vingt ans chacun, et tous ont fini de leur belle mort, à l'exception pourtant du dernier. Si on rapproche ces deux faits de ce qui s'est passé depuis Salah Bey jusqu'à Hadj-Ahmed, où, dans une période de moins de cinquante ans, dix-neuf beys ont pris successivement le commandement et ont presque tous péri de mort violente, on en conclûra que pour Constantine le dix-huitième siècle a été le plus beau temps de la politique turque, celui pendant lequel elle a été la moins tourmentée, la moins sanguinaire et la moins oppressive des peuples; car sous un gouvernement despotique et aussi arbitraire que l'était celui de l'ancienne Régence, conserver longtemps le pouvoir en main est une preuve irrécusable d'autorité bien établie et de bonne administration.

Aussi dans ce siècle voyons-nous quelques écoles se

rouvrir et un assez grand nombre de familles se faire un nom dans la pratique de la grammaire et du droit. Outre celles des Ben-Lefgoun et des Ben-Badis, où les études furent toujours cultivées, nous citerons la famille des Ben-Abd-el-Djelil ou Ben-Djelloul qui, depuis El-Hadj Abbas, l'ami de Peyssonnel, jusqu'à nos jours, n'a cessé d'être une pépinière de *bach-kateb* et de cadis, celles de Messaoud El-Adjici, de Mohammed ben Ali, du cheïkh Zadi, des Ben-Ouafdel, d'Abd-el-Kader Er-Rachedi, de Sidi Ali El-Ounissi, de Sidi Ibrahim Ed-Dorbani et quelques autres où tous les membres tenaient à honneur d'être lettrés. La rénovation tentée par Salah Bey, dans le sens des études littéraires, aurait donc pu devenir une œuvre féconde et de durée, si elle avait été poursuivie et soutenue par ses successeurs; mais il n'en devait pas être ainsi : l'heure de la déchéance avait sonné, et tous les efforts privés auraient été impuissants à rendre à la vie intellectuelle un peuple auquel le despotisme n'avait plus laissé d'autre liberté que celle de payer d'abord et de se révolter ensuite, pour être mieux rançonné après.

Voici la liste des beys qui ont gouverné Constantine pendant les deux premières périodes de notre histoire.

1re PÉRIODE.

De 1525 à 1567, les noms des caïds ou *ouali* qui ont occupé le commandement, nous sont inconnus.

Ramdan Bey Tchoulak, 9751—568.

Djâfer Bey, date inconnue.

Mohammed ben Ferhat, tué sous les murs de Bône, en 1016—1607.

Hassen Bey, mort de la peste en 1031—1622.

Mourad Bey, 1047—1637.

De 1639 à 1647, révolte, anarchie.

2e PÉRIODE.

Ferhat Bey ben Mourad Bey, 1057—1647.

Mohammed Bey ben Ferhat, 1063—1653.

Redjeb Bey mois de rebié-et-tani 1077, octobre 1666.

Kheïr-ed-Dine Bey, 1083—1672.

Abd-er-Rahman dit Dali Bey (10-20 du mois de safar 1887), 20-30 avril 1676.

Omar ben Abd-er-Rahman dit Bach-Agha Bey, 1090-1679.

Châban Bey mois de doul-kàda 1099, septembre 1688.

Ali-Khoudja Bey, 1184—1692.

Ahmed-Khoudja Bey, 1112—fin de 1700.

Brahim Bey El-Euldj, 1114—1702.

Hamouda Bey, 1119—1707.

Ali Bey Ben-Hamouda, 1120—1708.

Hosseïn-Chaouche Bey, 1121—1709.

Abd-er-Rahman Bey ben Ferhat, 1122—1710.

Hosseïn dit Denguezli Bey, 1122—1710.

Ali Bey Ben-Salah, 1122—1710.

Kelian-Hosseïn Bey, 1125—1713.

Hassen Bey Ben-Hosseïn dit Bou-Hanek, 1149—1736.

Hosseïn Bey dit Zereg-Aïnou, 1167—1754.

Ahmed Bey dit El-Colli, 1170—fin de 1756.

Salah Bey Ben-Moustafa, 1185—milieu de 1771.

Ibrahim Bey dit Bou-Sebâ, gouverne trois jours, du 28 de doul-hidja 1206 au 2 de moharrem 1207, 17-20 août 1792.

Salah Bey, deuxième fois du 2 au 5 moharrem 1207, 20 août—1er septembre 1792.

(A suivre.) E. VAYSSETTES.

EXCURSION

DANS LES RUINES DE MILA, SUFEVAR, SILA ET SIGUS

PENDANT L'ÉTÉ DE 1863

PAR

M. CHERBONNEAU

Directeur du Collége impérial arabe-français d'Alger.

De toutes les explorations que j'ai faites dans la province de Constantine, pendant un séjour de dix-sept ans, aucune n'a produit des résultats aussi variés et en même temps aussi utiles pour la connaissance des établissements romains qui environnent l'ancienne capitale de la Numidie. Deux colonies de second ordre, *Sufevar* et *Sila*, ont reparu sur la carte; la source de l'*Amsaga* a été retrouvée au sud de Cirta, près d'une inscription votive où le mot *Catu* précède son nom, comme ailleurs le vocable *Sarn* s'allie au nom de Milev. Cent cinquante-sept inscriptions latines, plusieurs tombeaux d'apparence celtique et une vingtaine d'images appartenant au culte numidique, sont venues ajouter des éléments nouveaux

au commentaire que prépare M. Léon Renier pour son précieux Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie.

Au mois de juin 1863, je m'étais proposé de rechercher la position de Sila et d'Idicra; il entrait aussi dans mon plan de fouiller le sol de Mila, afin d'y retrouver des monuments relatifs à l'ancienne administration du pays. C'est par cette dernière localité que je commençai une campagne qui devait rendre à la lumière une quantité notable de matériaux épigraphiques. Le mauvais vouloir des indigènes, toujours prêts à supposer que les travaux archéologiques n'ont d'autre but que d'exhumer des trésors cachés, n'a pas médiocrement contribué à entraver mes efforts, tant dans l'enceinte de Mila, qu'à l'extérieur. Bien que j'eusse conçu l'espoir de réussir au milieu d'une population soumise depuis longtemps à notre domination, il m'a fallu renoncer à l'enquête commencée, en voyant les maisons et les jardins ne s'ouvrir qu'à regret, pour parler modérément.

Milevum, petite ville assise dans un vaste entonnoir, à 44 kilomètres nord-ouest de Constantine, faisait partie de la Confédération cirtensienne; elle était le siége d'un évêché qui fut illustré par saint Optat. Une inscription trouvée au Kreneg (Tiddi), lui attribue le nom de Sarn-Milev, que l'on rattache sans raison à la langue numidique. La syllabe *Sarn*, que je considère comme une abréviation de l'ethnique Sarnense (Sarnense-Milev ou Sarnense-Milevum), rappelle les exploits de Publius Sittius de Nocera, auquel César fit concession d'un vaste territoire en Numidie, pour le récompenser de sa belle conduite pendant les guerres civiles. Sittius partagea ce territoire en quatre colonies, qu'il désigna, comme on fait

encore en Amérique, par des noms empruntés au pays natal.

Il y eut donc une colonie de Sarno et une colonie de Vénus (1), patronne des Pompéïens, qui adoraient en elle, comme en Isis, la Dea physica, la Nature. On sait que Nocera n'était pas éloignée de Pompéï. Parmi les preuves qui peuvent être citées à l'appui de ce fait, figurent une inscription dédiée au génie protecteur de la colonie Milevitaine par un certain Publius Sittius, lequel était vraisemblablement un descendant du lieutenant de César. Elle commence par ces mots :

N° 1.

GENCOLMIL
EXTESTAMEN
TOPSITTIADIV

« *Genio coloniae Milevitanae. Ex testamento Publii Sittii adjutoris.....* (*Inscriptions romaines de l'Algérie*, n° 2304).

Sans compter la famille Sittia qui a dû s'implanter dans le pays, à la suite de la conquête, le nom de Sittius est un de ceux qui se rencontrent le plus souvent dans les nécropoles de la Numidie. Les clients et les affranchis étaient dans l'usage de mêler à leurs noms celui de leur patron.

Au commencement du deuxième siècle, une des principales ressources pour l'entretien des routes, était l'im-

(1) La colonie de Rusicade était consacrée à Vénus, ainsi qu'il appert d'un monument trouvé dans les déblais du théâtre romain et sur lequel on lit : GENIO COLONIAE VENERIAE RVSICADENSIS AVGVSTO SACRVM (*Inscriptions romaines de l'Algérie*, n° 2174).

pôt sur le roulage : « Vectigal rotarium ». Ce qui ressort d'un décret d'Antonin le pieux, gravé sur une colonne servant de pilier dans la Casba. En voici la copie et la traduction :

N° 2.

EX AVCTORITATE
IMPCAESTAELIHA
DRIANI ANTONINI
AVGPIIPPVIAAMILE
VITANIS MVNITAEX
INDVLGENTIA EIVSDE
VECTIGALI ROTARI
II

« Décret de l'empereur César, Titus Aelius Hadrien, Antonin Auguste, pieux, père de la patrie. Route faite par les habitants de Milev, sur l'impôt du roulage, avec l'autorisation de l'empereur. 2 milles. » (1).

J'ai remarqué dans une maison une pierre votive ayant trait à la superstition des anciens. C'est un autel consacré à Diane par une certaine Anitia Novella, qui avait reçu un avertissement en songe, *somno admonita*. (*Inscriptions romaines de l'Algérie,* n° 2305).

Une douzaine d'autres pierres méritent l'attention. La mieux conservée, sans contredit, gît actuellement dans la cour d'une habitation musulmane, à côté de la Casba. Quoiqu'il n'en existe plus que la partie supérieure, elle acquiert d'autant plus d'importance qu'elle nous transmet le nom d'un personnage clarissime, légat de la XIIIe

(1) Cette inscription avait été relevée déjà par MM. le général Creuly et le docteur Roudet. (*Inscriptions romaines de l'Algérie*, n° 2300.)

Légion Gemina et prêtre augustal, lequel s'appelait Quintus Caecilius Laetus.

De l'oasis de Mila, où le sol est littéralement pétri de ruines jusqu'à une profondeur de six à huit mètres, ainsi qu'on peut en juger par une tranchée pratiquée dans les décombres, à droite de l'ancienne porte, je me suis transporté dans le pays arrosé par l'Oued-Decri, à soixante et quelques kilomètres de Constantine, sur la route de Sétif. Mes calculs plaçaient là l'Idicra de Morcelli, qui n'est guère connue que par les Annales chrétiennes de l'Afrique. Idicra avait été le siége d'un évêché; par conséquent, les traces qu'elle a laissées doivent avoir une certaine étendue, et il est impossible qu'elles échappent aux regards de l'explorateur. Mais, au lieu d'un centre de population, je n'ai rencontré, dans cette portion de la tribu des Abd-el-Nour, que les vestiges de quelques *praedia* ou exploitations agricoles, espacés suivant l'importance des propriétés; et c'est alors seulement que je me suis rendu compte des causes de mon erreur. Deux stèles funéraires et quatre ou cinq colonnes, dans le genre de celles qui ont été ramassées par M. Gassiot, en un lieu autrefois habité, ne suffisent pas, en réalité, pour décider la question, puisque d'ailleurs l'histoire nous apprend que les colons romains jouissaient du privilége de se faire enterrer dans leurs fermes ou dans leurs maisons de campagne. Je suis dispensé de reproduire ici la description de ces deux stèles, par la raison que j'en ai donné le dessin et traduit les épitaphes dans l'*Annuaire* de 1863, p. 279, et à la planche XXVIe du 2e cahier de l'Album du Musée.

C'est probablement à quatre-vingt-douze kilomètres de

Constantine, vers la gauche de l'Oued-Djermam, qu'il convient de chercher Idicra, à moins que les ruines marquées sur la carte ne soient celles de Casaria ou Kasaria, dont l'ethnique nous a été révélé par un autel à Cérès, dans l'enceinte du castellum d'Arsacal. (Voir l'*Annuaire archéol. de Constantine,* 1854-1855, p. 81.)

Quoi qu'il en soit, j'abandonnai provisoirement une contrée où mes efforts demeuraient sans succès.

Au lieu de sauter brusquement d'un point de l'horizon à l'autre, de l'ouest à l'est, je promenai mes ouvriers sur la rive droite du Roumel, à partir du Djebel-Sadjar, où la colonisation romaine a laissé de nombreux vestiges, en dépit de la pauvreté du sol dans certaines parties. C'est à la source même du ruisseau, qui fournit de l'herbe au canton, que gîsent les témoignages d'une installation sérieuse. Un tertre de forme ovale, dont le courant d'eau fait une île, en le contournant, supporte les restes d'un castellum qui mesure quinze mètres en longueur et douze seulement en largeur. La maçonnerie, qui est en pierre de gros appareil, accuse une époque où les nécessités de la défense devaient l'emporter sur toute autre préoccupation ; elle s'élève encore à plus de deux mètres. Ce qui me porte à croire qu'elle a été l'objet d'un remaniement, c'est qu'une des pierres du soubassement qui fait face à l'orient, porte l'inscription latine que voici :

N° 3.

D M
P SITTIVS
CONSOR
TI V A
LXXX

Une pierre votive, tombée hors de l'enceinte, du même côté que la précédente, semble se rapporter à une date moins reculée ; elle vient ajouter un nom à la liste, malheureusement si incomplète, des divinités topiques. Le dessin pourrait seul reproduire l'inégalité et la forme tourmentée des lettres dans la quatrième ligne :

N° 4.

CAVBAVGPROSALVTE
PPNOSTRISACMCOR
NELIVS MAR
TIS CAS D · EM

Longueur, 0m66.
Largeur, 0m48.

N'est-ce pas le moment de faire observer combien la politique des Romains, si terribles dans la guerre, se montrait tolérante à l'égard des peuples vaincus, pour tout ce qui touchait aux idées religieuses ; et quel soin ils mettaient à respecter dans les colonies les coutumes et les pratiques locales ? Les preuves abondent sous nos yeux. La montagne du Chettâba gardait son ancien nom, à la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne, et j'ai été conduit à le démontrer par l'invocation gravée en tête de la plupart des inscriptions de la grotte qu'on appelle dans le pays Rar-ez-Zemam. A l'appui de cette assertion, M. Berbrugger a publié dans la *Revue africaine* (sept. 1864, p. 372) une dissertation qu'il serait difficile de combattre avec avantage. Ce nom ancien était Deren ou Dyris. D'un autre côté, sur une roche isolée, qui domine le plateau de Guechegache, entre Elmassine et Oullaza, à seize kilomètres de Constantine, on voit

figurer dans une inscription votive, le mot IFRV, qui est le nom du génie topique représenté au-dessus par une tête radiée. Sans trop nous écarter du point de départ, qu'il ne faut pas perdre de vue, nous découvrirons bientôt le Genium Catu Amsagae, au bord d'une belle source, près de Sila.

Quant au vocable CAVB, à cause de sa forme insolite, j'incline à l'attribuer à l'ancien idiôme de la Numidie, et je le considère comme le nom du génie préposé par les habitants aux destinées de la bourgade que la garnison du castellum devait protéger plus efficacement, sans doute. L'inscription nous l'a-t-elle transmis en entier ou en abrégé? C'est une question que je n'oserais trancher. Quoi qu'il en soit, nous avons la certitude d'avoir ajouté un personnage nouveau à la mythologie, encore si mal connue, de l'Afrique du nord. Les découvertes antérieures avaient enregistré :

1° Le dieu Aulisva, à Tlemcen (Pomaria) : *Deo invicto Aulisvae;*

2° Le dieu Aulius, à Aumale (Auzia) : *Aulio deo;*

3° Le dieu Motmanius, à Lambèse : *Motmanio et Mercurio sacrum ;*

4° Le dieu Bacac ou Bacax, dans la grotte du Djebel-Taia : *Bacaci Augusto sacrum;*

5° Le dieu Baldir, à Guelaat-bou-Seba, près de Guelma : *Baldir(i) augusto sacrum ;*

6° Le dieu Malagbel, à El-Kantara, route de Biskara : *Malagbelo augusto sacrum.* — Malagbel pourrait bien être une divinité de Palmyre, et son culte à El-Kantara coïnciderait avec une inscription palmyrénienne

relevée dans l'Aurès par le colonel Boissonnet *(Recueil des Inscriptions romaines de l'Algérie,* n° 1639) ;

7° La déesse Gilva, à Guelma : *Telluri Gilvæ augustæ sacrum ;*

8° Le génie protecteur d'une bourgade, à Ksour-Djouab : *Genio pagi augusto sacrum ;*

9° Le génie protecteur d'un village, à Lambèse, *Genio vici ;*

10° Le génie qui protégeait la colonie de Lambèse : *Genio Lamboesis augusto sacrum ;*

11° *Genio coloniæ Veneriæ Rusicadis augusto sacrum,* à Philippeville ;

12° *Genio coloniæ Cirtæ,* à Sigus ;

13° *Genio municipii Rusuccuritani,* à Tagzirt ;

14° *Genio Lamasbæ augusto,* à Enchir-Mafouna ;

15° *Diis Mauricis,* à Cherchel (Cæsarea) ;

16° *Numinibus Augustorum duorum, genio fluminis,* à Saint-Denis-du-Sig ;

17° *Deo Numidarum magno*, à Msad, chez les Oulad-Naïl ; aujourd'hui, au musée d'Alger.

Autour de ce castellum, dont l'unique porte s'ouvre au sud-est, j'ai relevé le plan de la bourgade, en suivant autant que possible les vestiges confus des habitations. A deux cent soixante mètres environ vers le sud, j'ai bouleversé la nécropole, mais non sans peine, à cause des masses de terre que la charrue rejette chaque année sur les tombes, peut-être aussi par suite du campement des Arabes, qui aiment à rapprocher leurs bestiaux des fontaines. Tous les cippes de la nécropole sont

renversés ; il y en a même bien peu qui se montrent au niveau du sol. On ne peut les extraire et les soumettre à l'examen qu'à l'aide de la pioche ; mais une opération de ce genre demandait beaucoup de temps, surtout avec les faibles ressources dont je disposais. J'ai donc fini par concentrer mes observations sur le point qui paraissait le mieux garni de grands matériaux, et tandis que les ouvriers en déterraient une cinquantaine, je visitais moi-même la pente opposée, qui n'est guère plus facile à étudier que le champ de repos. Quelques jambages de porte encore debout et entourés de moellons ; ça et là, des rangées de blocs rectangulaires ; un coin de pavage rustique ; des milliers de tuiles brisées ; partout des tessons de cette poterie rouge usitée dans tous les ménages de la campagne ; tels sont les restes qu'a laissés hors des grands centres cette colonisation romaine qu'on ne se lasse point de nous proposer comme modèle. En réalité, j'étais sur les ruines d'une de ces bourgades d'origine numidique qui se sont multipliées aux environs du chef-lieu de la province, et dont les conquérants avaient perpétué le nom sous une forme latine.

Ce n'est qu'à mon second voyage, le soleil m'ayant beaucoup gêné lors de la première excursion à Sadjar, que je me suis rendu compte de l'assiette de la petite colonie. Un vide ménagé entre les décombres dessinait à peu près la place publique, le marché, le lieu de rendez-vous, comme on voudra l'appeler. Or, dans l'antiquité, il n'y avait pas de bourg, pas de hameau, qui ne fût décoré de quelque monument érigé en l'honneur d'une divinité où à la gloire d'un prince. C'est une notion qui est tombée dans le domaine public. Sous peine

de manquer aux règles de l'archéologie municipale et d'égarer mes coups de pioche, je devais exhumer là quelque dédicace significative.

A l'un des angles de cet emplacement, gisait une longue pierre noyée dans les décombres et les chardons. On l'eut prise pour un fragment de maçonnerie, sans les moulures de chaque extrémité, qui sont l'enjolivement ordinaire des stèles monumentales. En moins d'un quart d'heure, les pioches, dont chaque coup me causait une sorte d'émotion, eurent dégagé ce bloc de calcaire, haut de 1m20 et mesurant 0m52. Mais il n'y eut pas moyen de le redresser, tant la masse résistait à nos efforts. C'est donc en me glissant dans le fossé creusé sous la face antérieure, que je suis parvenu à déchiffrer, autant avec les doigts qu'avec les yeux, la légende suivante, dont plusieurs lettres ont disparu en partie sous les ravages du temps :

N° 5.

PRO SALVTE
IMP CAES MAV
RELI SEVER ANTO
NINI PII FE ICIS AVG
PARTHICI MAXIMIBRIT
ANICI MAXIMI GERM MAX
IMIPONTIFICIS MAX TRIB
POTXVIII IMP III COS IIII PP
PROC ET IVLIAE AVG PIAE
MATRIS AUG ET CASTROR
ET SENATVS ET PATRIAE RES
PVBLICA CASTELLI SVFEVA
RITANI

Pro salute imperatoris Cæsaris Marci Aurelii Severi

Antonini, pii, felicis, augusti, Parthici maximi, Britannici maximi, pontificis maximi, tribunitiæ potestatis XVIII, imperatoris III, consulis IIII, patris patriæ, proconsulis, et Juliæ Augustæ, piæ, matris Augustorum et castrorum et senatus et patriæ, respublica castelli Sufevaritani.

« Pour le salut de l'empereur César, Marcus Aurelius Severus Antoninus, pieux, heureux, auguste, très-grand Parthique, très-grand Britannique, très-grand Germanique, très-grand pontife, investi de la puissance tribunitienne pour la 18e fois, proclamé impérator pour la 3e fois, nommé consul pour la 4e fois, père de la patrie, proconsul, et de Iulia, auguste, pieuse, mère de l'empereur, mère des camps et du sénat et de la patrie, — la commune du castellum des Sufevaritains. »

Si plusieurs historiens se sont plu à raconter minutieusement les crimes de Caracalla, il n'en est pas un seul qui ait songé à parler du mouvement imprimé par cet empereur à la colonisation dans le nord de l'Afrique. Par contre, les témoignages de ce fait se multiplient aux environs de Constantine. On saura gré à Caracalla d'avoir continué avec succès le système de son père, lors même que les guerres de l'empire l'attiraient vers d'autres préoccupations.

L'inscription ci-dessus est postérieure de deux ans à celle qui a été si heureusement découverte à Aïn-el-Bey, respublica Saddaritanorum, et qui a fourni à M. Léon Renier la matière d'un commentaire plein d'aperçus nouveaux. (Voir la *Revue des Sociétés savantes,* janvier 1864, p. 120.) Il convient de la placer entre les années 215 et 217 de notre ère.

Ma copie vaut un estampage, pour les deux dernières lignes du moins. Je l'ai écrite en m'aidant volontiers des observations de deux savants pasteurs anglais, qui avaient bien voulu partager avec moi les fatigues de cette excursion, pendant laquelle nous n'avons pas aperçu un seul arbre, malgré les promesses contenues dans le nom actuel de la localité. *Djebel-Sadjar* signifie, en arabe parlé, la montagne des arbres, le mot *sadjar* étant une altération du mot *chadjar*.

Ainsi le nom de Sufevar était rendu à la géographie sous la forme de l'ethnique. Ce mot, il n'y a pas à en douter, sort de la langue numidique, comme les mots Sufar et Sufasar, qui désignent d'autres pagus de la Maurétanie césarienne.

Loin d'atténuer l'idée que nous nous faisons de la salubrité du pays, à l'époque où il était cultivé d'après les procédés européens, les épitaphes que j'ai relevées fournissent, au contraire, un renseignement de plus, à l'aide duquel il peut être démontré que le travail, l'alimentation et le logement, qui constituent la base de l'hygiène, étaient généralement les mêmes. Aussi, me suis-je fait un devoir de ne pas omettre une ligne de ce qui apparaissait sur les pierres. On sait qu'en matière d'épigraphie, les moindres détails ont une signification, soit pour la qualité des individus, soit pour leur origine, mais toujours au point de vue de la moyenne de l'âge.

Une quarantaine d'inscriptions, la plupart en mauvais état, servent de jalons pour refaire l'état civil, si je puis m'exprimer ainsi, d'une bourgade où il serait intéressant de constater dans quelle proportion les deux races se sont amalgamées pendant les phases diverses de la do-

mination romaine. Nous noterons en première ligne les vocables Matus, Macasatus, Nampulus et Fesia, dans lesquels se montre l'élément indigène sous une forme latine. De même que nous voyons aujourd'hui des Européens s'unir à des femmes musulmanes, en dépit de l'énergie du fanatisme, de même, avec cet esprit de tolérance que déployait le paganisme vis-à-vis des nations conquises, il y eut constamment des essais de fusion, c'est-à-dire des alliances entre les familles d'une même localité. Que ces unions fussent cimentées par l'inclination ou par l'intérêt : là n'est pas la question. J'insiste d'autant plus sur ce point, que des écrivains accrédités parmi nous, envisageant l'histoire du nord de l'Afrique au point de vue militaire, ont affirmé que la grande masse du peuple autochthone resta, sinon toujours insoumise, du moins rebelle à la civilisation romaine. Le fait seul de la présence dans les cimetières de tant de noms numidiques, accompagnés de prénoms latins (1), suffirait pour renverser cette assertion. Voici la liste des centenaires trouvés à Sufevar ; on en compte six sur un chiffre de quarante épitaphes :

N° 6.	N° 7.	N° 8.
IVLIAPOS	C ANTIVS	D M
TVMAVI	VICTOR	IVLIAM
XIT ANN	VA CV	VSTIAVA
IS CV		CIII HQ

(1) Voir le *Recueil des Inscrip. rom. de l'Alg.*, *passim*, et les *Annuaires* de la Soc. archéol. de Constantine, 1853 à 1867.

N° 9.	N° 10.	N° 11.
D M	D M	..... ER...
Q GELLIVS	FLAVIVS RVPI	..... A.....
VIXIT AN	MIVS VA	.....
NIS CV	C H S S E	TISSIMI
SITTIASE	O T B Q	VA CXXV
NECIOSA ❋		DISCANT HABERI
		RESIAR

N° 10. — Stèle en forme d'autel ; moulures.
N° 11. — Inscription fruste dans la partie supérieure.

La dernière de ces épitaphes, dont les intempéries de l'air plutôt que la main des hommes, ont oblitéré plusieurs lignes, mérite de figurer à côté des exemples de longévité extraordinaire que j'ai relevés dans la région du Chettaba, presqu'à la même hauteur que Sadjar.

Enfin, en descendant de la montagne vers la vallée du Roumel, on foule aux pieds des ruines disséminées et insignifiantes, qu'il faut considérer comme une dépendance de la bourgade bâtie sous la protection du castellum de Sufevar. Les quelques tombeaux que j'y ai vus, diffèrent pour la forme de ceux de la première nécropole. Ce sont de longues dalles, les unes arrondies au fronton, les autres taillées en angle à la partie supérieure. Je n'ai pu en déchiffrer complètement que neuf, tant elles étaient encrassées de cette mousse qui ronge la pierre.

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES DE SADJAR (SUFEVAR).

N° 12.

FELICI
TAS LVCI
FIL QV
AN XXV
O B Q

N° 13.

.....
VTI
AXXXX
O T B Q

N° 14.

D M
CORNE
LVCTO
OS AV
IXIT

N° 12. — Stèle rectangulaire ornée de moulures aux deux extrémités; à quelques pas du castellum.

N° 13. — Pierre brisée.

N° 14. — En partie fruste.

N° 15.

D M ·
POMPON·
VSSITTIVS M
ESSOR
VALXXXX
H S E

N° 16.

D M
NOVIA SEVER
FILIA INNOCISS
M AC FLAVIVS
RVFVS MARITAE
RARISSIMAE
TVMVLVM PO
SVIT VA XXXX
O
T
B
Q

N° 17.

D M
P SITTIVS
CONSOR
TI VA
L XXX

N° 15. — A la fin de la première ligne, figure un sigle à pans carrés, tout-à-fait inusité.

N° 16. — Grande stèle à pans carrés, garnie de moulure en haut et en bas. Le premier I de filia est confondu avec l'F.

N° 17. — Dans le soubassement du castellum.

N° 18.	N° 19.	N° 20.
C PO	D M	D M
MPVL	LVRB	CARRIVS
VS RV	ANILA	APRILIS
FVS VIXIT	VIX A	VA LXXXXI
AN XI	NXXV	H SE
	S H	

N° 18. — Caractères assez mal formés.
N° 19. — Longue dalle. Un des L prend la forme du lambda grec.
N° 20. — Stèle carrée.

N° 21.	N° 22.	N° 23.
D M	D M	.....
Q GALERIVS	T FLAVI	VALHS
MF QVIRI	VS MODES	NEVIAIVLIA
NAMPVL	TVS VA	ORORIO FECIT
VS VA	LV	EO QVOD AMB
XV	O	ISCLVS BRA
H S E	T	NECTVCENTV
O T B Q	B	ACERENQIRTL
	Q	

N° 21. — Stèle assez bien conservée.
N° 22. — Stèle en forme d'autel, avec moulures; l'L de la 5e ligne ressemble à un Z.
N° 23. — Stèle gravée avec soin; brisée au sommet et en d'autres endroits.

N° 24.	N° 25.	N° 26.
Q IVLIVS SATVRV	IVLIVS COR	QVINTVS MVS
SVIXITANIS	ICIVS X	TIVS VIXIT
LXXXV		AN XXX

N° 24. — Longue dalle cintrée; 1m.
N° 25. — Peu lisible à la 2e ligne; caillou informe.
N° 26. — Dalle cintrée ; 1m17.

N° 27.	N° 28.	N° 29.
D M	Q VOLVSI	ANTONIA
MACA	VS MARS	SALS V
SATVS	VIX ALXX	AN IX
XXXV	H S E OTB	OTIB
	Q	

N° 27. — Caractères presque informes.
N° 28. — Dalle oblongue.
N° 29. — Grande dalle cintrée; lettres informes.

N° 30.	N° 31.	N° 32.
MVSO	D M	MIS FO
SVS MA	L MARCIV	RTVNATV
TVS VIXIT	SEVERVS	SVIXITA
A XXXV	VA LXI	NIS XXXX
	O T B	

N° 30. — Caillou mal taillé.
N° 31. — Dalle cintrée.
N° 32. — Caractères informes, sur un bloc mal taillé.

N° 33.	N° 34.	N° 35
D M	D M	ELIA
L FLAVIVS CR	SOSIVS MA	XXI
ESCES	RITIMIA	NIVS
QVI	NVS VIXIT AN XC	FILIO
E	III SOSIVS CAECILI	ES SEX
Q	ANVS PATRI RARISSI	II
	MO POSVIT ES	

N° 33. — Stèle un peu fruste.
N° 34. — Grande dalle; la légende est complète.
N° 35. — Dalle brisée en plusieurs endroits.

INSCRIPTIONS RECUEILLIES ENTRE AÏN-SMARA ET SEDJAR (SUFEVAR).

N° 36.	N° 37.	N° 38.
D M	D M	D M
IVLIVS	IVLIA	LLESBIVS
MESSIVS	ROGATA	QVIRINA
V ANNIS	VAN	QVINTVS
XXXV	LXXV	VA XXXV
	II SE	

N° 36. — Sur le chemin; bloc grossier,
N° 37. — Cippe à double registre; le côté gauche est vide.
N° 38. — Pierre à sommet aigu.

N° 39.	N° 40.	N° 41.
D M	DIS M	D M S
IIVLIVS	EVS	IVLIA
RVSTICVS	L XXXXI	FESIA
VALXXV		VALXXV

N° 39. — Pierre non dégrossie; la première lettre est peu apparente.
N° 40. — Fragment fruste.
N° 41. — Pierre longue; caractères allongés.

N° 42.	N° 43.	N° 44.
D M	D M	D M
P IAN	SEXTV	CIVLI
ARIVS	S.....	VS MV
VALXX		VACVS

N° 42. — Fragment fruste.
N° 43. — Fragment.
N° 44. — Incomplète; quelques lettres liées.

Ici s'arrête ma deuxième campagne. Il était difficile

d'obtenir des résultats plus satisfaisants durant un laps de temps qui dépasse à peine deux semaines. Malgré l'ardeur du soleil et le danger des excursions pendant la saison d'été, je n'eus garde de renoncer à mon plan qui était d'atteindre les ruines de Sila.

Un seul indice cependant était de nature à me guider dans cette nouvelle exploration. On se souvient qu'en 1854, j'ai découvert près de la rive droite du Bou-Merzoug, à cinq cents mètres sud du Kroub, un milliaire datant du règne de Caracalla et dont les dernières lignes portent : RESPUBLICA SILENSIVM-XIII. « La com- » mune des Silensiens. XIII milles (1). » Une distance était marquée ; mais vers quel point marcher ? A l'est et au-dessous de Fedj-bou-R'âreb, se dressent les ruines de Mahidjiba, auxquelles une tour en partie démantelée donne l'aspect de ces villages anciens posés en sentinelle sur les routes dangereuses. Trois ou quatre maisons épargnées miraculeusement par le fléau de la destruction, n'auraient besoin, pour ainsi dire, que d'une toiture pour être habitées. Plus haut, vers l'entrée du Fedj ou défilé, se développe un champ semé de tuiles et de moellons, au bord duquel se dessine le soubassement d'un petit édifice terminé par un hémicycle, lequel paraît avoir été une église. Ces ruines avaient été visitées, en 1847, par le commandant Desvaux, alors chef du bureau arabe divisionnaire à Constantine. J'ai même sous les yeux l'inscription qu'il y a recueillie. *(Recueil des Inscriptions romaines de l'Algérie,* n° 2565.)

(1) *Annuaire de la Société archéologique de Constantine,* 1854, p. 150.— *Inscriptions romaines de l'Algérie,* par M. L. Renier, n° 4398.

Mais, ni ce texte, ni ceux qui ont été relevés depuis en cet endroit, ne portent la trace du nom ancien, qui ne pourrait pas être en tout cas celui de Sila, par la raison qu'on ne compte guère plus de six kilomètres et demi entre Mahidjiba et le jardin où j'ai trouvé le milliaire en question, planté verticalement jusqu'à la tête.

Pour celui qui examine la belle fontaine construite en arceau, à quinze mètres en contrebas de la tour de Mahidjiba, il demeure évident qu'elle a été bouchée à dessein, funeste effet de cette tactique des Maures qui tendait à dégoûter de leur conquête les Arabes envahisseurs. Le nom de la reine Kahina se rattache aux désastres de cette lutte désespérée.

Lorsqu'on suit la vallée qui remonte vers le Soumaa (1), on rencontre d'abord une butte hérissée de forte murailles au milieu desquelles subsistent les vestiges d'un riche domaine. C'est ce que les indigènes appellent Ksar-Maafouna. Le colon établi sur ce point m'a montré le produit de ses fouilles qui consiste en sept pierres écrites, un dieu lare, trois petites auges tombales, une vingtaine de médailles en bronze et en plomb, un bel Arcadius en or, et un bas-relief grossièrement taillé, dans lequel il serait possible de reconnaître un génie topique.

D'autres villas, d'autres fermes ont laissé ça et là des vestiges confus, mais beaucoup moins importants, s'il faut s'en rapporter à la quantité de blocs rectangulaires qui blanchissent les sillons. Voici un fragment d'épita-

(1) Voir dans l'*Annuaire* de 1862 le rapport sur les fouilles que j'ai faites au pied de ce monument.

phe que les ouvriers ont ramassé à l'une des extrémités de cette vallée, et dont j'avais remis précédemment le *fac-simile* à M. Léon Renier. *(Recueil des Inscriptions romaines de l'Algérie,* n° 2567.)

N° 45.

.....

Q ᵛ ROMAN
MILITI ᵛ LEG ᵛ III
CYRENAICAE ᵛ V ᵛ
A ᵛ XLI ᵛ O ᵛ T ᵛ B ᵛ Q

Y aurait-il témérité à supposer d'après ce document qu'un détachement de la IIIe légion cyréanique avait tenu garnison à Mahidjiba ? Cette question est de la compétence de M. Léon Renier, qui possède des notes si précieuses sur l'armée romaine d'Afrique.

A l'est-sud-est du Kroub, derrière un rideau de montagnes commençant à la mosquée de Sidi-el-Abassi et qui forme avec les crêtes des Oulad-Mahboub un défilé, appelé par les gens du pays Fedj-Sila, « le défilé de Sila, » je devais toucher indubitablement à l'objet de mes espérances. Déjà le nom ancien reparaissait dans la tradition, fait qui concorde avec la distance indiquée par la borne milliaire que j'ai mentionnée précédemment. Vers la fin du mois d'août, je me suis transporté avec mes ouvriers sur la hauteur occupée par la mosquée et ses dépendances. Qu'on se figure un de ces prieurés du moyen-âge, asile des pauvres, refuge des voyageurs. Autour de la chapelle, le cloître. En dehors du cloître, des silos et les magasins de paille, l'écurie et le jardin. Ce qui ajoutait encore à la vénération du lieu, c'était l'ensei-

gnement qu'y recevaient gratuitement, sous la domination des Turcs, deux cents taleb venus de tous les coins de la province. Aujourd'hui, la mosquée est déserte, le jardin abandonné et les silos vides. A peine le mokaddem possède-t-il de quoi nourrir sa propre famille.

A en juger par les conditions topographiques, la chapelle musulmane occupe l'emplacement d'un poste romain bâti à l'entrée de la gorge, comme point d'observation intermédiaire entre Sila, au sud, et Sigus, à l'est. On ne s'est pas mis en frais d'architecture pour l'édifier. Les murs anciens ont été simplement exhaussés à l'aide d'une maçonnerie en moellons qui paraît suffire à l'incurie des Chaouïas (1), et l'enclos du jardin est formé de blocs superposés un peu au hasard. Mes ouvriers sont parvenus sans trop d'efforts à en détacher une pierre peu épaisse, qui mesure en longueur 1m95. J'ai copié sur la face antérieure un décret de l'empereur Hadrien relatif à la délimitation du pays.

N° 46.

EX AVCTORI
TATE IMP
CAESARIS
TRAIANI HA
DRIANI AVG
A AGSAP

L'inscription est parfaitement conservée; elle contient à la sixième ligne un problème géographique que je

(1) Les Chaouïas ou Kabyles pasteurs qui habitent ce canton parlent l'arabe d'une manière intelligible.

ne suis pas en mesure de résoudre, n'ayant pas encore découvert le nom que portaient les territoires voisins à l'époque de la domination romaine. Je crois pourtant en avoir compris les quatre premières lettres et pouvoir les expliquer par les mots : *Ab agro Silensium,* « à partir du territoire de Silensiens. » Si l'on adopte mon opinion, les deux dernières lettres seront l'abréviation des mots : *ager publicus,* « le communal. »

Pendant que je relevais sur une petite dalle, encastrée dans le pavage de la mosquée, une épitaphe à laquelle j'attache un certain prix, en ce qu'elle rappelle les premiers siècles du christianisme,

N° 47.

MEMOR
Q SSATVRNI
NVS EMILIA
Λ MARITOAM..
...SIMO FE
VIXIT AN
XXXXV

les ouvriers retournaient à la hâte quelques groupes de pierres, débris muets des habitations annexées au poste romain. N'ayant rien trouvé de plus aux alentours, je continuai ma route pour ne m'arrêter qu'à un tertre couronné par les murs passablement conservés d'un castellum. De là à la mosquée de Sidi-l'Abassi, on compte trois ou quatre kilomètres..... Peut-être suis-je au-dessous de l'évaluation réelle. L'enceinte du castellum forme un carré presque régulier, dont le côté le plus long mesure vingt-cinq mètres. Deux portes subsistent

encore, ouvertes dans le même axe et faisant face au levant et au couchant : ce sont les seules qu'il y ait eu. J'ai visité chaque pierre de la muraille; j'ai fait retourner celles qui gîsaient sur les pentes du tertre, afin de pouvoir déterminer avec quelque apparence de certitude la date du castellum. Or, voici les remarques que m'a suggérées cet examen minutieux. Les pierres proviennent de différents édifices; elles sont posées à sec avec la symétrie que comportait leur forme; deux de celles qui ont été renversées portent des inscriptions funéraires d'une époque reculée; le terre-plein de l'intérieur, bien qu'il soit encombré par des démolitions successives, notamment au bas du rempart, semble n'avoir été occupé que par des tentes ou par des baraques, depuis l'invasion musulmane. Le castellum porte tous les caractères d'une construction hâtive. Je ne doute pas qu'il ne soit l'œuvre des soldats de Bélisaire, qui, après l'expulsion des Vandales, se trouvaient en présence du patriotisme indomptable des Africains. Obligés de pourvoir à leur propre défense, les nouveaux conquérants fortifiaient leurs camps avec des ruines. Telle est, au dire des archéologues, l'origine de ces nombreuses enceintes rectangulaires qu'on rencontre dans toutes les parties de la Numidie.

J'ajouterai qu'il existe sous la porte occidentale, et tout-à-fait en dehors, une fosse carrée, solidement maçonnée, que l'on peut prendre pour un cachot souterrain, à moins qu'elle n'ait été appropriée à l'usage d'un pont-levis. Ce genre de construction se rencontre rarement.

A l'angle occidental du castellum, non loin de l'une des portes, j'ai tiré des déblais une pierre de grande

dimension sur laquelle s'est conservé un fragment d'une inscription publique, d'autant plus important, à mon avis, qu'il commence par le mot *condidit*.

N° 48.

NDIDIT.....ICO
TIAS VX
BONIFATIVSITAEX

Il ne serait pas impossible, en effet, que le nom de Boniface donnât une grande valeur historique à ce document trouvé près d'un établissement militaire.

Il y avait là un pagus dont les cases très-rappprochées les unes des autres se développaient visiblement dans la direction de l'est et un peu du côté du sud. A part quelques groupes de pierres disséminées ça et là, cette bourgade est la seule grande ruine qui existe dans le défilé, et c'est la raison qui me détermine à lui appliquer le nom de Sila.

Quelques savants exagèrent la grandeur et la population des villes des Romains, de même qu'ils vantent beaucoup trop la beauté de leurs colonies. Sous le rapport de la régularité, de la largeur des rues, et de la grandeur des édifices publics, les villes anciennes le cédaient aux villes modernes. Ce qui a fait croire à leur magnificence, ce sont les restes de leurs théâtres, de leurs cirques, de leurs thermes, de leurs temples et de leurs citadelles. C'est comme si l'on prétendait juger des cités du moyen-âge, presque toutes bâties en bois et formant un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, par le luxe architectural de leurs cathédrales, de leurs halles et de

leurs hôtels de ville. Chez les peuples classiques de l'antiquité, comme dans l'Europe au moyen-âge, les édifices publics constituaient en quelque sorte le seul ornement des villes, et l'on semble avoir attaché peu d'importance à l'élégance des rues, à l'extérieur des constructions particulières.

Un autre fait est venu tromper l'œil des archéologues et fortifier leur erreur. Ce sont les ruines de quelques riches villas qu'ils ont prises pour base de leur appréciation, jugeant ainsi de la position de simples cultivateurs par l'opulence des grands propriétaires, qui étaient souvent des dignitaires de l'empire, comme le sénateur Lollius Senecio, dont le tombeau circulaire se dresse aux environs de Calda. (Voir l'*Annuaire archéologique de Constantine,* année 1853, planche XVIII.)

En dehors du castellum, Sila ne montre aucun vestige de monument. Les seuls morceaux d'architecture qui aient attiré mon attention sont trois chapiteaux de colonnes en calcaire blanc, ornés de volutes. Ces chapiteaux peuvent être attribués avec quelque vraisemblance à l'église dont l'existence nous est révélée par un passage de la Notice : « Donatus est le quatre-vingt-deuxième évêque que le roi Hunéric envoya en exil, en l'année 484, après l'assemblée de Carthage. Il occupait le siége de Sila. »

A ce témoignage puisé dans l'histoire vient se joindre une épitaphe, commençant par la formule *Memoriæ,* que les premiers chrétiens avaient substituée, ainsi que le *hic jacet*, à l'invocation aux dieux mânes. N'est-ce pas aussi à l'invasion vandale qu'il convient de rapporter certains noms étrangers qui se rencontrent dans les né-

cropoles de la Numidie, tels que ceux des deux inscriptions ci-dessous ?

N° 49.

MEMORIE VI
CTORIS DVDD
A MARITO
MER FECIT

N° 50.

GVDDVS MO
NISTELLVS VIXIT
ANIS CV
H S E

N° 49. — A six cents mètres sud du pagus, parmi les restes d'une villa considérable.

N° 50. — Pierre cintrée au sommet.

J'ai avancé en parlant du castellum, que les Byzantins s'y étaient établis. Les preuves de ce fait ne manquent pas; voici deux épitaphes de centenaires, où figure le *lambda*, qui est une date à lui seul.

N° 51.

GALLA
NVBLIIF
VIXIT
ANNIS CI
H S E

N° 52.

D M
IVLIA
OSPITA
VAZ
TANO
FAVSTVSV
A C. HSE

Remontons maintenant à la première occupation, et cherchons si cette terre tant de fois remuée, tant de fois ensanglantée, ne recèle pas quelques souvenirs des vainqueurs de Jugurtha ? Au centre même du pagus, dans les murs écroulés des maisons, se rencontrent des inscriptions, que le galbe des lettres aussi bien que la la-

tinité des noms et des prénoms range dans le premier ou le deuxième siècle de notre ère. J'en ai compté plus de vingt qui sont encore lisibles. Les mieux conservées sont les deux suivantes :

N° 53.

D M
CARRVNTI
VS FAVST
VS VIX
AN XIX

N° 54.

D M
C IVLIVS
MAXIM
VS VIXIT
ANIS CI
H S E

Les noms des Caius Arruntius Faustus, confondus dans cette foule d'épitaphes, méritent d'être rapprochés d'un monument appelé, je l'espère, à trancher une question de géographie. On les y retrouve gravés dans le même ordre que sur la pierre sépulcrale, circonstance qui m'autorise à penser qu'il existait des liens de famille entre les deux personnages mentionnés.

Le monument dont je parle était enfoncé dans la berge d'une source abondante qui arrose le seul jardin de ces ruines, à l'ouest et à deux cents pas du castellum. Un vieillard de l'endroit, qui se souvenait de l'avoir vu debout, nous le montra, mais après avoir prélevé une prime sur la curiosité dont je paraissais animé. Je doublai la somme, à la vue des premiers mots de la légende que voici :

N° 55.

GENI · · · VMINIS
CATVAMSAGAE ❋
SACRUM
CARRVNTIVS
FAVSTVS ❋ ARRVNTI
PROCVLI FILIVS
MAGISTRATVS
PERMISSO ORDINIS
SVIS PECVNIS FECIT
IDEMQVE DEDICAVIT
LIBENS ANIMO

N° 55. — Une cassure de la pierre a enlevé trois lettres au milieu de la première ligne.

« *Genio Fluminis Catu Amsagae sacrum. Caius Arruntius Faustus, Arruntii Proculi filius, magistratus, permisso Ordinis, suis pecuniis fecit idemque dedicavit, libens animo.* »

C'est la première fois que le mot Amsaga paraît sur la pierre. Il est précédé du mot CATV (1). La traduction

(1) Parmi les communications que j'ai adressées en 1863 au savant et regretté M. de Lacroix, figure l'inscription n° 55 du présent Mémoire, et la deuxième ligne y porte les mots CATV AMSAGÆ écrits fort lisiblement. C'est donc par erreur ou pour rectifier ma lecture, que M. le capitaine Nau de Champlonis a écrit dans son excellente *Notice sur la carte de l'Afrique sous la domination des Romains*, p. 10, le mot *caput* au lieu de *catu*. Une autre erreur s'était glissée dans le même ouvrage. La découverte de Sufevar y est attribuée (p. 37) à M. le capitaine Payen, qui s'est empressé de reconnaître qu'il n'avait fait aucune recherche de ce côté.

serait donc : « Autel en l'honneur du fleuve Catu-Amsaga, Caius Arruntius Faustus, fils d'Arruntius Proculus, maire (du bourg), l'a fait ériger à ses frais et l'a dédié en toute liberté de conscience, avec l'autorisation du Conseil municipal. »

Personne n'ignore que les anciens avaient la coutume de diviniser les fleuves, les forêts et les antres : c'est ce qui explique le nombre considérable de génies topiques qu'ils adoraient. Chaque génie avait un autel, quelquefois une chapelle (sacrum) où la superstition déposait ses offrandes. C'était le plus souvent un édifice de très-petite dimension, mais d'une architecture proportionnée à la richesse de la commune. Bien que démolie jusqu'à rez de terre, celle dont il est fait mention dans l'inscription, laisse encore des vestiges qui consistent en un mur circulaire, au centre et en contre-bas duquel s'ouvre une excavation parfaitement maçonnée, à quatre pans. Les indigènes essayaient de me faire comprendre, en un langage moitié arabe, moitié kabyle, que du temps des payens (ils n'ont pas d'autre expression pour désigner les Romains), l'eau passait par ce trou pour se déverser dans le ruisseau. En effet, si l'on compare le niveau de la source avec le fond de ce petit puits, on ne trouve pas de raison suffisante pour rejeter une donnée qui s'appuie sur la tradition. Mais d'où vient le nom actuel d'*Aïn-el-Tsaur* « la fontaine du taureau ? » Ne serait-ce pas un souvenir des sacrifices qui s'accomplissaient en l'honneur du génie de la source ?

Passons maintenant aux observations que suggère le texte de l'inscription. Dans le style de Salluste, *magistratus* est le synonime de l'expression *magister pagi,* la-

quelle figure sur presque tous les monuments municipaux des environs de Constantine. Un acte des martyrs (Ruinart, *Act. Martyr.*, p. 225), en parlant de la convocation des magistrats de Centuria et de Cirta, emploie le même mot : « *Adhibitis Centurionum et Cirtensium magistratibus.* » *Permisso* est plus rare que *jussu.* On en peut dire autant de *suis pecuniis;* je n'ai encore vu sur la pierre que le singulier *suâ pecuniâ.* Quant au mot Amsaga, il est reproduit sous la forme Ampsaga par l'auteur de la guerre contre Jugurtha.

J'ai dit que l'exploration des ruines de Sila m'avait fait mettre la main sur un problème géographique. En effet, les écrivains anciens qui se sont occupés des divisions de l'Afrique septentrionale, s'accordaient pour identifier l'Amsaga avec le Roumel, sans tenir compte de la rivière que ce dernier reçoit, à un kilomètre sud de Constantine, près de l'aqueduc romain. Moins bien informés, les modernes ont marqué le cours de l'Amsaga, à partir de Constantine jusqu'à la mer. Telle est l'opinion de MM. d'Avezac et Dureau de la Malle. Mais la découverte, à sept ou huit kilomètres au sud des sources du Bou-Merzoug, d'une invocation au génie qui surveille les eaux de Catu-Amsaga, apporte dans la question un témoignage d'une valeur telle, qu'on parviendra sans doute à déterminer le point de départ du fleuve qui, après avoir séparé la Numidie de la Mauritanie Sitifienne, allait se jeter dans la Méditerranée, à quelques lieues de Djidjeli.

INSCRIPTIONS DE SILA.

N° 56.	N° 57.	N° 58.
L CALLIVS	D VA M	D M
IVLIANVS	FRI ❀ ANNIVS BO	C ARRVNTI
VIXIT	RVS SVI BHLSUS	VS FAVST
ANIS		VS VIX
LXV		AN XIX

N° 56. — Longue stèle cintrée par le haut; hauteur, 1m.

N° 57. — Dalle ornée d'une double baguette, brisée à droite. Plusieurs lettres sont devenues illisibles par suite du frottement. Au pied du mur occidental du castellum.

N° 58. — Inscription nette. Voir la dédicace au génie de la source.

N° 59.		N° 60.	N° 61.
D M	D M		D M
Q AN	QANTO		IVLIA
TONI	NIVS	IVLIA	OSPITA
VS V	FAVST	NOVELL	VAZ
ICTOR	VS V	A VANOS	TANO
ICVS V	AN XXII	XXVII	FAVSTVS V
LXV			A C HSE

N° 59. — Stèle à double épitaphe, à l'ouest du castellum et parmi les décombres du pagus.

N° 60. — A cent mètres ouest du castellum; bloc de 0m80.

N° 61. — Epitaphe double; dans l'enceinte du castellum; le lambda de la 2e ligne marque l'époque byzantine.

N° 62.	N° 63.	N° 64.
IAEMA		IVLIA RO
RCELLI	D M	GATA VIXIT
NAE MA	IVLIA NOVE	XXV
RITAE RA	LA V ANXXV	PARITERI
RISSIMAE		VMIILIS
VA LV		ISII HS

N° 62. — Stèle à tête sculptée. Le lambda marque l'époque byzantine.

N° 63. — Pierre servant de banc à la fontaine; arrondie par le haut; bien écrite.

N° 14. — Pierre en partie brisée, et mesurant 0m98, près du ruisseau qui coule à travers les ruines. Quelques lettres effaçées.

N° 65.	N° 66.		N° 67.
D M	DMS	D M	GALLA
PROCVLVS	OCTAVIA	TICIVDIVS	NVBLIAF
CATVLVS	NICRO	PACATVS	VIXIT
VX AXL	SA V AN L	VAN LXX	ANNIS CI
H S E	H S E	H S E	H S E

N° 65. — Pierre cintrée dans la partie supérieure.

N° 66. — Stèle massive, assez mal gravée; basse époque. A la deuxième ligne, côté droit, il est possible de lire Dudius ou Cludius.

N° 67. — Dans le ruisseau formé par la fontaine, à l'est du rempart. Les noms Galla Nublia sont écrits avec des lambda. Au-dessus, un croissant.

N° 68.	N° 69.	N° 70.
M P M S	D M	D M
F CLMNTIA	I S E	L FVRNIVS
NI EQFMPO	CRESCES	FELIX V
❋ HR FE ❋	V AN CV	AN XXXV

N° 68. — Dalle large et garnie d'un encadrement; dans les ruines

d'une villa. Je lis *Clementiani*. La formule *heredes fecerunt* est bien marquée.

N° 69. — Dalle cintrée au sommet; dans un champ qu'on appelle Bou-Guettaine, à 700 mètres du pagus.

N° 70. — Stèle quadrangulaire de 1m2; dans l'intérieur du castellum.

N° 71.	N° 72.	N° 73.
DI MA	TFL...	D M
IVLIVS II	VSIVLI	C IVLIVS
RAVIVVI	ANVS	MAXIM
XIT ANIS	HSE	VS VIXIT
XXXX	O T B Q	ANIS CI
	V A LXXX	S

N° 71. — Parmi les ruines; lettres informes.

N° 72. — Stèle cintrée et garnie d'un croissant au fronton; à 500 mètres du castellum, sur un mamelon.

N° 73. — Grande dalle rectangulaire brisée à la partie inférieure.

N° 74.	N° 75.	N° 76.
D M	VSLF	LVO
VCISA	V AN XXXX	RMIV
NV S		VIXIT
A L		H S E OTBQ

N° 74. — Parmi les décombres.

N° 75. — Dans la partie autrefois habitée.

N° 76. — Parmi les anciennes habitations; dalle cintrée.

N° 77.	N° 78.	N° 79.
ESV.DM	VTEI	M
VIX AN	V ANN	RIA
NIS CX	L XVHS	TVNATA

N° 77. — Dalle brisée, non loin du rempart.

N° 78. — Dalle brisée, non loin du rempart, du côté de la fontaine.

N° 79. — Au-dessous du castellum.

N° 80.	N° 81.	N° 82.
ARDVS		A·IN O·BES
VXANXL	IVILOVIA	S·PQVEST·COHO
H S E		II·GEMELLAE·TRA
		.....NO

N° 80. — Dans les décombres.
N° 82. — Fragment, près du rempart.

Sigus, l'une des trente villes libres dont parle Procope, est le point le plus rapproché de Fedj-Sila. Elle a laissé des ruines considérables sur une colline qui surveille en même temps l'ancienne route de Theveste et l'immense plaine des Segnïas « Bahira et-Touila. » La distance qui la séparait de Cirta était d'un peu plus de vingt-deux milles, ainsi que l'indique la colonne milliaire, dédiée à l'empereur Gordien, que j'ai lue à deux kilomètres sud-ouest du bordj, en un lieu qu'on appelle Bir-Tandja (1).

N° 83.

IMP CAES
M ANTONIO
GORDIAN° PIO
FELICI AVG
PATRI PATRIAE
PONTIFICI MA
XIMO TRI..
NICIAE P...
COS...
XXV

Irrésistiblement, je me sentais attiré vers Sigus, autant par le désir de compléter une tournée archéologi-

(1) Cette borne itinéraire avait été relevée par M. L. Féraud *(Revue historique algérienne,* 1859-1860, p. 140).

que, commencée sous d'aussi heureux auspices, que par le besoin de revoir les dolmen et les images numidiques que j'y avais observés dans les premiers jours de l'année 1848, en compagnie du général Desvaux, alors commandant et chef du bureau arabe divisionnaire de Constantine. Il y a là, en effet, vis-à-vis du municipe et sur un terrain qui longe l'Oued-el-Klab, une nécropole d'un caractère mixte, en ce sens qu'elle offre aux regards, chose très-rare dans les autres localités, des traces irrécusables des différents cultes pratiqués simultanément par les Siguitains, pendant la période romaine : tombes latines à sommet arrondi ou à cime aiguë, pierres couvertes, dolmen, allées funéraires, figures payennes gravées sur les rochers.

En contact, par sa position sur le bord d'une route stratégique, avec Cirta, Thagaste et Theveste, la ville de Sigus avait des points d'appui à Oum-el-Gomel, à Aïn-el-Bordj, à Oued-el-Klab et aux Oulad-Mahboub, petits postes militaires destinés à maintenir la sécurité autour de ses nombreux colons. L'itinéraire d'Antonin la place entre l'ancienne capitale des rois Numides et Macomadia, centre de population encore inconnu. Durant le cinquième siècle, elle fut le siége d'un évêché, dont l'*Africa Christiana* mentionne deux prélats en ces termes :

« *Cresconius,* évêque donatiste, assista en l'année 411, avec ses adhérents, au concile de Carthage. On dit de lui qu'après avoir rendu témoignage de son mandat et de sa profession de foi, il ajouta : comme je n'ai point d'adversaire, je désire n'en jamais avoir. C'est aussi lui qui déclara avoir signé pour l'évêque de Tigisi, que la maladie avait empêché d'assister au concile.

« *Victor* est le dix-huitième sur la liste des évêques de Numidie qui, appelés à Carthage, en l'année 484, par le roi Hunéric, furent après l'assemblée envoyés en exil avec les autres. »

Une lettre de Cyprien nous apprend que le territoire de Sigus possédait une mine « *metallum siguense* », où des chrétiens ainsi que leurs chefs spirituels avaient été déportés par suite de la persécution. Cependant, les recherches entreprises, soit par les ingénieurs, soit par les officiers des bureaux arabes, n'ont signalé aucun indice de nature à fixer l'emplacement de cette exploitation, la mine la plus rapprochée, celle d'où l'on extrayait de l'antimoine, il y a quelques années, se trouvant dans la montagne de Sidi-Reghis, à quarante kilomètres du bordj.

Loin d'inspirer de l'intérêt ou même d'exciter la curiosité, au premier abord, les ruines de Sigus sont confuses et amalgamées, tant la destruction y a été violente. Pour me servir d'une expression arabe, on dirait que la meule du combat en a broyé les habitations; car à l'exception de quelques pans de murs, de quelques jambages de portes et d'un édifice écroulé dans lequel il serait possible de reconnaître la disposition d'un bain, il ne reste sur le sol qu'une quantité considérable de tessons rouges ou noirs, et, çà et là, parmi les herbes, des pierres taillées, dernier souvenir d'une installation active et industrieuse. En dehors de la porte qui subsiste encore vers le nord-ouest, on observe les vestiges d'un faubourg qui avait son cimetière à proximité, suivant la coutume des Romains. Mais tous ces éléments sans la moindre importance accusent le peu de solidité

des matériaux employés dans les constructions. Je répérai même, à cette occasion, ce que j'ai dit ailleurs, à savoir, que la majeure partie des maisons de colons africains « *casæ* », comme celles des Kabyles du Jurjura, étaient bâties avec des moellons et des briques cuites au soleil.

Je portais avec moi le Recueil de M. Léon Renier, où sont reproduites cinquante-quatre inscriptions provenant de Sigus. Après avoir collationné avec soin celles de la ville, j'acquis la conviction qu'il n'y avait pas lieu d'en trouver d'autres, à moins de pratiquer des tranchées d'une certaine profondeur. Mieux valait, après tout, descendre vers la nécropole où les ouvriers avaient exhumé et retourné bon nombre de pierres avec ou sans inscription. C'est en parcourant ce champ, qui est littéralement encombré de tombes mesurant en moyenne 1m25, que j'ai copié sur des rochers à peu près parallèles, une série de personnages autour desquels sont gravés des symboles dans le genre de ceux qu'on voit en tête des stèles numidiques. La juxta-position d'épitaphes latines à quelques-unes de ces figures sert à en affirmer le caractère sépulcral. C'est une preuve qui vient s'ajouter à toutes celles que j'ai fournies à M. le docteur Judas (*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, 1860, p. 2 et suivantes). Seulement, ici, l'imagination n'a plus le champ libre, et les conjectures tombent devant les données nouvelles, puisque, au lieu de cet emblême anthropomorphe, si vague et si difficile à déterminer, que montrent les stèles de l'ancienne Cirta, nous avons ici plus de vingt images d'hommes, les uns, vêtus d'une simple tunique et tenant les bras étendus, les autres cou-

verts d'un manteau à capuchon, tout-à-fait semblable au burnous des Africains. Deux entr'autres méritent une attention particulière (nos 1 et 2, *Pl. VII*), à raison de la forme plus arrêtée et aussi plus complète qu'elles ont reçue de la main du sculpteur. J'y vois, pour ma part, l'autochthone en costume national et accosté de deux objets qui paraissent fréquemment dans les monuments figurés de la Numidie. Celui de droite appartient au règne végétal; mais je ne saurais en déterminer l'espèce, tant les proportions en sont inexactes. Un épi a moins de hauteur; un if est plus droit et beaucoup plus élevé. D'ailleurs, comme point de comparaison, on pourrait étudier les stèles de Rusicade, de Guelma, de Khamiça et de Constantine, où l'épi et la grappe de raisin sont adoptés tour à tour, comme l'emblême le plus frappant de la fécondité du sol. Quant à l'attribut représenté à la gauche des personnages n° 1 et n° 2, et qui ressemble à une bandelette dont les extrémités sont entrecroisées, on le considère comme un pain.

En essayant de l'expliquer, M. Judas écrivait dans l'*Annuaire* cité plus haut, la réflexion que voici: « Comme cet emblême est quelquefois en opposition avec un objet arrondi qui peut être pris pour un pain, je ne serais pas éloigné de donner aux deux une signification concordante, d'un côté, un pain rond consacré à Baal, de l'autre, un pain avec des cornes, consacré à Tanit..... L'image d'un pain, l'un des symboles de la vie, dans un tableau sépulcral, serait en parfaite harmonie avec les idées antiques sur ce sujet... Il est de fait que, dans le paganisme, on offrait à certaines divinités, notamment à Artémis ou Diane, des gâteaux symboliques représentant le

plus souvent des cornes de taureau ou de génisse, ainsi que nous l'apprend Pollux, *Onomast.*, VI, § 76. » L'arbre posé un peu au hasard dans la plupart de ces tableaux, affecte des formes si capricieuses, qu'il n'y a pas lieu de lui assigner un type. Evidemment, l'ignorance des anciens habitants de Sigus modifiait à son gré ces représentations traditionnelles, en passant de la forme du lotus à celle de l'arbre à triple et quadruple nodosité, que plusieurs archéologues considèrent volontiers comme un caducée.

L'image qui décore le fronton des numéros 1, 2 et 5 est celle d'un croissant dont les cornes sont dirigées en haut, avec un cercle, au foyer de la courbe. D'autres monuments trouvés à Constantine ne me permettent pas de douter que ce ne soit une figuration de la lune et du soleil. Quelquefois les deux figures sont dans une position respectivement inverse.

Çà et là dans la nécropole qui fait face à la ville, se dressent des roches verticales supportant des tables de pierre sans régularité (1). Ce sont des dolmen *(Planche VIII)*. J'en ai compté vingt-sept. Le plus régulier de ces autels si conformes au type celtique, est fermé au fond par une murette moderne en moellons secs, ce qui lui donne l'aspect des petites cases où se tiennent les marchands indigènes. Aussi l'appelle-t-on « *el-hanout* »,

(1) Quelques archéologues posent en fait que tous les dolmen, sans exception, étaient primitivement couverts de terre, et que ceux qui ne le sont pas ont perdu leurs formes originelles. Mais l'impossibilité de cette hypothèse est démontrée par la situation de ces tombes mégalithiques au milieu d'une ancienne nécropole où le soc de la charrue n'a jamais passé, évidemment.

la boutique. Le plateau rocheux qui domine le cimetière en est couvert; mais la plus grande partie de ces monuments est composée de monceaux de blocs informes, qu'entoure généralement un cercle de pierres de plus petite dimension et très-inégales entre elles. J'ai su plus tard, en lisant l'*Annuaire archéologique* de 1863, que mon confrère, M. L. Féraud, en avait vu de pareils à Aïoun-ed-Diab, chez les Segnïa.

Les fouilles pratiquées un peu superficiellement dans l'enceinte même de la ville ont fourni, en grande quantité, toutes les variétés de poteries qui sont ramassées d'ordinaire dans les établissements de la domination romaine, depuis la terre rouge de Samos, aussi remarquable par son vernis que par ses ornements en relief, jusqu'à ces tessons qui proviennent de la vaisselle grossière des *pagus*. Tout ce qui a reparu sous la pioche est brisé. Les vases entiers sont d'ailleurs bien rares dans des ruines dont la destruction a été complétée par le voisinage des tribus. Quelques signatures de potiers, la plupart empâtées et très-abrégées, se lisent encore sur de menus fragments (1). Voici celles que j'ai déchiffrées en me servant de la loupe :

1°	EXOF SEXTI	ex officinâ. Sexti.	5°	AV III	(A et V liés).
2°	L MAD		6°	.R	
3°	L·V·		7°	.M	
4°	AVX		8°	I·XAVC	un pied chaussé du cothurne.

(1) Ces tessons figurent aujourd'hui dans le Musée de Constantine.

Je signalerai encore des débris de lampe en terre cuite, représentant un lion, une trirème, des fleurs trilobées; emblêmes déjà remarqués ailleurs.

Parmi les morceaux de verre, dont les ouvriers ont rempli un coufin, j'ai distingué des échantillons d'une grande finesse et de teintes excessivement variées. Quelques fragments avaient la couleur de l'améthiste; d'autres se rapprochaient de l'éclat du cristal, suivant l'expression de Pline « *Mirè ad similitudinem crystalli adcessere vitrea.* »

Huit médailles seulement sont sorties des décombres de l'ancienne ville de Sigus. Elles appartiennent à l'époque de Constantin-le-Grand et de ses successeurs immédiats; elles sont du module du quinaire (petit bronze).

Dans le nombre des inscriptions, reproduites ci-dessous, avec l'indication de la provenance, trois seulement appartiennent à la catégorie des monuments publics; c'est tout ce qui avait échappé aux recherches de MM. L. Renier, De la Marre et Desvaux. Le reste forme un ensemble d'épitaphes latines, où l'on chercherait en vain une trace de l'élément africain. De ce fait, qui par lui-même a une grande valeur, comme de l'existence en ce lieu d'une confrérie vouée au culte de la Victoire *(Victoriæ aug. sacr... cultores qui Sigus consistunt)* (1), on pourrait inférer que les habitants du municipe, entraînés par les nécessités de la politique à repousser une population essentiellement belliqueuse, avaient fini par s'approprier tout le territoire environnant.

(1) Inscr. rom. de l'Algérie, n° 2470.

INSCRIPTIONS DE SIGUS.

N° 84.

L·CAELI
VS FELIX
V·A·CX.HSE

L CAELI
VS MAR
CELLVS
VIX· AN
XXV
H S E

N° 85.

CALLONIARA
NAVADOC HSE OTBQ
M·VFELIV
S· RVFINVS
V·A. XXX
H S E
IVLVS RVFVS VA
LXXX HSE OTBQ

N° 84. — Stèle à registre double, au bord de l'Oued-el-Klab..
N° 85. — Au faubourg. Le sigle de la 2e ligne ressemble à un D et à un O accolés et suivis d'un S renversé.

N° 86.

Q CLODIVS
GALLICANVS
VA LXV
H S E
....TVS
SV
II

N° 87.

D M
I CLODIVS
VICTORVA
·XHS· BQ

N° 88.

CORNELIA
VICTORIA VA XIII
CORNELIA
IANVARIA
VIX·A·XXV
H· S E
H. T. B. Q

N° 86. — Dalle arrondie au sommet; les dernières lignes sont frustes.
N° 87. — Sur un rocher, quatre épitaphes accolées; une seule lisible.
N° 88. — Stèle arrondie; haut., 2m4.

N° 89.

L CORNELIVS
OSPES VA XXX
H S E

N° 90.

GARGILIVS
SILVANVS
VA LXXX
H S E

N° 91.

GARGILIA SIL
VANA V.A.L
H S E

N° 89. — Dalle arrondie au sommet; 2m2.
N° 90. — Stèle arrondie.
N° 91. — Stèle cintrée.

N° 92.

CORNELIVS
CAECILIANVS
VA L H S E
OT BQ
AGRIA SVCCESSA
VA XLX HS
O T B Q

N° 93.

D M S
Q IVLIVS ACV
TVS VAZ XXX
IVLIA VRBANA
VXOR EIVS VA

N° 94.

D M
L CORNELIVS
····TINVS
VA XXXII
H S E
O T P Q
HONORATVS
VA XX

N° 92. — Stèle cintrée.
N° 93. — Pierre en berceau; sur la 2e épitaphe, âge non marqué.
N° 49. — Stèle arrondie.

N° 95.

C·INGENIVS
C·F·BARBARVS
V·A·XVII·H·S·E·
O·T·B Q

N° 96.

D M
P IVLIVS
VRBANVS
VA LXHSE
O T B Q

N° 97.

C·IVLIVS CRIS
PVS
VA LX
H S E

N° 95. — Cippe arrondi; bien conservé.
N° 96. — Sur un rocher.
N° 97. — Dalle mesurant deux mètres; cintrée.

N° 98.

D M
L IVLIVS PROC
VLVS VA LX
CATVLLVS RVFI
NVS.VA XXII
C IVLIVS HO
NORATVS
V A XX

N° 99.

L IVLIVS FELIX
VAN LXXX H S
MVSSIA SATVI
....VAXXX HS
O T B Q

N° 100.

D M S
C IVLIVS C
ARISIVS V
A XXX VIII
RVFINA M
ARITO POS
VIT

N° 98. — A un kilomètre au sud-est du Bordj; plus complète que la copie que j'avais fournie à M Léon Renier. (Inscr. rom., n° 2496).

N° 99. — Dalle un peu fruste.

N° 100. — Au faubourg. Pierre en forme de berceau et ornée de sculptures.

N° 101.

IVLIA.Q.F
BELLICA.V.A.XIII
M.IVLIVS.CAN
DIDVS.V.A.XL HS

N° 102.

IVLIA LVCV
LLA V A
XXXX
H S E

N° 103.

L.LVRIVS
M.F.QVIR.
PROCVLVS
V A LV

N° 101. — Stèle arrondie, très-belle.

N° 102. — Pierre en forme de berceau.

N° 103. — Près de la fontaine; dalle arrondie.

N° 104.

IVLIA.C.F.
LAETA.
V.A.XX.H.S.
P PORREGA
P.F.AFRICANVS
V.A.XXXX
H.S E

N° 105.

MAGNIA
TERTVLLA
VA LX
H T B Q
L CORNELIVS
FLORENTINVS VA
LXX H S E OTBQ

N° 104. — Stèle arrondie. Les deux premières lignes en caractères plus grands.

N° 105. — Stèle arrondie.

N° 106.

D M S	
L LICINIVS IVE	L PVLLIVS FESTV
NIVS V A XLVOTBQ	S V A LXXV H S E
D M S	O T B Q
LICINIALE	
GVDVLLA V A	
XL H S E	
D M S	

N° 106. — Pierre à triple registre; deux seulement écrits.

N° 107.

D M	S
L V C V	DVBIDIVS
L I N A	VICTOR
VICSIT AN LXX	VICSIT ❀
D ❀ B ❀ M	ANNIS
F ❀ PS ❀	L

N° 107. — Stèle à registre double. On a trouvé dessous une grande quantité de débris de vases romains ayant servi aux libations.

N° 108.

D M
CN.MARCI
VS.CERIALIS
V.A. LXV.H S E
O.T.B.Q.
Q.MARCIVS.MONNO
SVS.V.A.VIII.H.S E.O.B.Q.
OCTAVIA. EXTRICATA
V.A.LXXX.H.S.E O.T.B.Q

N° 108. — Dalle cintrée; 2m4; intacte.

N° 109.

D M S	D M S
Q MAR	ATTIA
CIVS Q	RVFIN
FIL QIR	AVA LXXXI
MARCI	H S E
ANVS	O T B Q
V A LXXXV	
H S E O	
T B Q	

° 109. — Stèle à registre double; moulures.

N° 110.

M MARCIVS
MAGNVS
VA XXIII. H
S E

N° 111.

TAELIVS
VERVS VA
H

N° 112.

L MARCI
VS CRISP
INVS VA
L X H S

N° 110. — Dalle de 2m15; cintrée.

N° 111. — Dalle cintrée; 2m2; un peu fruste.

N° 112. — Dalle cintrée; intacte.

N° 113.

D M S
AEMILIA
TERTVLLI
NAVAXXX
A
AMINIA
ESTRICATV
LA V A V
H S E

N° 114.

D M S
L ATTIVS
MAXIMVS
SACIIRDO
SVA LXXV
O T B Q

N° 115.

M PESCENNI
VS CATVLLINVS
VA XLV H S E
Q. PESCENNIVS
VRBANVS VA
XXXVIIII H S E
II V O B Q

N° 113. — Hauteur, 1m77; largeur, 0m34. La 5e ligne constitue une erreur.

N° 114. — Cippe à quatre faces, avec fronton sculpté. — *Le lambda* et l'*éta*.

N° 115. — Dalle cintrée.

N° 116.

D M S	MGIOS
M POSTV	LVCILIAE
MIVS.SA	VRBANAE
TVRNI	CONIVG
NVS ❋ VA	AEIVS
LVI.MVI	VA.LX
POSTVMI	H.S.S
A VRBANA	
VA.XI	
H.S.S	

N° 116. — Pierre en forme d'autel; moulures; au fronton, invocation double. Tout près de cette sépulture, gît une grande dalle à sommet aigu ; le petit cadre creusé au centre et enjolivé de deux petits trous ronds, attendait probablement une inscription. Ce n'est pas la seule pierre anépigraphe que l'on ait rencontrée dans cette localité. Beaucoup de chrétiens, par esprit d'humilité, laissaient leurs tombes dans l'oubli en s'abstenant d'y graver la moindre indication sur eux-mêmes ou sur leur famille.

N° 117.	N° 118.	N° 119.
L.PVLLIVS.P.F	Q PVLLLVS.CF	D M
QVIR.COMA	QVIR BASSVS	Q POMPEIVS
TVS V.A.X.	V.A XXV	INGENVS
H.SE.O.T.BQ	H ❋ S ❋ E	VAXXXXI

N° 117. — Très-belle dalle. Au milieu de la 3e ligne, cadre à queues d'aronde.

N° 118. — Je reproduis cette épitaphe à cause de certaines différences dans la forme des sigles (*Inscriptions romaines de l'Algérie* n° 2509). Lisez *Pullius*.

N° 119. — Stèle cintrée, dans la rivière, qui borde le bas de la nécropole (1). *Ingenus* est mis pour *Ingenuus*.

(1) Dans la partie basse de ce vaste cimetière, que j'ai visité avec soin, à deux époques différentes, la seconde fois, après l'exploration de notre

N° 120.	N° 121.	N° 122.
ME	D M	D M S
MORIAE	PVBLICIA	CN.SE[illegible]
SALVSTI	VITELLIA	IVCUNDVS
AEHONORA	VA C OT	VALXXXHSE
TAEVAXLIIII	BQ	D.M.S
IVLIARVFINA		L.AELIAPROC
MATRI POSIT		

N° 120. — Belle pierre en forme de berceau avec un fronton formant guirlande. *Posit* est une faute; lisez *posuit*.

N° 121. — Sur un rocher. Encore une centenaire. Le rocher contigu présente, parmi les dessins tracés à la pointe, l'image d'un homme que l'on dirait pourvu d'ailes, et, tout autour, des symboles dont le plus distinct est une branche d'arbre posée verticalement.

N° 122. — Au faubourg. Dallée brisée. A la fin : Procula.

N° 123.	N° 124.	N° 125.
P.SITTIVS.P	D M	D MS
Q MAXIMUS	VRANIADONIA	C GEMINIVS A
V.A.XXXI	V A LIIII M VIII	PRILISVALXX
O T B Q		H S E

N° 123. — Cippe arrondi; intact. Probablement P. F.

N° 124. — Pierre en forme de berceau.

N° 125. — Dalle arrondie au sommet; 1m62.

N° 126.	N° 127.	N° 128.
C VIBIVS FELIX	CLVCIA V A	Q VALERIVS
V A LXX OTB Q	LXV H S E	SODALIS V A
CAECILIA MAN	L BROCVS	LXV
IOSAVALXOTBQ	V A LXXXVII	O T Q
	H S E	

savant maître, M. Léon Renier, se voient plusieurs constructions d'un caractère qui diffère évidemment de celles qui remplissent le champ du repos. L'une d'elles est composée de longues dalles peu disjointes et recouvrant un trou profond; elle avoisine la rivière.

N° 126. — Dans le bordj ; belle dalle, arrondie au sommet.
N° 127. — Dalle arrondie ; 1m19.
N° 128. — Même forme.

N° 129.

D M
M C RVFVS
V A LXXXX
H S E
S IVLIA VALI
H S E

N° 130.

D M
AEMILI
A SATVR
A V A LXV
H S

N° 131.

D M
IVLIA S
ECVND
A VIX
A LXXXIII
H S E

N° 129. — Dalle arrondie au sommet.
N° 130. — Même forme.
N° 131. — Pierre oblongue, comme les précédentes. Sommet cintré.

N° 132.

DIS M.S
DOMITIA VR
BANA V A
XX V
O T B Q
L DOMITIVS FE
LICIO VA LXXXX

N° 133.

CARISI
ATERT
VLLA
VA LXX
H S E

N° 134.

M CORNELI
VS CLARVS VA
LXXX HSEOEBQ
CASSIA QVIN
TILLA VAC OT
B Q

N° 132. — Dalle arrondie au sommet. Sépulture du mari et de la femme.
N° 133. — Dalle cintrée. Les I formés comme les L.
N° 134. — Pierre en berceau ; lettres liées. Tombeau de famille. Encore une centenaire.

N° 135.

IVLIA SATV
RINA.V.A
LXXX

N° 136.

D M
SERTINIA
MAIA V A
XXXX HSE

N° 137.

M GEMELLVS
V A XXXVI
H S E

N° 135. — Dalle arrondie. J'ai vu aussi le n° 2493 du Recueil.

N° 136. — Même forme. Il y a là une marque de l'époque où la plupart de ces épitaphes ont été taillées.

N° 137. — Pierre brisée.

N° 138.

POMPONIAFORT...
KARAMIHICON.....
MVLTISSOILACI....
ANNISSVPER·SIT...
ITVOMNAQVIIS.....
NOBISTVOSVNT·Q ..
SITALABORI HON·
ESTE MEMORIE
MVLIER

N° 138. — Autel à moulures brisé; plusieurs lettres liées. La copie vaut un facsimile.

N° 139.

TVRIAOTIA
TAVAXLHES

N° 140.

AELIVS....ARVS
VAL.HSE

N° 141.

SIDIAD
AVAXV
EBQ

N° 139. — Sur un rocher, avec encadrement.

N° 140. — Pierre brisée. Peut-être *Ianuarius*.

N° 141. — Pierre brisée dans la partie supérieure.

N° 142.

D M
MEVIA
RVFINA
VAXXXV
OIBQHSE

N° 143.

QMINVCIVS
VRBANVSV
AXXXXOTB
Q

N° 144.

DMSNVM
ISIASECVN
DILAVAXXX
H S E O T B Q

N° 142. — Dalle à tête pointue; écriture grossière.

N° 143. — Stèle cintrée.

N° 144. — Sur un rocher, vers la partie la plus élevée de la nécropol et près des dolmen représentés dans la planche II.

N° 145.

VLIA SPESNAN
AMTE SVCONIVNX
MVLIA DILECTA PER ANNOS
OBSEQVIO PIETATIS
SVPERASTIMARITV.
OMNIS QVAE SVNT NO
QVO.V M QVAESITAI
MARINV

N° 146

DIOQF
HONOR
ODVI
MOOV
V III D
LIA
ATER
VA
T

N° 145. — Pierre en berceau, brisée; beaucoup de lettres disparues; auprès de la fontaine.

N° 146. — Longue dalle cassée; épitaphe mutilée.

N° 147.

MOCVLATI
VS FAVSTI
NVS VA
XVIII HSE
OT B Q

N° 148.

VICTORV
BIORVSER
VA LX
H S E

N° 149.

IVLIVSIC
IVSTV
ATRIMAE
VA LIII
XIT

N° 147. — Dalle cintrée, bien conservée.

N° 148. — Ubioru ou Ubiorus servus ? Cippe arrondi.

N° 149. — Stèle à moulures portant une *ascia* au-dessus de l'inscription. C'est le seul exemple parmi les monuments funéraires de Sigus.

N° 150.

VALCASA
TVRNINA
VA LXX

N° 151.

....MILIVSCAL
____V.IIANV
VII H S
TBQ

N° 152.

...TTIVS Q
DONA
VA XXXX
BQ

N° 150. — Dans la rivière.—Valica?

N° 151. — Dalle brisée; lettres disparues.

N° 152. — Stèle à moulures, cassée.

N° 153.

M
....LIAM
....RCISSA
.IXIT AX
OCLIAIDC
I M F

N° 154.

....CCALOCO
....VCIMERENTI
AVRELIA
FECIT PERMA
RIVM LIB ❋
V.A. LXXVI

N° 153. — Pierre en berceau, cassée à gauche.

N° 154. — Pierre en forme de berceau; au S.-O. de la ville. Aurelia fait élever une tombe à son mari par un de ses affranchis.

N° 155.

....VR❋MEM
ORIE SATURNINA
VIXXIT ANNIS
XIII ET MES
ES QVATTOR

N° 155. — Orthographe très-incorrecte; solécismes latins.

N° 156.

VAEMILIVS	
VICTOR	SATV
V	VAL
	AEMILIA
	NOVICIA
	VAXX

N° 156. — Stèle à deux registres, cassée. Dans la rivière qui longe la nécropole.

N° 157.	N° 158.	N° 159.
ATVR	....IFIASODA	VRBANA V
NINA VA	LIESE CULI	AXXXOTBQ
XXX HS	VALVHSE	

N° 157. — Fragment de tombe.

N° 158. — Sur un rocher, en caractères assez mal formés et en partie frustes.

N° 159. — Dalle grossière.

N° 160.	N° 161.
D M	IVLILO
M.SITTIMF	VAXLIXHS
HONORATI	LVETRVEVAXIV
VALVHE	AELIA.C.F.PROC
B Q	VLA V A
VICTORIA	XXXVIII
VSSIIA	H S E
CONIVNX	O
VA LXXV.H.T.B	T
Q	B Q

N° 160. — Stèle carrée à tête taillée en diamant. A côté, un dolmen de grandes dimensions, dont la table ne mesure pas moins de 17 pieds en longueur, et 7 pieds 1/2 en largeur.

N° 161. — Dalle arrondie au sommet; les premières lignes manquent.

N° 162.	N° 163.
P. SITTIVS	SITTIAPF
P.F SEDATVS	ELEVTERA
V.A.XVIIII	VAXXXVII
H.SE	HVSVE
O.T B Q	O.T.B.Q

N° 162. — Dalle cintrée; 1m50; surnom adopté par les premiers colons romains.

N° 163. — Dalle cintrée : haut. 2m; à côte de *P. Sittius*, et en caractères de la même époque.

N° 164.

SITTIASPICV
LA VA LV
HSE

N° 165.

CL°DIAAP
V°AVAL^{XXX}
HSE OTBQ

N° 164. — Cippe ,cintré, près d'un dolmen.
N° 165. — Dalle cintrée; signes intercalés dans l'écriture.

N° 166.

D M
SITTIVS
SVII
I OTBQ

...GEMINI
...RVELLIVS
VALXXXV
HSEOTBQ
QCAECILI
USRVFINV
SVALI OT
BQ

N° 166. — Sur un rocher donr la face ontérieure présente une série de huit épitaphes à peu près frustes.

N° 167.

D M
VADIAM
ATRONA
VAXXXVII
GVRDINIA
ROGATVLA
VA XII

N° 168.

Q SALLVSTIVS
RVSTICVS
VALVHSE
C SALLVSTIVS
SATVRNINVS
VAXXXVHSE

N° 167. — Inscrip. rom. de l'Alg., n° 2518. Je lis Gurdinia.

N° 168. — Dalle arrondie au sommet. Deux frères reposaient sous la même pierre.

N° 169.

D M S
P. SITTIVS.P.F
Q VFIO.V.A
LXV. H.SE

N° 170.

CENIS
SVPER
ENSI
SXXIII
H Q

N° 169. — Cippe arrondi ; intact.
N° 170. — Pierre brisée; dans l intérieur de l'ancien caravansérail.

N° 171.

CAECILIA
L.F.Q.
XLIIII
B Q
C VIBIUS
VELLANVS
CONTVGI

N° 172.

MEMORIAE
IVLIAE CAS
.. CONIV
..AMAN
...ME
..XXXXII

N° 171. — Autel avec moulures ; brisé.
N° 172. — Pierre en berceau; la partie gauche de l'inscription a été enlevée par une cassure.

N° 173.

...VRBA
NVS VA
XXXV
HSE

N° 174.

....APRO
PERTIA SA
CERDOS VA
LXXV

N° 173. — Pierre brisée.
N° 174. — Dalle brisée dans la partie supérieure. Epitaphe d'une prêtresse.

N° 175.

D M	D M
GVD .	CVAP
VALXV	RIA
SATVRN	CIOP
INA	IVNVS
VALX.	VAXVI
	OTBQ

N° 175. — Double, sur un rocher; fruste. Des figures dans le genre de celles que représente la planche III (N°s 5 et 6), accompagnent ces épitaphes.

N° 176.

DIS MANIBUS
MVNATIA L FIL SA
TVRNINA VA XXIII
HSE OTBQ
DIS MANIBUS
MVNATIA.L.F.PRO
CVLA.V.A.XXV.H.S
O.T.B.Q
..S MANIBUS
MVNATIVS.L.F.
.VRBANVS
.A.XXXX.H.S

N° 176. — Longue dalle arrondie et un peu mutilée. Deux sœurs reposent à côté de leur frère,

N° 177.

CAFRANIAVITA
LISVALXXVHSE
COCCOT
CHIVVS VA
LXXXX

N° 178.

D M S
AEMILIAE
CIANAE V A XXX
MARITE CARISSIME

N° 177. — Dalle cintrée; tombeau de famille. Ces noms du mari ont une forme étrangère.

N° 178. — Bloc arrondi; haut. 0m80

N° 179.

D M S
AMINIAE MA
TRONAE CON
IVGIDEFVNCTAE
V A XXX
MVSSIVS PLO
TINVS CONIV
GIRARISSIME
O E B Q

N° 180.

D M
IVLIVS
RVFINVS
VAXXXXHS
CIVLIVS MF
Q.POTITVS
VAXX HS
O T B Q

N° 179. — Belle dalle arrondie au sommet. Comparer le n° 183.

N° 180. — Entre Oum-el-Gomel et Bir-Tandja.

N° 181.

MOCL.V.
SCI II
OS VA
MAXXV
III.CI.IEC

N° 182.

CAECILIA.M.F
MARCELLA.
V.A. XX.
H.S.E.

N° 181. — Dalle fruste, près des rochers à inscriptions.

N° 182. — Dalle arrondie au sommet.

N° 183.

MVSSIVS PLO
TINVS VA
MUSSA CAST
IS.VA XXX

N° 184.

D M S
CGEMINIVS A
PRILISVALXX
H S E

N° 185.

DIS MANI
BVS PANTEI
P F ROMVLI
VAXXVIISE

N° 183. — Autel à pans carrés, avec moulures. Les noms de l'homme ont déjà paru dans le n° 179.

N° 184. — Dalle arrondie au sommet; 1m62.

N° 185. — Ruines, à l'Est de Sigus.

N° 186.

D M S
FILIVIVS
FVLIQVS
VIXITANIS
XXXVMESES

N° 187.

PORCIA
AMPLIATA
VALXXVIIII

N° 186. — Aux sources du Bou Merzoug, près des dolmen décrits par M. Féraud.

N° 187. — A Bir-Tandja.

N° 188.

VLMI
RBANVS V
AXI HSEOTBQ
D M
MIVLIVS
MFQVRBA
NVSVAXV
H SE OTBQ
.OMPEIA.GAETVLA
.AXXXVII .H S
O T B Q
D M
I MAX

N° 188. — Entre Oum-el-Gomel et Bir Tandja. Stèle brisée, provenant d'un tombeau de famille.

N° 189.	N° 190.
.ESTIVIHADR..	DIVO
.ITRAIANI PAR..	CONSTAN
	TIO

N° 189. — Pierre fruste; soubassement du rempart de Sigus.
N° 190. — Colonne brisée, à Sigus. Dédicace à l'empereur Constance.

En terminant la présente notice, j'éprouve le regret d'avoir quitté un milieu où mon goût pour les choses de l'antiquité pouvait être encore de quelque utilité à l'auteur du *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie.*

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Les génies topiques et les divinités des Maures et des Numides. — Comme tous les peuples primitifs, les Maures et les Numides étaient en possession de traditions à la fois religieuses et poétiques, qui confiaient la défense du pays à des dieux nationaux *(Deus numidarum magnus, Dii Maurici, Dii mauri Augusti)*, et plaçaient sous la protection de génies topiques, la fondation des colonies, des villes et des bourgades, la fécondité de la terre, la pureté des eaux, les antres, les bois sacrés, les montagnes, et enfin le foyer domestique. Les recherches ar-

chéologiques que l'on a faites en Algérie, n'ont rendu à la lumière qu'un très-petit nombre de monuments écrits ayant trait à la cosmogonie de l'ancienne Afrique. Mais ces faibles données sont des jalons qui permettront, grâce aux découvertes ultérieures, de reconnaître le champ, probablement circonscrit, des croyances indigènes.

Il y a lieu de s'étonner que les Romains qui, loin de persécuter le culte des vaincus, y autorisaient même l'emploi de leur propre langue, n'aient point songé à dresser l'inventaire du fétichisme africain, ne fût-ce que pour enrichir l'histoire d'un chapitre curieux. C'est à peine si dans quelques auteurs latins, on aperçoit la mention d'une divinité exotique ou la description de quelque cérémonie se rapportant à des religions étrangères.

Cependant cette mythologie, toute grossière qu'elle était, animait les objets de son adoration, en leur donnant un corps. Des emblêmes dont le sens a exercé la sagacité de MM. Berbrugger et Judas, entouraient ces figures grossières comme pour favoriser l'intelligence d'un mystère que le hasard a dispersé dans les différents musées de l'Algérie. Prenons un exemple entre cent.

En 1861, j'ai découvert entre El Massine et Oullaza, à 16 kilomètres de Constantine, une légende votive, gravée sur un rocher isolé qui domine le plateau de Guechegache. Au-dessus de l'inscription qui est en langue latine, se dessine une grande figure radiée, qui occupe en partie la surface d'une concavité formant une espèce d'autel.

Ce qu'il faut voir dans cette image, c'est la représentation matérielle d'un de ces êtres supérieurs qui présidaient aux destinées des populations aborigènes, le génie IFRV; et, chose remarquable, la dédicace qui l'accompagne porte un nom, un prénom et un surnom purement romains. En voici la disposition :

IFRV.AVG.SAC.C.IVL
CRESCENS: VIS.
AB . FECIT.

Ifru Augusto Sacrum. Caius Juluis (Julius) Crescens ab (aram ?) fecit.

« Dédié à Ifru Auguste. Caius Julius Crescens a dressé cet autel. »

On pourrait peut-être lire : *Votum libens solvit*, si l'on considérait les trois dernières lettres de la seconde ligne comme n'appartenant pas au mot *Julius*; mais, l'hypothèse est peu admissible en présence des caractères tracés sur le rocher.

Que conclure de ce fait, sinon que plusieurs colons romains, mêlés à l'élément indigène, avaient poussé l'amour de la fusion, jusqu'à adopter le culte des divinités numidiques?

Source du fleuve Amsaga ou Amsagas, aujourd'hui le Roumel. — Après avoir visité le pays arrosé par la Bou Merzoug, le Roumel et leurs divers affluents, je ne puis m'empêcher de reconnaître que c'est au premier de ces courants d'eau qu'il convient d'attribuer le nom ancien. Deux preuves solides viennent à l'appui de cette opi-

nion (1). D'un côté, l'importance du Bou Merzoug (le fleuve de la contrée fertilisée) ; de l'autre, la découverte de l'inscription (nº 55) avec le nom CATVAMSAGA, à huit kilomètres seulement de la montagne d'où sortent les sources abondantes de ce fleuve auquel les colons avaient élevé un *sacellum*, encore visible, quoique renversé en partie. J'ajouterai que M. Lebiez, ingénieur des ponts-et-chaussées, a fait don au Musée de Constantine, d'une collection d'amphores retirées du large bassin que l'eau du Bou Merzoug forme devant la chapelle, avant de s'élancer dans les plaines magnifiques qui prennent son nom.

Ptolémée place la source de l'Amsaga au pied du Buzara. Cette assertion qui paraît concorder en tout point avec les données topographiques du problème, aurait l'insigne avantage d'enrichir la carte romaine de l'Afrique, de deux synonimies inattendues, l'une pour le fleuve, l'autre pour la montagne.

(1) Cette opinion est celle que j'ai communiquée à M. F. Lacroix, ancien directeur des affaires civiles, à Alger, quelques jours après mon excursion. C'est à tort que l'editeur de la carte romaine, dressée par lui, a écrit *Caput Amsagae*.

RUINES ET INSCRIPTIONS DE MORSOT

(CERCLE DE TEBESSA)

Par M. SERIZIAT

Chef de bataillon, commandant supérieur du cercle de Tebessa

Les ruines de Morsot sont considérables et méritent une exploration détaillée. On n'a pas encore déterminé le nom romain de cette localité. Mais d'assez fortes présomptions me font supposer que c'est l'antique *Vasompus*.

J'envoie ci-joint un croquis d'une porte monumentale, encore debout, et aujourd'hui enclavée dans les informes constructions du village arabe, ainsi que celui d'un petit monument, assez bien conservé, qui se trouve près de là et qui était probablement le tombeau d'un riche personnage. Ce monument recouvrait une voûte aujourd'hui effondrée. C'est dans ce caveau que se trouvait, sans doute, le corps.

Je joins à cet envoi la description de plusieurs tombes. Quelques-unes des inscriptions ont, je crois, déjà été publiées ; mais c'est le plus petit nombre. Je les reproduis afin de laisser complet un travail, nouveau sous d'au-

tres rapports. Les six stèles les plus remarquables par leurs dimensions, se trouvent à droite, assez près du ravin de Morsot, sur le côté gauche de la route de Tebessa à Souq-Ahras. Elles ont, à fort peu de chose près, la même forme et les mêmes dimensions.

N° 1.

FLAVIASPE
SINA RA
RISSIMIEX
EMPLIFEMI
NA · V · AN
LXX · H S E
FORTVNA
TVSFIL ·
POSVIT

Il est à remarquer que l'invocation aux dieux mânes manque ici, comme sur beaucoup d'autres tombes romaines de l'Afrique.

Les caractères sont assez bien gravés et ont 0,045 de hauteur.

L'épaisseur de la pierre est égale dans tous les sens, 0m 58.

N° 2.

D M S
FL A V G V
R I N V S P I
VS · V · A · XXI
H · S · E
FORTVNA
TVSFRATRI
DVLCISSIMO
TTSOTBQ

Les caractères ont 0m06. La dernière lettre de la 7e ligne est liée.

La 8e ligne est en caractères plus petits que les autres.

Enfin la 9e ligne commence par quatre caractère bien distincts dont j'ignore complètement la valeur (1).

N° 3.

D M S
FL·VICTOR
VALXXXX
HSE FOR
TVNATVS
PATRI O P
TIMO
POSVIT

Les caractères sont aussi de 0m06.

On peut remarquer que ce Fortunatus a fait élever des monuments à sa mère, à son père et à son frère. Sa tombe n'est pas découverte encore. Peut-être est-il allé mourir en terre étrangère.

Ces stèles sont d'une bonne exécution et probablement antérieures à la période byzantine.

Les déblais nécessités par l'extraction de la troisième stèle ont mis au jour une dalle creusée dans sa portion centrale, d'un rectangle ayant 0m48 sur 0m42 et laissant deux marges de 0m21, qui portent chacune deux trous hémisphériques.

(1) Il faut lire : STTL, *sit tibi terra levis*, que la terre te soit légère. (Note de la Rédaction.)

Cette dalle n'était pas en place. Mais la position de celles du même genre que j'ai trouvées en place dans les autres tombes dont la description suit, ne permet pas de douter qu'elle ne fût placée contre la base d'une des stèles, au-dessous de l'inscription, et qu'elle ne servît à quelques cérémonies funéraires, telles que les libations.

N° 4. — La stèle est cassée en plusieurs morceaux; j'en ai retrouvé trois qui s'ajustent facilement et permettent de lire la plus grande partie de l'inscription.

La forme de la stèle étant la même que pour les trois précédentes, je n'ai reproduit que l'inscription, qui a des lettres assez mal faites de 0m 07 de hauteur.

N° 4.

D M S
VRBANA
PIA·V·A
XXXIIIIHS·
SYNTROPVS
CONIVGISAN
CTISSIMAE

La dernière lettre de la 4e ligne est enlevée avec l'éclat de la pierre : la 1re et la 2e lettres de la 5e ligne sont liées par le sommet, ainsi que la 3e et la 4e : la dernière lettre de la 6e ligne est le sigle représentant AN liés.

N° 5. — Dans cette stèle, le pied est cassé et manque; un éclat de la pierre a emporté les dernières lettres des quatre dernières lignes. Les caractères ont, comme les précédents, 0m07 de haut et sont de la même facture.

N° 5.

D M S
VICTORIA
PIAVA
XIIIIHS·
SYNTRO·
VSPAT·
POSV·

Voilà aussi un Syntropus qui a élevé des tombes à sa femme et à sa fille ; mais la sienne ne se trouve pas. Ce colon appartient à la race byzantine.

N° 6. — Cette stèle est cassée en deux morceaux qui se rejoignent bien. Elle est de même forme que les précédentes. Les caractères ont 0m06 et sont assez mal faits ; ils paraissent de même facture que les stèles des Syntropus.

L'inscription serait complète, si une portion des chiffres de l'âge n'était brisée.

N° 6.

D M S
SATVL
LAPIA
VA··II
HSE

Ces six stèles sont serrées sur un étroit espace de quatre à cinq mètres carrés. En creusant d'environ 2 mètres le sol où elles étaient enfouies, je suis arrivé à un tombeau recouvert de deux rangs de tuiles superposées, appuyées les unes contre les autres par le sommet.

N° 7. — Stèle située tout près des bords du ravin, sur la même rive que les précédentes, dans un endroit paraissant avoir servi de cimetière à une classe de prolétaires.

Le déblai a mis à nu une pierre exactement semblable à celle qui a été décrite au n° 3, mais d'une taille beaucoup moins belle, et qui indique comment devait être placée la première.

L'inscription est formée de caractères de 0m03 assez mal faits, et surmontée de l'image d'un buste humain, d'une exécution très nette et prouvant dans son auteur une ignorance absolue de l'art du dessin. L'encadrement est composé de deux croissants concentriques et de deux palmes.

N° 7.

ARI··SATVRNINVS
AESE VIXIT A N N
ISXXXVII H S E

L'épaisseur de la stèle est de 0m28.

N° 8. — Cette stèle a déjà dû être l'objet de quelques recherches, car elle est fortement inclinée en avant. Je ne l'ai pas dégagée davantage et me suis contenté de prendre l'inscription, dont les caractères ont 0,04 de haut; la stèle a 0m16 d'épaisseur. La figure sculptée dans le haut, dans une espèce de niche, est fort endommagée bien qu'encore très en saillie :

N° 8.

·····EMI
MIVSSAT
VRNIN
VS·VIX·A
N·LXXI
SIMTNNS

Le commencement de la première ligne est illisible : on remarquera les caractères de la sixième dont je n'ai pu deviner le sens : les S et les N sont extrêmement inclinés.

N° 9. — La partie supérieure de cette stèle est cassée au niveau du sol : sa partie inférieure est terminée par un large tenon encastré dans une mortaise pratiquée dans une pierre horizontale, à cinq trous hémisphériques, celui du milieu plus large que ceux des angles. L'épaisseur de la stèle est de $0^{m}20$.

Le commencement des deux premières lignes est illisible, et je n'entreprendrai pas l'explication de la troisième.

N° 9

.....IA
....ANNIS
XXQ·PIACONI

N° 10. — Je ne parle de cette stèle et des deux suivantes (1) que pour la pierre horizontale qui les borde comme les précédentes, et que je vois pour la première fois.

Dans la figure 7, les cinq trous sont égaux.

Dans la figure 8, il n'y en a que trois, placés en diagonale, et celui du milieu est plus grand.

Dans la figure 9, on retrouve les cinq trous; celui du milieu est plus grand que les autres, il a $0^{m}20$, et ils présentent cette singularité que leurs bords sont saillants.

La partie supérieure de ce qui reste de ces stèles est

(1) Il a paru inutile de reproduire par des images les pierres en question; elles sont suffisamment décrites.

au ras du sol actuel, et les inscriptions ont été détruites.

A côté de la stèle de la figure 7, gisait, sur le sol, une pierre plate qui, retournée, nous montra une sculpture très en saillie, d'un artiste complétement inexpérimenté.

En creusant de 0m40 au-dessous de cette sculpture, j'ai trouvé un vase à deux anses, contenant des os et des fragments de lampe funéraire.

N° 13. — Je n'ai pas fouillé au pied de cette stèle, le temps m'ayant manqué. La partie visible de l'inscription porte ANIMUS I. F. Le M et le N ont une forme particulière que j'ai retrouvée sur plusieurs autres inscriptions dans les cercles d'Aïn Beïda et de Tebessa, et qui semble caractériser une époque spéciale (1).

N° 14. — Ce fragment est encastré dans un mur de clôture en pierres sèches, entourant un jardin de figuiers de barbarie.

N° 14.

D M S
CAMPVRNIVS
·ANDIDVS
·IVSVIXIT AN
···HSEARIOMA
CISTROETVRSA
CI··FECERON

(1) Il faut sans doute lire : ANILLVS, *ipse fecit*, « fait par Anillus lui-même. » Le rapprochement des deux lambdas (époque byzantine) a pu faire croire à l'existence d'un M. (*Note de la rédaction.*)

Le D et le M de l'invocation sont presque frustes.

L'A et le M de la 2e ligne sont liés : la 1re lettre des 3e et 4e lignes manquent, ainsi que l'indication de l'âge à la 5e ligne. Deux lettres manquent aussi au commencement de la dernière ligne, ainsi que le T de FECERONT.

N° 15. — Stèle dont la partie supérieure est brisée au niveau du sol : elle devait être sculptée avec un certain soin ; les caractères de l'inscription sont bien nets et ont 0m028.

L'invocation se termine par un Q très-bien marqué, et sur la forme duquel il est impossible de se tromper. Peut-être se rapporte-t-il au surnom de la personne enterrée, Flavia Dubeiata. La pierre horizontale au pied de la stèle est taillée avec soin, et arrondie dans sa partie antérieure ; elle est percée d'une mortaise qui reçoit le tenon ménagé à la partie inférieure de la stèle.

N° 15.

DIIS MANIBVS Q
FLAVIAE·P·F·DUBE
IATAE·PIAE·VIXIT·
ANNISXXX·H·S·E

N° 16. — Stèle complète, mais sans inscription. Dans la pierre horizontale, l'excavation centrale affecte la forme d'un battoir.

N° 17. — Cette stèle, d'une facture commune, n'a pas devant elle de pierre horizontale. Les caractères de l'inscription ont 0m025 et sont assez mal faits.

N° 17.

ANTONIA·Q·F·AQV
LINA PIA CARA
VIXITANNIS NVN
VS V H S EST
ANTONIVS MAR
TIALIS PATERME
RENTI POSVIT

L'indication de l'âge NVNVS V me paraît peu fréquente (1).

N° 18. — Cette stèle est une pierre informe, qui n'a même probablement jamais été taillée. A 0m20 du sol, le déblai a mis au jour une tuile plate à double rebords, tenant évidemment lieu de la pierre horizontale à plusieurs trous que nous avons vue précédemment. La famille, trop pauvre sans doute pour payer la taille d'une pierre, y avait suppléé au moyen de la tuile.

Il y avait, à côté, une autre stèle tout aussi informe et qui, au lieu d'une tuile, avait en avant d'elle une simple pierre plate.

Ainsi, pour le pauvre comme pour le riche, cette pierre horizontale semble une obligation et devait bien évidemment servir à des cérémonies funéraires fréquemment renouvelées. Je suppose qu'à certains jours, des lampes allumées étaient placées aux angles : que contenait le trou plus grand du milieu? (2)

(1) Il faut peut-être lire MINVS (moins). Sur une foule d'inscriptions on rencontre la formule *plus minus*, devant le chiffre marquant l'âge du défunt. (Note de la Rédaction.)

(2) Presque toutes les sépultures des cimetières musulmans, à Alger,

Je passe sous silence deux autres stèles brisées au sommet et sans inscriptions ; la partie conservée porte des traces de sculpture qui prouvent qu'elles avaient été l'objet d'un certain soin. Elles sont toutes deux munies de la pierre horizontale : l'une n'a que trois trous hémisphériques en diagonale, l'autre en a cinq ; les quatre des angles sont hémisphériques, celui du milieu est rectangulaire.

N° 19. — Remarquable tombeau qui ne perçait que de fort peu le niveau du sol.

En déblayant la pierre pour lire l'inscription

N° 19.

D M S
FLANTINO
VSVALV
OCTAVIA
MARITOF

je fus surpris de la voir posée sur un socle en pierres de taille. Je conjecturai qu'elle était encore en place, et, après un travail fort rude, car la terre est là d'une dureté extrême, je découvris une seconde assise de pierres de taille reposant elle-même sur un massif en maçonnerie dont je n'ai pas fait sonder l'épaisseur.

La stèle fut alors déplacée, et je trouvai les deux pierres formant la première assise bien jointes dans toute

portent des trous semblables. Il en est de même à Constantinople. Les oulémas prétendent que ces petits réservoirs sont destinés à désaltérer les oiseaux, ce qui est un signe de bénédiction pour les morts. (Note de la Rédaction.)

leur longueur. Je fis écarter l'une d'elles et je vis que les quatre pierres formant la deuxième assise laissaient au centre un vide plus long que large et rempli de terre. Un coup de pioche donné maladroitement fit voler un éclat de poterie d'une belle couleur rouge. Je me hâtai de proscrire l'usage de la pioche et, à l'aide d'un couteau et de beaucoup de patience, je parvins à retirer successivement les objets suivants :

1° Une espèce d'assiette en belle terre rouge très-fine, recouverte à l'intérieur d'une sorte de lustre ne formant pas enduit, car l'assiette absorbe fortement les liquides qu'on y met. Cette assiette est cassée en plusieurs morceaux que j'ai pu recoller. Elle avait primitivement servi à couvrir l'orifice du vase contenant les os, qui a dû être placé verticalement lors des funérailles ;

2° Des tuyaux de conduite d'eau irrégulièrement placés, en partie brisés et remplis de terre, contenant une foule de petites coquilles d'hélice : poterie grossière de couleur rouge ;

3° Un vase à une seule anse et à large panse, à parois très-minces, d'une pâte assez grossière et d'une teinte grise. Il s'est aussi rempli de terre et de coquilles ; des racines longues et déliées en ont tapissé l'intérieur, et le gonflement de la terre dans les alternatives de sécheresse et d'humidité l'ont fait éclater en plusieurs morceaux restés appliqués sur l'espèce de noyau formé à l'intérieur ;

5° Des débris d'un petit vase en verre très mince, d'apparence laiteuse, donnée par un commencement de dévitrification, car cette teinte disparaît quand on mouille les fragments ;

6° Une jolie lampe funéraire parfaitement conservée ;

7° La partie supérieure du goulot d'un vase à col très étroit, dont je n'ai pas retrouvé les autres parties ;

8° Une pièce de monnaie de petit module, tellement empatée dans l'oxide qu'on ne distinguait aucun trait ni lettre; elle a été perdue depuis ;

9° Un assez grand vase en forme d'amphore, brisé en plusieurs morceaux juxtaposés, et contenant les os. La terre n'avait que peu pénétré dans ce vase, bien que son col fût plus large que celui des autres.

Enfin, la terre extraite de l'excavation était remplie d'une quantité considérable de morceaux de charbon, quelques-uns d'un très-fort volume. Je pense que la crémation du corps a eu lieu au-dessus de cette assise inférieure, préalablement posée sur la maçonnerie ; que les divers objets que je viens de décrire ont été placés ensuite au milieu des débris du bucher, le vase à ossements étant le seul qui touchât le fond de l'excavation ; que la pose des deux gros blocs formant l'assise supérieure, et l'ébranlement causé par le mouvement de ces masses, ont suffi pour déranger et même renverser les objets qu'on venait de placer au-dessous d'elles ; enfin que l'action séculaire des pluies a fait tamiser à l'intérieur assez de terre pour remplir entièrement la cavité, en même temps que les joints des blocs donnaient passage à une grande quantité d'hélices et de colimaçons de très-petite espèce.

Le gonflement de cette terre a suffi pour déterminer la fêlure des poteries qu'elle renfermait.

N° 20. — Ce tombeau, situé non loin du précédent, présentait le même aspect extérieur d'une pierre sépul-

crale arrondie à sa partie supérieure et presque entièrement recouverte par le sol.

Les déblais ont mis au jour l'inscription ci-dessous :

N° 20.

D M S
IMVNTI
VIXANXL
HERFECE
RVNT

Quelques cassures de la pierre, à gauche de l'inscription, n'empêchent pas sa lecture (1).

Cette pierre est posée sur un socle formé de quatre grosses pierres taillées de 0m50 d'épaisseur, mais se joignant entre elles. Ce socle repose lui-même sur un masif en maçonnerie de deux mètres d'épaisseur, recouvrant une sorte de toit formé d'une double rangée de larges tuiles arc-boutées par leurs sommets.

La petite voûte ainsi formée sur une longueur horizontale d'environ 2 mètres, était complètement remplie de terre. Dans cette terre, j'ai trouvé des fragments de verre, ayant appartenu à des vases à minces parois, des fragments de poterie, un vase entier de terre grise et des fragments d'os. La maçonnerie recouvrant immédiatement la voûte en briques, était garnie d'un mortier très blanc, sur l'une des extrémités seulement, celle qui correspondait à la projection avec l'inscription tumulaire.

Du reste, dans ce tombeau comme dans le précédent,

(1) Je lis IVLII MVNATII, noms assez communs en Numidie. (Note de la Rédaction.)

je n'ai trouvé aucune trace de pierre plate à trous réguliers, comme dans les exemples cités plus haut. Il ne faut pourtant pas en conclure qu'elles n'ont pas existé ; peut-être ont-elles été enlevées avant que les alluvions pluviales, en les recouvrant, ne les aient pu soustraire à la vue.

La terre remplissant le dessous de la voûte contenait aussi des fragments bien conservés de charbon de bois. La crémation, comme dans le cas précédent, a donc probablement eu lieu au fond de la fosse même, et avant l'édification de la maçonnerie destinée à supporter la stèle ainsi que le socle.

LA BASILIQUE DE TÉBESSA

EXTRAIT D'UN RAPPORT SUR LES NOUVELLES FOUILLES

EXÉCUTÉES

Sous la direction du commandant Seriziat

On arrive au péristyle par un escalier de treize marches dont quelques-unes plus larges que les autres à des intervalles irréguliers. Elles sont, en grande partie, détruites. Cependant, ce qui en reste par place, permet à l'œil de reconstituer facilement l'ensemble : l'escalier conduit sur une plate-forme séparée de l'édifice par un mur dont il ne reste que la base, et dans lequel s'ouvraient trois portes, une grande au milieu et deux plus petites, symétriquement placées.

Ces portes donnent entrée dans le péristyle, qui devait présenter un aspect des plus grandioses.

Sur un sol, probablement couvert de mosaïques aujourd'hui détruites, s'étend une plate-bande en pierres de taille, de forme à peu près carrée, portant quatre colon-

nes sur chaque côté entre chaque colonne; se trouve un piédestal, qui portait des bustes ou des statues. Les colonnes sont brisées et les bustes anéantis; mais les socles sont en place et entiers.

Au milieu de ce portique, se trouve une vasque dont le galbe remarquable se distingue fort bien encore, malgré son état de dégradation. Cette vasque, en gros blocs de pierres de taille, était couverte de plaques de marbre, dont on retrouve partout de nombreux spécimens que j'ai fait ramasser avec soin, malgré la petitesse des fragments.

Cette vasque n'était pas percée dans son fond, et, par conséquent, n'était pas destinée à une fontaine alimentée par de l'eau amenée dans des tuyaux. Elle ne porte qu'un trou sur la paroi verticale de gauche en regardant vers l'abside, trou servant à vider le bassin de l'eau qu'on y avait antérieurement versée.

Le portique était entouré de quatre murs; celui de l'entrée, percé, comme je l'ai dit, de trois portes qui, sauf celle du milieu, ne leur correspondent pas exactement; elles sont bien plus rapprochées des angles et donnent accès dans la nef: les deux murs latéraux sont percés de deux portes qui se font face, et donnent accès dans deux pièces dont le milieu se trouve rempli par un massif carré, en pierres de taille, qui semble avoir servi de soutien à un escalier tournant montant dans l'intérieur, dont les marches auraient porté sur les murs extérieurs et sur ces piliers.

Le mur de droite, en regardant l'abside, contient une autre porte donnant accès dans une chambre de forme irrégulière et dont le déblai n'est pas achevé.

Le mur de gauche, rasé au niveau du sol, ne permet Plus de rien savoir de la manière dont il était percé.

Après le portique, vient le corps principal de l'édifice. Il est de forme rectangulaire et partagé en trois compartiments par deux rangées de colonnes laissant entre elles une vaste nef centrale.

Ces deux rangs de colonnes étaient supportés par des plates-bandes en pierres de taille, qui séparent le sol en trois longs rectangles, encore recouverts de mosaïques d'une belle exécution. Tandis que les plates bandes ont conservé leur horizontalité, le sol qui porte les mosaïques s'est infléchi en berceau d'une manière sensible.

Les colonnes sont renversées, la plupart brisées en plusieurs morceaux; elles sont de marbre, de granit et de calcaire blanc. Les plus grosses portaient sur le côté intérieur de la plate-bande. Les socles, tous en place, font voir que chaque colonne était en avant d'un gros pilier carré, monolithe sur lequel portaient les voussoirs qui sont encore entiers sur le sol (1).

A l'extérieur de la plate-bande, des socles plus petits portaient un autre rang de colonnes qui semble ajouté après coup, car ces socles portent sur la mosaïque et ont été évidemment placés après qu'elle était déjà faite: il en est de même des socles analogues de forme placés en face des premiers, le long des murs.

Les socles des piliers carrés sont creusés de rainures verticales, dans lesquels s'enchâssaient des tables de pierre, servant à faire barrière entre les nefs.

(1) Il paraît évident que la nef centrale était formée par deux étages de colonnes superposées, celles du haut étant un peu moins fortes que celles du bas: les nefs latérales étaient couvertes en terrasses, formant une promenade autour du premier étage de la nef centrale.

Les rangées de colonnes s'arrêtent à l'abside, qui est plus élevée que la nef ; on y parvient par deux escaliers de trois marches. Le sol de l'abside a été bouleversé, et la mosaïque qui devait le décorer, comme le reste du bâtiment, a entièrement disparu.

A la même hauteur, les nefs latérales se prolongent par deux chambres pavées en mosaïqne et de plein-pied avec elles.

Dans la nef centrale, un peu en avant de l'abside, se trouve un massif en pierres de taille, qui peut avoir servi de support à un autel.

Le mur de droite présente deux ouvertures : l'une paraissant avoir servi de fenêtre, l'autre, beaucoup plus grande, semble avoir servi de communication avec l'édifice en forme de trèfle, dont le déblai est commencé et dont le sol, au niveau de la cour extérieure, est, par suite, beaucoup plus bas que celui de la nef.

Les travaux, en cette partie de l'édifice, ne sont pas encore assez avancés pour que je puisse en entreprendre la description.

Je dirai seulement qu'au milieu des décombres existait un énorme sarcophage en marbre translucide sur les bords, orné de sculptures assez grossières.

Pour éviter la destruction de ce sarcophage, je l'ai fait transporter à Tébessa.

Cette description sommaire donne un aperçu des travaux faits, et de ceux plus considérables qui restent à faire. Mais elle ne donne pas les dimensions des diverses parties de l'édifice, ni les détails d'architecture et de sculpture des colonnes, chapiteaux, pilastres, etc.

Ce travail est le complément nécessaire du déblaie-

ment de ce bel édifice ; mais je n'ai eu, jusqu'ici, ni le temps, ni les moyens de l'exécuter.

Ci-joint, le fac-simile des mosaïques exécutés par M. de Bosredon, adjoint au bureau arabe de Tébessa (*Pl. I, II, III* et *IV*).

OBSERVATIONS

SUR L'INSCRIPTION ADMINISTRATIVE

DE LAMBÈSE

—

(Planche V).

Un des habiles explorateurs de Lambèse, M. Barnéond (1), a bien voulu me communiquer, au commencement de l'année 1867, la copie d'un monument exhumé par ses soins, et dont l'importance égale, au point de vue historique, la plupart de ses premières découvertes. Certes, nous attachons un grand prix à la mosaïque des Thermes de la IIIe Légion Auguste (*Pl. XXVII*, du *Recueil de la Société Archéologique de Constantine,* 1866); nous considérons comme une étude d'une valeur artistique, le plan de ces bains (*Pl. XX* du même *Recueil*); mais l'inscription latine, de 81 lignes, que M. Barnéond vient ajouter aux nombreux documents sortis du sol de cette cité toute militaire, mérite plus encore l'attention des savants. La reproduction de ce texte, faite par lui à la plume, laisse peu de chose à désirer, une seule erreur

(1) M. Barnéond, ancien directeur de la maison centrale de Lambèse, actuellement directeur de celle de l'Harrach.

grave s'étant glissée à la fin de la 30e ligne de la 3e colonne, RELAGENDAE pour REI AGENDAE.

Il ressort, en effet, de ce document si heureusement transmis à la postérité, que l'achèvement de l'aqueduc de Bougie (Saldae), avait nécessité la présence d'un vétéran de la troisième légion Auguste, nommé Nonius Datus et résidant à Lambèse. Le mot *librator,* qui désigne sa profession particulière, répond à notre expression *arpenteur-géomètre;* mais, dans l'espèce, il convient de dire *niveleur, celui qui prend le niveau des terrains des eaux.* Le directeur des travaux écrit : « Civitas splendidissima et ego cum Salditanis rogamus te, domine, uti Nonium Datum, veteranum legionis tertiae Augustae, libratorem, horteris veniat Saldas, ut quod relicum (*sic*) est ex opere ejus perficiat. » Puis, parlant de son retour à Bougie, en compagnie de ses ouvriers, il énumère les péripéties de la route, où, assailli par des brigands, il est parvenu à se sauver nu et couvert de blessures. « Profectus sum et inter vias latrones sum passus, nudus, saucius evasi, cum meis, Saldas veni. »

Le tunnel destiné à amener les eaux n'ayant pas répondu à l'attente des Salditains, par suite de fausses mesures, il rend compte, en ces termes, des résultats de l'opération : « Cuniculum dubii operis flebant quasi relinquendus habebatur; ideo quot (*sic*) perforatio operis cuniculi longior erat effeci (*sic*) quam montis spatium. Apparuit fossuras a rigorem (*sic*) errasse, adeo ut superior fossura à dextram (*sic*) petit ad meridiem versus, inferior similiter dextram suam petit at (*sic*) septentrionem. Duae ergo partes, relicto rigore, errabant..... »

Auteur du plan de l'aqueduc soumis à Petronius Ce-

ler, il ne laisse point ignorer, dans cette espèce de rapport si bien fait pour donner une idée des études hydrauliques des Romains, que c'est lui qui a commencé le nivellement et tracé la conduite des eaux : « Ego qui primus libram feceram, ductum atsignaveram (*sic*), fieri institueram, secundum formam quam Petronio Celeri prodederam. »

Une simple note ne suffit pas pour expliquer le texte incorrect que nous avons sous les yeux. Je prends la liberté de renvoyer les lecteurs au prochain volume, dans lequel je m'efforcerai de rétablir ce qui nous reste de ce précieux rapport. Le monument était de forme hexagonale et mesurait 1m465 en hauteur. Chaque face avait une largeur de 45 cent. Nous n'en possédons que la moitié jusqu'à présent, et, si je ne me trompe, cette seconde moitié constitue la fin du texte.

Depuis la découverte faite par M. Barnéond, une personne dont j'ignore le nom a pris à tâche de dessiner l'inscription avec une habileté que déprécient malheureusement quelques fautes de latin. — C'est cette copie, reproduite par la photographie *(Planche V)*, que M. Costa s'est empressé d'offrir à notre Société, dans la pensée qu'elle était inédite. Tout en félicitant M. Costa de son zèle, qui ne nous a jamais fait défaut depuis la création du musée de Constantine, je regrette qu'avant de s'adresser à M. Féraud, secrétaire de la Société, il n'ait pas pris des renseignements sur ce qui se passe à Lambèse. Il m'aurait épargné la fatigue de collationner, mot pour mot, les deux longs textes, pour arriver, en fin de compte, à un résultat médiocre, puisque la planche V serait illisible sans les corrections que voici :

COPIE OFFERTE PAR M. COSTA. COPIE FAITE PAR M. BARNÉOND.

1re Colonne.

	Au lieu de :	Lisez :
Ligne 7.	horterts,	horteris.
— 7.	sm (das).	sal (das).
— 8.	ui	ut.
— 9.	fius.	ejus.
— 10.	crocecius.	profectus.
— 11.	taîrones.	latrones.
— 13.	Sacdas.	Saldas.
— 16.	cunculum.	cuniculum.
— 20.	pertoratio.	perforatio.
— 23.	cossura ri (gorem).	fossuras a ri (gorem).
— 24.	ve.	ut.

2e Colonne.

	Au lieu de :	Lisez :
Ligne 3.	dextra.	dextram.
— 10.	ne (lettres liées).	ne.
— 16.	recipi.	recipit (*i* et *t* liés).
— 18.	vi sciren.	ut scirent (*n* et *t* liés.)
— 19.	modum (*u* et *m* liés).	modum.
— 21.	iinter.	inter.
— 22.	miii (MIII).	mili (tes).
— 24.	compertus(onem).	compertusi(onem).

3e Colonne.

	Au lieu de :	Lisez :
Ligne 1.	dernière syllabe *ne* (lig.)	NE (lettres séparées).
— 5.	fiert.	fieri.
— 13.	parerftati (quas).	pareret ali(quas).

— 14. EIISTVLAS.	(e)pistulas.
— 18. (benivo) tentia.	(benivo(lentia.
— 18. Nonum.	Nonium (*n* et *i* liés).
— 21. Suscerit.	suscepit.
— 22. urquerer.	urguerer (1).
— 22. Capsarea fis(tinarem).	Caesarea fes(tinarem).
— 23. exccur(ri).	excucur(ri).
— 25. inspexefi (douteux).	inspexi et (douteux).
— 27. qurit simul.	QVIII simul. (Je lis *quem simul*).
— 28. FIIDE.	et ideo.
— 30. rei agendae.	relagendae (lect. vicieuse.
— 32. infirmitaten.	infirmitatem.

Par une heureuse coïncidence, deux ans avant la découverte faite par notre ami, M. Barnéond, un officier de tirailleurs, M. Mélix, retrouvait les restes de l'aqueduc dont l'exécution fait l'objet dans la légende latine (*Recueil de la Société archéologique de Constantine,* pour 1865, p. 23).

Les lignes qui précèdent étaient déjà imprimées, et j'en lisais une épreuve, lorsque M. Barnéond a pensé à m'adresser une lettre qui contient les détails les plus circonstanciés sur la provenance du monument trouvé à Lambèse. Les lecteurs me sauront gré de la reproduire ici comme preuve à l'appui.

(1) On dit *urgeo* et *urgueo*.

Lettre de M. Barnéond, Directeur de la maison centrale de l'Harrach.

Cher Monsieur,

.....

« L'inscription commémorative du canal de Bougie à été trouvée au mois d'octobre 1866. Je la dois à l'obligeance de M. Médan, de Batna, propriétaire actuel de la petite ferme Parisel, lequel mit beaucoup d'empressement à m'informer de cette découverte faite par son domestique. La pierre était enfouie debout, à 400 mètres environ à l'Est du prétorien. Le sommet seul du demi hexagone effleurait le sol et a été rongé par le temps ; mais le reste de la pierre était couvert et parfaitement préservé. Aussi les bustes en relief, les encadrements et l'écriture étaient-ils dans un état de conservation remarquable. Je fis compléter la fouille et dégager le monument qui était encastré entre deux grosses pierres et paraissait avoir été employé comme matériaux pour la construction d'un mur. Je trouvai encore, à une petite distance, un socle de forme hexagonale, s'adaptant parfaitement à la pierre. Je fis apporter ces deux objets au pénitencier et je les plaçai dans la cour du bâtiment où loge le personnel, en ayant soin de préserver l'inscription au moyen de deux grandes portes maintenues par des barres de fer vissées solidement.

Personne n'a donc pu en prendre copie jusqu'au mois de juin 1867, époque où je fus appelé à Alger. J'en avais moi même fait deux copies, au moment de la découverte ; j'en offris une à M. le général Arnaudeau, et l'autre est celle que j'ai eu le plaisir de vous

communiquer. Je dois dire, toutefois, que j'en donnai communication à M. le curé de Batna, et que nous en essayâmes ensemble la lecture. M. Garcin m'avait fait remarquer les erreurs que vous relevez dans ma copie ; suivant lui, on devait lire *rei agendae* (col. 5, l. 30), et *fistulas* (col. 9, l. 14). J'aurais donc pu vous apporter une copie presque irréprochable, si mon changement de résidence ne m'avait fait perdre de vue cette rectification.

J'ai été, il faut l'avouer, d'une négligence impardonnable. J'aurais dû, depuis bien longtemps, vous donner, sur la découverte de ce monument, tous les renseignements que vous me demandez aujourd'hui. Ce n'est point, je me hâte de le dire, que je sois devenu indifférent à ce qui touche l'archéologie ; car, si j'ai quelquefois regretté Lambèse, c'est seulement parce que j'ai perdu l'occasion de m'initier plus avant dans une science dont je commençais à sentir tout l'attrait. Puis, j'avais, pour ainsi dire, un programme de fouilles tout préparé pour deux ou trois campagnes, et j'ai même laissé en voie d'exécution des travaux qui, j'en suis convaincu, donneront des résultats intéressants. Mais les exigences de ma position actuelle m'ont forcé à imposer silence à mes souvenirs et à mes regrets.

Les occupations agréables ne sont pas de mise ici, et c'est à peine si, dans mes courses incessantes pour l'inspection des chantiers, j'ai pu, ces jours passés, aller visiter le Tombeau de la Chrétienne. Je me propose cependant de vous porter, sous peu, quelques inscriptions rapportées de Lambèse, et que je viens de retrouver dans mes paperasses. »

CHERBONNEAU.

NOTICE SUR LES RUINES DE TIKLAT

(TUBUSUPTUS)

ENVOI DE M. BONVALET, COLONEL D'ARTILLERIE,

COMMANDANT SUPÉRIEUR DU CERCLE DE BOUGIE.

TRIBU DES FENAÏA.

Tiklat. — La ville romaine, connue aujourd'hui sous ce nom, était importante : quelques énormes masses encore debout, son enceinte, dont l'alignement très bien accusé offre, rien qu'en plaine, près de 1700 mètres de longueur, ses deux systèmes de citernes et les travaux hydrauliques considérables qui y amenaient les eaux, l'indiquent suffisamment; mais une culture incessante ne fait qu'augmenter, chaque jour, une dévastation commencée par l'incendie, des reconstructions successives et surtout des alluvions énormes, qui ont enfoui la basse ville sous une couche de 3 à 4 mètres d'épaisseur.

Cette cité occupait, pour un tiers environ, les pentes assez raides du versant Est du mouvement de terrain appelé Teddert n'Tiklat (village de Tiklat, 5 ou 6 gourbis kabyles près de la crête); son revers Ouest, nommé El-Kifan, est un véritable escarpement inaccessible, que

bordait autrefois, sur toute sa longueur, le lit de la Soummam, aujourd'hui rejeté à 500 mètres environ au Sud. Le cheïkh de Timeri, à l'obligeance duquel je me plais à rendre justice, ne fut-ce que par exception, m'a affirmé l'avoir vu, dans sa jeunesse, suivre ce cours.

Les deux autres tiers de la ville occupaient une partie de la vaste plaine située à l'Est et au Sud du mamelon, vers la rivière.

L'enceinte, grande ligne brisée d'une façon peu sensible, sauf les deux angles Sud, bien marquée dans toute la plaine, disparaît entièrement dans la partie Nord sur le flanc de la montagne.

Il tombe sous le sens qu'elle devait s'arrêter avant le petit col que relie le mouvement de Tiklat à la chaîne des Fenaïa; mais, dans ce cas, les grandes citernes en sont en dehors : comme pareil fait existe pour les citernes inférieures, près de l'angle Sud-Est de l'enceinte, il n'y a pas à s'y arrêter. J'en chercherai la raison plus loin.

D'après des généralités topographiques exactes, données par M. Féraud, M. Marchand (*Recueil de la Société archéologique de Constantine,* 1867, p. 371) s'est laissé emporter à un enthousiasme descriptif malheureux, car il est contraire à la vérité. En effet, Tubusuptus, bien loin d'être inexpugnable, comme il le suppose, commandé par le Nord-Ouest, offrant en plaine un développement de plus de 1500 mètres, était dans de très-mauvaises conditions de défense, même du temps des balistes et des catapultes. J'ai vainement cherché la citadelle dont il parle : le sommet très-étroit de l'escarpement n'en montre pas vestiges ; d'ailleurs, placée ainsi, elle n'aurait pas eu de sens.

Pour moi, Tubusuptus serait resté ville ouverte, si l'état du pays l'eût permis, et son enceinte n'en a jamais fait qu'une espèce de camp retranché, bien plus qu'une ville forte.

Le mode général de construction était, à part quelques rares monuments à revêtements en gros blocs, un blocage plus ou moins épais, parfois coupé de cordons horizontaux de briques sur trois d'épaisseur, et que reliaient des chaînes verticales de pierres de taille.

Dans la partie basse, elles seules apparaissent, dessinant de grands alignements ou des enceintes de toutes dimensions; sur les pentes, nombre de fragments d'édifices, encombrés à l'intérieur, se voient plus ou moins considérables et simulant de petits murs d'appui : près des gourbis kabiles, les rochers sont à fleur du sol; beaucoup ont été travaillés et creusés, soit pour appuyer des toitures, soit même en angles de maisons.

Dans toute cette partie, il y a une grande profusion de colonnes sans que l'on puisse retrouver les édifices dont elles proviennent.

DÉTAIL DES RUINES.

Enceinte. — Elle était formée d'un mur épais en blocage, auquel étaient adossées intérieurement des arcades, construites après coup. D'après M. le colonel Bonvalet, elles devaient servir de contrefort au mur de soutènement à un chemin de ronde : en effet, près de l'entrée du ravin d'Ir'zer n'Terganderg, dans l'enceinte, ces arcades forment escalier, et au même point dans le pan de mur le plus élevé, les contreforts ayant disparu, leur trace laisse la crête de la muraille en saillie d'un mètre

environ et accuse, évidemment, leur but de chemin de ronde. Ces contreforts ne faisaient pas corps avec le mur; en peu d'endroits les parties ont subsisté, et l'on trouve ou des pans de mur pleins ou des arcades, et ces dernières le plus souvent. Quelques-unes, beaucoup plus grandes, semblent avoir été des portes : on en reconnaît aujourd'hui trois sur chacune des faces Est et Sud; la première de ces faces, d'un développement de plus de 800 mètres, a dû en présenter d'autres; mais c'est une des parties les plus dévastées, et les soubassements seuls, parfois, déterminent l'alignement. La face Ouest, dans la partie qui longe la Soummam, est presque entièrement effacée, sauf vers le grand monument A qui devait s'y appuyer.

Sur le mamelon, je doute qu'elle ait jamais existé.

Quant à la face Nord, depuis les premières pentes toute trace en a disparu.

DÉTAIL DU MONUMENT.

Ruine très-considérable d'un édifice qui couvrait, avec ses dépendances, un carré d'environ 50 mètres de côté : aujourd'hui, la forme générale est peu reconnaissable; l'entrée principale, sur la ville, est encombrée sous des masses énormes de blocage renversées; quelques dispositions intérieures sont encore accusées par des pans de mur d'une construction soignée en blocage et briques qui atteignent, à certains points, 9 ou 10 mètres de hauteur sur 1 mètre d'épaisseur. La pièce principale était un rectangle de 20 mètres sur 10 de côté, dont les quatre angles étaient occupés par des colonnes de gros blocs de granit, rectangulaires et couronnées par un

chapiteau corinthien; celle de l'angle Sud-Est est seule en place encore, et de 6 mètres hors du sol. A cette pièce, étaient appuyés symétriquement des compartiments de diverses grandeurs, assez nettement tracés encore. Sur le bord de la rivière, M. le colonel Bonvalet a signalé des traces de fortes casemates, de plates-formes arrondies, et, sur une longueur de 50 à 100 mètres, des amorces de fortification avec ouverture sur le fleuve. Tout cela est très confus, et on ne voit pas comment ces constructions se rattachaient à l'édifice principal, ce qui devait être cependant. Il faudrait ici des fouilles énormes, prenant du côté de la rivière au niveau de l'ancien sol, et marchant ensuite en large tranchée jusqu'à la grande pièce aux colonnes. Je pense que l'on serait ainsi fixé sur la destination de ce bel édifice, et, selon l'importance des trouvailles, on pourrait le déblayer entièrement.

Il y aura évidemment un travail énorme : le colonel Bonvalet a fait pousser, dans la grande salle, jusqu'à trois mètres sans trouver le sol: du reste, les amorces de portes qui s'y voient, découvrent à peine le sommet de leur voûte de briques en plein cintre.

Je n'ai pas vu d'opinion émise sur le but de ce monument. Le colonel Bonvalet remarque seulement l'importance de la situation, car « il ferme l'étroit passage » qui sépare l'Oued-Sahel de la montagne, rempart na- » turel sur le fleuve de laquelle était construite la ville » de Tubusuptus. »

Cette observation perd une partie de sa force en rétablissant, à sa vraie place, l'ancien lit de la rivière; mais, passant au second plan, au point de vue militaire, cet édifice n'en reste pas moins la construction la plus im-

posante de Tubusuptus, que l'on veuille y voir un palais du gouverneur, un prétorium ou des thermes, hypothèse que je préfère aux deux autres, soit par le voisinage de trois ou quatre citernes au pied de la montagne, soit par quelques traces de conduits à divers points de l'édifice, et surtout par l'analogie frappante de disposition générale et de construction avec les thermes non moins remarquables d'Azeffoun et de Guelma.

Du reste, le dernier motif, ici, sera dit par des fouilles.

Le colonel Bonvalet a fait dégager entièrement un autre édifice jusqu'à l'ancien sol, et déblayer aussi l'intérieur ; je ne fais ici qu'analyser les renseignements fournis, à ce sujet, par lui : monument rectangulaire de 19 mètres de côté, direction Est-Ouest, sur 9 mètres environ Sud-Nord. Epaisseur du mur 1m10. La face Est forme escalier; les autres faces étaient revêtues de cinq rangs de blocs de granit, dont le deuxième portait des moulures. Une petite porte sur la face Ouest, donnait accès dans quatre caveaux voûtés qui étaient pleins de décombres. La surface supérieure était cimentée, et présente une surface de mur transversal avec marques de crampons. La présence, dans les déblais, de deux colonnes et d'un chapiteau corinthien en bel état, a fait supposer au colonel qu'un arc de triomphe couronnait ce monument. Ces colonnes sont, du reste, avec sept médailles, les seuls objets qu'aient mis à jour les fouilles tant autour du bâtiment qu'à l'intérieur. Les pierres du revêtement, enlevées sans doute par d'autres constructions, n'ont pas été retrouvées.

DÉDICACE A SEPTIME SÉVÈRE.

Le voisinage du monument précédent a fait supposer au colonel Bonvalet que cette inscription pouvait s'y rattacher. Pour moi, outre sa valeur épigraphique, cette pierre a une plus grande importance. — Parfaitement en place et dessinant, avec d'autres blocs, une enceinte de maison ou mieux d'un simple compartiment de quelque grande construction, elle accuse jusqu'à l'évidence une reconstruction de Tubusuptus, sans doute vers la fin du IIIe siècle, après la grande révolte de 298.

Autour de la partie supérieure d'un autre monument, est un rang de belles pierres en grès dur, à moulures, dessinant un rectangle de 2 à 3 mètres de largeur. La longueur actuelle est de 4 à 5 mètres; mais cette construction devait se prolonger en avant; — un mur de refend a maintenu la partie voisine de la montagne. J'ai fait fouiller au pied de ce mur. — A environ 4 mètres du niveau supérieur, on atteint le sommet d'une large porte à plein cintre de briques sur champ. — A deux mètres plus bas, se trouve le sol naturel sans trace de mosaïque. Par la porte, j'ai fait commencer quelques déblais à l'intérieur; ce n'était qu'une masse de décombres confus, au milieu desquels étaient trois vases en terre cuite, espèces de gargoulettes. J'ai dû faire cesser ce travail de crainte d'éboulements.

J'ai fait déblayer jusqu'au pied une colonne debout à une dizaine de mètres en avant : elle était d'aplomb, mais sur un sol évidemment rapporté.

Il faudrait reprendre ces fouilles beaucoup plus bas, si l'on voulait arriver à quelque chose ici. Cet édifice paraît avoir été soigné; peut-être y aurait-il quelque inscription.

NÉCROPOLE.

La nécropole, située au Nord-Est de la ville, est dans des conditions analogues; très peu de traces en sont apparentes, et les fouilles ne peuvent marcher qu'au hasard; toutefois, M. le colonel Bonvalet ayant eu l'obligeance de mettre à ma disposition une dizaine d'hommes, je les ai surtout employés de ce côté, ayant bien reconnu l'insuffisance du temps et des moyens dont je disposais pour atteindre un résultat sérieux dans l'intérieur de l'enceinte.

De même que la ville, cette nécropole accuse deux époques parfaitement distinctes : les pierres tumulaires les plus anciennes sont invariablement en calcaire jaunâtre, assez peu résistant, de formes et de gravures grossières, et toutes les inscriptions commencent par la formule D M; ces pierres, cassées pour la plupart, se trouvent en grand nombre (quelquefois cinq ou six au même point) employées comme moëllons dans les constructions, d'une résistance inouie, des tombeaux de la belle époque (1).

Là, les inscriptions sont remarquablement gravées, avec l'entête habituel D. M. S; elles sont en marbre ou en grès très fin et très dur. Ces monuments affectent, en général, la forme de dés d'autel ou de socles de colonnes, avec amorce de fût. Un assez grand nombre de fragments de fût et de chapiteaux, mis à jour par les fouilles, accusent l'élégance de ces sépultures.

(1) Plusieurs de ces inscriptions, relevées par M. l'interprète Féraud, ont été publiées dans la *Revue africaine*. Le grand ouvrage épigraphique de M. Léon Renier les a reproduites depuis.

J'ai cru reconnaître un certain ordre dans cette nécropole. Des alignements de cippes, ou plutôt des soubassements de murs, aujourd'hui enterrés, semblent dessiner, de l'Est à l'Ouest, des allées parallèles à une direction générale donnée, je suppose, par la voie romaine venant de Saldæ, et qui devait, logiquement, passer là avant d'entrer à Tubusuptus. En résumé, il y a, sur environ 500 mètres de longueur et 2 à 300 de largeur, deux étages de morts, recouverts d'alluvions, à une moyenne de 1 mètre de profondeur pour les inscriptions, et de 2 ou 3 pour les caveaux.

En dehors de ce vaste espace, sur le sommet d'une large croupe qui forme sur la rivière, au Nord-Est, l'espèce de conque occupée par la cité romaine, se voient encore quelques traces de tombeaux, monuments plus considérables, avec colonnes, soubassements en pierres de taille, emplacement réservé peut-être aux sépultures des hauts personnages. Malgré la hauteur de ce point, les fouilles y sont encore très profondes et pénibles, grâce au soin qu'avaient les Romains de recouvrir d'un mètre de blocage, d'une dureté inouie, les caveaux bien maçonnés avec des briques de toutes formes : j'en ai vu à la même tombe de quatre échantillons différents. De ce côté, je n'ai trouvé que des ossements et une seule inscription.

Dans la nécropole inférieure, j'ai fait fouiller à fond un tombeau. On a d'abord trouvé un blocage épais, puis quelques couches de briques, et, par dessous, un autre blocage ; puis, mêlés à toutes sortes de décombres, une grande quantité d'ossements ; les fragments d'un vase en verre dont la base, presque intacte, mesurait 0m25 de

diamètre; ceux de deux vases en poterie rouge; enfin, au pied du cippe, un cube de grès, creusé cylindriquement. Ce trou était occupé par une boîte en plomb (avec couvercle intact) de 0m20 de base et de hauteur, pleine presque exclusivement d'os, et spécialement d'os de crâne; les cheveux y étaient encore adhérents. J'avais vu, épars sur le sol et sans m'en expliquer l'usage, nombre de ces cubes, taillés de même. J'en ai trouvé d'autres dans des tombes intactes, mais sans la boîte. Je ne sais si pareille chose a été remarquée en d'autres lieux, ne l'ayant jamais vue moi-même; mais je n'ose pas supposer, chez les habitants de Tubusuptus, l'usage d'enterrer à part, dans ces boîtes, une partie quelconque de leurs morts. Le cœur, passe, nous le faisons encore; mais la tête! Derrière ce cube, on a trouvé également une petite lampe et une médaille à peu près fruste.

Aux tombeaux des Emilius, construits sans maçonnerie, mais simplement avec de larges briques à rebords, des fouilles à deux mètres environ ont donné une série de vases en terre cuite jaune bien conservés, une lampe et un vase en verre à couvercle en plomb et rempli aussi d'ossements.

Malgré le peu d'importance générale des inscriptions tumulaires, la nécropole est encore, à moins qu'on ne dispose de grands moyens, le point où je conseillerai de faire des recherches. Il faudrait ouvrir, de l'Est à l'Ouest, une tranchée au pied du dernier ressaut un peu marqué avant la plaine. Puis, sur toute la longueur, on déblaierait progressivement, en marchant vers le Nord. On obtiendrait ainsi, sans approfondir les fouilles, toutes les inscriptions et tombes encore intactes que l'on attaquerait par le pied des caveaux.

INSCRIPTIONS DE TIKLAT

N° 1.

D M S P
CORNELI
VSCRES
CENSARNE
DONATVS
VAXXXVI
H S E

N° 2.

D M ❀
CMAENI ❀
VSPFIL·ARN
FELIX VIXIT
AN·V·HSE ❀

N° 1. — Très bien gravée sur grès dur en forme de dé d'autel, avec double moulure d'encadrement.

N° 2. — Très nette, sur grès tendre, même forme.

N° 3.

D M S
PETRONIA
L·FIL
DOMNVLA
VA·LXXV
H S E

N° 4.

D M S
LCAECI
LIVS
MF· VR
BANVS
VALVII
H S E

N° 3. — Très belle, gravée sur marbre, même forme.

N° 4. — Id.

N° 5.

SEXLVCRETIO
SEXFILIO RO
MIL ROGATO
DECVRIONI
ALLECTO SE
CVNDVM VO
LVNTATEM TES
TAMENTI EJVS
EXHSVI MILI B
PATRONO LV
CRETIVS SEX LIB
FELIX HERESQ
EJVS P D

N° 5. — Long bloc rectangulaire de marbre, avec moulures d'encadrement, très bien gravées; commence à s'altérer au contact de l'air.

Les cinq inscriptions qui précèdent étaient découvertes sur le sol et, par suite, connues sans doute ; mais je n'ai pas le recueil de M. L. Renier comme point de comparaison (1).

Quant aux inscriptions relevées par M. le colonel Bonvalet, elles sont exactemement reproduites dans le *Recueil de la Société archéologique* de Constantine (1867), sauf deux, le n° 29, où une lettre a fait confusion. Je signale particulièrement le n° 27, épitaphe de Florus, que M. Marchand, par l'oubli de deux signes de ponctuation et quelques lettres liées, est arrivé à rendre plus étrange, tandis que la lecture en est toute simple.

(1) Voir la note ci-dessus, au bas de la page 494.

N° 6.

D M S
HISCELOCIS FLORI REQVIESCV
NT OSSA SEPVLTA ❋ AETATIS
PRIME MISERANDO FVNE
RERAPTODIISADINFER
NAS SEDES LVC°S QVE PIORVM
QVEM DOCTA STVDIIS°RNARAT
DIVA THALIA QVI PROPE VI
CEN°S BISIAM SVPLEVERAT
ANNOS NILACHESIS BREVIARVPIS
SETSTAMINAFVSO ❋ PRO D.L°RVI
NVLLI DECRETARVMPERE FAS EST
PARCARVM DIVA DVROS QVE EVA
DERE CASVS ❋ H S E

La seule difficulté de cette inscription est la finesse et surtout le rapprochement des lettres ; toutefois, ainsi rétablie, elle se lit tout naturellement :

His ce locis Flori requiescant ossa sepulta. Ætatis prime miserando funere rapto diis (il y a là une barre en trop; du reste, je préfère, d'après le sens, *diebus* ou une abréviation quelconque de ce mot) *ad infernas sedes luces que piorum. Quem docta studiis, ornarat diva Thalia : qui prope vicenos bis jam suppleverat annos, nii Lachœsis brevia rupisset stamina fuso. Proh Dolor! Vi nulli decrete rumpere fas est parcarum diva, duros que evadere casus. Hic situs est.*

N° 7.

D M S
C JVLIVS
L FILQVIR
HONORA
TVS EQR
VIXITAN
NIS·XXIII

N° 8.

D M
PET O
NIA·L
FIL·FV
VA
XXXVHE

N° 7. — N° 29 de M. Marchand. Une cassure de la pierre a été, à tort, prise pour un C avant EQR et complique sans motif cette épitaphe.

N° 8. — Cube de grès dur. Mal écrite et effacée par l'action des eaux. Nécropole supérieure.

N° 9.

D M S
CHAEREAN
NONIAPANLACON
IVNX RARISSIME
QVAE EXEHPOESSES
FEMINAR VM NIST
XXXIII ANNORVM
EREPAGRANEM
FLETVAVRO
RELIQVISSES
H S E

N° 9.— Inscription très nette, sur un bloc rectangulaire de calcaire très dur. Elle était découverte dans les portes Nord-Est de la ville, au-dessous des ruines de la conduite d'eau, sans aucun autre vestige apparent aux en-

virons. Elle a dû être précipitée de quelque édifice aujourd'hui disparu, au sommet de l'escarpement.

N° 10.

NOMINEDE
NIAQVINTAPAP
OPTIMAQVA MAT
PROGENVIT ❋
EXIMIOCONIVNDAVIROQVO
PROSNIA PATRE
ROMANO PRONES IVLIA FVI
SETEQVO
HAECTERTRIC NOSPOSTQVAM
PERVENIT ADANNOS
EXPLICVIT FATVMETTENET
HVN. TVMVLVM ❋

❋ ❋ ❋

N° 10.— Inscription du genre de celle de Florus; même forme, plus illisible encore, lettres serrées et mal faites, cimentées de plus, car cette pierre servait comme moellon dans un tombeau plus récent. — Les lignes non terminées n'ont jamais été travaillées au-delà, à part, bien entendu, la cassure supérieure.

N° 11.

D M
M·MARCIVS
MF·ARNENS
VICTOR
VIX· ANNIS L
H·S·E

N° 12.

D M
C· ANNIVS
M FIL ARN
FELIX VIXIT
ANNIS SE
XAGINTA
QVINQVE

N° 11. — Inscription bien conservée. Sorte de socle de colonne enterré la tête en bas, à une grande profondeur. Calcaire tendre.

N° 12. — Beau bloc de marbre, cimenté dans une tombe très récente. Très nette.

N° 13.

M S	D M S
VCÆ	MODI
CILIVS	A S V
M FIL	RA VI
ARNE	XIT A
SISFE	
LIX VA	
LX	XXXIII
H S E	H S E

N° 13. — Cippe double, châsse rare ici, en marbre brun verni de blanc, cassé en plusieurs fragments. Très belle gravure.

N° 14.	N° 15.
ARN	SIT
ORVAX	ARNI FRF
H S	

N° 14. — Fragment sur calcaire tendre. Bien gravé.

N° 15. — *Arn,* est l'abréviation de l'adjectif *Arniensis,* de la tribu Arnienne

N° 16.	N° 17.	N° 18.
D M	D M S	D ❀ M ❀ S
IVLIVS C F	MCAECILI	PKATLIVS
QVIR II	VS M FIL	PFILQVIR
LARC S	QVIS CRES	
EQVOPVBL	CENS VAN	
EXORNATVS	III	
VAXXIII H S E		

N° 16. — Très belle ; sur socle de colonne en marbre, malheureusement cassée ; les O sont presque des cercles.

N° 17. — Dé d'autel, sur calcaire tendre, un peu effacé.

N° 18. — Trois fragments de marbre, débris d'une très belle inscription.

Les trois pierres qui précèdent et qui sont, je pense, de la dernière nécropole, m'ont seules donné mention de la tribu Quirina.

N° 19.	N° 20.	N° 21.
D M S	C.AEMILIVS	D M S
LAEMILI	LF HORTA	L AEMILI
VS P FIL	TVS VIX	VS LFER
HOR·HONO	L^{xxx} H S	HOVI
RATVS VAN		XIT AN
XXVIIII H S E		NIS L^{xxv}
		H S E

N° 19. — Cippe rectangulaire, calcaire dur. Très lisible.

N° 20. — Gros cippe en calcaire dur, de forme rectangulaire à la partie supérieure. Bien lisible, moins la cassure.

N° 21. — Cippe rectangulaire, calcaire dur, effacé.

N° 22.	N° 23.
D M	D M
C AEMILI	FABIA AVDI
VS F H	CAENA TVR
KAPITO	ESIS MATER
VA XXV	SACRORVM
H S E	VIXIT
S TTL	EVI M LII
	S SA MABEN
	MEPO

N° 22. — Cippe rectangulaire à la partie supérieure; est encore en place et le tombeau n'a pas été ouvert. Calcaire dur; très lisible.

Les quatre inscriptions qui précèdent, de la même famille, sur pierre de même grain et de forme analogue, et les seules presque de ce genre ici, sont à la partie ouest de la nécropole, dans un petit espace.

N° 23. — Gros bloc de calcaire jaunâtre à grain tendre. Effacée en partie; rosace à la partie supérieure.

N° 24.	N° 25.	N° 26.
D M S	D M	D M
CAPRILI	VLPIA	CAECILIA
ADONA	VETVSTI	M FIL SE
TAVIX	NA·V·A	CVNDA
ANNIS	XL	VIX A LXXV
	H	H S E

N° 24. — Belle gravure sur grès dur de couleur verte. Croissant à la partie supérieure.

N° 25. — Cippe rectangulaire arrondi. Calcaire tendre.

N° 26. — Cube de calcaire jaunâtre assez dur, bien conservé.

N° 27.	N° 28.	N° 29.
D M	D M	D M S
AEMILIA	HEVDES	PERCENI
P FILIA	VIXIT AN	AC·FIL
SADV FA	NIS XXV	PONHŒ
VA X	H S	VIX ANI
H S E		S LXII HES

N° 27. — Inscription sur calcaire tendre; commence à s'effacer.

N° 28. — Cippe rectangulaire en calcaire tendre, grandes lettres, très mal écrites, nom bizarre.

N° 29 — Idem., mal gravée.

N° 30.	N° 31.	N° 32.
D M	D M S	D M
VICTOR	ACRIA	P·ANNIVS
IA VI	Q FIL	M FIL FVN
AN	TERTIA	DANVS
XXXXV	VIXIT	VIXIT AN
	ANNIS	NIS LXXIII HS
	XXXV	
	H S E	

N° 30. — Calcaire tendre. Effacée.

N° 31 — Long cippe rectangulaire arrondi à la partie supérieure, scellé debout dans une masse de blocage. Grès tendre, gravure grossière, mais bien conservée.

N° 32. — Calcaire jaunâtre, tendre, inscription très nette.

N° 33.	N° 34.	N° 35.
D M	M	D M S
CAR·FVN	IVLIA FL	C FONTE
DANA·M	ORARO	
FIL·V AN	GATA VIX	
XXXXVI		

N° 33. — Grès tendre. Bien conservée.

N° 34. — Grès tendre, gravure grossière, facile à lire.

N° 35. — Calcaire jaunâtre. Cassée.

N° 36.

D M S
Q·SEMPRO
NIVS ❀ LI
BERTIO
VIXIT
ANN ❀ L ❀
H S E ❀

N° 36. — Dé d'autel en marbre. Très belle.

N° 37.	N° 38.
D M S	D M S
AVFVS	POMPEIA
TIA SE	M FILIA
CVNDA	POSTVMA
VIXIT	SERVATA
ANNIS	VA XXXX
LV	H S E ❀
H S E	

N° 37. — Dé d'autel en grès dur avec bel encadrement. Très nette.

N° 38. — Socle de colonne en marbre. Très belle.

N° 39.

D M
IVLA FELI
CITAS VXA
XXV

N° 40.

D M
L·PETRONIVS
L·FILIVS ❋ COR
NELIA ❋ NE
❋ POS ❋
VA·LXXX ❋ HSE

N° 39. — Calcaire tendre. Effacée.

N° 40. — Dé d'autel en marbre, trois moulures d'encadrement. Très belle.

N° 41.

D M S
L·IVLIVS ❋
C·FIL
CRESCENS
VA
XLVI ❋
H S E

N° 42.

D M S
C MINVCI
VS·L FIL FVN
DANVS VA
LXV
PCCVIIII

N° 41. — Socle de colonne en grès dur, gravure à grandes lettres admirablement conservées.

N° 42. — Bloc de grès dur, gravure très nette. Mention de l'ère provinciale (249 de J.-C.).

N° 43.

D M
P AEMILIVS
L FIL FELIX
VA XV

N° 43. — Calcaire tendre, gravure médiocre un peu effacée.

N° 44.

D M S
FVRNIA·Q
FIL·FORTVN
VIX·ANNIS
XIII MEN II
H S E

N° 45.

D M S
FLAVIA Co
FIVICTO
RIA VIXIT
ANNIS LX
H S E

N° 44. — Cube de grès dur. Très belle.

N° 45. — Petit cippe de calcaire dur. Très nette.

N° 46.

D M ☸
C·TVRIV
S·C·F· NE
POTIANV
SVIX A N
MENVI
H S E

N° 47.

D M
DECIMA
GALLAIA
I N·VIX
ANNIS
C VII
HIC SEP

N° 46. — Petit cippe. Enfant de six mois; deux croissants concentriques au haut de la pierre.

N° 47. — Calcaire tendre. En partie effacée. Centenaire.

N° 48.

D M
POMPO
NIAD
ONATOVIS
XIT ANNI
XXV H S

N° 48. — Petit cippe, calcaire tendre. Croissant dans un triangle au sommet. Gravure médiocre.

N° 49.	N° 50.	N° 51.
D M	DEI	D M
FABIA Q F	LIS VIXI	C POM F
QVINTA	ANNIS C	VSS VNDV
VIXIT AN	H S E	VA
LXXXXV HSE		LIII

N° 49. — Grand cippe triangulaire de calcaire dur. Croissant très lisible.

N° 50. — Belle gravure sur grès dur. Brisée. Centenaire.

N° 51. — Calcaire tendre. Effacée.

N° 52.	N° 53.	N° 54.
E V	MAXI	ANIVIS
VS VIX	VIXIT	LXXXV
ANN XV	ANNIS	H E S
H S	XXXV	❋

N° 52. — Marbre gris. Très belle gravure.

N° 53. — Beau bloc rectangulaire de grès dur, brisé à sa partie supérieure. Était en place (voir aux fouilles).

N° 54. — Calcaire dur. Brisée.

N° 55.	N° 56.	N° 57.
M	S H°N	M
DIONIA	E T	RGILIAE
A·F· RO	❋	CI

N° 55. — Calcaire commun. Brisée.

N° 56. — Marbre blanc. Remarquablement gravée.

N° 57. — Grès dur.

N° 58.	N° 59.
FVRDA	FIL
NAV·A	VIXIAN
XXXX HSE	VII

N° 58. — Calcaire jaunâtre; nette.

N° 59. — Calcaire tendre; mal gravée.

N° 60.

D M S
T NVS
ACTORIMO
NOFOU FE
R A
V V A

N° 60. — Socle de colonne. Calcaire dur. Indéchiffrable.

N° 61.	N° 62.	N° 63.	N° 64.
VIX ANN	D M	D M	D
LXXXX	CH FI	C·VO	A EM I
		VSC	LVS A
HSE		CVNI	VA XXX

N° 61. — Énorme cippe rectangulaire. Partie supérieure disparue. Très belles lettres de 0m15 de hauteur.

N° 62. — Fragment de plaque en marbre blanc. Gravure très fine.

N° 63. — Marbre. Gravure nette.

Depuis le n° 10, ces pierres ont, sans exception, été mises à jour par les fouilles de la nécropole située au nord de l'enceinte, sur les dernières pentes avant la plaine.

N° 64. — Cippe rectangulaire. Grès tendre. Effacée. Voisine de la suivante et employée au même objet.

N° 65.

D M S
Q ❀ PETRONI
VS ❀ L ❀ FILIV[s]
CORN ❀
PACATVS
V·A·LXXVIII
❀ H S E ❀

N° 65. — Cube de grès dur. Remarquablement bien gravée.

Cette pierre, employée à des reconstructions postérieures, dessine, avec d'autres blocs, de longs alignements près et au sud de la grande enceinte. Voisine de l'angle nord-est de la ville.

INSCRIPTIONS DE BOUGIE

N° 1.	N° 2.	N° 3.
QVATRON	D M S	L·VALERI
VS·Q FARN	Q LICARIVS	VS ❀ PF ARN
ROGATVS	MESOR	EXORATVS
VA XXIII·HSE	VI AN	VIXIT AN
	I	

N° 1. — Piédestal en grès dur. Gravure remarquable. Cinq rangs de moulure à la base. Radical : ARN.

N° 2. — Petit cippe. Mal gravée.

N° 3. — Grès dur jaunâtre. Bien lisible. Radical : ARN. Le graveur a oublié l'N d'*exornatus*.

N° 4.	N° 5.	N° 6.
D M	D M S	D M S
S·EXᵛ P F	TONO I	AVRELIA
PETRON	LIA	MAXSIMA
IVS MO	C. FILIA	C·F VIXSIT
DESTVS	LAETAVIX	ANNIS
VA LXV	ANNIS LXX	IIII HSE
	XV HSE	

N° 4. — Cippe rectangulaire. Grès dur. Deux moulures d'encadrement. Mal gravée.

N° 5. — Socle de colonne en grès dur. Belle gravure. Deuxième ligne un peu mangée.

N° 6. — Petit cippe. Croissant à la partie supérieure. Aussi mal gravée qu'écrite.

N° 7.	N° 8.	N° 9.
NIV	I I O	LA EN
VSVIA	ENFIL	F.S A
IIII HSE	v	I VIX

N° 8. — Fragments de plaque de marbre blanc. Très bien gravée.

N° 10.	N° 11.	N° 12
D M S	D M S	D M S
BLAESI	L·CORNI	COMINIA
VS IAN	FICIVS QFV	LF POSTV
VARIVS	ICTOR VITA	MA VIX A
VA VI	ANNIS XI ❀	XI

N° 10. — Petit cippe. Mal gravée.

N° 11. — Grès dur. Nette. Croissant à la partie supérieure.

N° 12. — Grès dur. Nette.

N° 13.	N° 14.
D M S	TIAPRIS
L·HERENNI	CA VIXIT
VS ACHILLE	ANNIS
S VA· LII	L·XXVI
E	H S S

N° 13. — Grès dur. Nette, quoique très mal gravée. Surnom curieux. Achillens.

N° 14. — Grès dur. Nette. Brisée à la partie supérieure.

N° 15.	N° 16.
D M S	LIA
IVLIAFO	OG
RTV N	VIX
VIS AN	NIS
LXXXV	H
H S E	

N° 15. — Grès dur. Très mal écrite, mais lisible. Rosace à la partie supérieure.

N° 17.

CRESCEN
VIX ANN

Sauf les n°s 1 et 5, toutes ces inscriptions proviennent des fouilles des fortifications, au-dessus du fort Barral. Elles sont presque toutes du même grain (grès jaunâtre très dur), très mal écrites, et accusent une époque très ancienne. Déterrées sous les citernes, maisons et constructions diverses qui avaient à la longue peuplé ce quartier, elles doivent appartenir à la nécropole de la pre-

mière période d'occupation romaine à Saldæ et je les crois curieuses à ce point de vue.

Elles forment, ici, un commencement de musée, qui peut devenir très riche, si l'on donne suite au projet d'y apporter les inscriptions de Tiklat.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. AUCAPITAINE

Membre de la Société

Par M. E. MERCIER

Interprète judiciaire

Une des pertes les plus cruelles que l'archéologie africaine ait eues à déplorer, cette année, est celle de M. le baron Aucapitaine, enlevé prématurément, le 22 septembre dernier, par l'épidémie cholérique.

M. Aucapitaine était une de ces individualités malheureusement trop rares, chez lesquelles tous les sentiments sont nobles et élevés. Doué d'une instruction solide et variée, il faisait bon marché des préjugés du monde, et passait, au milieu de ses chers livres, tous les moments que lui laissait son service. Rien n'était étranger à cet esprit studieux et investigateur ; rien n'était capable de le rebuter : il passait successivement des études scientifiques les plus arides aux recherches historiques et philologiques si difficiles dans un pays où les dominations étrangères, en se succédant, ont détruit systématique-

ment ce qu'avaient laissé leurs devancières. Mais ce qui ajoute un prix inestimable à ces brillantes qualités, c'est que, loin de tirer vanité de sa supériorité, ou de la faire sentir à ceux qui lui étaient inférieurs, Aucapitaine possédait au plus haut point cette aménité et cette facilité d'obliger si aimable dans les rapports de la vie. Aussi, est-il permis de dire que, partout où il a passé, il n'a laissé que des amis.

M. le baron Henri Aucapitaine appartenait à une très-honorable famille de La Rochelle. Il a débuté en Algérie, il y a une quinzaine d'années, aux tirailleurs de la province d'Alger, et a été attaché, comme secrétaire, au bureau arabe divisionnaire de Blida. Dans cette position sédentaire, il a entrepris des travaux dont la vie des camps ne lui laissait pas le loisir, et a publié des études géographiques, ethnographiques, historiques, etc., fort remarquées. Il a adressé aussi, à l'Académie des sciences, des rapports justement appréciés. Membre de la Société historique algérienne, il a fait paraître, dans la *Revue africaine,* des articles d'un style élégant et d'une érudition profonde.

Appelé à voyager, par les vicissitudes de sa position militaire, il ne séjourna pas dans une localité sans l'étudier sous tous ses points de vue. C'est ainsi qu'il envoya à la *Revue* de nombreuses communications sur Aumale, l'antique Auzia; qu'il recueillit à Bou-Saâda des renseignements précieux, dont il se servit pour publier une notice pleine d'intérêt sur cette oasis.

Envoyé ensuite en Kabilie, il a étudié cette contrée sous ses divers aspects; il y a acquis une connaissance complète des hommes et des choses.

Mais tandis qu'absorbé par ces études, il négligeait le soin de son avenir, la fortune ingrate ne réparait pas cet oubli. Ce n'est qu'après la campagne de Syrie, dans laquelle M. Aucapitaine remplit les fonctions de secrétaire du général en chef, qu'il obtint le grade de sous-lieutenant. Pendant son séjour dans le Hauran, il avait, comme toujours, employé ses loisirs à de nouvelles études et rédigé plusieurs mémoires historiqnes sur le pays.

Nommé au 36e de ligne, il alla rejoindre son régiment en Corse, où il continua ses travaux. Il traduisit alors une grammaire *Tamacher't* d'un auteur anglais, et utilisa pour ce travail les connaissances qu'il avait acquises en Kabilie, sur la langue berbère; complètement remaniée et présentée par lui sous une forme nouvelle, en se servant, pour les exemples, des caractères berbères, cette grammaire est digne d'être placée à côté des savants travaux de M. Hanoteau.

A son retour en Algérie, où son régiment fut envoyé, M. Aucapitaine entra comme stagiaire au bureau arabe, et ses aptitudes lui valurent bientôt le grade d'adjoint. Il fit paraître encore plusieurs travaux, parmi lesquels une étude écrite avec talent, sous ce titre : *les Kabiles et la Colonisation de l'Algérie.* Attaché plus tard au bureau de Médéa, il publia, en collaboration avec M. Fédermann, interprète de l'armée, un travail remarquable sur l'organisation politique, militaire, etc., du beylik de Titeri.

Mais nous n'entreprendrons pas de citer toutes les productions de M. Aucapitaine, qui était membre de plusieurs sociétés savantes, parmi lesquelles la Société archéologique de Constantine, et correspondait avec des savants distingués de France.

L'année 1867 commença plus favorable pour lui, et le sort sembla vouloir racheter ses injustices passées. Il fut successivement nommé lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur, récompenses bien méritées de ses services ; il fut ensuite désigné pour commander l'annexe des Beni-Mançour, point important en Kabilie. Au mois d'août dernier, il se rendit à son poste, accompagné de sa jeune épouse, fille de M. de Chancel, sous-préfet de Blida.

Il revit avec bonheur un pays qu'il aimait, et où ses connaissances le rendaient si apte à exercer le commandement. C'est alors, au moment où tout semblait lui sourire, que le destin devait le frapper de la façon la plus cruelle. A peine fut-il arrivé au fort des Beni-Mançour, que l'épidémie cholérique fit son apparition dans la contrée, et que Mme Aucapitaine, atteinte du fléau, succomba malgré les soins dont elle était entourée. Frappé lui aussi, pendant la maladie de sa compagne, M. Aucapitaine mourut deux jours après elle, sans même qu'on eût osé lui apprendre qu'elle l'avait précédé dans la tombe.

Ainsi est mort un homme devant lequel s'ouvrait une belle carrière. Il possédait, en effet, les talents et l'honnêteté inébranlable si nécessaires à ceux qui ont en main l'administration des indigènes; au fait de toutes les ruses arabes, il savait, par son esprit droit et sagace, deviner et déjouer les fourberies dont les Français sont si souvent dupes. Son mérite le rendait donc digne de prétendre aux plus hautes positions.

L'Algérie perd en lui un de ses plus fervents amis, et ceux qui aiment la science et s'intéressent aux études historiques dans ce pays, doivent regretter amèrement la

mort de celui qui, pendant sa vie, avait consacré tant de veilles à la découverte du passé.

Il a dû laisser bien des notes, bien des travaux inachevés ; aussi, la Société archéologique émet-elle le vœu que quelque pieuse main recherche dans ses archives ce qui peut être publié, et complète ce qui est resté inachevé, rendant ainsi à la science un service, et à Aucapitaine un dernier devoir.

ERRATA

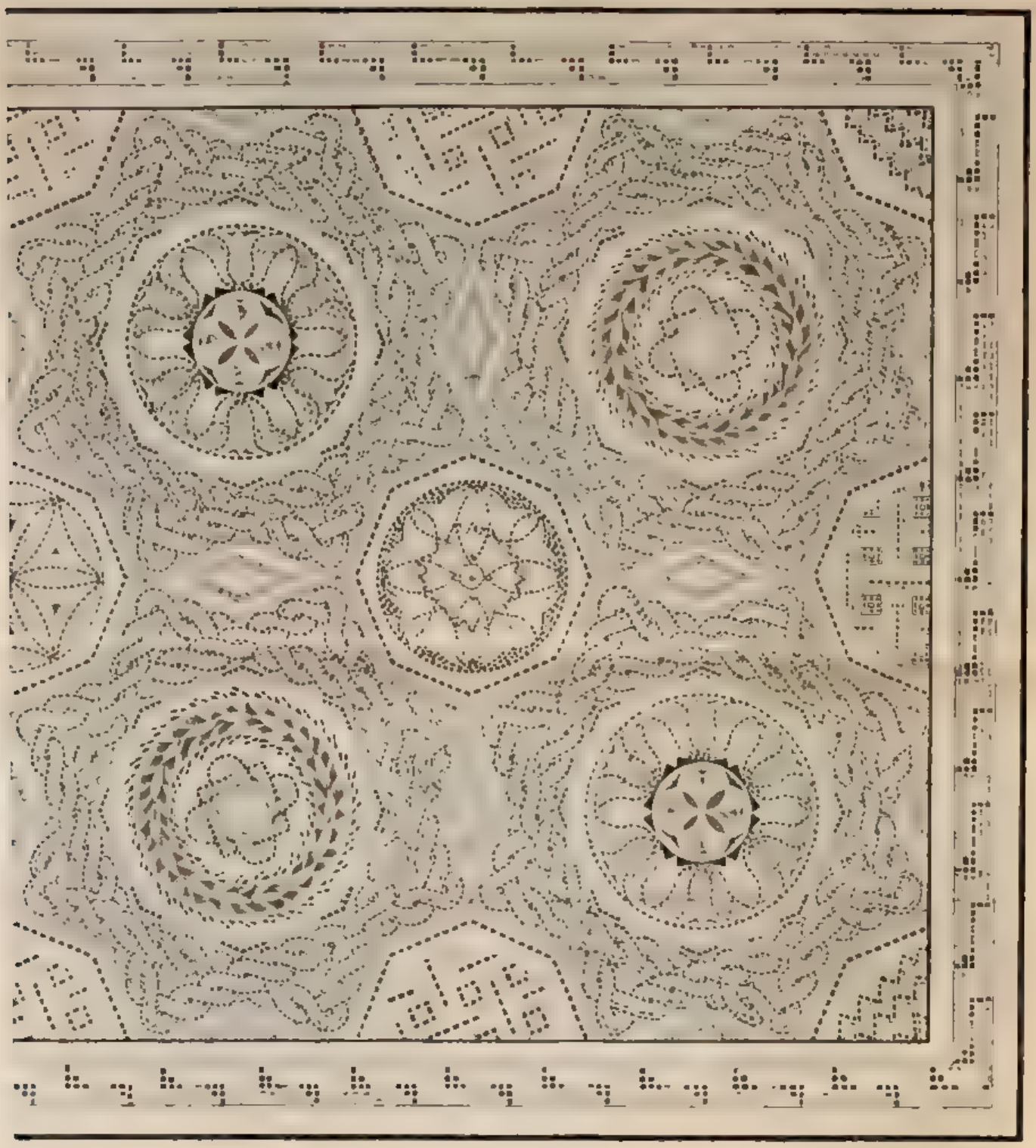
—

Page 179, deuxième ligne, au lieu de 120,000 palmiers, lisez : « Dans le Ziban il y a 563,000 palmiers, qui donnent 141,000 quintaux de dattes par an. Il y a, en outre, 200,000 palmiers environ qui ne produisent pas, de sorte que le total des palmiers du Ziban est d'environ 800,000. »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos V
Liste alphabétique des membres titulaires. XI
Membres honoraires. XIII
Membres correspondants XIV
Membres du bureau en 1868. XV
Commission chargée de l'examen des manuscrits. . XVI
Sociétés correspondantes. XVI
Kitab el Adouani ou le Sahara de Constantine et de Tunis, par M. L. Féraud, interprète de 1re classe de l'armée. 1
Lettre à M. le Président de la Société Archéologique sur des inscriptions recueillies dans le cercle d'Aïn-Beïda, par M. E. Dewulf, capitaine du génie, commandant supérieur. 209
Études historiques sur les Amamra, par M. Justin Pont, lieutenant au 3e régiment de tirailleurs algériens, chef du bureau arabe d'Aïn-Beïda . . . 217
Une page de l'Histoire de l'Invasion arabe, — la Kahena, — par M. E. Mercier, interprète judiciaire 241
Suite de l'Histoire de Constantine sous la domination turque, — 2e période, de 1647 à 1792, — par M. E. Vayssettes. 255

Excursion dans les ruines de Mila, Sufevar, Sila et Sigus, pendant l'été de 1863, par M. Cherbonneau, directeur du Collége impérial arabe-français d'Alger..... 393
Ruines et inscriptions de Morsot (cercle de Tébessa), par M. Seriziat, chef de bataillon, commandant supérieur du cercle de Tébessa..... 457
La Basilique de Tébessa. Extrait d'un rapport sur les nouvelles fouilles exécutées sous la direction du commandant Seriziat..... 475
Observations sur l'inscription administrative de Lambèse, planche V, par M. Cherbonneau..... 479
Notice sur les ruines de Tiklat (Tubusuptus); inscriptions recueillies à Tiklat et à Bougie. Envoi de M. Bonvalet, colonel d'artillerie, commandant supérieur du cercle de Bougie..... 487
Notice nécrologique sur M. Aucapitaine, membre de la Société, par M. E. Mercier, interprète judiciaire..... 515
Planches.



MOSAIQUE de la BASILIQUE de TEBESSA

Mosaïque — Basilique — Tébessa

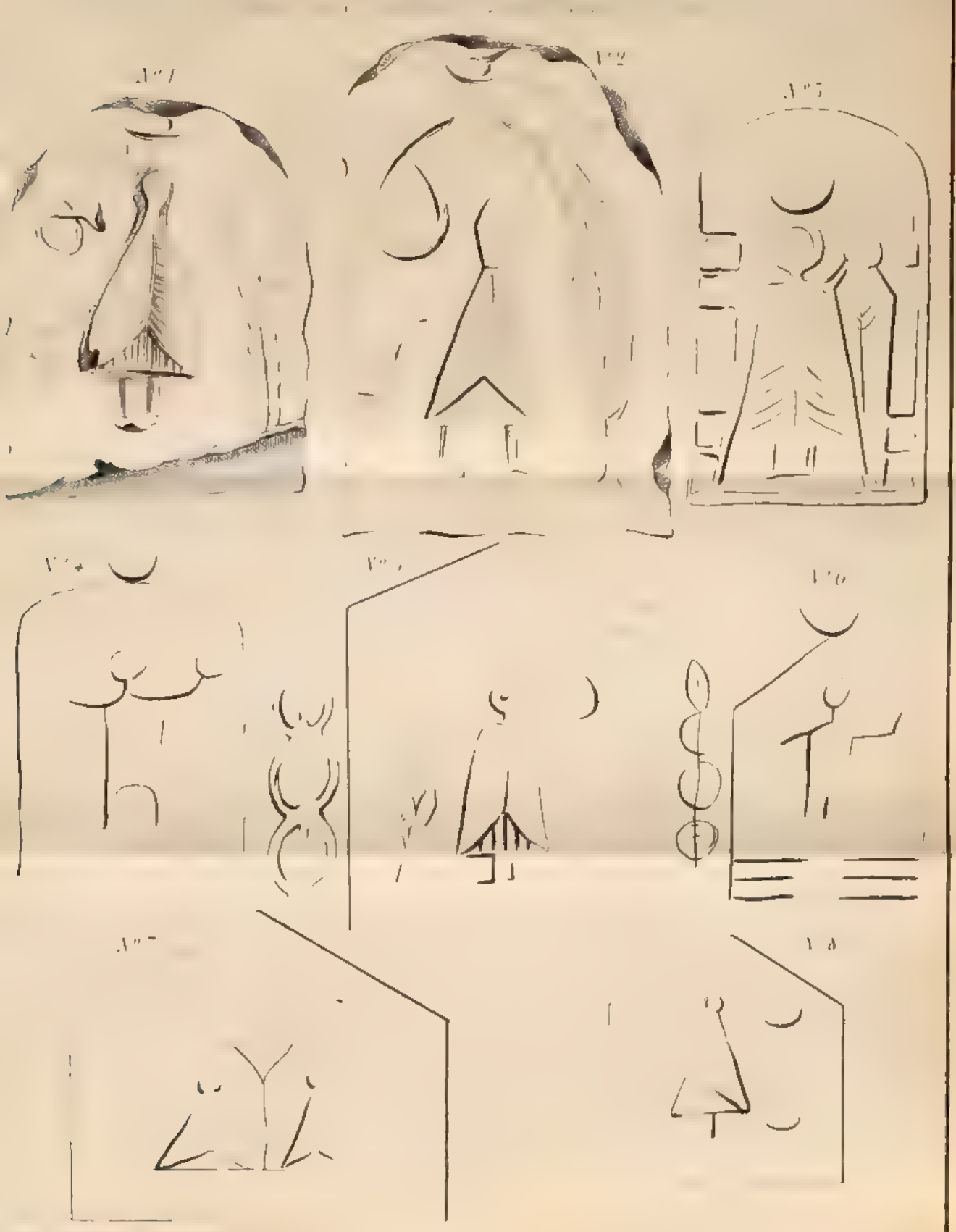
PATIENTIA
VIRTVS
SPES

ENVIRONS

DE CONSTANTINE.

DOLMEN

IMAGES ET EMBLÈMES



Date Due

Due	Returned	Due	Returned

965.5
S678r
v.12
1868